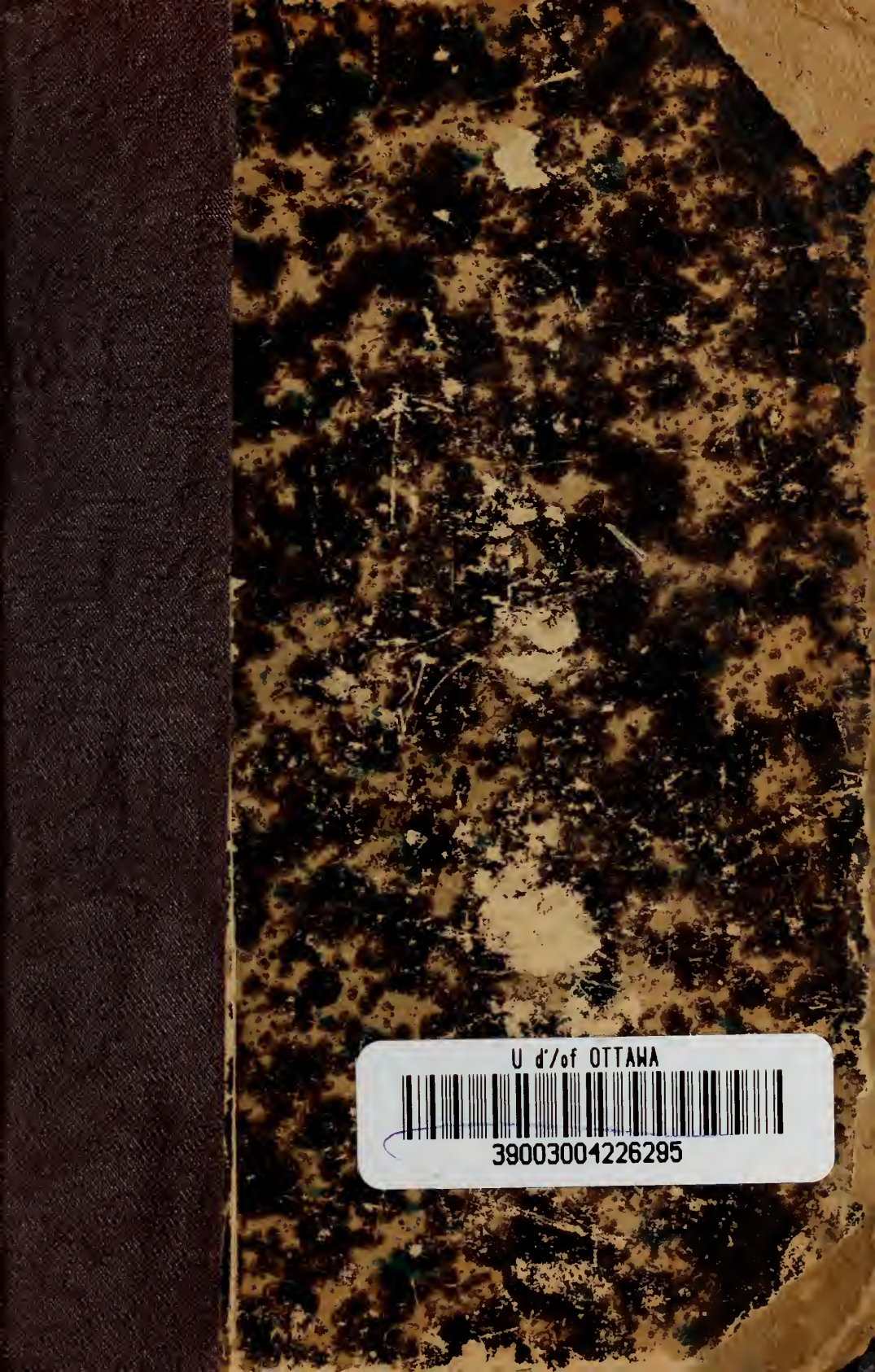

U d'/of OTTAWA
39003004226295

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mathildedecanoss00bres

4-2-41

MATHILDE

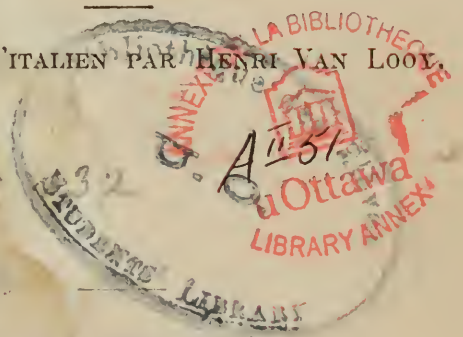
DE CANOSSE

ET

YOLANDE DE GRONINGUE

Par le P. BRESCIANI,
de la Compagnie de Jésus.

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR HENRI VAN LOOY.



NOUVELLE ÉDITION COMPLÈTE.

PARIS
LIBR. INTERNATIONALE - CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66

LEIPZIG
L. - A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE
Querstrasse, 34

VVE H. CASTERMAN
ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ.
TOURNAI
1877

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

PQ
4684
.B6M3
1877

MATHILDE DE CANOSSE.

I. — LE RÉCIT DE GUNZONE.

Dans une belle et vaste plaine du pays de Reggio qu'arrosent les rivières de l'Enza et du Crostelo, sous l'ombrage d'un orme antique et touffu, sont assis quatre fauconniers de la comtesse Mathilde. Ils attendent que la haute et puissante dame sorte le matin avec toute sa cour, de la forteresse de Canosse, pour chasser au faucon dans les marais, qui, à l'époque où commence cette histoire, c'est-à-dire vers le déclin du XII^e^ siècle, s'étendaient sur les champs de la Lombardie, aujourd'hui si fertiles, mais alors couverts de forêts et de marécages causés par les débordements des fleuves. Le plus âgé des fauconniers se nomme Gunzone : il a été maître de la fauconnerie de Boniface, père de Mathilde, et s'est adjoint pour aide Marculfe, homme déjà mûr et ayant passé la quarantaine. Vidbode et Goldasto, les deux derniers varlets, sont de jeunes garçons robustes et pleins d'ardeur. Dès le point du jour, Gunzone avait dépêché les deux jeunes gens vers les rives de l'Enza, pour y découvrir quelques traces de grues, de bécasses ou de hérons : aussi Goldasto avait-il pris par les gués de Saint-Paul et Vildbode s'était-il tenu plus haut du côté du Ciano. Tous deux furent de retour au lever du soleil, disant qu'au bord de l'Enza se trouvaient des grues et des vanneaux en grand nombre, que des bandes d'alcyons, d'oies et de canards sauvages se montraient dans les marais et que la lisière du bois retentissait des cris du faisan, des perdrix rouges et grises, tandis que les colombes et les ramiers s'ébattaient sous le feuillage.

— Bien! bien! dit alors Gunzone, nous aurons de quoi satisfaire notre dame et maîtresse, et divertir la belle Yolande qui prise si haut la chasse au vol.

— Et te donne de si bons pourboires, n'est-ce pas? dit Marculfe; sans compter ce qui te revient de madame, tu trouves toujours moyen d'attraper dans le partage un bon tiers de plus que ce que nous recevons.

— Et cela n'est-il pas juste? N'ai-je pas été fauconnier du vieux comte? ne m'avait-il pas chargé d'enseigner *le vol* à la petite comtesse, alors qu'elle n'était pas encore plus haute que çà, et déjà, je vous jure, alerte et vive comme une bergeronnette. Je commençai à lui donner les premiers principes avec un autour si bien dressé, qu'au moindre signe il venait sur le poing comme un moineau franc, puis se perchait sur votre épaule et vous faisait des caresses comme un petit chien, tant il était apprivoisé. Mais son adresse était plus admirable encore. Souvent, du haut des côtes de Rosena où nous allions ensemble, la petite comtesse le lançait tantôt sur les merles siffleurs, tantôt sur les geais, espèce d'oiseaux très-rusés, comme vous savez, et très-difficiles à prendre; mais l'autour, en quatre coups d'ailes, l'accrochait tout d'abord : il allait jusqu'à saisir d'emblée même la bécassine, dont le vol est saccadé, incertain, irrégulier : l'autour était sur elle d'un élan, et la jetait à terre. Il avait tant de cœur et de feu qu'il ne craignait pas d'attaquer la buse et le gerfaut sauvage; il se précipitait sur eux et leur arrachait les plumes. Il faisait beau le voir décrire un cercle autour de son ennemi et s'élever ainsi jusque dans les nues, puis retomber d'aplomp sur lui, le lier et venir à terre attaché à sa proie. Le vieux sire, qui nous suivait de loin, venait nous rejoindre, et après avoir fait quelque caresse à sa fille qui lui présentait une si belle chasse, il se tournait vers moi, en me disant : « Gunzone, tu te feras voir à l'office, » et je n'y manquais pas vers l'heure du dîner. Si vous aviez vu les assiettes de restes que m'apportait Bertaride le varlet! On y trouvait de tous les dons de Dieu. C'étaient des carcasses de perdrix et de bécasses, des têtes de chevreaux tout entières, des mâchoires de porc, des tas de tranches de veaux de lait, et des morceaux de pain blanc, et ma gourde pleine de vin pur. J'en avais pour vivre du di-

manche au jeudi, moi et ma pauvre Mattea, que Dieu veuille avoir son âme!

— Dis donc, s'écria Vidbode, le marquis Boniface avait sans doute de bons faucons, mais qu'il en eût autant que Dame Mathilde et d'aussi forts que les siens, j'ai peine à le croire. Regarde un peu sur mes perchoirs ces dix faucons laniers et ces huit montagnards, tous rudes joûteurs. Goldasto en porte vingt-quatre, dix éperviers, dix gerfauts tachetés et quatre pèlerins, qui valent la rançon d'un roi. Toi-même, Gunzone, tu en portes sur le poing deux couples de haut lignage et qui iraient attaquer l'aigle par delà les nues. Marculfe en a plus de vingt de toutes les races : sacres, autours, tiercelets, émouchets, tous rapides et pleins d'ardeur. Dis-moi donc un peu si l'Empereur en a autant, et d'aussi vigoureux, aux serres plus fortes, au bec plus acéré, plûs prompts à s'élancer sur la proie, plus ardents à l'attaquer et à la vaincre?

— Je ne parle pas de l'Empereur, mais je sais que le marquis Boniface en possédait plus qu'aucun seigneur d'Occident. Croirais-tu que ses fauconneries et ses mues couvraient un demi-mille de terrain? Ecoute un peu ceci. Le magnanime Albert gouvernait, au nom du vieux sire, la bonne ville de Mantoue : le Marquis l'envoya à l'Empereur Henri II, pour offrir des présents à ce prince. Albert ajouta à l'offrande de son seigneur suzerain cent palefrois de grand prix et deux cents faucons, de toutes races et de toutes plumes, dressés à toute sorte de chasses.

— Puissances du ciel! s'écrièrent les deux jeunes gens. Deux cents faucons en pur don! et il en avait bien sans doute gardé quelques-uns pour son propre usage?

— A coup sûr. Or, si un simple vicomte, vassal et feudataire du Marquis, pouvait faire un pareil présent, combien plus considérable devait être la fauconnerie de son suzerain? Nous étions bien soixante-cinq tant fauconniers que chefs de fauconnerie, autoursiers et valets de fauconnerie, sans compter les chefs de mues, qui mettaient en mue jusqu'à cent faucons à la fois, afin que le Marquis pût néanmoins chasser à sa fantaisie. Jamais il n'allait en chasse sans faire voler cent et même deux cents faucons. Les valets de chiens, les piqueurs, les veneurs

étaient plus de cent, et tous, ainsi que nous, portaient la même livrée, si ce n'est qu'ils avaient le cor en bandoulière et que leur chaperon était orné d'une queue de lièvre, de martre, ou même de renard, tandis que le nôtre avait l'aigrette de plumes de faisan ou de héron. Leur justaucorps était de peau de daim mouchetée de blanc, le poil en dehors, et le nôtre, comme aujourd'hui, de peau de cerf chamoisée, avec les bottes de cuir gras de Bulgarie, pour nous préserver de l'humidité des marécages et de l'eau des fondrières.

— De façon, reprit Goldasto, que les équipages de chasse occupaient tout l'espace qui règne derrière la fauconnerie et s'étendaient peut-être même jusqu'à la gauche des écuries.

— Nullement, reprit Gunzone; les écuries étaient du côté des remises et de la sellerie, aux colonnettes de laquelle étaient suspendus, par milliers, écus, lances et épées, polis et étincelants à éblouir les yeux. Aux râteliers étaient attachés trois cents destriers, coursiers, palefrois, genêts d'Espagne et autres chevaux de trait et de charge. Outre cela, dans les remises, on voyait les caparaçons, les housses de malles, de plaques, de brocard, de velours d'une richesse extrême; venaient ensuite les selles aux pommeaux d'or et d'argent, les têtières d'acier, les croupières à franges et à cocardes dorées...

— Enfin, un train d'empereur, dit Marculfe. J'ai souvent entendu répéter à mon grand-père que le roi Conrad, parlant du marquis, disait: Boniface, le plus riche des princes chrétiens....

— Tu vas peut-être m'apprendre cela, moi qui l'ai connu tout enfant, quand j'étais avec mon père à dresser les faucons de Bianello. Mon père, Dieu lui fasse paix! était son fauconnier, lorsque le marquis se rendit en Lotharingie pour épouser Dame Béatrix, qui était fille du duc Frédéric et de Mathilde de Suède, laquelle fut la mère de notre maîtresse, et que tu as bien connue, Marculfe.

— Elle me voulait du bien et était joliment généreuse pour moi. C'était là une vraie grande dame... aussi tout le monde l'honorait-il comme une reine.

— Eh bien! mes amis, mon père, qui faisait partie de la suite du marquis lorsqu'il se rendit en Lotharingie, contait des

choses merveilleuses de ce voyage. Imaginez-vous que les mors des chevaux étaient dorés, les têtières ornées de torsades de perles et semées de pierres précieuses; toutes les boucles étaient en argent, même celles des bidets, les arçons brodés d'or, les housses toutes brodées, et les étriers tantôt d'or uni, tantôt émaillés ou ciselés. Enfin, pour couper court, il me disait que le marquis avait fait ferrer d'argent toutes ses montures, en défendant aux maréchaux de river les clous qui les attachaient, lesquels étaient d'argent aussi. De cette façon les chevaux les perdaient en chemin, et il était défendu de les ramasser, mais on devait en remettre de neufs. Aussi fallait voir comme les pauvres gens s'empressaient de les recueillir et la figure qu'ils faisaient à tant de magnificence.

— En voilà des seigneurs, j'espère. Des fers d'argent à des chevaux!... et des fers qu'on ne rive pas!... et qu'on ne daigne pas ramasser!...

— Tu n'es pas au bout de tes étonnements. Le destrier du marquis était si richement caparaçonné, que la housse seule valait une province tant elle brillait de pierreries. Elle retombait sur la croupe et descendait jusqu'aux jarrets, sur les flancs et sur le poitrail, en lambrequins constellés de diamants et d'autres pierres précieuses. La têtière était d'or pur et ornée au sommet d'un rubis d'un prix inestimable. De plus, toute cette magnificence n'était pas pour le marquis uniquement.... Les barons, les écuyers, les archers, les trompettes et jusqu'aux simples varlets en avaient leur part. Le justaucorps de mon père était tellement chargé d'or et d'argent qu'à peine pouvait-on en voir le fond de peau de chamois.

— C'est sans doute, reprit Marculfe, celui qu'il portait aux noces de notre maîtresse avec le duc Godefroi. J'étais fort jeune alors, mais je me le rappelle bien; je n'ai jamais vu depuis autant de pompe aux fêtes qu'a données Dame Mathilde.

— Allons donc! s'écria Gunzone, mon père, Dieu lui fasse paix! m'a dit que les noces de la comtesse avec notre prince, quelque magnifiques qu'elles aient été du reste, ne peuvent être comparées à celles du Sire Boniface, son père, avec Dame Béatrix. Les réjouissances se prolongèrent pendant trois mois dans sa royale villa de Marengo, sur les rives du Mincio, non loin de Mantoue.

Je n'ose vous en faire la description, car vous me traiteriez de hâbleur tant c'était brillant et royalement fait. Les plus grands seigneurs de France, d'Allemagne et d'Italie s'y trouvèrent : ils demeurèrent stupéfaits d'une telle splendeur et s'écrièrent d'une commune voix qu'il n'y avait pas dans toute la chrétienté de prince plus magnifique que le marquis.

— Bah ! dis toujours : si tu le tiens de ton père, ce doit être vrai, car il était homme de bien et incapable de mentir, Marculfe l'a bien connu.

— Je ne vous dirai que ce qu'il m'a raconté cent fois au coin du feu dans les longues soirées d'hiver. Ainsi, il affirmait que le palais du marquis resplendissait de toutes parts de riches tentures de soie, de pourpre, de tapisseries et que chaque salle était ainsi décorée. Les planchers étaient de marbres rapportés ; les plafonds, peints et dorés, avaient des incrustations en ivoire et en ébène. Les meubles étaient couverts de sculptures et d'ornements en or massif : les lits disparaissaient sous les courtes-pointes et les rideaux de damas et de brocart. Dans les salles destinées aux repas, on trouvait des tables toujours servies ; les dressoirs étaient disposés avec ordre ; et les volières, les clapiers, les basses-cours, les parcs, les abattoirs abondaient en animaux de toutes sortes. Mais le marquis ne se bornait pas à mener grand train pour lui seul : il recevait beaucoup et traitait noblement ses hôtes selon leur rang ; il leur faisait fête et leur procurait mille divertissements. De longues tables étaient souvent dressées sous de grands pavillons de soie, au milieu de la prairie qui s'étendait au pied du château sous l'ombrage des ormeaux et des platanes touffus dont le feuillage frémissait au souffle de la brise. Au milieu de la pelouse, s'ouvrait un large puits qui, au lieu d'eau, fournissait un vin de qualité rare et généreuse. On l'y puisait au moyen de deux seaux d'argent que supportait une longue chaîne de même métal : ces deux seaux montaient et descendaient alternativement vides ou pleins, et l'on versait leur contenu dans de grands vases d'or que l'on portait sur les tables des convives.

— Corbeuf ! quelle ripaille, mes amis ! s'écria Vidbode. Que n'étais-je là ! Comme j'aurais tendrement caressé ces beaux vases d'or, si toutefois je n'avais donné la préférence aux deux seaux

eux-mêmes. Je m'y serais attaché et les aurais mis à sec sans qu'on eût besoin de sifflotter comme je fais à mon cheval pour l'engager à boire. Ah ! Gunzone, qui sait dans quel état ton père rentrait le soir?... C'est là ce qu'on appelle boire à tire-larigot... du vin à seaux ! Je me contenterais, en ce moment, d'en avoir à cruches. Et dis donc, Gunzone, quelle chère faisait-on?

— Une chère telle que, des reliefs, on nourrissait encore tout le pays quand les gens du château s'étaient bien repus. Et n'allez pas croire que les plats fussent présentés aux convives par des valets ordinaires : allons donc ! on les apportait des cuisines sur des palefrois richement harnachés. A la table de la châtelaine et des nobles dames, on les envoyait sur deux haquenées blanches comme la neige, couvertes de housses écarlates brodées d'or et ornées d'émeraudes, de rubis et de saphirs, portant sur la tête un riche plumail de héron et des glands d'or et de pierreries qui scintillaient comme des étoiles. A la table du marquis, les mets arrivaient sur de magnifiques palefrois couverts de velours cramoisi, avec des poitrails d'or et les armes du maître en argent ciselé dans de grands écussons qui ornaient les coins de ces housses, dont les bords eux-mêmes secouaient des franges et des effilés de soie et d'or. Les haquenées et les palefrois étaient accompagnés de deux porte-masses et suivis des maréchaux qui soutenaient les larges plats d'argent où fumaient les perdrix, les faisans et les paons que l'on allait découper sur les tailloirs. On voyait arriver des rôtis de sangliers tout entiers, de daims, de chevreuils, de jeunes porcs, de veaux entourés de basilic, de thym, de menthe, et de romarin qui exhalaient un parfum !... Dieu sait !... Puis venaient des bassins d'argent, où s'amoncelaient les oies grasses, les canards, les dindons[1] au jus, couchés sur des lasagnes, des vermicelles ou des maccaronis ; enfin paraissaient les poissonnières chargées de poissons monstrueux, d'esturgeons, gros comme des timons de chariots, les broches garnies de gibier de toute espèce, les tourtières pleines de

(1) Le savant auteur fait ici un anachronisme, attendu que le coq d'Inde, vulgairement nommé dindon, n'a été introduit qu'au XVIIe siècle. Ce qui rend cette légère erreur plus piquante encore, c'est que l'on doit l'importation de ce magnifique oiseau à la célèbre Compagnie dont le Révérend Père Bresciani est un membre si distingué.

pâtisseries de tous genres, les étagères aux rebords dorés qui retenaient avec peine des pyramides de pommes roses, de poires musquées, de coings, de calvilles, de prunes catalanes, de mirabelles dont les couleurs variées flattaient délicieusement la vue.

— Per Bacco[1], s'écria Goldasto, en voilà des festins de gourmets : et tout cela a duré trois mois? Mais où diantre le marquis prenait-il ces sangliers, ces daims, ces chevreuils, et toutes ces charretées de provende?

— Bah! cela ne l'embarrassait guère, répondit Gunzone. Figurez-vous donc que les épices nécessaires aux assaisonnements étaient en si grande quantité qu'on n'aurait pu en piler assez avec un mortier. On les faisait moudre au moulin à épeautre. Il fallait voir les boisseaux et les sacs de noix muscades, les tonneaux de clous de girofle, de coriandre, de poivre, de cannelle, tous ingrédients à vous emporter la bouche. Le bon sire tirait de ses parcs, de ses bois, de ses marais les sangliers et la venaison : ses faucons lui fournissaient le gibier à plumes ; ses lévriers, les lapins et les lièvres ; ses chiens d'arrêt, les perdrix, les bécasses, les faisans. Ses pâturages engraissaient pour lui les bœufs, les moutons, les chevreaux, les génisses ; le Pô lui livrait ses esturgeons ; les fossés du Mantouan leurs anguilles ; les rives de la mer près de Mesola et de Spina leurs poissons sans nombre.

— Diantre!... Les terres du marquis allaient jusqu'à la mer? demanda Marculfe.

— Oui, certes... et où donc n'a-t-il pas de terres notre maître? Il en a autant qu'un roi couronné. Le Révérend Père Donizone qui habite là haut, au couvent de Canosse, et qui est si savant que tous les moines en sont émerveillés, disait un jour à l'écuyer Adelwaldo, alors page de notre maîtresse, que le marquis Boniface était un si riche et si puissant seigneur, que du rocher de Canosse, d'où l'on découvre cependant presque toute la Lombardie, on ne voit encore que le tiers de ses possessions. Ainsi jugez! Si nous regardons à droite, nous trouvons Reggio, Modène, Ferrare ; et de là, en descendant toujours le Pô, voici la Polésine, Adria, Comacchio, jusqu'à l'Adriatique. Vous voyez si l'on arrive à la mer, et si les plies, les raies, les dorades, les

(1) *Par Bacchus!* exclamation comique fort usitée en Italie.

muges, les rougets se pêchent chez lui. Si du haut du donjon de Canosse nous nous tournons vers la gauche, nous découvrons Parme, Plaisance, Crémone, Mantoue. Peu de chose, comme vous voyez : eh bien! ce n'est rien encore auprès de ce qu'il possède de l'autre côté des monts. Au delà du Frignano et de la Garfagnana, il a des terres magnifiques : poussez jusqu'au mont Bardone, montez jusqu'à Ancisa, redescendez ensuite vers Macra, et vous trouverez Pontremoli, Carrare, Massa et la mer encore. La mer, entendez-vous? Donc le marquis était le maître de deux mers, messeigneurs, n'est-ce pas? Pendant que Donizone tenait ce discours à notre gentil Adelwaldo, moi, j'écoutais bouche béante; mais à quelque temps de là, Dame Béatrix m'envoya porter six faucons pèlerins à l'un de ses barons de Lucques, et alors j'ai vu la mer de mes propres yeux, du haut d'une colline, près de Viareggio.

— Et y a-t-il du poisson dans cette mer? demanda Vidbode.

— Quelle demande! mais, sans doute, qu'il y en a, et du bon, et en quantité, et j'en ai mangé à Lucques, dans le château du baron qui y réside pour la comtesse Mathilde. J'y ai vu des poissons, de l'espèce que l'on nomme meûniers, gros comme mon bras. Je restai bien six mois à Lucques, à enseigner l'art du fauconnier aux varlets du baron : ils prétendaient qu'une grande partie de la Toscane obéit à notre maîtresse. Je trouvai même là Welfe de Spolète, qui affirma qu'elle régnait et commandait jusque dans l'Ombrie, jusqu'à Camerino, et sur une grande partie de ces contrées, que l'on nomme les Marches[1].

— Et tout cela appartenait au marquis Boniface, son père? demanda Marculfe.

— Sans doute; et il faut encore y ajouter les villes, les terres et les châteaux qu'il possédait en Lotharingie et que sa femme lui avait apportés en dot. Il pouvait donc sans peine mener le train dont nous parlions tout à l'heure, et traiter si bien seigneurs et gentilshommes qu'ils pussent dire : « En vérité, Boniface est magnifique comme un roi couronné. » Sans compter

(1) Muratori dit, dans ses commentaires sur Donizone : « Dans les vieilles annales de Modène, la comtesse Mathilde est aussi nommée : Duchesse de Toscane et de Lombardie, de la Marche de Spolète et de la Marche de Camerino. »

qu'il fit des présents de grand prix à ses hôtes. Aux uns des destriers tout caparaçonnés et couverts de velours, avec des têtières et des chanfreins d'argent; aux autres des cuirasses d'acier très-fin à arabesques d'or; tantôt c'était des heaumes à cimiers éclatants, des targes d'argent bruni damasquinées en or; tantôt des épées à gardes ornées de pierreries, à lames de fine trempe toutes gravées, ciselées, incrustées d'émail et d'or. Puis, venaient les présents de faucons d'espèces rares, de chiens de toutes les races, chiens dogues, chiens danois, chiens courants. Le marquis ne fut pas moins courtois envers les dames : il offrit des diadèmes de pierres précieuses, des bracelets, des agrafes, des pendants d'oreilles, des bouquets de diamants, de perles et de corail travaillé, tous joyaux de grand prix et montés avec un art infini dans les ouvroirs des orfèvres de Bourgogne, ou envoyés de Grenade, de Murcie et de Saragosse par les plus habiles joailliers Maures, qui y avaient joint des merveilles de leur art en filigrane, en ouvrages à jour et en riches émaux. N'allez pas croire cependant que la distribution de ces présents terminât les fêtes : non, non ; le marquis avait fait venir de tous les pays des troupes de troubadours, de ménestrels et de jongleurs, qui, par leurs chants, leurs récits, leur musique, leurs bouffonneries, leurs tours de passe-passe, procurèrent aux nobles hôtes des divertissements tout nouveaux. Le sire voulut qu'ils eussent eux aussi part aux réjouissances, et vous hocherez sans doute la tête avec incrédulité, si je vous dis que plus de six cents pourpoints de drap leur furent distribués, à cette occasion, avec autant de chaperons de drap d'or, d'argent et de velours, de brocatelle et de moire, des surcots de fourrures de martre, de zibeline, d'hermine avec des agrafes de rubis, de topaze, de béryl, de plasme, de spinelle, de grenat, qui faisaient monter le prix de chaque équipement à cinquante et même à cent besants d'or.

— Quelles bourdes, l'ami! s'écria Goldasto. Quand même le puits dont tu nous parlais tout à l'heure eût été rempli de besants, au lieu d'être plein de vin, il eût à peine suffi, je te jure, à tant de prodigalités.

— Tu ne comprends rien à tout cela, mon pauvre Goldasto, c'est pourquoi tu ferais mieux de te taire, grand innocent que tu es! Ecoute-moi bien : le marquis avait encore assez d'argent de

reste pour nous ensevelir dessous tous quatre avec nos faucons, nos perchoirs, nos piquets et nos bonnets. L'Empereur Henri II[1] était un jour en campagne avec le marquis et dînait sous la tente de celui-ci. On servit un daim rôti accompagné d'une salade dont l'assaisonnement se composait d'huile de Lucques et d'un certain vinaigre qui, cent ans auparavant, avait été déposé dans les caves de Modène par Azzo, fondateur de Canosse et aïeul du marquis. L'Empereur, en goûtant de ce vinaigre qui filait comme de l'huile, s'écria : Marquis, c'est du baume que ceci, ce n'est pas du vinaigre ! Le marquis ne releva pas ce propos ; mais aussitôt qu'il fut de retour à Canosse, il fit venir d'habiles ouvriers et leur commanda un grand tonneau d'argent pur. Ces gens s'appliquèrent à ce travail avec tant de soin que l'on distinguait les douves, les cercles, les fonds et jusqu'aux clous des cercles et aux étoupes de la bonde : le robinet et la clef seuls étaient un chef-d'œuvre d'art. Ensuite il fit faire un chariot avec ses ridelles, ses barres, ses essieux, ses traverses, ses roues avec des raies et des moyeux massifs, un timon, des traits et un joug, toujours du même métal. En voilà de l'argent, j'espère. Eh bien ! ce n'est pas tout. Il fit encore couler deux bœufs d'un travail admirable : on distinguait les queues avec le bouquet de poils, les fanons pendants, les cornes polies et recourbées...

— Oh ! pour le coup, Gunzone, s'écrièrent les trois compagnons, ceci est trop fort, et de digestion trop difficile ! plus nous t'écoutons, plus tu veux nous en donner à garder. Diras-tu que les bœufs d'argent marchaient et tiraient leur chariot ?

— Non pas ; ceux d'argent ne marchaient pas, mais ils étaient tirés par deux jeunes taureaux du pays de Reggio, deux bêtes grosses comme deux éléphants, quoi ! Le marquis chargea son vicomte Albert d'escorter le tonneau rempli du fameux vinaigre jusqu'à Plaisance, où se trouvait alors l'Empereur, et de le lui offrir. A la vue d'un présent aussi magnifique, ce prince demeura tout émerveillé.

— Diantre ! mais quand bien même nos faucons pondraient des œufs d'or et d'argent, que serait-ce que cela auprès des trésors du marquis ?

(1) C'est Henri III pour l'Allemagne, Henri II pour l'Italie.

— Et pourtant, reprit Gunzone, à sa mort, il en laissa encore assez à Béatrix, sa femme, et à Mathilde, sa fille, pour faire d'elles les plus riches princesses de la chrétienté, et leur permettre de mettre sur pied de fortes armées contre cet endiablé d'antipape Cadolaüs, qui voulait, aidé de sa ligue schismatique lombarde, inquiéter le saint Pape Alexandre, notre Evêque de Lucques. Ces vaillantes femmes accommodèrent si bien ce maudit qu'elles lui ôtèrent l'envie de recommencer. Les Lombards accouraient de Pavie, de Milan et de Brescia, fortement appuyés par un corps de troupes allemandes; ils voulaient forcer le passage, entrer en sécurité avec leur antipape dans les vastes domaines de Béatrix et de Mathilde, puis continuer ainsi tranquillement leur chemin sur Rome, afin de déposséder le saint pape Alexandre; mais tandis que tout fiers de leur nombre et de leur audace, ils se proposaient de passer le Pô, ils trouvèrent sur ses rives un obstacle qui les arrêta et leur coûta cher.

« La jeune comtesse et moi, nous revenions un jour des gués de Varvasone : son autour avait lié une crécerelle sans queue, et comme la friponne faisait mine de résister, l'autour, la prenant de telle sorte qu'elle ne pût s'échapper, tantôt lui donnait un coup d'aile, tantôt un coup de bec; puis la jetant en l'air et la rattrapant au vol, il se mettait à la plumer tant et si bien que les plumes pleuvaient sur nous comme des flocons de neige, jusqu'à ce qu'enfin las de se jouer de cette laide proie, le brave oiseau lui donna le coup de grâce, et l'apporta plumée et palpitante aux pieds de notre maîtresse. Mathilde la regarda avec dégoût, la prit par une aile, et, la faisant tourner en l'air rapidement, elle la rejeta sur le sol en disant : « Ah! que n'es-tu ce damné Cadolaüs qui a l'audace de déchirer la robe divine de l'Eglise, et qui veut usurper la chaire de saint Pierre où siége et règne Alexandre, l'élu de Dieu! Je jure de ne lui laisser ni paix ni trêve que je ne l'aie vu retomber comme ce misérable oiseau, dans la fange d'où il n'est sorti que pour être le fléau du monde! »

» Ainsi dit l'héroïque enfant, et, tournant vers moi ses beaux yeux où brillait encore le feu de l'indignation, elle ajouta : « Gunzone, tu me verras demain sous un autre habit que celui de chasseresse : prends soins de mes faucons, j'espère pouvoir sous peu les déchaperonner pour les lancer sur une proie plus

noble que cette hideuse et dégoutante crécerelle! » Puis, posant sa main sur l'épaule de Prando, son palefrenier, elle lui dit : « Tu donneras mon genêt d'Espagne à soigner à Rataldo et tu viendras me trouver avec mon cheval maure pommelé; fais qu'il soit pansé et sellé demain à l'aube du jour. » Prando inclina la tête et répondit : « Votre Altesse sera obéie. »

» Il faut savoir que le cheval maure était le cheval de joûte de la comtesse; quand nous la voyions caracoler sur le préau, manier la lance et brandir l'épée, nous ne pouvions croire que ce fût là une jeune fille de quinze ans. Par sa taille et son embonpoint, elle avait plutôt l'air d'une femme de vingt ans; et parmi les damoiselles de la duchesse sa mère, lesquelles joûtaient parfois avec elle, aucune ne l'égalait en légèreté, en adresse et en valeur. Son cheval lui obéissait comme un lévrier; elle lançait le dard, la hache ou la masse d'armes avec un poignet d'acier, et maniait la lance, l'épée ou l'estoc comme le premier lansquenet d'Allemagne. Toute petite encore, le marquis, son père, la mettait en selle, et tenant le bridon du cheval, la faisait aller au petit pas, mais elle, dans son impatience, secouait la bride dans ses petites mains, et claquait la langue pour exciter la monture à prendre l'amble, le trot ou même le galop; tandis que le père était tout heureux de la voir, sans crainte, faire des changements de mains, des demi-temps, des contre-temps, des voltes, des voltes-renversées en dirigeant son cheval de ses petites jambes et le manœuvrant à ravir. »

— Mais, dit Marculfe, pourquoi avait-elle ordonné à Prando, de tenir prêt son cheval arabe? Voulait-elle donc joûter le lendemain du jour où elle chassa avec toi?

— Oui, elle voulait joûter en effet, et ce fut une rude joûte que celle à laquelle elle se livra, je vous l'assure, une joûte qui désarçonna Cadolaüs et la fleur des chevaliers lombards! Je revins donc à Canosse, et, le lendemain, je trouvai toute la cour en grand émoi : les écuyers de la duchesse Béatrix tiraient de l'arsenal des boucliers, des écus, des masses d'armes, des hallebardes, des lances, des épées, des hauberts, des cuirasses, des casques, des morions, des salades[1] de toutes les formes. Nous étions tous

(1) Noms de diverses armes offensives et défensives usitées à cette époque.

surpris de ces préparatifs, ne sachant à quoi ils devaient aboutir. Tout à coup, nous voyons descendre de la grande tour la bannière du comte escortée d'un grand nombre de chevaliers et se dirigeant vers la basilique de Saint-Apollonius. La duchesse Béatrix et la jeune Mathilde s'y étaient déjà rendues : alors le grand connétable posa en terre la hampe de l'étendard, et Mathilde le soutenant avec respect de sa main que couvrait un gantelet d'acier, attendit que l'abbé et ses moines fussent sortis de l'église et l'eussent bénit au nom de Dieu, en l'aspergeant d'eau sainte. Cette cérémonie terminée, la jeune comtesse enlevant de terre le gonfanon, l'agita en l'air pour le montrer à la foule, en criant : « Vive saint Pierre! Preux guerriers de Canosse, portez cette noble bannière jusque sur les champs lombards et rendez-la victorieuse. A l'abri de son ombre, combattez vaillamment l'antipape Cadolaüs et ses indignes partisans qui osent prendre les armes contre l'Eglise du Christ. Du haut du ciel, saint Pierre vous protége et vous garde; que votre bras soit fort, et vous défendrez son siége contre les profanations de l'antechrist : les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre vous, car vous avez la gloire d'être les champions du Dieu des armées. Si vous succombez, à vous la palme des martyrs; si vous triomphez, à vous la couronne des confesseurs. L'archange saint Michel vous couvre de son bouclier de feu, saint Pierre vous absout de la coulpe et de la peine, Béatrix, ma mère, vous guide à la victoire, et je combattrai avec vous au premier rang. » A ces ardentes paroles de la noble jeune fille, tous les assistants brandirent leurs armes, en criant : « Vive saint Pierre! Vive Béatrix! Vive Mathilde! Mort à l'antechrist! »

« Nous étions dans le ravissement de voir l'enthousiasme de notre jeune maîtresse : mais quelle ne fut pas notre surprise lorsque, le jour suivant, au moment où toutes les troupes étaient déjà en selle et prêtes à partir, nous vîmes sortir du palais et paraître sur la grand'place de Canosse, la duchesse montée sur son plus magnifique cheval, le plus beau destrier de ses écuries, et derrière elle, Mathilde elle-même sur son coursier arabe et armée de pied en cap comme un vrai chevalier français. La royale jeune fille brillait comme une étoile, tant elle était souriante et radieuse sous son heaume et son haubergeon, que surmontait

un cimier blanc et bleu de ciel qui étaient ses couleurs. Sous sa cotte d'armes, elle portait un haubert d'acier très-fin à clous d'or, et sur la poitrine une tête de saint Pierre avec les deux clefs en sautoir, le tout d'or bruni en haut relief et entouré d'ornements et de feuillage d'un travail admirable. Les brassards, les cuissards et les jambières étaient un composé de petites lames d'acier en forme d'écailles de poisson gravées et damasquinées d'une façon merveilleuse. Le baudrier qui soutenait son épée, formé d'une riche tresse de fils d'or, tombait de l'épaule droite sur le flanc gauche avec tant de grâce, qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer. La jeune fille s'avançait, derrière sa mère, entourée de ses écuyers, et montée sur son cheval favori qui semblait tout orgueilleux de porter la belle guerrière; il courbait l'encolure, dressait les oreilles, et piaffait avec fierté, tout en se pavanant sous la longue housse de velours bleu de ciel qui le couvrait. Cette housse semée d'étoiles d'argent lui descendait par derrière jusqu'aux jarrets, et se divisait sur le poitrail en quatre lambrequins garnis de franges qui lui tombaient jusque sur les genoux : le mors et la gourmette étaient d'or, et la têtière, en acier damasquiné, s'embellissait encore d'un riche panache bleu de ciel et blanc pareil au cimier de Mathilde.

» A l'arrivée des deux princesses, le grand connétable éleva la bannière, et après avoir poussé le cri de guerre et de joie : « Vive saint Pierre! » les troupes se mirent en marche avec ordre et prirent, sous la conduite des deux nobles dames, le chemin des rives du Pô. L'avant-garde de Cadolaüs les y attendait et l'engagement commença. Toute l'armée des Lombards s'empressa d'accourir, mais les chevaliers de Canosse se précipitèrent sur elle avec tant d'impétuosité, et attaquèrent la cavalerie ennemie de front et en flanc à la fois avec tant d'ensemble, qu'ils la rompirent et la mirent en déroute au premier choc. Prando qui, ce jour-là, suivait la jeune comtesse, m'a dit qu'elle fit des prodiges de valeur. Sa lance se rompit d'abord sur la poitrine d'un lombard gigantesque qu'elle désarçonna : puis, saisissant son épée, elle se précipita comme un jeune lionceau jusque dans les rangs ennemis, frappant d'estoc et de taille, brisant casques et morions, jusqu'au moment où la lame se brisa sur la cuirasse d'un chevalier allemand. Elle lui en jeta alors le tronçon au visage et cela

avec tant de violence qu'il chancela en selle et finit par tomber à la renverse. Recourant aussitôt à la hache d'armes que suspendait à son poignet une légère chaîne d'acier, elle se mit à marteler vigoureusement heaumes et bassinets, bossuant et brisant tout ce qui tombait sous sa main.

» A la vue d'une pareille déroute, l'impie Cadolaüs s'enfuit lâchement avec la fleur de ses guerriers, et, à dater de ce jour, il n'osa plus se frotter aux troupes de Canosse. Que ne s'est-il trouvé à portée de la masse ou de l'épée de Mathilde! Je vous jure bien qu'il n'aurait plus inquiété le saint pape Alexandre, ni troublé la paix de la sainte Eglise. »

Tandis que le brave Gunzone s'échauffait à raconter les prouesses de sa maîtresse dans son jeune âge, on entendit le son du cor retentir dans les bois. Les quatre fauconniers se levèrent en toute hâte et virent arriver au galop de son cheval un des gens du palais, qui leur dit de se tenir prêts, attendu que sous peu la noble comtesse serait en cet endroit, accompagnée de la marquise Adélaïde de Suse et de tous les autres gentilshommes d'Italie et de France qui formaient sa cour. Tandis que le vieux Gunzone chaperonnait ses faucons :

— Dis donc, Silimbert, s'écria-t-il en s'adressant au nouveau venu, la belle Yolande est-elle de la chasse?

— Sans doute; que t'importe?

— Il m'importe beaucoup, car cette damoiselle lâche le faucon sur la grue avec tant d'à-propos que je la tiens pour la plus adroite fauconnière de la cour.

Il se tut aussitôt, car on entendait déjà le hennissement des chevaux retentir sur la lisière de la forêt.

II. — LE CHATEAU DE CANOSSE.

Ce rocher escarpé et presque rond qui se dresse sombre et sévère au-dessus des vallons de l'Apennin, vers le sud de la ville de Reggio, est le rocher de Canosse. Désert, nu et aride du côté du levant, il surplombe d'affreux précipices dont l'œil du passant

ne peut sonder la profondeur. Tout est silence, désolation, ruines, âpreté dans ces tristes lieux. Ces rocs abruptes aux flancs noirs et escarpés semblent être, quand on les voit de la vallée opposée, les pavillons funèbres de l'armée de la mort. Là jamais on n'entend le frais murmure des eaux; le ruisseau limpide se tait; la verdure et les fleurs sont inconnues sur ses bords; le gazouillement des oiseaux n'y retentit pas : le chant de la bergère qui mène paître son troupeau sous la glandée, celui du laboureur qui conduit sa herse sur le sol labouré ne réveille pas le morne silence de ce lieu que n'ombragent ni l'yeuse touffue, ni le chêne au vert feuillage.

Toutefois, le rocher de Canosse attire l'œil du voyageur; il semble lui dire que la gloire d'ici-bas est fragile et de peu de durée. Dans son muet langage, ce rocher lui offre un grand enseignement : « Contemple du haut de ma cime les plus belles, les plus riches, les plus somptueuses cités de l'Italie et apprends que je fus jadis le berceau de la noblesse, de la magnificence et du savoir. C'est ici que naquit la civilisation italienne; c'est d'ici que descendirent sur le monde les mœurs douces, la politesse, les beaux-arts, le langage châtié et harmonieux, les manières élégantes. C'est ici que se révéla la valeur italienne; ici que se brisa la colère des Lombards et la fureur des Allemands[1]. »

Le château de Canosse fut construit en l'an 900, sur ce vaste rocher, par Azzo de Toscane, qui y donna asile à l'impératrice Adélaïde échappée de la tour de Garde où Bérenger la retenait prisonnière. Ce prince vint mettre le siége devant ses murs qui lui résistèrent pendant trois ans et demi, car le château était si bien défendu qu'il ne put jamais s'en rendre maître : Plus tard Bérenger, ayant osé livrer bataille à Othon-le-Grand, fut fait pri-

(1) Horum sic ultra rutilabat curia culta,
Aulas nempe ducum, comitum transcendit et usum;
Regia dona dedit, docuit bellare, peremit
Quos male conspexit patrare, bonisque pepercit,
Judicio justa, locuplex habilisque, venusta.

Cette illustre maison brillait entre toutes les cours, surpassant celles des ducs et des comtes. Juste dans ses arrêts, opulente, aussi remarquable par les qualités de l'esprit que par les grâces extérieures, elle fit des présents royaux, enseigna l'art de la guerre, extermina les criminels et protégea la vertu. (*Donizone, Princip. Lib.*)

sonnier à son tour. Albert son fils, qui lui succéda sur le trône de Lombardie, voulut aussi s'emparer de Canosse, mais après un siége de deux ans et trois mois, il fut contraint de s'éloigner non-seulement de cette riche proie, mais de ses Etats et même de l'Italie, vaincu qu'il était par l'armée allemande et le duc Azzo[1].

Dans ce temps barbare, qui pouvait entre tous se nommer l'âge de fer à juste titre, la civilisation, les lettres et les arts étaient inconnus : la force seule tenait lieu de droit, la férocité remplaçait la clémence, la rudesse, la courtoisie ; au lieu de la générosité et de la douceur chrétiennes, ce n'étaient que haines, vengeances et trahisons. C'est du haut du rocher de Canosse que partirent les premiers rayons de la civilisation qui brilla plus tard en Italie. De son aire alpestre qu'il avait transformée en une brillante cour, le duc Azzo voyait se dérouler à ses pieds les provinces de la Lombardie et de la Vénétie que la brutalité et la barbarie tenaient encore enveloppées dans leurs ombres épaisses ; les villes se ruaient les unes sur les autres comme autant de bêtes féroces : elles tombaient sous le fer et la flamme ou devenaient le repaire de petits tyrans qui, du haut de chaque mont, au milieu de tous vallons, à l'embouchure des fleuves, au penchant de chaque colline, sur la pointe des rochers, élevaient des forteresses d'où ils faisaient la guerre à leurs voisins ou pillaient les voyageurs.

Ce que nous disons ici de la Lombardie et de la Vénétie se peut dire à meilleur titre encore de l'Italie inférieure, où l'ardeur du climat, les maladies contagieuses, le caractère plus emporté, la vivacité du sang, les localités sauvages des Apennins, la férocité des guerres, les incendies, les massacres, les saccages des villes, plus atroces là qu'ailleurs, en avaient rendu les rares habitants plus sauvages et plus féroces, victimes qu'ils étaient des fureurs des Vandales, des Goths, des Hérules, des Lombards et des Sarrasins. Rome elle-même n'était plus qu'un amas de ruines, et ses environs ne présentaient plus à la vue qu'un désert couvert de ronces, de bruyères et de marécages; les portes s'écroulaient, les théâtres étaient à demi-détruits, les monuments dégradés, les palais dévastés, les temples abandonnés, sales et privés d'ornements ; la population qui jadis avait dépassé

(1) Donizone, c. II.

quatre millions d'âmes, au temps de la puissance romaine, était réduite à ce point d'être insuffisante à remplir une grosse bourgade. Encore ce pauvre peuple en était-il arrivé à une telle pénurie de maisons, grâce aux séditions et aux guerres civiles, qu'il se disputait un abri sous les arceaux des amphithéâtres, sous les voûtes des curies et des monuments publics, dans les ruines des péristyles et des portiques où il cherchait son gîte comme le hibou et l'orfraie. Les sépulcres, les mausolées, les palais impériaux avaient été métamorphosés en forteresses et en bastilles où l'on se retirait pour livrer ou soutenir de sanglants combats : ces ruines devenaient, à leur tour, le théâtre de siéges, d'assauts, d'incendies ; on assassinait les Papes, on égorgeait les consuls, on décapitait les Patriciens. Aujourd'hui, l'on avait pour tyran un prince lombard, demain c'était un marquis de Toscane ou un comte de Tusculum, et le peuple romain, toujours et à la fois lâche et courageux, avide et généreux, rebelle et soumis, féroce et magnanime, voulait sans cesse des maîtres auxquels il n'obéissait pas, des tyrans qu'il faisait trembler, des Papes qu'il adorait, qu'il chassait, qu'il rappelait avec des larmes de repentir et qu'il vengeait en égorgeant et exterminant ceux qui les avaient bannis, affligés ou humiliés. Telle était la Rome du x^e^ siècle : que le lecteur juge alors de ce que devait être l'Italie !

Autour de ces malheurs qu'occasionnaient des mœurs grossières, des discordes et des combats continuels de ville à ville, de châteaux à châteaux, il faut grouper l'absence totale du commerce qui rapproche les peuples voisins et même les peuples éloignés, les routes et les moyens de communication devenus difficiles, les fleuves dépourvus de ponts, les champs incultes par suite des inondations et des eaux stagnantes dont ils étaient couverts, faute de canaux et de moyens de dessèchement. Ce n'est pas tout encore : les récoltes étant impossibles, il en résultait des disettes, des famines, des épidémies ; les hommes, réduits à la dernière extrémité, en venaient à se nourrir de glands comme les animaux immondes, à se repaître de fruits sauvages, de gibier ou de poissons que l'on prenait à la nasse dans les mares ou dans les fossés. Pour comble de maux, les seigneurs châtelains accablaient de tailles et de corvées les habitants du pays où ils pouvaient dominer. Ils les obligeaient à défrayer leurs tables des

produits que ces infortunés arrachaient à leur chasse ou à leur pêche : ils les forçaient à charrier des fardeaux, à porter des messages dans les pays lointains, à leur fournir des troupes pour la guerre, à élever les murailles et les tours de leurs habitations féodales, en les réduisant enfin aux fonctions de bêtes de somme et prélevant tant sur leurs personnes que sur leurs biens des impôts exorbitants.

Il était bien impossible qu'avec une existence aussi sauvage les beaux-arts fussent cultivés. Aussi ne s'occupait-on ni de sculpture, ni de peinture, ni d'orfèvrerie, ni de l'art de tisser les étoffes, de fondre et travailler les métaux, ni de la statuaire ; tout était grossier et d'un rude travail ; les usages de la vie civile et policée demeuraient inconnus : la vertu, la générosité, la justice, consistaient en un casque solide, un haubert à l'épreuve, une épée affilée, une lourde hache d'armes, une forte lance, un bras nerveux, des épaules larges, une poitrine haute et bien dégagée. Quand aux lettres et aux sciences, elles étaient méprisées à ce point que seigneurs, princes et rois tiraient vanité de ne savoir ni lire ni écrire. Aussi, pour signer leurs lettres, leurs lois ou leurs ordonnances, se servaient-ils d'un sceau sur lequel leur nom était gravé : on noircissait avec de l'encre ou de la fumée cet étrange instrument et ils l'imprimaient au bas de leurs décrets. Les cathédrales et les curies avaient cependant des notaires ou tabellions qui étaient chargés de rédiger les actes tant publics que privés ; mais ils se servaient d'un latin si barbare et tellement rempli de solécismes qu'il est impossible de les lire aujourd'hui sans rire.

Le clergé séculier avait aussi sa part dans cette ignorance générale. La plupart des prêtres savaient à peine lire leurs livres de chœur et la messe ; on les regardait comme des puits de science lorsque, par hasard, ils savaient signer leur nom. Pour recevoir les ordres sacrés, il suffisait de savoir par cœur le symbole dit de saint Athanase. A cela se bornaient toutes les études théologiques. La lumière des sciences et des lettres divines et humaines ne brillait plus que dans les cloîtres de Saint-Benoît, d'où l'on tirait les papes, les évêques, les prélats de la sainte Eglise. Du reste, disons-le en passant, si le monachisme n'avait entretenu la céleste étincelle du flambeau de la science, le siècle présent

serait peut-être plus ignorant et plus grossier que celui dont nous parlons. D'ailleurs, dans ces temps barbares, la foi était vive, nulle hérésie ne troublait la chrétienté d'occident qu'une même croyance religieuse maintenait dans la soumission et le respect : on s'attendait à voir finir le monde en l'an 1000, le ciel et la terre devaient rentrer dans le néant et Jésus-Christ apparaître dans les nues pour juger les vivants et les morts. De sorte que, plongés dans les ténèbres d'une ignorance aussi crasse, les hommes s'abandonnaient à l'indolence et au découragement; ils ne s'inquiétaient de rien, ne prenaient plus la peine de sortir de leur misère, de cultiver la terre, de diriger le cours des fleuves, de dessécher les marais, et de réparer les églises et leurs habitations.

Lorsqu'on pense à cette époque malheureuse, on se croit le jouet d'un songe. On dirait volontiers qu'il en était alors du monde physique comme du monde intellectuel et que la nature était plongée dans des ténèbres matérielles. Le soleil, il semble, ne luisait pas comme de nos jours, la lune voilait son disque argenté, et les étoiles ne scintillaient pas dans la voûte des cieux : les eaux des fleuves devaient être noires, celles des lacs rouges comme du sang, la mer trouble et bourbeuse; l'herbe dut revêtir une teinte de rouille et les fruits et les fleurs un coloris sombre et maladif. C'est ainsi que l'homme raisonne, quand il s'abandonne à son imagination; il associe volontiers la clarté intérieure de l'esprit à la clarté extérieure du jour. C'est ainsi que lorsqu'il se représente les siècles peu éclairés du moyen âge, il se laisserait aller à croire que le monde extérieur était aussi plongé dans les ténèbres; tandis que de nos jours, époque qu'il regarde comme brillamment illuminée par le flambeau des sciences et des arts, il est prêt à déclarer que le soleil qui l'éclaire est bien autrement chaud et éblouissant que celui du X^{e} siècle. Quelle erreur est la sienne! Nous pensons, tout au contraire, que si l'ignorance régnait dans les siècles de barbarie, et nous en convenons, la nature du moins jouissait de tous ses droits. C'est de nos jours que l'on voit dominer la fausse science, erreur plus dangereuse mille fois que l'ignorance; c'est de nos jours que l'art remplace la nature, l'art corrupteur de toute simplicité, l'art qui dénature et flétrit tout ce qu'il touche. Si l'on veut la retrouver,

cette sainte nature, il faut l'aller chercher vierge et chaste dans ces siècles austères, car dans le nôtre elle fuit devant cette société artificielle qui a eu le triste talent de corrompre toutes les lois naturelles, domestiques, civiles, société d'autant plus corrodée par le poison de l'incrédulité, que l'ignorance qui l'enveloppe est plus épaisse et plus honteuse. Mais nous nous laissons emporter à traiter un sujet qui pourrait fournir matière à plusieurs volumes. C'est que nous aussi nous haïssons les ténèbres, nous aussi nous aimons la lumière; seulement, nous la voulons véritable et pure, nous la voulons telle qu'elle est en effet, c'est-à-dire guidant l'intelligence vers le vrai, le cœur vers le bien, tout l'homme vers la paix et le bonheur.

Cependant, pour nous reposer un peu du spectacle que nous offre le X^e^ siècle, retournons à Canosse, à Canosse d'où jaillirent les premières étincelles de cette civilisation qui devait sauver la malheureuse Italie et l'illustrer à jamais. Le duc Azzo s'était plu à attirer dans son château la fleur de la noblesse du temps : le plus bel ornement de sa cour était la douce Hildegarde, son épouse, princesse douée de toutes les grâces et de toutes les vertus, femme à l'esprit cultivé, à l'âme pieuse, au jugement sain et droit[1]. C'est d'après le conseil d'Hildegarde qu'Azzo éleva sur les rives du Pô le monastère si fameux de Bressello qu'il enrichit de nombreux revenus. Il voulait que les religieux enseignassent aux habitants à construire des demeures saines et commodes, à défricher les terres, dessécher les marais, à élever des digues aux endroits où ce fleuve fait le coude et peut, à l'époque des grandes eaux, et sur un espace de terrain considérable, submerger les bourgs et les campagnes. Hildegarde et Azzo eurent deux fils. Le premier, nommé Tedaldo, succéda à son père; le second devint évêque de Brescia, sous le nom de Godefroid qu'il sut illustrer.

Remarquable entre tous les princes italiens de son temps, Tedaldo, par son courage et sa prudence, sut augmenter considérablement l'héritage que lui avait laissé son père. Il se rendit respectable et cher aux monarques de France et d'Allemagne, et son zèle pour le saint Siége fut si grand, que les papes lui donnèrent pour récompense le fief de Ferrare. A tant de générosité et

(1) Donizone, III.

de valeur ce prince joignit tant de piété qu'il fonda, entre le Pò et la Lirone, la célèbre abbaye de Saint-Benoît qui donna le jour à tant de saints et doctes personnages. Par la suite, la noble Mathilde conçut pour ce lieu vénérable une si grande affection qu'elle choisit l'église pour sa sépulture. Ses dépouilles mortelles y reposèrent pendant cinq siècles, jusqu'à ce que le pape Urbain VIII les eût fait en grande pompe transporter au Vatican, où elles sont déposées au milieu des cendres des souverains pontifes auprès de l'autel de Saint-Pierre. Et ce fut justice, car si elle s'était toujours montrée fille soumise du saint Siége, et sa protectrice courageuse, elle se montra encore la plus magnifique de ses bienfaitrices, en lui faisant don de tout le patrimoine dont elle était maîtresse. Elle devait à Tedaldo, son aïeul, l'affection profonde qu'elle portait à la tiare et dont elle ne se départit jamais.

Tedaldo eut pour femme la gracieuse Guillia[1]; ses fils, trois illustres princes, furent Tedaldo, Boniface et Conrad. Ce dernier, après avoir fait des prodiges de valeur contre tous les hauts barons de la Lombardie réunis à la bataille de Coviolo auprès de Reggio, alla, bien que vainqueur, mourir dans cette dernière ville, des suites d'une blessure qu'il avait reçue dans la mêlée. Il fut amèrement pleuré par ses deux frères. Tedaldo se consacra au service de Dieu, se distingua par ses vertus pastorales et particulièrement par la pureté toute céleste dont il embellit son âme et sa personne. En voici un trait remarquable.

A la malheureuse époque où prévalaient l'ignorance et la barbarie, une grande partie du clergé avait foulé aux pieds les lois de la continence et de la mansuétude. Vainement l'Eglise s'efforçait-elle de ramener dans la bonne voie des prêtres qui revêtaient plus volontiers la cuirasse que la chape, et maniaient mieux l'épée que le crucifix : les malheureux oubliaient jusqu'à la précieuse vertu qui rend l'homme si cher à l'Agneau de Dieu. Or, il advint que le noble et chaste Tedaldo, devenu évêque d'Arezzo, tomba dans une maladie grave; sa vie dépendait de la promptitude des secours à apporter. Les médecins, aveuglés par un excès de zèle, en vinrent à décider que mettant de côté ses vœux sacerdotaux,

(1) Donizone, IV.

le jeune prélat devait songer à se marier. Le saint évêque frémit d'indignation à cette décision grossière et impie, mais feignant de s'y soumettre :

— Hé bien! dit-il gaîment, voyons qui vous avez à me proposer pour épouse?

Et cependant il faisait apporter tout auprès de son lit un brasier de charbons ardents. En un instant, les tentures menacèrent de prendre feu.

— Hé quoi, reprit-il alors en s'adressant aux médecins déconcertés, vous craignez d'exposer mon corps à ces flammes légères, et vous n'hésitez pas à exposer mon âme à celles de l'enfer, aux tourments de la géhenne? Et cela, non pour quelques instants, mais pour l'éternité; et cela, non pour quelques charbons allumés, mais pour les feux éternels qu'alluma la justice de Dieu. Arrière, malheureux! L'oint du Seigneur demeurera chaste : sa main faite pour toucher le Verbe de Dieu, ne sera pas profanée par une union terrestre. Laissez-moi mourir, pourvu que je reste sans tache; laissez-moi mourir, pourvu que je sois fidèle à mon vœu; laissez-moi mourir, afin d'aller m'unir éternellement à l'éternel amour.

A ce discours si vigoureux et si chrétien, les médecins demeurèrent muets et confondus devant le digne prélat. Une pareille conduite doit nous encourager, sinon à mépriser, du moins à surveiller les médecins modernes, quand nous en voyons, à cette époque grossière, abuser traîtreusement de leur art salutaire et en faire un instrument de corruption. Hélas! de nos jours, la médecine n'est employée trop souvent par bien des gens que comme moyen systématique de corruption, chose fort rare au temps passé. Que de fois la candide jeunesse n'est-elle pas devenue la victime de ces charlatants homicides, qui ne se font aucun scrupule de flétrir et ruiner la plus belle des vertus, celle qui brille aux yeux de Dieu d'un éclat plus vif que l'astre du jour. O pères de famille, vous cherchez pour vos enfants les aliments les plus sains, les potions les plus salutaires, les remèdes les plus efficaces, et vous ne songez pas à choisir vos médecins parmi les plus hommes de bien! L'art, sans la conscience, peut bien guérir le corps sans doute, mais il peut, au même instant, devenir un poison mortel pour l'âme innocente et pure de votre enfant, songez-y bien!

Cependant le jeune Evêque ne tarda pas à se rétablir. Sa convalescence fut hâtée par les douces influences de la musique : il fut redevable de ce bienfait à l'un de ses amis les plus chers, à Guido[1] moine de Pomposa, restaurateur de la véritable musique d'église par la découverte qu'on lui doit des clefs, des tons et d'une note. C'était dans les leçons et les exemples d'Hildegarde, son aïeule, et de Guillia, sa mère, toutes deux femmes d'une haute piété et d'un esprit non moins élevé, que Tedaldo, né au château de Canosse, avait puisé les principes de vertu, de générosité et de courtoisie, qu'il propagea si largement au cœur de la Toscane. Son exemple eut aussi une forte influence sur l'âme déjà si noble de la comtesse Mathilde, sa nièce, qui, entre toutes les princesses de son époque, se rendit fameuse par la droiture de son cœur et la magnanimité et l'élévation de ses sentiments.

Mais Canosse, où Boniface reçut le jour de la belle et valeureuse Guillia, ne fut jamais plus brillant et plus magnifique qu'au temps de ce noble et généreux prince, le premier et le plus puissant des ducs italiens. Il agrandit cette résidence, l'orna somptueusement et en fit la plus forte citadelle de ses domaines. Et tandis que Mantoue n'était plus qu'une grosse bourgade resserrée entre son lac et le Pô, dépourvue de murs, de boulevards et de tours, n'ayant pour toute défense qu'un fossé et une misérable palissade[2]; la superbe Canosse, devenue métropole et séjour de Boniface et de sa cour, grandissait chaque jour, et, du haut de ses rochers, regardait dédaigneusement les vastes plaines de l'Italie se développer sous ses pieds, et les plus nobles cités de cette antique terre s'incliner devant elle, depuis Bologne jusqu'à Verone et de Plaisance à Ferrare. Toute la Toscane, une partie de la Ligurie, l'Ombrie, le pays de Piceno lui rendaient hommage, et son influence formidable s'étendait jusqu'aux gorges de la montagne Ciminia et jusqu'à Viterbe. Avant et depuis la mort de Tedaldo, de fiers barons, de hauts et puissants seigneurs avaient juré foi et fidélité à Boniface, des rois et des empereurs

(1) Gui d'Arezzo, religieux de l'abbaye de Pomposa, trouva le *si*, la septième note de la gamme. On voit encore à Arezzo, sa ville natale, l'emplacement de sa demeure : une *portée* gigantesque de musique, ornée d'une clef de sol et d'un énorme *si*, indique l'endroit où s'élevait la cellule du célèbre musicien.

(2) Donizone, XVI.

même avaient recherché son alliance et traitaient avec lui d'égal à égal ; néanmoins ce prince, exemple de modération, ne voulut jamais prendre d'autre titre que celui de marquis, titre que conserve encore aujourd'hui dans Vérone l'illustre famille de Canosse, qui semble, avec la noblesse de ses ancêtres, avoir hérité si parfaitement de leur haute piété et de leur courtoisie. De même que l'illustre Boniface recevait dans son château des empereurs et des rois, de même le marquis actuel Boniface de Canosse a reçu, dans son admirable palais de Vérone, les plus puissants monarques de l'Europe.

Ce palais, chef-d'œuvre du plus habile architecte du xvi^e^ siècle, de Sammicheli, baigne dans l'Adige, qui coule rapide et profond à ses pieds, les arcs-boutants de ses terrasses délicieuses, du haut desquelles on découvre les sinuosités du fleuve, les campagnes verdoyantes, les jardins fleuris qui entourent et parfument les riantes villas des collines de Saint-Léonard ; puis, dans le lointain, à une grande distance, les cimes bleuâtres des fières Alpes qui se confondent avec l'azur du ciel. Des salles immenses, des lambris dorés, des tableaux de prix, des galeries sans fin, font croire au voyageur qu'il entre dans une résidence royale plutôt que dans celle d'un particulier. Les trois plus grands empereurs de notre siècle s'y sont arrêtés : Napoléon le Conquérant, François I^er^ d'Autriche, et le Czar Alexandre II, autocrate de toutes les Russies. Ce dernier avait une telle affection pour ce délicieux séjour, que souvent il interrompait son repas commencé dans l'intérieur du palais, pour aller l'achever sur l'une des terrasses. Il demeurait debout, son assiette à la main, et, tout en mangeant, rassasiait ses yeux des magnifiques points de vue qui s'offrent, si gracieux et si variés, du haut de ce belvédère. Accueillis avec tant de courtoisie, et de magnificence, les trois empereurs ont conservé au marquis Boniface la plus affectueuse bienveillance ; de nos jours encore, le jeune souverain qui règne sur l'Autriche, honore la vieillesse du vénérable gentilhomme, l'un des plus nobles représentants de l'antique noblesse italienne[1].

(1) Des auteurs graves affirment que la famille actuelle des marquis de Canosse descend en ligne directe du puissant Azzo, père de Tedaldo, aïeul

Pour revenir au généreux Boniface, fils de Tedaldo Ier, il trouva dans la chambre de son père douze sacs faits de peau de cerf, lesquels étaient remplis d'or. Ce trésor fut employé à embellir et fortifier la place de Canosse, à donner l'hospitalité aux princes qui venaient lui rendre visite, à agrandir ses palais, ses parcs, ses arsenaux, ses fauconneries, ses villas, les châteaux qu'il possédait dans les environs. Il fortifia puissamment et orna tout ensemble les citadelles inexpugnables de Bianello, de Rossena, et de Nogara qui domine Vérone, et de Sorbara qui protége Modène. Personne n'égala sa libéralité et personne mieux que lui ne sut, dans ces temps grossiers, favoriser les arts et encourager les savants, qu'il attira à grands frais à sa cour, pour communiquer leurs lumières et leurs sciences à sa fille, la jeune Mathilde, qui avait pour mère Béatrix de France, héritière de Frédéric, duc de Lotharingie et petite nièce du roi Hugues-Capet.

Mais Boniface ne se distingua pas entre tous les princes chrétiens uniquement par sa magnificence et sa loyauté; il se fit aussi admirer pour son courage et sa valeur sans égale en Italie. Il dépassait de toute la tête les guerriers de la plus haute taille, et les laissait encore bien loin derrière lui pour la vigueur et l'audace dans le combat[1]. Il le prouva lors de l'assaut qui fut donné à la ville de Parme, le 25 décembre 1037, par l'empereur Conrad. Ce prince ayant été repoussé dans une sortie qu'avaient faite contre lui les Parmesans révoltés, appela le redoutable marquis à son secours. Boniface s'avança à la tête de ses troupes, livra bataille aux rebelles, les mit en déroute par des prodiges de valeur, et les poursuivit de si près, qu'il entra avec les fuyards, lui vainqueur, dans la ville, et la soumit de nouveau au pouvoir de Conrad.

Les exploits qu'il fit en Bourgogne ne furent pas moins brillants : il s'agissait de contraindre la ville de Morat à rentrer sous l'obéissance du même prince. Conrad avait établi son armée au pied des murs de cette place inexpugnable : plusieurs assauts avaient été donnés, mais en vain, car les Bourguignons se défen-

de Boniface et bisaïeul de la célèbre comtesse Mathilde. Cette famille possède encore de grands biens dans le pays mantouan et dans le territoire de Vérone. Les chevaux noirs et de haute taille que l'on tire de ces contrées sont très estimés.

(1) Donizone, VII.

daient vigoureusement. L'empereur ressentait un si violent dépit de l'inutilité de ses efforts, qu'il eût mieux aimé succomber dans la mêlée que de voir ses sujets rebelles lui tenir tête avec autant d'audace. Abandonnant donc tout espoir de vaincre, il envoya prier Boniface de venir à son aide à la tête de ses Lombards, celui-ci s'empressa d'accourir. Toutefois il ne voulut pas entrer au camp impérial avec ses troupes; il les tint à l'écart, et dit à l'empereur : « Sire, si vous voulez que je réussisse dans l'entreprise, éloignez-vous d'ici, vous et les vôtres, et retirez-vous derrière la rivière de la Sorine. Je me charge de réduire la ville avec mes gens. » Conrad crut à ces paroles et s'éloigna.

Alors le marquis partagea et disposa ses troupes en cohortes et les anima au combat. A la vue de l'empereur qui levait le camp et s'éloignait de leurs murailles, les Bourguignons, ivres de joie, sortirent des remparts pour fourrager, mais apercevant le marquis de Canosse et ses Lombards, ils se flattèrent de pouvoir les entourer et s'approprier leurs dépouilles. Ils engagèrent l'action aussitôt et dans le plus grand désordre. Boniface, hâtant encore le combat, fit sonner les trompettes et tout son camp fut en un moment sous les armes. Il attaqua les Bourguignons en tête et en flanc tout à la fois et si impétueusement qu'ils ne purent résister au choc et furent à l'instant mis en déroute. Le terrible chevalier frappait sans relâche : il brisait les morions, trouait les cuirasses, fendait les boucliers, renversait les cavaliers. Dans cet effroyable choc des deux armées, les Bourguignons foulés aux pieds des chevaux, écrasés par les dards et les traits, poursuivis à coups d'épée et de lance, cédèrent à la peur et tournèrent le dos pour chercher un abri sous leurs murs. Boniface s'attacha à leurs pas et pénétra avec eux jusque dans la ville dont il s'empara et qu'il abandonna à ses soldats, après avoir fait arborer sur toutes les tours l'étendard de Camera. Il envoya ensuite les clefs des portes à Conrad qui rentra triomphant dans Morat, tandis que le marquis reprenait tranquillement le chemin de l'Italie et revenait s'établir au milieu de sa chère Canosse où il vécut encore de longues années comme le plus riche, le plus puissant prince de l'Occident et respecté des souverains eux-mêmes.

Après la mort de Boniface, Béatrix sa compagne, femme d'un génie élevé et de haute prudence, gouverna les Etats de sa fille

Mathilde, et les porta à un si haut degré de prospérité qu'elle put soutenir de longues et sanglantes guerres contre Henri IV, empereur d'Allemagne, qui avait osé attaquer le pape Alexandre II et susciter contre lui l'antipape Cadolaüs. Béatrix prit elle-même le commandement de ses armées, se fit suivre en tous lieux de sa fille Mathilde qui, armée de toutes pièces, et montée sur un coursier fougueux, ne craignit pas de s'attaquer aux barons lombards, fauteurs de l'antipape, les vainquit souvent, et, à leur confusion, les força à demander grâce sous son épée ou sa hache d'armes. Mais lorsque la paix avait ramené les deux princesses dans leur château de Canosse, on voyait refleurir cet heureux séjour. De toutes les contrées de l'Italie accouraient princes et gentilshommes dont la magnificence augmentait l'éclat de cette brillante cour, tandis que la fleur des prélats de la sainte Eglise l'ornait encore davantage par leur piété et la sagesse de leurs conseils. Cependant, après avoir accompli ses illustres desseins, la duchesse Béatrix était morte à Pise : elle fut ensevelie en grande pompe, laissant à Mathilde, avec ses vastes domaines, un trésor plus précieux encore, celui de ses vertus, de sa piété, de son dévouement à l'Eglise, de son filial attachement au souverain Pontife, Vicaire du Christ, et de cet amour immense de justice qui plus tard fit de cette princesse la femme la plus célèbre dont s'honore l'Italie.

La digression que nous venons de faire n'était pas inutile. Elle présente un tableau abrégé de la barbarie, de l'ignorance et de la grossièreté qui régnaient aux siècles qui précédèrent la naissance de Mathilde. Nous avons vu comment les premiers germes de la civilisation italienne se manifestèrent dans la maison de Canosse sous la domination d'Azzo. Ces germes produisirent quelques fleurs sous Tedaldo, et Boniface eut la gloire de les multiplier encore. Le sage gouvernement de Béatrix fit éclore quelques fruits, et Mathilde put enfin se vanter d'avoir amené à leur maturité ces moissons d'intelligences élevées et de génies sans pareils qui firent de l'Italie du XIII^e^ siècle la première des nations, pour la sagesse, la vaillance et la civilisation.

C'est à Canosse que se leva l'aurore de la courtoisie italienne, courtoisie qui devait, comme un autre soleil, disperser les ténèbres de la barbarie d'Occident et illuminer l'Europe de cet éclat

dont elle rayonne encore de nos jours. On peut dire à juste raison que Canosse fut, pour l'an mil, l'heureux berceau de la politesse et des bonnes manières, l'abri des hommes vertueux que poursuivaient les tyrans de l'Italie, le refuge magnifique des beaux-arts au sortir de leur antique rudesse, l'école où les princes étrangers venaient, sous les yeux de la comtesse Mathilde et à sa cour, se former aux nobles usages de la chevalerie, aux discours choisis, à l'exercice des vertus, aux études sérieuses, aux coutumes polies, à tout ce qui peut faire le charme de la vie, à la facilité du caractère, à la civilité, à la bienveillance, enfin à tout ce qui orne, agrandit l'esprit et le cœur en les élevant aux plus nobles et aux plus saintes entreprises. Bref, la cour de Mathilde était le miroir de toutes les vertus, la palestre de la piété la plus héroïque, de la fermeté, de la constance chrétienne à vénérer et défendre l'Eglise dépouillée, humiliée, opprimée par le plus cruel persécuteur qui se fût jamais élevé contre elle.

A l'époque où s'ouvre notre récit, le saint pape Grégoire VII venait de quitter Rome, pour traverser la Lombardie et les Alpes et se rendre à Augsbourg, où devait se réunir, à la Chandeleur, la diète des princes allemands. Ils étaient convoqués à l'effet de discuter, en présence de Sa Sainteté et de toute l'Allemagne, représentée par ses mandataires, la cause de l'empereur Henri VII, rebelle à l'Eglise et tyran de ses sujets. Lorsque la noblesse italienne apprit que le pape s'était mis en voyage, elle se piqua d'émulation et ses principaux membres invitèrent le Pontife à daigner s'arrêter dans ceux de leurs châteaux qui se trouvaient sur son passage et à y prendre ses logements. La comtesse Mathilde se signala encore entre tous dans cette occasion. Elle envoya à sa rencontre quantité de ses barons feudataires, pour saluer le saint Père en son nom, aussitôt qu'il fut entré en Toscane. Il trouva aux frontières un corps de chevaliers qui étaient chargés, de la part de leur souveraine, de lui servir d'escorte d'honneur et de défense au besoin jusqu'aux murs de Canosse.

Aussitôt que l'on eut appris le projet du pape de séjourner chez la comtesse, on vit, malgré les rigueurs de la saison, les neiges qui obstruaient les gorges des montagnes, les routes couvertes de glaces et rompues, les plus grands seigneurs de Bourgogne, de France et d'Italie accourir à Canosse, pour baiser

les pieds du Pontife, et recevoir sa bénédiction[1]. On remarquait dans leurs rangs Azzo d'Este, marquis de Ferrare, Hugues, abbé de Cluny, et Adélaïde de Suse qu'accompagnait le comte Amédée de Maurienne, son fils[2].

La marquise de Suse rehaussait grandement par sa présence l'éclat de la cour de Canosse. C'était une des plus illustres princesses de l'Italie; et c'est grâce à l'immense héritage que la maison de Savoie fit de ses domaines, que cette famille dut la prépondérance dont elle commença à jouir en deçà des Alpes. Mathilde s'empressa d'accueillir la noble visiteuse, ainsi que les autres gentilshommes qui se rendaient à sa cour, pour admirer l'esprit et le génie de ces deux femmes remarquables, l'orgueil de l'Italie. La splendeur de cette assemblée était si grande qu'elle égalait les pompes des plus riches monarques de la chrétienté, et les surpassait de beaucoup en ce qui touchait à la distinction de l'esprit, l'élégance des manières, la délicatesse des discours, les découvertes artistiques et même scientifiques, tandis que sur le reste de l'Europe et surtout au delà des monts s'étendaient encore les ténèbres d'une demi-barbarie. Parmi les divertissements offerts aux illustres hôtes, la chasse au faucon fut l'un des plus goûtés. Les plus nobles dames y prirent part elles-mêmes : on les voyait, montées sur de rapides coursiers, voler sur les rives des lacs, des étangs, des rivières, lieux que fréquentent volontiers les grues, les oies sauvages, les hérons et les autres oiseaux aquatiques.

Ce jour-là, les bords de l'Enza fournirent une chasse abondante. Les quatre fauconniers Gunzone, Marculfe, Vidbode et Goldasto furent comblés de louanges, de la part de la comtesse Mathilde, de la marquise de Suse et des autres seigneurs. Tous étaient heureux de leur journée, et, en venant déposer aux genoux des deux princesses les fruits de leur adresse, chacun d'eux avait à conter les exploits de leurs faucons, leurs manières d'attaquer leur proie, les ruses de celle-ci pour s'échapper, et le triomphe du noble oiseau. Toutefois la plus heureuse et la plus adroite, celle qui eut l'honneur de la journée fut la belle et modeste Yolande. Toujours accompagnée du vieux Gunzone, elle

(1) Donizone, l. II. (2) Muratori, notes sur Donizone.

lâchait son épervier avec tant d'à-propos qu'il ne manquait jamais de lui rapporter quelque proie sur le garot du blanc genêt d'Espagne qu'elle montait. Aussi put-elle, ce jour-là, venir offrir à la comtesse deux hérons, trois vanneaux, une oie sauvage, une aigrette, un cygne et cinq jeunes canards. Tout le monde admira l'adresse de la jeune fille et la proclama la plus habile chasseresse de la journée. Cependant les jeunes seigneurs se demandaient l'un à l'autre quelle était cette charmante personne si timide et si modeste. Un jeune prince allemand se fit remarquer entre tous par les signes d'admiration non équivoques qu'il laissa échapper à la vue de ses exploits.

Yolande portait une cotte-hardie[1] de velours amaranthe à lignes d'or, fermée au corsage par des boutons de perles; elle était coiffée d'un bicoquet en satin incarnat à lames d'argent, surmonté d'une longue plume blanche qui retombait ondoyante sur l'épaule. En revenant de la chasse, elle suivait la comtesse Mathilde : à sa gauche caracolait le marquis de Ceva, à sa droite le jeune allemand dont nous parlons plus haut et qui osait à peine lui adresser la parole, tant il était absorbé dans l'admiration qu'elle inspirait.

III. — YOLANDE DE GRONINGUE.

La nuit de la Sainte-Lucie de décembre, la comtesse, après avoir fait, selon l'usage du temps, de riches et nombreux présents tant aux chevaliers de sa cour qu'aux gentilshommes et aux seigneurs étrangers, qui étaient accourus de France, de Bourgogne, d'Angleterre, de Lombardie et de Toscane, dans ses États, à l'occasion de la prochaine arrivée du Pape, les avait laissés dans les grandes salles du château, occupés à abréger, par les jeux et les joyeux propos, la longueur des soirées d'hiver. A la même heure et dans la partie du palais qui donnait sur les

(1) Jupe longue que les châtelaines du moyen âge portaient pour monter à cheval.

cours intérieures, se réunissaient les demoiselles des deux princesses, et elles aussi raccourcissaient la veillée par des danses, des chants qu'animaient le son des instruments et une aimable conversation. Mathilde et Adélaïde de Suse, retirées dans un salon écarté, s'entretenaient de la position cruelle à laquelle l'empereur s'était réduit lui-même par ses perfidies envers l'Eglise, et sa cruauté envers les Saxons et les autres provinces de l'empire qu'il opprimait sans pitié. Aussi les électeurs et les princes allemands, réunis à Oppenheim, avaient-ils signifié à Henri IV que si, au bout d'une année, il ne s'était soumis à l'Eglise de Dieu, et s'il n'avait juré de gouverner la Germanie avec humanité et justice, ils le déposeraient et feraient choix d'un autre empereur. Entretemps, ils avaient supplié le Pape de vouloir bien se rendre à Augsbourg, vers l'époque de la Chandeleur, pour entendre en personne les justes plaintes d'une nation opprimée, et, dans sa haute sagesse, prononcer une sentence qui serait sans appel.

Tandis que les deux princesses se plaisaient à s'entretenir de la sainteté et de la constance de Grégoire qui, par l'amour seul du bien n'hésitait pas à entreprendre un long et pénible voyage dans une saison aussi rigoureuse et malgré sa mauvaise santé, ruinée plus encore par les inquiétudes et les soucis que par l'âge, le son mélancolique d'un instrument, placé sans doute dans une pièce voisine, attira leur attention. Le lieu où elles se trouvaient était le plus reculé et le plus isolé du palais, et, par conséquent, fort éloigné des salles où les jeunes seigneurs et les courtisans se livraient aux éclats d'une bruyante gaîté. Les deux amies suspendirent leur entretien et prêtèrent l'oreille à l'harmonie qui éveillait ainsi le calme de la nuit. Une main légère et délicate effleurait les cordes graves d'une harpe, dont les sons doux et plaintifs accompagnaient un chant d'une tristesse indicible : la voix pure, argentine, tremblante descendait jusqu'aux notes les plus mélancoliques et leur donnait une expression émue et douloureuse qui pénétrait l'âme et l'inondait de compassion et de larmes.

Hélas ! que de douleurs
Ont flétri mon enfance !
De l'exil, de l'absence
Que je sens les rigueurs !...
Dès mon triste printemps
Au malheur condamnée,
Je suis infortunée,
Et je n'ai pas vingt ans !

Cher Magdebourg, adieu;
Ton fier donjon se mire
Dans l'Elbe qui soupire
En fuyant ce beau lieu!

Je ne te verrai plus;
Tout le dit, tout me crie :
Pour toi, plus de patrie...
O regrets superflus!...

A l'ombre de tes murs,
Que je serais heureuse!
Ton ciel bleu, tes flots purs
Me feraient radieuse.

Oublions désormais
Et Groningue et son golfe :
La fille de Pandolfe
Ne les verra jamais.

Et les dernières vibrations de la harpe semblèrent, sous les doigts de la chanteuse, répéter tristement : jamais, jamais!

A ces dernières paroles, qui se perdirent dans un soupir tout parfumé de cette piété et de cette résignation d'une âme qui a mis sa douleur et son espoir en Dieu seul, la marquise Adélaïde se sentit attendrie jusqu'aux larmes, et se tournant vers sa compagne :

— Mon amie, dit-elle, qui donc chante là avec tant de grâce et de sentiment?...

— C'est ma chère Yolande, répondit Mathilde.

— Eh quoi! cette belle personne qui, l'autre jour, se montra si adroite à la chasse au faucon? Elle me paraît avoir été bien favorisée de la nature, car outre la bonne grâce et l'élégance de ses manières, elle montre une modestie qui en double le prix, en les couvrant d'un air de timidité et de réserve plein de charme. Les demoiselles de ma suite s'y sont laissé prendre et ne parlent que d'elle; à les entendre, cette jeune fille serait la plus accomplie de toutes celles de votre cour, qui cependant en renferme un si grand nombre, et de si parfaites. A vrai dire, je suis moi-même sous le charme, car de la tribune de votre chapelle, j'admire la piété et la ferveur de votre belle Yolande : croiriez-vous que son attitude et son extérieur m'excitent à la dévotion? Le marquis de Saluces et le comte de Raconigi ont souvent parlé d'elle à l'Evêque de Reggio, à celui de Modène et au comte de Parme, mais aucun d'eux n'a pu satisfaire leur curiosité. Ils se sont bornés à répondre qu'ils l'avaient amenée de Mantoue et se sont tus sur le reste : ils conviennent cependant d'une chose, c'est qu'à en juger par la dignité et la distinction de son extérieur, elle doit être de haute naissance. Dites-moi, je vous prie, est-elle italienne ou est-elle née dans vos possessions de Lotharingie?

– Non, chère Adélaïde. Yolande est de la haute Allemagne, mais je tais son origine pour des motifs sérieux que je puis cependant confier à votre prudence. Ma pauvre Yolande est de haut lignage : son père se nomme le comte de Groningue, et sa mère est fille du Landgrave de Hesse, femme de grand cœur et dévouée à son mari au delà de ce qu'on peut imaginer. Le comte Pandolfe, homme prudent et sage, gouvernait ses États avec douceur et justice, son peuple vivait en paix lorsque se levèrent les tristes jours de l'antipape Cadolaüs, suscité sans doute par l'enfer, comme un brandon de discorde, allumé au sein de l'Église de Dieu pour la troubler et la ruiner de fond en comble. Pandolfe, en prince véritablement catholique, embrassa le parti de la justice, c'est-à-dire celui du pape Alexandre II, de sainte mémoire, et tous ses sujets suivirent son exemple. Cette conduite était d'autant plus digne de louange que l'attachement à la chaire de Saint-Pierre n'était pas une vertu commune et que plusieurs hauts barons de l'Allemagne avaient embrassé la cause de l'antipape, pour se concilier les bonnes grâces du jeune empereur.

« Le marquis de Brandebourg, homme tout dévoué au parti impérial, fit savoir au comte qu'il eût à quitter les intérêts du pape Alexandre II, pour épouser ceux de Cadolaüs. Pandolfe s'y refusa et le Brandebourgeois marcha aussitôt contre lui à la tête de fortes troupes d'infanterie et de cavalerie. Le noble comte, réunissant toutes ses forces, voulut lui épargner la moitié du chemin : il traversa l'Elbe et alla chercher son ennemi jusques à Camink, afin d'engager l'action sur le territoire même de son adversaire. Le combat fut vif. Pandolfe, s'élançant au milieu des cavaliers brandebourgeois, les mit en déroute et la victoire semblait déjà se déclarer pour lui, lorsque le comte de Dessau, sorti à l'improviste d'une embuscade, le prend en flanc et coupe en deux le corps de cavalerie de Groningue, dont le chef, cerné de toutes parts, et d'ailleurs blessé et jeté à bas de son cheval, est fait prisonnier, tandis que le reste de ses gens est réduit à prendre la fuite dans le plus grand désordre.

» Adeltrude, femme de Pandolfe, crut mourir de douleur, lorsqu'au retour de ses troupes épouvantées, vaincues et cherchant un asile sous les murs de Groningue, elle ne vit pas son époux au milieu de leurs rangs. Elle interrogea chaque soldat,

aucun ne put lui dire ce qu'était devenu le comte. Soutenue par l'amour conjugal, elle s'adressa à Guinigise, frère cadet de Pandolfe, jeune homme plein de droiture et de générosité : « Partons, lui dit-elle, allons le chercher nous-mêmes sur le champ de bataille. » Ils partirent le lendemain, à la pointe du jour, traversèrent l'Elbe dans une frêle barque et arrivèrent, au coucher du soleil, sur la plaine où s'était livrée la bataille. Ils aperçurent d'abord les traces du carnage qu'avaient fait les soldats brandebourgeois, le comte et ses guerriers, puis, arrivés au lieu de l'embuscade, ils reconnurent les cadavres des leurs dont la terre était jonchée. D'un pied ferme, Adeltrude alla de l'un à l'autre, soulevant la visière de leurs heaumes, examinant les traits de chacun d'eux, admirant dans son cœur la défense héroïque qu'ils avaient faite pour sauver leur seigneur, jusqu'à ce qu'enfin elle eût reconnu le léopard qui servait de cimier au casque de Pandolfe, et les plumes qui le décoraient ; ces plumes étaient sanglantes et brisées, mais du comte, hélas! pas de traces.

» Emportée par sa douleur, elle parcourut toutes les habitations des environs, même les plus humbles : granges, étables, écuries, rien n'échappa à ses regards ; elle interrogea les manants qui étaient accourus sur le champ de bataille pour dépouiller les morts. Elle osa même se glisser dans le château de Camink, pénétra jusqu'à l'hospice où gisaient des blessés allant de l'un à l'autre, étudiant leurs visages jusqu'à ce qu'elle eût enfin reconnu, parmi eux, un jeune cavalier de Groningue, auquel elle demanda des nouvelles du comte. Le jeune homme était blessé mortellement d'un coup de lance dans le flanc, il se tourna cependant vers la comtesse, et lui dit d'une voix entrecoupée : « Mon noble maître était déjà vainqueur lorsque le traître Dessau le prit par derrière, le blessa, le renversa de cheval malgré une résistance héroïque et le fit prisonnier. Il aura été sans doute transporté au château de Brandebourg : mais vous, madame, que faites-vous ici? Vous seriez victime de votre affection, si vous étiez reconnue ; on vous livrerait au marquis de Brandebourg, à cet ennemi de notre sainte Eglise. Cependant, je vous en supplie, veuillez dire à ma pauvre mère qu'elle se console de ma mort, parce que je la reçois en défendant le véritable vicaire du Christ et le comte Pandolfe, mon seigneur bien-aimé. »

» Brisée par ces tristes nouvelles, la comtesse retourna à Groningue, où elle apprit que son époux avait été conduit, sous bonne escorte, jusqu'au monastère de Postdam, pour s'y remettre de ses blessures, grâce aux soins des saints moines de ce lieu ; car vous le savez, chère Adélaïde, au temps où nous sommes, il n'y a que les religieux qui s'entendent à la médecine et qui possèdent des pharmacies. Adeltrude fit partir des ambassadeurs pour Brandebourg. Ils étaient chargés de traiter de la paix et de la rançon du comte, mais l'impitoyable vainqueur se refusa à tout accommodement et jura de laisser mourir Pandolfe de misère et de faim dans un cachot, s'il ne se décidait à appuyer les prétentions de Cadolaüs. Inspirée par son amour, Adeltrude conçut un généreux projet : elle fit venir Guinigise, son beau-frère, lui ouvrit son âme, confia à la sagesse du jeune prince le gouvernement de ses états, puis, coupant ses beaux cheveux et prenant sur soi la plus grande partie de ses joyaux, elle revêtit un habit d'homme et sortit de Groningue par une nuit obscure, pour prendre la route de Postdam.

» Dès qu'elle fut arrivée au monastère, elle se présenta à l'abbé en qualité d'aide d'hôpital, se faisant passer pour un jeune homme d'Altembourg en Autriche, et se disant habile à soigner les malades. L'abbé se méprit sur son sexe, et, comme elle avait l'air d'un garçon discret et honnête, ne fit pas de difficulté pour l'admettre au rang des commensaux de la maison. Adeltrude se comporta si bien envers les religieux et les malades, elle montra tant de douceur et d'humilité, qu'elle ne tarda pas à se faire aimer de tous. Sans faire semblant de reconnaître le comte, elle s'occupait de ses malades avec un zèle infini, refaisant leur lit, mettant l'ordre et la propreté partout, distribuant à chacun les remèdes indiqués, toujours silencieuse, modeste, recueillie et attentive à se faire toute à tous. Cependant, quand elle vit les blessures du comte presque cicatrisées, une nuit que tout reposait au monastère, elle s'approcha du lit de Pandolfe, se fit reconnaître, l'embrassa tendrement et lui révéla le plan qu'elle avait conçu pour le délivrer.

» Tout en s'acquittant de ses fonctions dans le couvent, elle avait observé les issues, les chemins qui pouvaient mettre son époux en liberté sans que l'on sût par quel côté il s'était évadé.

Le monastère est entouré de murs et de tours que baigne un large fossé, pour mettre l'asile saint à l'abri des incursions trop fréquentes des Pruteni[1]. On n'y pénètre que par un pont-levis qui se redresse au coucher du soleil et ne s'abaisse plus qu'à son lever. Vis-à-vis du cloître, il existe cependant un petit bois bordé par un rideau de mélèzes qui surplombe un rocher au bas duquel roule la rivière de l'Hawel, plus large et plus profonde en cet endroit que partout ailleurs. Adeltrude examina ce rocher avec attention, pour découvrir quelque sentier, quelques aspérités du moins, au moyen desquelles on pût descendre dans cet abîme. Vain espoir, recherche inutile, il eût fallu des ailes pour s'échapper. Son amour l'avait faite hardie, son amour la rendit ingénieuse.

» Avant de quitter Groningue, elle s'était entendue avec Guinigise, son jeune beau-frère. Celui-ci devait lui envoyer Frédulfe, ancien et fidèle serviteur de sa maison ; caché sous les haillons d'un mendiant, il n'avait qu'à se tenir à la porte du monastère en feignant de demander l'aumône. Tout avait réussi, et Adeltrude, en portant chaque matin au vieillard sa maigre pitance, lui donnait des nouvelles et d'elle et de son mari. Elle put donc lui communiquer aussi son plan de fuite et fit dire à Guinigise qu'il eût à lui fournir au plus tôt une échelle de soie ayant cent brasses de long, puis à tout disposer pour qu'une barque se trouvât au pied du rocher en question, à l'endroit que dominait un vieux chêne séculaire : elle indiqua avec la même précision la nuit et l'heure qu'elle avait fixées pour l'exécution de son projet. Cependant Pandolfe commençait à quitter son lit : au jour fixé, Adeltrude, profitant du sommeil dans lequel tout le monastère était plongé, éveille son mari, sort doucement avec lui et se dirige, au travers du petit bois, vers les sapins dont nous avons parlé. Là, elle tire d'un sac la précieuse échelle que Frédulfe lui avait remise en secret, la tourne et l'assujettit au pied du chêne, puis, après avoir serré son époux dans ses bras, elle le fait descendre, en lui disant : « Attends-moi à la fontaine de Teltow, où je te rejoindrai à midi. » Au signal convenu, la nacelle s'approcha du rocher, Pandolfe y entra ; Adeltrude déta-

(1) Les Prussiens de nos jours, à cette époque peuplade sauvage et féroce.

cha l'échelle, la jeta au batelier, et, en quelques coups de rame, le fugitif était sur l'autre rive.

» Au jour suivant, à peine le pont-levis était-il abaissé, la courageuse comtesse, feignant d'avoir à sortir pour affaires du couvent, quitta le monastère et entra dans Postdam. Elle gagna rapidement la rivière qu'elle traversa : à peu de distance de la rive, se trouvait un cheval tout sellé que tenait un écuyer de Guinigise, et qui l'attendait comme un autre avait également attendu Pandolfe, la nuit précédente. Adeltrude était à la fontaine avant l'heure marquée, son époux l'y attendait ; renvoyer à Groningue les deux écuyers, et fuir en toute hâte par les chemins de traverse, c'est ce que la prudence ordonnait, car le marquis de Brandebourg ne manquerait pas de faire poursuivre les fugitifs. Ils ne s'arrêtèrent qu'aux frontières de Bohême, et voulurent d'abord se fixer à Pilsen ; mais après avoir appris que le marquis, furieux de leur fuite, avait expédié de tous côtés des satellites pour s'emparer d'eux, ils ne se crurent pas assez en sûreté dans cette ville, se décidèrent à passer la Moldau et à se réfugier en Moravie. Ils y arrivèrent, en se faisant passer pour de pauvres bourgeois venus d'Autriche, et se fixèrent dans le bourg de Znaïm, où, grâce à l'existence modeste et retirée qu'ils menaient, ils n'attirèrent pas l'attention et purent attendre en sécurité que des jours meilleurs leur permissent de regagner leurs Etats.

» C'est à quelque temps de là, que Dieu accorda à la comtesse notre chère Yolande. Vous jugez de la joie d'Adeltrude, et combien Pandolfe trouva dans cette enfant d'adoucissements aux peines de son exil. A la même époque, Henri IV, le jeune empereur, bien qu'élevé par les soins de Hatton de Cologne qui l'avait soustrait à la tutelle de l'impératrice Agnès, sa mère, tomba, dès son adolescence, entre les mains d'hommes indignes, de vils courtisans qui, afin de pouvoir le dominer plus facilement et atteindre leur coupable but, le laissèrent s'abandonner à ses passions. Dès ce moment, son jeune cœur, déjà corrompu, ne sut plus nourrir que des sentiments hostiles à la sainte Eglise et à ses pasteurs. Il commença à braver ouvertement le pape Alexandre, et comme la plupart des princes allemands s'étaient laissé entraîner à reconnaître l'antipape pour plaire à l'empereur, le

comte Pandolfe se trouvait dans l'impossibilité d'entrer en accommodement avec les ennemis du Saint-Siége et n'avait d'autres ressources que de se tenir prudemment caché en Moravie.

» Yolande, belle et gracieuse enfant, avait atteint son premier lustre. Son père voulut qu'elle fût élevée noblement et chrétiennement, et pour y parvenir, il la mit entre les mains de pieuses filles, dont le monastère s'élevait sur une riante colline, non loin de la ville de Brunn. L'abbesse qui le dirigeait était une noble femme déjà d'un certain âge, sœur du Landgrave de Thuringe, et célèbre dans toute la Moravie par sa sainteté et sa haute sagesse. Plus de cent religieuses, venues de Bohême, de Hongrie, de Pologne, vivaient sous son paisible empire, et se formaient à la vertu plus encore par ses exemples que par ses paroles. Théotberge, ainsi se nommait l'abbesse, ne tarda pas à s'attacher à cette enfant qui se faisait remarquer par sa gentillesse, sa douceur et sa soumission, entre toutes les jeunes filles que l'on élevait dans le monastère à la piété et à la pratique de toutes les vertus. Pandolfe et Adeltrude, qui passaient toujours, aux yeux de l'abbesse, pour de simples bourgeois, venaient souvent voir leur fille au couvent. Mais ils ne pouvaient si bien déguiser leurs manières nobles et aisées, changer l'élégance de leur langage, voiler la perspicacité de leur jugement et atténuer la noblesse et la dignité de leurs personnes, que l'abbesse, femme d'un coup d'œil perçant et sûr, ne devinât quelque peu les gens de haut parage sous cette simplicité apparente et empruntée. Ses soupçons grandirent lorsqu'Yolande, parvenue à l'âge de raison, commença à recevoir, de la bouche d'Adeltrude sa mère, des exhortations, des encouragements pressants à bien profiter des études qu'on lui faisait faire, et qui n'étaient cependant nécessaires qu'à une jeune fille de haut lignage. Souvent aussi, la fausse bourgeoise, serrant avec transport son enfant dans ses bras, lui disait : « Mon Yolande bien-aimée, forme-toi à la vertu et prépare-toi à voir des jours meilleurs. Dieu nous éprouve sans doute, mais il est notre Père, et sa justice ne lui fait pas oublier ses miséricordes : sois toujours bonne et revêts ton cœur de force et d'espérance. »

» Théotberge prenait note de ces paroles, et d'ailleurs elle lisait dans les yeux de la mère plus de choses encore que n'en

exprimaient ses lèvres. Tout concourait à éclairer l'abbesse : la pâleur du visage, une respiration oppressée, un soupir échappé à l'anxiété de l'âme de la comtesse trahissaient souvent le mystère de son cœur. Un jour que Pandolfe était venu voir sa fille, il dit à Théotberge, au moment où il prenait congé d'elle :

» — Madame et vénérable mère, quoique je ne sois qu'un pauvre bourgeois, j'ose vous prier de vouloir bien faire enseigner à Yolande l'art de jouer de la harpe et du luth, à conduire sa voix avec méthode, et même à danser et à monter à cheval.

» — Je me conformerai à vos désirs, repondit Théotberge, mais je crois prudent de vous faire d'abord une simple observation, c'est que la musique, le chant, la danse, l'équitation, ne conviennent guère qu'aux filles de marquis, de comtes, de grands vassaux de la couronne. Les personnes de votre condition se contentent ordinairement de faire enseigner à leurs enfants la lecture du Psautier et l'histoire des vierges et des martyrs. Il n'est pas de jeune fille, à moins qu'elle n'ait une baronnie, qui osât s'élever au-dessus de cette éducation.

» — Ma révérende mère, reprit Pandolfe, vous avez raison, mais tout homme a ses projets, et moi, malgré le rang obscur dans lequel vous me voyez, j'ai eu relativement à ma fille, et cela dès sa naissance, des prédictions que je ne saurais traiter légèrement. Je traversais un jour une sombre forêt, lorsqu'un orage terrible vint me surprendre; la pluie, la grêle tombaient par torrents; le tonnerre, les éclairs fouettaient et déchiraient les nues, et m'environnaient de toutes parts; les éléments en fureur, l'obscurité de la forêt, le vent qui courbait et brisait les arbres les plus robustes, tout enfin se réunissait pour augmenter mon trouble, et j'éperonnais mon cheval sans savoir ce que je faisais ni où j'allais. Tout à coup, j'aperçois une vive lumière au travers du feuillage touffu, je me dirige vers elle, et je me trouve bientôt au milieu d'une enceinte de rochers escarpés et arides, au sein desquels s'ouvrait une grotte profonde d'où partait la clarté qui m'avait attiré; descendre de mon cheval, l'attacher au tronc d'un arbre mort, et entrer, en toute hâte, dans la caverne, fut l'affaire d'un moment. Une galerie longue et droite comme le corridor d'un cloître me conduisit à un foyer ardent auprès duquel je ne vis personne; je m'approche toutefois, et me mets à

sécher mes vêtements que la pluie avait percés. Je crus alors m'apercevoir que l'antre se divisait en deux branches dont l'une courait à gauche, tandis que l'autre se dirigeait vers la droite, mais ces ouvertures étaient si longues et si basses que l'œil se perdait bientôt dans l'obscurité. Cette solitude et le silence qui y régnait augmentèrent encore le trouble que la tempête avait déjà jeté dans mon âme. Quelle main avait allumé ce feu? Quel était l'habitant de cette caverne? L'idée que des malfaiteurs, faux monnayeurs ou bandits, y faisaient peut-être leur séjour, m'obligeait à me tenir sur mes gardes et cela d'autant plus que des pas lents et lourds retentirent tout à coup dans la galerie de droite. J'essayai de percer les ténèbres qui y régnaient, et il me sembla voir une ombre s'approcher doucement! A cette vue je sentis mon cœur bondir et mes cheveux se hérisser : « Dieu te garde, Pandolfe, dit alors une voix profonde, et je découvris un vieillard qui, entrant dans le cercle de lumière, offrit à mes yeux un visage pâle et maigre que de longs cheveux blancs et une barbe de neige rendaient encore plus vénérable. Cesse de craindre, Pandolfe, continua l'apparition; à l'approche de l'orage qui te menaçait, j'ai allumé ce feu, pour qu'il te servît de guide et réchauffât tes membres glacés. Donne-moi ta main. » Sans savoir ce que je faisais, je la lui donnai, et tandis qu'il la retenait entre ses doigts longs et maigres, il me regardait immobile et avec attention. « Ecoute-moi, Pandolfe, reprit-il enfin : tu es père depuis peu, les yeux de ton Yolande si faibles encore deviendront un jour brillants et pleins de feu. Ils verront quatorze fois douze lunes, puis deux lunes encore, puis deux lunes et une demie, et un prince Morave briguera l'honneur d'obtenir sa main : mais ce prince ne verra qu'une fois ces yeux limpides; ce sera le Landgrave qui méritera la main de ton Yolande. Pandolfe, conserve bien ta fille aux destins qui l'attendent. » Il dit, puis lâchant ma main, du bout d'un long bâton qui soutenait ses pas, il attisa les charbons du foyer et en fit jaillir des milliers d'étincelles. « Compte-les, si tu peux, ô Pandolfe! s'écria-t-il d'une voix stridente. Autant d'étincelles ont jailli pétillantes du sein de cette flamme, autant d'infortunes éclateront sur la tête de ton Yolande; mais sois sans crainte, Dieu la tirera de tous les périls et pour le plus grand bonheur de ton enfant. » Tel fut, révérende

mère, tel fut le discours de ce vieillard, que quelques-uns disent être un habile nécromancien, et que d'autres, avec plus de raison, affirment être un saint ermite qui, depuis trente ans, s'est enseveli tout vivant dans cette caverne. Et voilà pourquoi, Madame, je vous conjure de protéger mon Yolande.

» L'abbesse prit bonne note des mystérieuses paroles de Pandolfe, qui, tout en taisant à la sainte femme quelle était son origine, voulait cependant faire connaître la prédiction du solitaire touchant sa fille. »

— Mais, reprit la marquise de Suse, croyez-vous donc, Mathilde, que tout cela soit la vérité? Ne serait-ce pas plutôt un stratagème de Pandolfe, pour dissimuler à l'abbesse sa haute qualité de comte souverain, tout en l'engageant, au moyen d'une prophétie feinte, à élever sa fille comme une princesse, quelle est en effet par sa naissance?

— Quant à moi, répondit la comtesse, je tiens tout cela pour certain. Les événements ont répondu en tous points aux paroles du saint ermite. Ce n'est point par la magie, mais bien par une révélation divine, qu'il a lu dans l'avenir de cette jeune fille, de façon qu'il ne s'est trompé en rien.

— La pauvre Yolande a donc beaucoup souffert? Pauvre enfant, mon cœur en saigne : elle me semble digne d'un sort plus doux. Je comprends à présent le sens douloureux que contenait sa romance. Mais, dites-moi, comtesse, est-elle encore en danger à cette heure? Pourrait-elle avoir quelque chose à redouter sous votre toit hospitalier, auprès de vous qui l'aimez comme une fille? Vous ne semblez pas la traiter comme les autres damoiselles de votre suite, et toutes, jusqu'à vos plus respectables dames du palais, lui cèdent le pas : d'ailleurs, vous l'admettez à votre table avec les princes que vous y recevez.

— Mon amie, reprit la comtesse, je ne l'aimerai, je ne l'estimerai jamais autant que le mérite non-seulement son noble lignage, mais sa candeur, sa grâce, la noblesse et l'excellence de son âme ornée de mille vertus. Quand vous aurez entendu le triste récit de tous les malheurs que sa merveilleuse beauté et les desseins pervers d'un insensé lui ont attirés, vous mêlerez, j'en suis certaine, votre pitié à votre indignation. Si la sainte Mère de Dieu et son bon ange ne l'avaient protégée et soutenue d'une façon

visible, il lui eût été impossible d'échapper à tant d'embûches, d'éviter tant de piéges, de lutter contre tant d'obstacles et de sortir victorieuse de tant d'embarras. La fermeté, le bon sens, la prudence de cette jeune fille vous sembleront des prodiges d'autant plus grands, que vous la verrez quelquefois privée de tout appui, de tout conseil humain. Souvent quand, retirée avec moi au fond de mon appartement, elle chante en s'accompagnant de la cithare, à la vue de son noble et doux visage, je tressaille de tendresse, je me demande comment une aussi belle créature, a pu essuyer d'aussi cruels revers, comment autant de force peut-elle habiter dans son âme, simple et pure comme la colombe? Puis, cédant à l'entraînement de mon cœur, je me jette à son cou et je l'embrasse, tandis qu'elle pleure dans mes bras, en me nommant sa mère et me rendant mes caresses.

Adélaïde de Suse, touchée des paroles de la comtesse Mathilde, la pria de vouloir bien lui raconter les malheurs d'Yolande. La comtesse y consentit, et ce récit, commencé le soir même, les occupa toutes deux, pendant plusieurs des matinées suivantes. Nous le rapporterons dans les chapitres suivants, et l'on pourra s'assurer de leur véracité, en feuilletant les vieilles chroniques de Groningue.

IV. — OTTOCAR DE BRUNN.

En réfléchissant aux paroles de Pandolfe, l'abbesse en vint à conclure qu'il n'était point ce qu'il semblait être, et qu'il était bien plutôt un homme d'importance, que des raisons secrètes et légitimes forçaient à se cacher sous des habits grossiers. Elle s'attacha donc à donner à Yolande une éducation telle, que son élève pût être digne de monter au trône, si le Ciel l'y appelait. En agissant ainsi, Théotberge montrait sa prudence; elle connaissait son époque, époque agitée et désastreuse pour l'Allemagne et même pour toute la chrétienté d'Occident, à cause des discordes civiles que l'ambition impériale suscitait de toutes parts. Les seigneurs allemands étaient divisés entre eux et irrités contre

Henri IV. Les uns s'attachaient au parti d'Alexandre II et de son successeur Grégoire VII, véritables et légitimes souverains pontifes de l'Eglise romaine; les autres suivaient la bannière de Cadolaüs de Parme, puis plus tard, de Guibert de Ravenne, antipapes, hommes superbes et dissolus, qui s'étaient glissés par fraude dans le troupeau de Jésus-Christ, pour le ravager. A cette rude époque, la raison ne se soutenait qu'à la pointe de l'épée et de la lance : où la force était insuffisante, la trahison se frayait un passage. Aussi arrivait-il souvent qu'un prince, opprimé par ses ennemis et dépouillé de ses Etats, devait chercher, dans un exil lointain et sous des noms et des habits empruntés, un refuge contre la perfidie.

Cependant Yolande coulait en paix ses jours dans le monastère; soumises à ses maîtresses, respectée de ses compagnes, chérie de toutes, elle se sentait heureuse. Par une belle matinée de la fin du mois de mai, les jeunes pensionnaires, sous la surveillance de quelques religieuses, se dirigèrent vers une chapelle dédiée à Notre-Dame-Auxiliatrice. Ce sanctuaire s'élevait au fond d'un petit bois situé en dehors de la clôture, non loin d'un ruisseau limpide que traversait un pont rustique. La douceur de la saison, la fraîche verdure, l'air pur et embaumé de senteurs aromatiques, le chant harmonieux de mille oiseaux divers qui sautillaient de branche en branche ou cachaient leurs nids sous le feuillage épais, tout invitait ces nobles damoiselles à se répandre dans les prairies ou à gravir les pentes fleuries des coteaux qui s'élevaient aux environs. Parmi ces jeunes filles, les unes s'amusaient à courir au milieu des herbes odorantes où bourdonnait l'abeille; les autres poursuivaient le papillon aux ailes peintes de mille couleurs; d'autres enfin, plus alertes et plus hardies, gravissaient d'un pied léger les collines des alentours. Une bande d'élèves assises à l'ombre des mélèzes chantait, au son d'un luth, que touchait délicatement la blonde Valdomire, un cantique pieux en l'honneur de Notre-Dame. Un autre groupe, près d'une fontaine qui bouillonnait aux flancs d'un rocher, cueillait de fraîches fleurs et les tressait en guirlande destiné à l'ornement de l'image sacrée, aux pieds de laquelle toute cette jeune troupe devait se réunir et prier, car tel était le but de cette promenade.

Yolande, chargée de sa moisson fleurie, la disposait en guirlandes tout en causant de la beauté de ces lieux enchantés, et s'avançait le long du ruisseau, avec la sœur Valburge, son habile maîtresse dans l'art d'enluminer le parchemin. Tout en causant, elles suivaient la rive que recouvrait un gazon vert et épais, et se dirigeaient, sans s'en apercevoir, vers un endroit solitaire, où les eaux du torrent amassées formaient un bassin, autour duquel les rossignols chantaient plus joyeux, cachés qu'ils étaient sous l'ombrage des peupliers blancs, des saules et des coudriers. Elles s'arrêtèrent pour prêter l'oreille à ce doux concert et se mirer peut-être dans ces ondes limpides, quand, tout à coup, la forêt voisine retentit au loin du son de la trompe de chasse, de la voix des chiens et du hennissement des chevaux. Quelque peu troublées, elles tournèrent les yeux du côté de ce bruit, et distinguèrent au milieu des arbres les chasseurs, pressant à coups d'éperon les flancs de leurs coursiers poudreux. Tout à coup, à quelques pas derrière les deux jeunes femmes, un cerf de la plus grande taille s'élance du taillis; il court la tête haute, les ramures renversées; éperdu de terreur, il passe près d'Yolande, la heurte, la renverse, et fuit, tandis que la pauvre enfant roule sur le bord du bassin, y tombe et disparaît. Valburge pousse un cri terrible, se précipite vers la rive et a le bonheur de saisir un pan de la robe de son élève, au moment où elle remontait à la surface de l'eau : la religieuse l'attire à elle, la dépose sur le sable et se mettait en devoir de délacer son corsage pour la faire respirer, lorsqu'un jeune homme, armé d'un épieu, arriva sur les traces du cerf, au grand galop de son cheval.

A la vue de la jeune fille pâle et inanimée, étendue sur l'herbe, le cavalier serra la bride de sa monture, sauta à terre, attacha son coursier aux racines d'un chêne antique, et se hâta d'accourir vers les deux jeunes femmes. Il portait, pendue à son côté, une gourde d'argent ciselé qui contenait du vieux vin de Chypre, précaution utile en chasse : en verser quelques gouttes sur les lèvres de la victime, lui en frotter les tempes et les mains fut l'affaire d'un instant; aussi la vit-il bientôt revenir à elle, ouvrir les yeux et regarder lentement autour d'elle en soupirant. Yolande, entièrement rendue à la vie, se leva, et, de concert avec sœur Valburge, remercia le chasseur du service qu'il venait de

leur rendre; puis, appuyées l'une sur l'autre, elles s'éloignèrent doucement pour rejoindre leurs compagnes.

Le cavalier était le jeune Ottocar, fils du puissant marquis de Brunn qui, peu de jours auparavant, l'avait appelé à partager le gouvernement de ses Etats, car il se faisait déjà vieux. Dès son enfance, Ottocar avait été fiancé à Gisèle, fille du duc de Moravie, mais cela ne l'empêchait pas de vivre au gré de ses passions. Il laissa d'abord Yolande s'éloigner avec la sœur Valburge, puis, tout à coup, se redressant d'un air décidé, il tourna son destrier vers le point du bois, par où la damoiselle avait disparu, se mit sur ses traces et arriva bientôt à la prairie, où les pensionnaires et les religieuses étaient déjà réunies autour d'Yolande, l'aidant à changer une partie de ses vêtements, tandis qu'elles étendaient l'autre aux rayons du soleil, pour les sécher.

Ottocar s'approcha de la jeune troupe, non sans quelque embarras, et demanda des nouvelles d'Yolande; celle-ci avait déjà raconté à ses compagnes ce qui venait de lui arriver et le service qu'un cavalier inconnu lui avait rendu, aussi fut-il aussitôt entouré des religieuses et des damoiselles. Yolande, dont les couleurs avaient reparu, s'avança d'un air modeste, et lui offrit une églantine, qu'elle venait de cueillir :

— Acceptez-la, Messire, lui dit-elle, acceptez-la en souvenir du beau cerf que vous avez perdu, pour me faire revenir à la vie.

Ottocar prit la fleur et l'attacha au côté gauche de son pourpoint, puis, faisant volte-face, il se dirigea vers la forêt, en éperonnant son coursier avec une ardeur fébrile et disparut sous la feuillée. Le jeune Marquis avait environ vingt ans; il était haut de corps et robuste de sa personne, mais ses mœurs étaient rudes et son caractère dur et cruel. En rejoignant sa suite, il trouva que le cerf avait succombé sous les coups redoublés des chasseurs, mais au lieu de leur faire fête comme de coutume en pareille occasion, Ottocar reçut cette nouvelle d'un air distrait et froid. En vain ses compagnons accouraient de tous côtés, portant les trophées des victoires qu'ils avaient remportées sur les ours, les sangliers, les daims, les renards, hôtes de ces bois; en vain les équipages chargés de gibier s'acheminaient vers Brunn au son des trompes, des timbales et des clochettes; Ottocar

regagna la maison paternelle sans prendre part au triomphe, et, se jetant à bas de son cheval, il se retira, en toute hâte, dans ses appartements.

Il s'empressa d'ôter son ceinturon, détacha la rose de haie qu'Yolande lui avait donnée, et se préparait à la mettre dans un coffret d'or qui renfermait des parfums, quand il s'aperçut que deux pétales s'étaient détachés de la fleur. Son esprit étroit et superstitieux y vit un présage fâcheux, et il se prit à tirer un mauvais augure de cette légère perte. Il fit aussitôt appeler deux astrologues qu'il entretenait au château, leur montra la fleur précieuse, et leur ordonna de lui expliquer comment et pourquoi elle avait perdu deux de ses feuilles. Ces imposteurs étaient Catalans d'origine; ils avaient longtemps vécu parmi les Maures de Grenade, et se disaient initiés à la science des astres par leur maître, le célèbre Avicenne. Ils s'empressèrent de monter à leur observatoire et feignirent d'y passer la nuit à lire dans les constellations; puis le lendemain, dès le point du jour, ils se rendirent auprès du jeune prince et lui dirent :

— Seigneur, les astres se sont montrés favorables; nous avons vu le signe de la Vierge porter dans son ascension les pronostics des destins fameux qui te sont réservés par le Ciel. Cette rose aux cinq feuilles représente la couronne royale que décorent cinq joyaux précieux : une jeune fille de maison princière t'est désignée pour épouse, elle t'apportera en dot cinq villes entourées de murailles, cinq forteresses.... c'est-à-dire autant qu'il y avait de pétales à cette fleur.

A cette réponse insensée, Ottocar sentit son âme nager dans la joie, et se mit à rapprocher en idée cet oracle mensonger de la jeune fille du torrent, qu'il s'était si promptement décidé à préférer à Gisèle. Il se demandait sans cesse qui elle pouvait être, et d'où elle venait : sa grâce, sa dignité lui donnaient tout l'air d'une reine. Les ravages que les Danois exerçaient à cette époque sur les côtes de l'Angleterre lui faisaient parfois supposer que le père de cette jeune fille était peut-être quelque roi de Northumberland, de la Mercie, ou des Westangles, qui, après une défaite, était passé en Allemagne pour y lever des troupes, retourner en Angleterre et conquérir ses Etats. Dans l'espoir de découvrir la condition de la damoiselle, Ottocar finit par se déci-

der à interroger l'abbesse du monastère, femme dont la renommée était répandue au loin et qu'il savait être de bon conseil.

Il annonça une grande chasse pour le lendemain, et y invita tous les seigneurs de ses domaines ; il leur expédia des messages pour les engager à amener avec eux leurs meutes d'élite, chiens courants et lévriers. En effet, dès l'aube du jour suivant, la troupe des jeunes cavaliers des environs tous bien armés d'épieux, de piques, de javelines, de viretons, se réunissait au pied du pont de Brunn, sonnant du cor à pleine poitrine et faisant piaffer et caracoler leurs coursiers. Ottocar se rendit aussitôt aux écuries où se tenait son cheval bai brun ; il allait se mettre en selle, lorsqu'il découvrit les deux feuilles de la rose d'Yolande accrochées aux broderies d'argent des arçons, lesquelles, étant fort relevées, les avaient retenues quand il avait quitté l'étrier, la veille au soir. Il recueillit avec soin les pétales de la fleur, les mit anxieusement dans son escarcelle, sauta à cheval, et, ayant fait baisser le pont, rejoignit ses hôtes.

Quand ils eurent atteint la forêt qui se trouve au confluent de la Swarte et de la Zwitte, ils se dirigèrent vers les collines et les plaines d'Austerlitz ; là, le grand veneur assigna à chacun des chasseurs et aux piqueurs qui l'accompagnaient le poste qui leur était destiné, tandis que les chiens, débarrassés de leurs laisses, battaient les taillis pour faire débucher le gibier qui s'y tenait caché. Déjà la forêt tout entière résonnait des hurlements, des des aboiements des chiens, du galop des chevaux, des sons aigus du cor ; de toutes parts fuyaient épouvantés les cerfs, les daims et les chevreuils, se frayant un passage au milien des clairières, des taillis et des futaies de chênes et de sapins. A ce moment, Ottocar, profitant de l'empressement de tous à poursuivre le gibier fugitif, tira à droite, traversa un vallon solitaire, et, pressant de l'éperon son coursier haletant, arriva sur les bords du torrent auprès duquel il avait rencontré Yolande évanouie. Puis il tourna bride avec précipitation et s'éloigna au galop.

Il atteignit enfin les portes du monastère ; il attacha sa monture au pied d'un vieux tilleul qui ombrageait l'entrée, et pénétra dans la première cour où se trouvaient les appartements de l'abbesse. La tourière avait maintes fois vu Ottocar à l'église lorsqu'il y accompagnait le marquis son père, à certaines grandes solen-

nités de l'année; elle le reconnut aussitôt et s'empressa de l'annoncer. Au premier moment, la supérieure fut assez surprise de cette visite imprévue, mais en femme adroite et prudente, elle se remit et descendit au parloir où elle trouva le jeune prince auquel elle fit l'accueil le plus bienveillant, en lui demandant ce qui pouvait l'amener à honorer de sa présence l'humble communauté qu'elle dirigeait. Ottocar répondit que son ardeur pour la chasse l'avait entraîné sur les traces d'un daim effrayé, qu'il l'avait perdu de vue dans la forêt prochaine et qu'en le cherchant dans les taillis et les clairières, il s'était trouvé tout à coup au milieu des prairies qui environnaient le Monastère; qu'à cette vue, il s'était proposé de venir saluer la révérende Mère, pour laquelle il avait toujours professé la plus haute estime.

Théotberge le remercia de son attention, et se mit à l'entretenir de choses indifférentes pendant qu'il goûtait à une délicate collation de fruits et de vins d'Italie qu'elle lui avait fait servir; mais Ottocar, feignant de céder à une pensée subite, l'interrompit pour lui parler d'Yolande et lui demander si elle était bien remise de la chute qu'elle avait faite dans le torrent et de l'évanouissement qui en avait été la suite.

— Grâce au Ciel, elle est très-bien, répondit l'abbesse, et elle ne semble même plus s'en souvenir, comme une noble et courageuse fille qu'elle est.

— Est-elle notre concitoyenne, ou bien une étrangère? demanda le jeune homme; on la dit étrangère, continua-t-il. De qui est-elle fille?

— D'un simple bourgeois déjà d'un certain âge, répondit l'abbesse.

Ottocar devint rêveur, il jeta les yeux d'un air vague sur les objets qui l'environnaient, puis rompant brusquement le silence :

— Madame, dit-il, vous dissimulez; cette jeune fille révèle une royale origine; son visage, sa démarche sont les indices de la royauté; elle ne peut être de naissance commune. Où demeure son père?

A ce changement de physionomie chez le jeune prince, l'abbesse devina qu'une noire tempête agitait son âme : elle sentit grandir les soupçons qu'elle avait conçus sur le véritable titre de Pandolfe. Les dernières paroles d'Ottocar achevèrent de l'éclai-

rer; elle crut fermement qu'il avait des renseignements certains sur la vraie condition de l'exilé, c'est pourquoi elle ajouta avec franchise :

— Je crois que vous ne vous trompez pas, Messire.

— Tant mieux, dit-il vivement... car, de toute façon, je veux demander sa main. Interrogez Yolande, et, sous peu de jours, vous me rendrez sa réponse.

— Mais, seigneur, n'êtes-vous pas fiancé à la princesse Gisèle de Moravie? demanda Théotberge. Le Duc vous tient déjà pour son fils, et tous vos vassaux se préparent à vous féliciter de cette alliance.

Le jeune homme rougit, puis regardant l'abbesse d'un air courroucé :

— Où demeure le père d'Yolande? dit-il. A Brunn... à Olmütz?

— Il demeure à Znaïm, répliqua la religieuse.

— Dieu vous garde, ma mère, reprit-il alors, dans trois jours vous me verrez ici pour avoir ma réponse.

Elle l'avait donc enfin, la pauvre femme, ce terrible secret! Et dans la connaissance qu'elle possédait du caractère rude, hautain et inflexible du jeune seigneur, elle se prit à frémir en voyant les malheurs qui allaient fondre sur elle, sur Yolande et peut-être sur le monastère même. Néanmoins, elle se dit que Dieu, gardien de l'innocence et défenseur de la justice, étendrait son bras puissant pour le salut de la jeune fille et des épouses de son divin Fils. Cependant elle crut prudent d'écrire à Pandolfe ce qui venait d'avoir lieu, et, pendant la nuit, elle expédia sa lettre à Znaïm par un messager à cheval, lequel rapporta la réponse; elle s'exprimait ainsi :

« La bassesse de sa condition, sa pauvreté, son titre d'étranger, ne lui permettaient pas de souffrir que sa fille aspirât à une alliance aussi brillante; n'étant pas faite pour tant d'honneur, il serait indigne du marquis de l'élever jusqu'à lui; il valait mieux la laisser suivre sa vocation pour le couvent, et si Dieu, après tout, ne voulait pas appeler Yolande à la vie religieuse, il se trouverait bien toujours quelque homme de naissance obscure qui l'accepterait pour épouse. »

L'abbesse prévit la tempête que cette réponse allait soulever dans le cœur du Morave; elle fit mille plans pour protéger son

élève et le monastère contre les violences du jeune tyran. Aucun ne lui parut plus sûr que celui-ci : engager Pandolfe à venir secrètement reprendre sa fille et la conduire au château de Znaïm, où elle serait à l'abri de tout, cette citadelle se trouvant hors des Etats de Brunn. De son côté, Ottocar, avec son astuce ordinaire, se disait déjà, que dans le cas où son offre serait repoussée, le père ne laisserait pas sa fille au couvent, et qu'il viendrait la chercher le plus tôt possible. Aussi se promettait-il déjà de se placer sur la route avec ses gens, et de forcer le père à lui donner sa fille, ne fût-ce que pour se dérober au trépas. Toutefois, la première chose à faire était de s'informer des dispositions d'Yolande à son égard. Pour s'en assurer, il commanda qu'on lui amenât une de ces marchandes qui courent les foires et les fêtes de village, en vendant des épingles, des aiguilles, des petits miroirs, des rubans et autres bimbeloteries de cette sorte. Il lui confia une somme d'une certaine importance, lui ordonna de se rendre promptement à Vienne, et de s'y fournir de tous les objets de fantaisie, d'élégance et de goût qu'elle pourrait trouver dans la capitale du Duché d'Autriche.

Il ne pouvait mieux s'adresser. Cette femme était une bohémienne Morlaque, d'environ trente ans, vive et alerte. Deux longues tresses d'un noir d'ébène flottaient sur ses épaules; son visage bruni était ovale, son front haut, ses yeux noirs brillaient d'un éclat étrange, et lorsqu'ils se fixaient perçants sur quelqu'un, ils l'embarrassaient et le stupéfiaient comme le regard du basilic. Elle était surtout voleuse de profession, et si adroite à ce métier, qu'elle vous eût dépouillé un homme avant qu'il s'en fût aperçu. A ce talent, elle joignit l'hypocrisie, l'art de feindre la vertu et la piété; sa fausse modestie, son apparente humilité, son maintien réservé, lui donnaient l'air d'une sainte, mais elle était maligne et corrompue. Auprès des paysannes, elle passait pour diseuse de bonne aventure, et les dupait adroitement; tout en feignant de lire dans la main des pauvrettes, d'examiner les plis, les sinuosités, les jointures de leurs doigts, elle les débarrassait subitement de leurs anneaux, de leurs bagues, de leurs boucles d'oreilles, puis les bonnes âmes s'en allaient cherchant par les champs ou dans leurs maisons, croyant les y avoir perdus, tandis que ces bijoux passaient de la poche de la bohémienne en échange

de beaux deniers comptants dans les mains des Juifs. Elle réussissait surtout à faire disparaître les enfants au berceau, en profitant de l'éloignement momentané de la mère ou de la nourrice, et, comme un vautour ravissant une tourterelle, elle disparaissait avec sa proie, et allait vendre en Transylvanie les malheureux qu'elle avait enlevés en Hongrie; puis elle se défaisait en Lusace, en Westphalie, ou en Franconie, de ceux qu'elle avait ravis en Moravie ou en Bohême. Que de mères plongées dans les larmes par la cruelle! Vingt fois les paysans s'étaient mis à sa poursuite, vingt fois elle leur avait glissé des mains comme la couleuvre dans les broussailles.

Swatiza (c'était le nom de la bohémienne) se rendit à Vienne, où, de l'argent d'Ottocar, elle se fournit d'aumônières de velours pers et gaufré, ornées de soie et d'or, à broderies appliquées, à fermoirs d'argent, à clous d'acier : elle acheta de plus des flacons à essence, des cassolettes dorées et émaillées, des ceintures à franges d'argent couvertes de filigranes avec leurs boucles assorties, gravées, ciselées, damasquinées; des bagues en nattes, en serpents, en chaînons; des anneaux à châtons d'émeraudes, d'onyx, de rubis, de grenat; des pendants d'oreilles de toutes les formes, en poires, en amandes, en rosaces, en clochettes; dés en argent, étuis, pelotes, châtelaines et miroirs de Murano, colliers de corail lisse, à facettes, poli ou dépoli, fils de grains rouges, tablettes, boules de senteurs. Enfin la rusée avait fait ample provision de toutes ces bagatelles qui charment les jeunes filles. De retour à Brunn, elle se rendit auprès d'Ottocar qui, sous le sceau du secret, lui ouvrit son cœur et lui dit ensuite :

— Ma bonne Swatiza, tu me rendras le service que je vais te demander... tu n'auras pas affaire à un ingrat, sois-en sûre.

— Messire, lui répondit la bohémienne, vous savez bien que je suis heureuse de faire plaisir aux gens, lorsque je le puis; allez, si je suis pauvre, c'est que je me ruine à venir en aide à mon prochain, de mes peines et de ma bourse.

— En vérité, ma mie?... Eh bien! connais-tu, au couvent de la révérende dame Théotberge, une jeune fille nommée Yolande de Znaïm?

— Si je la connais, dites-vous, monseigneur? Oh! que oui, que je la connais. C'est bien la plus aimable d'entre toutes les

pensionnaires. Et puis, si bonne, Dieu lui soit en aide, la chère enfant!... Quand je reviens des foires d'Olmutz, de Brunn, de Hradisch et de Prostnitz je donne toujours un coup de pied jusqu'au monastère avec mes marchandises, et l'on ne me laisse pas à la porte au moins, savez-vous bien!... Il y a là sœur Cunégonde, et sœur Eriberte, et sœur Galswinthe qui ne me veulent pas de mal : aussi, dès qu'elles me sentent venir : « Holà, Swatiza, s'écrient-elles, qu'as-tu là de beau? As-tu des Agnus-Dei? As-tu des reliquaires en forme de cœur? Montre-nous tout cela. » Et là-dessus, je leur en montre.... Faut voir! Dès que j'ai ouvert ma boîte, je me mets à genoux, et je m'enveloppe la main d'un chiffon de toile, en disant : « Ce n'est pas à moi, pécheresse, de toucher des choses aussi saintes.... Voilà des Agnus-Dei indulgenciés avec remise et pardon de péché et de peine par saint Grégoire-le-Grand, quand la colombe descendait du ciel et venait lui parler à l'oreille. Voici des reliquaires qui contiennent des parcelles de l'arche de Noé, des miettes de pain de Melchisédech, des cheveux de Mathusalem, des charbons du tourbillon de feu qui enleva le prophète Elie, des brins du manteau du prophète Habacuc. » Et les bonnes sœurs de baiser tout cela très-dévotement. Puis, comme je ne fais pas commerce des choses saintes, elles me donnent, en échange, de belles aumônes que j'empoche parfaitement. Oh! les bonnes âmes!...

— C'est bien, c'est bien.... Et Yolande, la vois-tu parfois?

— Oh! oui, messire, parce que sœur Cunégonde me mène souvent dans le verger où les jeunes filles prennent leur récréation après le déjeûner. C'est là que je vois Yolande, une petite qui a de l'argent, je vous en réponds, et bon goût par-dessus le marché. Je n'ai pas plus tôt étalé mes marchandises que la rusée s'est déjà emparée de ce qu'il y a de mieux, et elle le garde, quel que soit le prix que j'en demande. La dernière fois que j'y allai, je lui vendis une aumonière de velours cramoisi double, toute couverte de dorures et de paillettes, qu'elle me paya un bel écu d'or au soleil.

— S'il en est ainsi, reprit le jeune tyran de Brunn, tu vas te rendre au monastère et tu tâcheras d'entretenir Yolande, sans témoins; tu la laisseras choisir tout ce qu'elle voudra et tu lui diras : que le seigneur Ottocar, marquis de Brunn, la prie de

l'accepter en échange de la rose; tu lui diras du bien de moi, tu l'instruiras du désir que j'ai de l'épouser. Si elle te répond qu'elle est de trop basse extraction pour aspirer au rang de marquise, demande à voir sa main et soutiens-lui, au contraire, qu'elle est de sang royal. Ne sais-tu pas reconnaître à certains signes le lignage d'un individu?

— Oh! je crois bien que je me connais en pareille matière, dit l'intrigante qui profita de l'occasion pour faire une dupe; donnez-moi votre main. Voyez-vous ces trois plis sous la troisième phalange du petit doigt? Ils m'indiquent que votre mère descend en droite ligne d'Othon-le-Grand et que, par conséquent, le sang impérial coule dans vos veines.

— Par ma barbe! tu dis vrai. Et comment le sais-tu? quelles marques en as-tu?

— Les marques que mon art mystérieux et redoutable me fait connaître. Je vous dirai plus encore... c'est que ce demi-cercle blanchâtre qui règne à la racine de l'ongle de votre pouce me révèle clairement que quelques gouttes du sang de Charlemagne bouillonnent dans votre cœur.

A cette jonglerie de la bohémienne, Ottocar se livra à l'espoir; il ne douta plus de connaître le mystère de la naissance d'Yolande et il s'en tint même pour aussi certain que s'il avait eu sous les yeux l'arbre généalogique de sa famille, signé du notaire de la couronne et scellé de la bulle d'or. La passion est aveugle et conduit l'homme à s'aveugler. Ottocar, ce seigneur orgueilleux et hautain, remet ses intérêts, dans une circonstance aussi délicate, aux mains d'une misérable qui se joue de lui et lui fait croire les impostures les plus grossières. Il ne voit pas qu'il joue un rôle perfide et déloyal, un rôle qui lui attirera la colère de son père, le mécontentement de ses vassaux, la vengeance du duc de Moravie, son beau-père, auquel il fait une sanglante injure en refusant la main de sa fille à laquelle il s'est laissé engager. Aucune de ces considérations ne l'arrête, et se tournant vers la bohémienne :

— Va, lui dit-il, va, et rapporte-moi une réponse favorable; tu t'en trouveras bien. Mais, si la vie t'est chère, veille bien sur ta langue, qu'il ne t'échappe rien de tout ceci, autrement je te tue de ma propre main, je le jure sur la lame de mon épée.

V. — LA VOIX NOCTURNE.

Au reçu de la lettre de l'abbesse, Pandolfe comprit aussitôt qu'il fallait fuir à tout prix les poursuites d'Ottocar, qu'il connaissait pour un jeune homme hardi, emporté, résolu et s'irritant contre les obstacles à raison des difficultés qu'ils lui présentaient. Yolande était placée dans une localité qui dépendait de sa juridiction : les religieuses ne pouvaient opposer à la violence que leurs larmes, leurs prières et leurs gémissements ; la garde du marquis était un assemblage de gens grossiers et cruels, restes de ces barbares que l'empereur Henri Ier avait défaits en cent rencontres et qui cent fois s'étaient réunis de nouveau en hordes mercenaires, fléaux de la haute Germanie, et se vendaient au plus offrant. Ces misérables joignaient à la brutalité de l'ours l'astuce du renard et la rapacité du loup : ils ne respectaient ni la sainteté d'un lieu, ni la faiblesse d'une jeune fille, ni les cheveux blancs d'un vieillard. Ils étaient chrétiens, uniquement parce qu'ils étaient baptisés, du reste, avides par nature, voleurs par penchant, errants et nomades par goût.

Pandolfe se disait que si Ottocar voulait s'emparer de la personne d'Yolande, rien ne lui serait plus aisé : une troupe de ces mécréants en viendrait à bout aussi facilement que le vautour se saisit de l'agneau à la mamelle de sa mère. Que fallait-il faire? A qui demander aide et protection? Au père même du marquis? C'était risquer beaucoup, et si l'aller était périlleux, le retour l'était davantage, à cause des embûches que les satellites d'Ottocar pouvaient lui tendre et dans lesquelles il devait nécessairement succomber. Recourir au duc de Moravie, au père de Gisèle, de Gisèle lâchement abandonnée? N'était-ce pas jeter la discorde entre les deux Etats, allumer la guerre peut-être, et par là mettre en danger la vie de la pauvre Yolande, car on n'hésiterait sans doute pas à la sacrifier, pour apaiser le différend? Ce qui pressait le plus et semblait le plus sage, était donc de dérober la victime à la griffe du lion et de la cacher dans un lieu où l'insensé jeune homme ne pût la découvrir.

Un soir, au coucher du soleil, un cavalier traversait l'Igla sur un pont de bois. Les traits de ce cavalier disparaissaient sous le double abri d'un casque et d'un capuchon. Son haubert et son gorgerin étaient d'acier bruni ; sa cotte d'armes, d'un vert foncé, était retenue par un large baudrier qui soutenait un cimeterre à la mauresque, tandis que la ceinture supportait un estoc triangulaire. Les cuissards étaient d'écailles, les jambières à genouillères mobiles en acier poli, tandis que les pieds se perdaient dans des poulaines de fer. Une lance acérée brillait à sa main que défendaient des gantelets de fer articulés. Cet homme, ainsi armé, n'eut pas plus tôt traversé la rivière, qu'il se mit à presser son cheval avec inquiétude, évitant toutefois de tenir le milieu de la route, comme s'il eût craint quelque surprise. Il était presque nuit, quand il entra dans un sentier, qui se perdait dans la forêt : aussi son inquiétude sembla-t-elle redoubler ; il éperonna plus vivement son cheval, et, non content de jeter de droite et de gauche des regards perçants, il se retournait souvent encore, pour voir s'il n'était pas poursuivi.

Une épaisse obscurité ne tarda pas à remplir ces bois, qui n'étaient jamais très-éclairés, même en plein jour ; le cavalier ralentit le pas, et ne s'avança plus qu'avec précaution, en sondant le passage avec sa lance étendue en avant, pour écarter les obstacles. La lune, sur son déclin, ne faisait que se lever ; cependant sa faible lumière se frayait çà et là un chemin au travers du feuillage et éclairait, par moments, les sinuosités du sentier. Enfin, il arriva subitement à une clairière où la lune, tombant d'aplomb, éclairait une partie du bois d'une vive lumière, tandis qu'elle laissait l'autre dans les plus épaisses ténèbres.

Le cavalier s'arrêta un instant, leva sa visière et reprit haleine. La place où il se trouvait était de forme ovale et tapissée d'une herbe fine et serrée : cet endroit était entouré de tous côtés par de hauts sapins, dont les longues branches touffues se touchaient et s'entrelaçaient en formant une muraille de laquelle pendaient les cônes et les touffes vertes et hérissées, qui sont les fruits et les feuilles de ces arbres. Au milieu, s'élevaient vers le ciel trois hêtres antiques, dont l'immense feuillage s'étendait aux alentours. L'ombre qu'ils projetaient du côté opposé à la lune ressemblait au corps d'un affreux géant étendu sur l'herbe. Ce lieu

sauvage et mélancolique, le silence de la nuit, l'obscurité des bois, le cri lugubre des hiboux et des orfraies, le grondement sourd d'une cascade lointaine, tout s'unissait pour remplir l'âme du voyageur d'un trouble qui ressemblait à la terreur.

Il allait abaisser sa visière et se remettre en chemin, déjà il rassemblait les rênes de sa monture, quand une voix profonde, s'élevant du sein de la forêt, lui cria :

— Arrête, Pandolfe, arrête; tourne bride et reprends le sentier que tu as suivi! Si tu avances, tu es mort! Ottocar, prévoyant que tu te rendrais sans doute au monastère pour y reprendre ta fille, te tend, depuis plusieurs nuits, des piéges à la sortie du bois. Ses satellites armés te guettent et tu ne peux leur échapper, car ils sont nombreux et féroces. Garde-toi de repasser le pont de l'Igla, mais remonte le fleuve; tu trouveras un gué, attendu que les eaux sont basses. Dès que tu seras arrivé à Znaïm, rends-toi chez le seigneur abbé Daufer, il te dira ce que tu as à faire. Laisse ton Yolande à la garde de Dieu, de l'abbesse et de celui qui te parle en ce moment. Et maintenant, pars, je ne te retiens plus.

Ce cavalier n'était, comme vous le supposez déjà, rien d'autre que le comte Pandolfe de Groningue, qui se dirigeait en secret vers le monastère, où sa fille était renfermée, et voulait, s'il était possible, l'en retirer, avant qu'Ottocar ne tentât quelque violence pour s'emparer d'elle. Peindre l'étonnement du comte aux ordres impérieux, qui lui dictait la voix rude, mais loyale, dont la forêt venait de retentir, n'est pas chose facile. D'abord il s'arrêta tout court, puis il serra sa lance et la mit en arrêt; son oreille et sa personne entière devinrent plus attentives, il chercha à découvrir au milieu de l'obscurité, s'il n'apercevrait pas l'individu qui lui parlait aussi impérieusement, et à mesure que la voix s'élevait, il sentait son cœur battre avec plus de violence. Le groupe des trois hêtres attira surtout ses regards, car les paroles semblaient venir de là : un moment il crut voir un corps blanchâtre se mouvoir à l'entour, grandir peu à peu, diminuer tout à coup et disparaître dans la forêt; mais il ne tarda pas à reconnaître que ce n'était là qu'un effet des rayons de la lune se jouant au travers des branches, agitées par la brise nocturne. Cependant, le comte s'était remis de sa surprise, et élevant la voix à son tour :

— Holà! s'écria-t-il, qui es-tu donc, toi qui me parle avec tant de bienveillance?

Tout resta muet. Il dirigea son cheval vers le bouquet de hêtres, sonda leur feuillage de la pointe de sa lance, personne ne s'y trouvait caché. Il fit le tour de la clairière, les sapins dont elle était entourée ne trahirent la présence d'aucun individu, ni souffle, ni bruit de pas. Il réfléchit alors un instant, puis se raffermissant sur ses étriers, il reprit la route de la rivière, en pensant à cette aventure et se demandant d'où lui pouvait venir un pareil avis. Il se disait que, connaissant les projets du marquis, la révérende mère abbesse avait peut-être ordonné à quelque serviteur du monastère de venir à sa rencontre, pour lui révéler les piéges qui l'attendaient. Cependant cette voix, partie d'une bouche invisible, lui semblait plutôt celle de quelque âme en peine, errante par la forêt, et suscitée pour son salut par la Providence divine : son bon ange qu'il avait si pieusement invoqué en entrant dans la forêt, n'avait-il pas voulu par ce moyen le faire échapper à la mort? Dans ces pensées, il cheminait toujours, et sortit bientôt de ces bois sombres, n'avançant qu'avec précaution et comme quelqu'un qui redoute une attaque subite.

Il était enfin arrivé sur les rives de l'Igla et les suivait depuis l'espace d'une portée de trait environ, lorsqu'il vit sortir de derrière un bouquet de saules deux hommes armés de lances, qui se jetèrent sur lui, en s'écriant :

— Rends-toi, chien, ou tu es mort!

Pandolfe s'attendait à une surprise, il était sur ses gardes : au premier de ses agresseurs, il porta un coup de sa lance si vigoureusement, qu'il l'atteignit dans le flanc gauche et l'étendit mort sur la rive ; puis dirigeant son cheval sur le second et saisissant son cimeterre, il allait le lui décharger sur la tête, quand le bandit fit un bond de côté et chercha à lui enfoncer son arme au défaut de la cuirasse. Mais Pandolfe détourna le fer par un écart, auquel il força son destrier. Ce fut le noble animal qui pâtit, le fer lui effleura la croupe, mais l'assassin était hors de garde, et comme il se hâtait de donner un second coup, le comte lui porta un coup de pointe entre le col et l'épaule : il le vit chanceler. D'un coup d'éperon, il fit entrer sa monture dans le fleuve, le passa à gué, et atteignit l'autre rive sans difficulté.

Sorti de ce danger, Pandolfe marcha toute la nuit et se trouva vers le lever de l'aurore à peu de distance du monastère, que présidait le vénérable abbé Daufer. Dans ces temps malheureux, les abbayes étaient les asiles les plus sûrs pour les misérables, pour ceux qui voulaient échapper aux poursuites des tyrans, pour ceux qui étaient fatigués d'une vie aventureuse, désabusés des vanités du monde, et des illusions de la fortune. Là on trouvait le repos, la paix, la justice, un refuge assuré, des conseils salutaires, aide et protection, liberté et sécurité. Dans ces asiles si saints et si respectés, le malheureux trouvait des consolations, le pauvre du pain, l'agriculteur un abri, des instruments, des semences. A l'intérieur, le chœur résonnait, nuit et jour, des louanges de Dieu ; les cellules s'emplissaient de manuscrits, trésors de la science ; les ateliers voyaient naître les métiers et les arts nécessaires aux besoins et aux charmes de la vie. C'est aux moines seuls que nous devons les principes les plus sûrs et les plus élégants des arts manuels, tels que l'orfèvrerie, la mosaïque, l'incrustation, la ciselure ; leurs jardins abondaient en herbes médicinales, et leurs officines fournissaient aux malades les thériaques, les baumes, les potions et les remèdes les plus salutaires. Quelques-uns d'entre les religieux pratiquaient la chirurgie, et connaissaient la médecine, et s'il n'y avait eu des couvents à cette époque, l'homme serait mort sans le secours de l'homme, sans les consolations de la religion. C'est aux moines du moyen âge que nous devons même l'amélioration des races chevaline et bovine, l'art de cultiver les troupeaux, les abeilles, le travail des laines et celui de la cire.

Enfin, les monastères étaient des oasis fleuries, qui s'élevaient çà et là, pour égayer les steppes arides et les déserts brûlés de la barbarie occidentale. Si un couvent s'élevait aux bords d'un fleuve, on voyait bientôt surgir à côté un pont pour la commodité des voyageurs, et un moulin à blé ; une route conduisait le peuple vers l'église. Etait-ce auprès d'un lac? Une barque était soudain établie, pour passer les gens et les animaux d'une rive à l'autre ; d'autres esquifs portaient des pêcheurs, qui, en rassemblant leurs chaumières, éparses çà et là, formaient peu à peu des villages et des bourgs. Si le couvent était entouré de marais, de fondrières, de landes marécageuses, les religieux

creusaient des canaux spacieux pour l'écoulement des eaux stagnantes; ils comblaient les ravins, aplanissaient les collines, donnaient une pente aux prairies, et, par ces longs et pénibles travaux, ils assainissaient d'immenses étendues de terres noyées ou arides; ils défonçaient le sol et offraient une terre vierge et fertile à la culture des céréales, dont la rareté était souvent si désastreuse, à cette époque, pour les villes et les cités. Ils chassaient ainsi le mauvais air, peuplaient les solitudes et ouvraient le chemin aux relations entre les peuples. Le siècle qui regarde aujourd'hui les moines comme des gens inutiles et comme les plantes parasites de la société, oublie que c'est à eux qu'il doit cette civilisation dont il est si fier. Et nous-mêmes, nous, Italiens qui nommons notre pays le jardin de l'Europe, nous qui admirons, à juste titre, les plaines fertiles de la Lombardie, de la Vénétie, les coteaux de l'Emilie, et des provinces méridionales jusqu'à La Pouille, nous ignorons qu'à l'époque dont nous parlons, les pays aujourd'hui les plus fertiles et les plus riches n'étaient que des marécages et des forêts desséchées ou déboisées par les religieux. Mais l'humanité est oublieuse, ingrate et lâche, elle insulte au lion devenu vieux : un temps viendra pourtant, où Dieu, juste rémunérateur, rendra à chacun selon ses mérites[1].

La voix mystérieuse avait commandé à Pandolfe de se rendre auprès du saint et puissant abbé Daufer : il obéissait, et tout en se demandant de quelle façon l'abbé avait pu connaître son projet d'aller reprendre sa fille, il était arrivé sous les hautes murailles qui entouraient le monastère. Dans ces temps de guerre continuelles, les lieux consacrés à la religion, en Germanie, étaient eux-

(1) Ceux qui voudront s'assurer de la vérité de ces assertions n'ont qu'à lire les Dissertations de Muratori, et surtout l'Histoire des monastères de Nonantola, de Bresello, de Saint-Pierre de Modène, de Saint-Benoît de Ferrare, de Polirone de Mantoue, de Saint-Zénon de Vérone, de Praglia et de Sainte-Justine de Padoue, de Saint-Sixte à Plaisance, de Saint-Jean de Parme. Ils verront dans quelle situation étaient la Lombardie et la Vénétie aux IX^e^, X^e^ et XI^e^ siècles et compareront les marécages, les landes, les forêts d'alors avec les campagnes d'aujourd'hui cultivées par les moines, campagnes qui leur furent enlevées en 1810 pour les vendre aux juifs, aux usuriers et aux étrangers, et cela au grand dommage des pauvres du pays, qui tous les jours, et par milliers, trouvaient du pain aux portes des couvents.

mêmes, défendus de murs épais, fortifiés de tours, de créneaux, de boulevards, de machicoulis et de tourelles, pour protéger les hommes et les propriétés des incursions toujours renaissantes des Hongrois, des Russes, des Prussiens et des autres peuples barbares venus du fond de la Sarmatie. Nous voyons encore des restes de ces formidables défenses dans quelques endroits de l'Italie, par exemple, à Nonantola, au Mont-Cassin, à Saint-Zénon de Vérone, au Vatican et à Sainte-Sabine sur le Mont-Aventin, à Rome.

Pandolfe trouva le pont-levis encore dressé, parce qu'on ne l'abaissait qu'une fois le jour venu : il fut donc obligé d'attendre ; c'est pourquoi, mettant pied à terre, il se retira à quelques pas des fortifications, derrière un bouquet de chênes verts, jusqu'à l'ouverture des portes et l'abattage du pont. A peine s'était-il assis qu'il entendit un bruit de pas de chevaux, le long des fossés, et, après avoir écarté le feuillage, il découvrit une petite troupe de soldats du couvent qu'il prit pour une patrouille de retour de sa ronde nocturne, autour des murs, pour la sécurité du dedans et du dehors. Dès que cette troupe fut arrivée à la tête du pont, elle s'arrêta : les soldats levèrent leurs visières, essuyèrent la poussière dont ils étaient couverts, se mirent à donner du cor, et firent signe à l'homme de garde qui était apparu sur le haut de sa tourelle dès le premier signal. Cependant, un des soudarts, individu de taille gigantesque, et aux moustaches hérissées, se tournant vers un de ses camarades, lui dit :

— Holà, Porc-Epic, ton épaulière est tout en sang : il paraît que le brigand de cette nuit frappait ferme?

— Et toi, regarde ton casque : on dirait que celui qui te donna sur la tête un coup d'estoc à deux mains, a voulu te la fendre jusqu'à la barbe.

— Oui dà!... Eh bien, je lui ai donné entre le bras et le poignet un coup de manchette si bien appliqué, que le drôle ne pourra plus faire de mal à personne ; la main lui pendait, retenue qu'elle était seulement par un lambeau de chair. Ah! mais c'est qu'on ne plaisante pas avec Sans-Quartier : gare à qui le touche. Qui s'y frotte, s'y pique.

— Mais, dites-moi un peu, s'écria Bras-de-Fer, à qui, diantre, le marquis Ottocar en avait-il, cette nuit, avec ses embuscades

de coquins? Les pendards! ils en voulaient, sans doute, à quelque pauvre diable de voyageur.... Mais mal leur en a pris, et ils en ont eu tout leur soûl, je vous en donne ma parole. Des quatre premiers que nous avons découverts auprès des piliers de Saint-Bonifacc, pas un ne rentrera à Brunn pour donner des nouvelles au marquis, je vous le garantis.

— Et les cinq barbus qui faisaient le guet au carrefour de la forêt, reprit le Terrible, ils y ont perdu leur temps et leur peine : à l'un, j'ai fendu le crâne avec ma masse d'armes, si bien que sa cervelle en a jailli de tous côtés; à l'autre, j'ai abattu la joue et une partie de la mâchoire, de façon à lui faire cracher toutes les dents, et elles étaient grosses comme celles d'un vieux sanglier.

— Et moi donc, dit l'Ourson, n'ai-je pas fait gentiment avec ma javeline un grand trou à l'âme de celui qui menaçait de frapper Sans-Quartier de sa hache? et Porc-Epic n'a-t-il pas bravement donné de son couteau dans le ventre à celui qui levait son fléau de fer contre le Rouge?

— A propos, s'écria le Rouge, avez-vous remarqué ces deux drôles étendus sur les bords de l'Igla? L'un avait déjà fait son paquet pour l'autre monde, et son compagnon poussait des gémissements sans fin pour une pauvre petite égratignure qu'il avait entre le cou et l'épaule : ne criait-il pas merci, en me tendant les mains, le lâche! mais je lui donnai de ma hallebarde dans l'estomac et l'envoyai rejoindre son camarade. Ces braves se seront, sans doute, attaqués à quelque chevalier errant, et voulaient, par passe-temps, lui tordre le cou; mais pour cette fois, au lieu de prendre, ils ont été pris. Ils l'attendaient peut-être à la tête du pont, tandis qu'il suivait la route du bois, et ils ne l'auront rejoint que sur le bord de l'eau. Je ne crois pas, du reste, que ce soit un des nôtres, parce que le Camerlingue n'a envoyé personne autre que nous pour battre la campagne pendant la nuit dernière.

En prêtant l'oreille à ces affreux propos, Pandolfe remerciait Dieu tout bas d'avoir échappé à tant de périls. D'ailleurs, il se perdait, de plus en plus, dans ses conjectures sur cette voix mystérieuse de la forêt, sur la connaissance parfaite que le seigneur Abbé semblait avoir eue des indignes projets d'Ottocar,

de sa propre visite à l'abbesse Théotberge ; et plus il réfléchissait, plus il se croyait le jouet d'un songe.

Cependant, tout en attendant que le guetteur fût descendu pour baisser le pont, les soldats continuaient à polir leur harnais et à faire la conversation :

— Corbœuf ! disait l'un, cette petite brise du matin me donne un appétit à manger le père Cellérier en vinaigrette.

—Hé ! reprenait un autre, ce ne serait déjà pas si mauvais... il est gras, le père Cellérier. Quant à moi, je me pousse dans les bonnes grâces du frère Colomban. Il tient les clefs de la dépense, et l'on gagne avec lui quelques tranches de lard, quelques morceaux de viande fumée... l'eau m'en vient à la bouche, rien que d'y penser. Vous allez voir les côtelettes et les gigots de mouton rôtis qu'on va nous mettre sur nos tailloirs.

— Et tu vas t'en donner à cœur joie, n'est-ce pas? Mais que serait-ce que tout cela, si le frère Candide le sommelier ne l'arrosait de quelques cruches de bierre?

— Et de la double encore ! Avec deux hanaps de cette bierre-là dans l'estomac, je sauterais comme un léopard sur une douzaine de piquiers bohêmes. Si le Camerlingue veut me porter de faction, chaque nuit, je le veux bien, à condition qu'il me mettra d'abord dans les mains du frère Candide ; je deviendrais un paladin, et, pour peu qu'il ajoutât un verre d'eau-de-vie, j'attaquerais un éléphant.

Pendant cet entretien, le guetteur était descendu ; il ouvrit la porte, descendit le pont, et tous les soudards, rangés deux à deux, entrèrent dans la première enceinte ; puis la porte se referma, le pont fut relevé, car le soleil n'était pas encore à l'horizon. Les hommes se rendirent à leur quartier ; ils déposèrent leurs armes, accrochèrent leurs cuirasses aux murailles, et, sans quitter leurs casques, ils entrèrent dans le réfectoire réservé aux étrangers : là, ils demandèrent à grands cris le frère Colomban.

— Hé bien, hé bien ! mes agneaux, dit celui-ci, en arrivant, quelqu'un de vous a-t-il besoin du maître mire[1] ? Combien en avez-vous mis à bas de ces mécréants, la nuit dernière? Vous avez dû voir qu'il ne s'agissait pas de plumer des poulets ou fumer

(1) Le médecin.

des jambons. Eh bien ! où donc est ton épaulière, Sans-Quartier ? Et toi, Porc-Epic, qu'est-il donc arrivé à ton casque ? Il paraît que l'affaire a été chaude ?

— On le leur a rendu, je vous le promets, et on leur a fait bonne mesure encore ! Voyez-vous, frère Colomban, quand les hommes d'armes de l'abbé Daufer ont déroulé la bannière aux couleurs du couvent, les malandrins de Brunn sentent que leur heure est venue ; ils font bien un peu les fanfarons d'abord, mais nos lances leur apprennent bientôt à changer de ton.

Pendant que ces braves mangeaient au réfectoire du monastère, Pandolfe, voyant que la porte s'était refermée, venait de s'étendre sur l'herbe et succombait au sommeil, fatigué du voyage de la nuit. Il fut réveillé par le bruit des trompettes qui retentirent, auprès de lui, sous les murs du couvent : aussitôt il fut sur pied. Deux hommes à cheval sonnaient de toutes leurs forces de ces instruments ; ils étaient suivis de quatre gens d'armes également bien montés et portant l'épée nue : derrière eux s'avançaient deux moines encapuchonnés, cheminant sur deux mules blanches couvertes de drap écarlate. A quelque distance, marchaient une douzaine d'hommes, casque en tête, fauchard en main, qui précédaient deux hérauts d'armes, en riches hauberts damasquinés d'or, aux cimiers éclatants, aux tabards chargés du blason de l'abbé Daufer, qui portait d'azur au lion rampant d'argent, timbré de mitre, accosté de l'épée et du bâton pastoral. Ils portaient sur l'épaule deux masses à clous d'argent, retenues à leurs bras par deux chaînes de même métal.

Enfin s'avançait l'abbé Daufer lui-même entre deux chevaliers armés de ces longues épées, dont on ne se servait qu'avec les deux mains réunies. Il chevauchait sur un magnifique palefroi blanc comme la neige, à la têtière d'argent ciselé, surmontée de trois plumes ondoyantes : le mors et les rênes étaient éclatants d'or, le harnais et les caparaçons frangés d'or et de soie cramoisie, le nœud de la croupière formé d'une riche topaze. Ce que l'on voyait de la selle était de velours rouge brodé d'or et semé de pierres précieuses, tandis que le coursier disparaissait presque tout entier sous une longue housse de tabis bleu de ciel à pièces appliquées : des étriers d'argent supportés par des étrivières de velours complétaient ce riche équipage. Quant à l'abbé, il était

simplement vêtu d'un ample manteau blanc à capuchon, par-dessus son habit religieux. La marche était fermée d'abord par quatre hommes de pied tenant en laisse autant de chevaux chargés de la vaisselle, des matelas, des couvertures et des autres objets nécessaires en voyage; car, à cette époque, tout pèlerin devait porter avec lui ce dont il avait besoin, les hôtelleries étant rares. Enfin une forte troupe de hallebardiers formait l'arrière-garde du cortége.

Aussitôt que le guetteur eut entendu le son de la trompette, il se hâta d'ouvrir la porte, les cavaliers firent la haie de chaque côté du pont, le seigneur abbé passa au milieu d'eux, en leur donnant sa bénédiction, puis ayant pénétré dans les cours intérieures, il descendit promptement de sa monture, aidé des deux hérauts d'armes dont l'un tenait la bride et l'autre l'étrier. Cependant Pandolfe, qui avait assisté à cette scène, était plus curieux que jamais de sonder le mystère.

— Ainsi donc, se disait-il, l'abbé est sorti du monastère, il a chevauché toute la nuit, il était accompagné d'une forte escorte : une cause grave et imprévue doit l'avoir forcé à cette course nocturne et mystérieuse. La voix de la forêt m'a commandé de me rendre auprès de ce prélat, en ajoutant que je trouverais chez lui aide, conseil et protection : ses gens ont veillé et battu l'estrade pendant toute la nuit. Comment savait-il qu'Ottocar me tendait des embûches? Où a-t-il été depuis hier soir? Quelle route a-t-il prise? je m'y perds.

Dans ces pensées, Pandolfe se remit en selle, et ayant traversé le pont, il se présenta à la grande porte, en demandant le sire abbé.

— Il est bien las, répondit le portier, et ne fait que de rentrer. Sorti depuis hier, au coucher du soleil, il n'est revenu que depuis un quart d'heure : serait-il courtois de le déranger avant qu'il ait pris un peu de repos? Venez plutôt avec moi, chez le père Cellérier, vous pourrez vous rafraîchir et vous remettre un peu, car vous me semblez également assez fatigué.

Parlant ainsi, il faisait entrer le voyageur que deux valets d'écurie aidèrent à descendre de cheval en disparaissant aussitôt après, avec le noble animal, du côte des cours. Le Cellérier accueillit Pandolfe d'un air franc et cordial :

— Soyez le bienvenu, seigneur chevalier, lui dit-il, et que Dieu vous garde! Vous me semblez encore à jeun; quelque nourriture vous remettra.

Et il le fit passer dans la salle des hôtes, où une gigue de cerf, du pain blanc et une cruche de bierre le remirent de ses fatigues.

S'il eût vécu de nos jours, Pandolfe aurait largement déjeûné avec une tasse de café au lait et quelques tranches de pain rôti, parce qu'un estomac délicat de notre époque n'en pourrait soutenir davantage sans s'exposer à une indigestion; mais ces hommes des temps anciens voulaient du solide, et après avoir déjeuné copieusement, ils faisaient encore bonne figure au dîner. Ce repas qui se composait de grosses viandes, de pâtes nourrissantes qu'arrosaient des vins généreux, ne faisait aucun tort au souper. A la vérité, quelques estomacs tudesques, — Dieu les tienne en joie! — possèdent encore de nos jours cette vertu digestive capable de dissoudre du fer : nous en voyons qui, après un ample dîner, trouvent encore un petit coin libre pour un souper abondant; mais, dans nos pays méridionaux, un léger repas est suivi d'une collation plus légère encore, et néanmoins, on passe quelquefois une assez mauvaise nuit; il faut de la rhubarbe et de la scammonée pour remettre ce pauvre estomac du XIX^{e} siècle.

Après avoir réparé ses forces, Pandolfe demanda au Cellérier si l'heure était convenable pour voir le sire abbé, car il avait à l'entretenir. Le moine lui répondit de bonne grâce :

— A vous dire la vérité, le révérend père vient de rentrer au monastère et s'est retiré dans sa cellule pour quitter son habit de voyage, mais il m'a dit en passant que si, par aventure, un chevalier nommé Pandolfe se présentait ici, j'eusse à l'en informer aussitôt après la messe de communauté et à lui amener le voyageur.

— Ce chevalier, c'est moi même, reprit Pandolfe, et je vous serai très-reconnaissant de vouloir bien me présenter à Sa Révérence, dès que vous le jugerez à propos. Mais il vient de rentrer, dites-vous, et comme il est déjà d'un certain âge, pourquoi, au lieu d'assister au chœur, ne prend-il pas un peu de repos dans sa cellule?

— Oh! le révérend père ne manquerait au chœur pour rien au monde : à l'office de la nuit, il est toujours le premier dans sa stalle; et pendant l'hiver si rigoureux en ces climats, il devient si faible, par suite des pénitences et des mortifications qu'il s'impose, qu'il est souvent obligé de se faire reconduire dans sa cellule par deux frères convers, qui le soutiennent par-dessous les bras. Pas de danger qu'il manque jamais aux exercices communs; et depuis trente ans qu'il est abbé, personne ne l'a vu se dispenser des Matines, quand il est au couvent. Hier, je ne sais pourquoi, il s'est mis en route après Complies, et il a voyagé pendant toute la nuit. Quelque affaire importante l'aura forcé de sortir aussi tard : il s'agissait, sans doute, de quelque grand acte de charité, de sauver quelqu'un de quelque grand péril, car, en pareille circonstance, cet homme de Dieu oublie le poids des ans, les intempéries des saisons, les difficultés du voyage : il braverait la cruauté d'un tyran, les forces d'une armée entière. J'ai voulu, par curiosité, savoir des soldats de son escorte où ils s'étaient rendus cette nuit avec tant de diligence : ils m'ont répondu qu'après avoir traversé la rivière de l'Igla, il leur avait donné ordre de s'arrêter et de se tenir dans les rangs en silence profond; puis, en compagnie de deux de nos frères, il s'est dirigé vers Krumau. J'ai questionné les deux moines, mais ils ont reçu de l'abbé, et cela en vertu de la sainte obéissance, l'injonction de ne dire à personne le lieu où il les avait conduits; au reste, ils voudraient parler qu'ils ne le pourraient pas, car arrivé à cet endroit mystérieux, le sire abbé s'est séparé d'eux pour aller entretenir quelqu'un que l'on ne pouvait voir, mais dont on distinguait pourtant la voix au milieu des ténèbres de la nuit.

Pandolfe écoutait tous ces détails avec la plus grande attention, et, comme son repas était achevé, il suivit le Cellérier à l'appartement qui lui était destiné dans l'hospice : le père l'y laissa, en lui disant qu'il viendrait l'y prendre après Tierce.

L'hospice était un grand bâtiment qui s'élevait hors de la clôture. Il était divisé en deux corps dont l'un était réservé aux hommes exclusivement et l'autre uniquement aux femmes : ce dernier était subdivisé en logements pour les gens mariés et leurs enfants. Le rez-de-chaussée était consacré aux écuries, aux remi-

ses, aux magasins à provendes, immenses salles voûtées et bien aérées, où abondaient les provisions de toutes sortes, viandes sèches et fumées, fromages, fruits, poissons marinés ou salés. Sous les arcs des cloîtres régnaient les cuisines, les offices, les caves à la bierre, les réfectoires : derrière ces cuisines, des fourneaux et de vastes cuves offraient aux voyageurs fatigués ou surpris par la gelée le rafraîchissement ou le puissant secours du bain tiède. Sur l'extérieur du couvent s'ouvraient les fenêtres de la pharmacie et de ses laboratoires garnis d'appareils, d'alambics, de mortiers, de baumes et de remèdes de toute espèce. Chaque jour amenait au monastère deux ou trois cents pauvres qui y étaient nourris; quant à l'hospice, il était toujours rempli de voyageurs : les hôtelleries publiques faisant défaut, c'était aux couvents qu'il fallait demander l'hospitalité.

De chaque côté d'un long corridor s'ouvraient des portes numérotées, qui donnaient accès aux chambres réservées aux pèlerins. Toujours conduit par son guide, Pandolfe s'arrêta devant l'entrée du numéro dix, où il trouva que les serviteurs du couvent avaient déjà déposé sa valise, son casque, sa targe, sa lance, ainsi que le harnais de son cheval.

VI. — MESSIRE ABBÉ DAUFER.

Aussitôt que la messe fut terminée et l'office de Tierce fini, le Cellérier revint chercher Pandolfe qu'il trouva assis sur un bahut placé au pied de son lit et se livrant à ses réflexions. Le comte se leva et suivit en silence le moine, qui le conduisit à l'appartement de l'abbé, où il le laissa. Pandolfe vit une enfilade de pièces richement meublées pour cette rude époque. Les murs de la première salle présentaient une suite de tableaux grossièrement peints, rappelant des traits de la vie de saint Benoît; les figures étaient longues et sèches, sans aucune intelligence du dessin ni de la couleur : au-dessous de chacune d'elles, des distiques en vers barbares faisaient connaître le nom du saint qu'elles représentaient. On voyait Benoît, jeune encore, retiré dans son antre,

où un corbeau lui apportait du pain; puis les moines de Saint-Côme lui offrant du vin empoisonné, et la coupe se brisant en éclats sous la bénédiction du saint; plus loin, saint Placide s'étant laissé choir dans le lac, en était retiré par saint Maur, qui venait à lui en marchant sur l'eau et le sauvait en le saisissant par les cheveux.

La seconde salle était ornée de faits tirés de la vie de saint Grégoire-le-Grand : on y voyait ce saint pontife envoyant le moine Augustin à la conversion des Angles; ces nouveaux fidèles produisent, à leur tour, saint Boniface, apôtre des Bavarois, saint Wilfrid, apôtre des Saxons, saint Ludger, celui des Frisons. saint Rumbert qui éclaire le Danemark et la Norwége, saint Gérard qui baptise les Hongrois et les Bohémiens. Les autres pièces plus reculées étaient tendues de cuir cordouan rouge, vert ou bleu, poli ou chamoisé, uni ou rehaussé de fleurs d'or, d'argent ou de minium. Les plafonds à poutrelles, à solives ou à caissons, dorés et peints, portaient des têtes de saints, des rosaces, des blasons pour décorations. Les meubles sévères et pesants étaient, pour la plupart, en noyer, mais chargés de riches sculptures, d'ornements de cuivre et d'or : les siéges aux pieds tords, les fauteuils à bras, à dossiers élevés, n'offraient à l'œil que masques grimaçants et têtes d'animaux fantastiques. Les tables massives fléchissaient sous le poids des vases et des coupes en verres coloriés, d'objets en ivoire et en bois incrustés d'écailles et de nacre de perle. Les planchers étaient faits de bois variés et rapportés avec art, et sous le pied se déroulaient des tapis de peaux d'ours, de loup, de lynx, de cerf et de daim moucheté.

Pandolfe s'étonnait de ce luxe et de cette recherche qui pour l'époque avaient réellement quelque chose de royal, quand tout à coup une porte latérale vint à s'ouvrir, et l'abbé en personne se dirigea vers lui d'un air affectueux.

— Bienvenu, dit-il, en lui prenant la main, bienvenu soit le comte de Groningue, au nom de Jésus-Christ !

Il est impossible de peindre la surprise de Pandolfe, en s'entendant appeler par son titre et son nom; lui, qui se croyait totalement inconnu en Moravie, être nommé ainsi par l'abbé !... Il se remit pourtant et baisa courtoisement la main du saint vieillard qui l'introduisit aussitôt dans la pièce la plus reculée

de son appartement, celle qui lui servait de chambre à coucher. Mais combien ce réduit était différent des salles qui le précédaient! Le lit, composé de quelques planches assemblées, était couvert d'une simple peau de mouton; une petite table de bois de noyer pour écrire, deux escabeaux pareils pour s'asseoir formaient le mobilier. Si, dans les galeries, les fenêtres brillaient de magnifiques vitraux peints et de verrières splendides, ici le jour ne trouvait d'accès qu'au travers d'un châssis de toile grossière. Une tablette supportait un crucifix, une statuette de la très-sainte Vierge et une tête de mort. Tout, en ce lieu, respirait la pénitence et la pauvreté.

— Veuillez vous asseoir, seigneur comte, dit le moine, et me pardonner de vous recevoir dans un lieu aussi indigne de votre naissance et de votre titre. Les hauts et puissants princes du siècle n'ont pas coutume de pénétrer jusqu'ici; mais vous, bien que de royal lignage, vous souffrez, je le sais, pour l'Eglise de Dieu, pour demeurer fidèle aux droits justes et saints du Vicaire du Christ, et partant, vous ne dédaignerez pas de vous asseoir dans une pauvre cellule avec un serviteur de Dieu. Hélas! c'est l'orgueil, c'est l'ignorance des gens du monde qui force les abbés à déployer toute cette magnificence, parce que, de nos jours, là où le droit repose sur la force à défaut de la raison, la pauvreté, la douceur et l'humilité chrétiennes sont méprisées et foulées aux pieds. Les grandes possessions dont l'Eglise est la maîtresse, font de nous les princes de riches et magnifiques contrées dont les fruits sont voués au culte de Dieu et à l'entretien des pauvres : et cependant les princes séculiers nous dédaignent, et si nous n'étions sur nos gardes, ils nous envahiraient par avidité et réduiraient en servitude nos vassaux bien-aimés. Et voilà pourquoi il faut que nous tâchions de paraître puissants, d'avoir des murs fortifiés autour de nos monastères, et des soldats à nos gages, non pas pour porter la guerre au loin, mais pour défendre les droits de l'Eglise, nos personnes, la substance des veuves et des orphelins, le pain des pauvres et des malades, la paix et la sécurité de tous les fidèles. C'est dans les galeries splendides que vous venez de traverser que j'ai coutume de recevoir les barons et les grands vassaux dont les fiefs relèvent de ce monastère, mais mon séjour à moi est dans cette cellule, où je

pleure mes péchés et les pénibles épreuves de la sainte Eglise en butte à l'avidité et à l'avarice des grands. Quand, il y a quelques années, je venais présider aux conseils et aux jugements qui se tenaient dans la salle du trône de l'abbaye, et que je me disais qu'en ce moment-là même, Alexandre, seul et légitime pape, fuyait les fureurs de l'anti-pape Cadolaüs, oh ! croyez-moi, seigneur comte, je rougissais de me voir au milieu de tant de splendeurs, tandis que le Vicaire du Christ, en proie à la misère, mendiait un abri loin du Vatican. De nos jours, c'est l'impie Guibert de Ravenne qui essaie de ravir la tiare à Grégoire : il lui fait une guerre acharnée. Je vous rappelle ces faits avec intention, parce que vous êtes aussi, je le sais, au ban de l'empire et que les domaines que vous tenez de vos aïeux sont aux mains des rebelles qui déchirent l'Eglise. Mais gardez-vous de perdre courage, rappelez-vous que le Seigneur ne laisse jamais tenter l'homme au-dessus de ses forces ; il donne aux affligés la vertu nécessaire pour soutenir noblement les adversités, et fait de la tentation même une consolation et une couronne de gloire immortelle.

« Vous avez, en outre, je le sais encore, un autre combat à soutenir, combat qui est plus rude, plus douloureux pour votre cœur que la perte de votre couronne de comte : je veux parler des dangers qui menacent votre Yolande. Je sais que le marquis a juré votre mort, parce que vous lui avez refusé la main de votre fille d'une façon indirecte. Toutefois, si le Seigneur nous protége, il ne tombera pas un cheveu de votre tête, et Yolande échappera à son persécuteur : la Providence la destine à une plus digne alliance. Znaïm, j'en conviens, n'est pas sur les terres du marquisat de Brun, mais il en est trop voisin et vous pourriez succomber à quelque trahison. Vous partirez aussitôt que possible pour Boleslau, où se trouve le célèbre sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice, et vous emmènerez avec vous votre fidèle et vertueuse Edeltrude.

» J'ai en Bohême quelques amis généreux et puissants, et votre séjour en ce pays ne sera pas troublé : je vous donnerai une escorte jusqu'à Budweiss, et mes gens vous précèderont, la nuit prochaine, pour écarter les dangers de la route : demain, dès l'aube, vous vous mettrez en voyage, et comme vous avez besoin

d'argent, voici une bourse d'or, et une autre vous est tenue en réserve pour vos besoins à venir. »

Pandolfe saisit la main du vénérable abbé, et, dans l'élan de son cœur, la couvrit de baisers et de larmes, lui exprimant ainsi, mieux que par des paroles, la reconnaissance dont il était pénétré.

— Oui, messire, ajouta-t-il, c'est à vous que je devrai la liberté, la sécurité à venir. Permettez-moi, cependant, de vous recommander encore mon Yolande bien-aimée, seul bien qui me reste de tous ceux que j'ai possédés et dont l'avidité des hommes m'a dépouillé. Je ne vis plus que pour ma fille chérie, c'est elle seule qui me console de tous mes maux.

— Ne craignez rien, dit le moine, de bons yeux veillent sur elle : dans le cas où Ottocar voudrait avoir recours à la violence, sa sécurité est déjà assurée. Cette sainte enfant est sous la garde de la Mère de Dieu, protectrice de l'innocence, elle la protége de sa puissante main : nous ferons en sorte que votre fille soit promptement dans vos bras et dans ceux d'Edeltrude. Toutefois, si cet heureux moment devait tarder encore, ne perdez pas courage, et ne désespérez pas du secours divin. Vous verrez des prodiges, car Dieu est fidèle.

Encouragé par ces paroles, Pandolfe reprit :

— Cette nuit, m'étant revêtu de mes armes, je me suis mis en route pour le monastère, dans le dessein d'emmener Yolande et de la dérober aux poursuites d'Ottocar, lorsque, parvenu dans un lieu solitaire, au milieu de la forêt qui entoure les plaines de Brunn, je fus arrêté par la voix inconnue d'un être invisible qui m'appela par mon nom, m'ordonna impérieusement de suspendre ma marche, et me révéla les embûches que me tendait Ottocar. Je questionnai la voix, et je ne reçus pas de réponse ; je cherchai sous les arbres, et je ne trouvai personne : je demeurai interdit de ce prodige, et depuis je cherche vainement à deviner quelle est la personne qui a pu épier mes démarches et veiller à ma sûreté. Je me dis quelquefois que c'était quelqu'âme en peine, condamnée à errer par la forêt jusqu'au jour du jugement.

— Non, reprit l'abbé, les âmes bienheureuses ne sont pas errantes comme vous semblez le croire : ce n'est point l'une d'elles qui vous a parlé cette nuit. C'est un homme.... un homme

comme vous et moi, un homme qui admire votre courage et qui vous aime, parce que vous souffrez persécution pour la justice. Moi-même je me suis rendu auprès de lui, cette nuit, pour le consulter, non loin de la place où il vous a parlé : il m'avait donné rendez-vous à la fontaine de Saint-Wolfgang.

— Mais, qui donc est-il?

— Ne vous inquiétez pas, cher comte ; vous le saurez quand il en sera temps. Maintenant qu'il vous a mis en lieu sûr, il ne veut plus s'occuper que de votre Yolande.

A ces mots, l'abbé se leva, et comme la cloche se faisait entendre :

— Je vais au chœur, dit-il, je vais chanter Sexte et None avec mes frères ; puis vous voudrez bien honorer ma pauvre table de votre présence ; nous dînerons ensemble.

La table fut mise dans une petite salle du rez-de-chaussée ; elle s'ouvrait sur l'étang du jardin : d'antiques platanes entouraient le bassin et le couvraient d'ombrage tout en se mirant dans ses eaux. Lorsque l'heure eut sonné, on présenta à laver aux deux convives : l'abbé s'assit sur un escabeau de bois, le comte sur un fauteuil couvert de velours rouge. Au milieu de la table s'élevait un magnifique groupe d'argent qui représentait saint Benoît assis sur un rocher : à ses pieds était prosterné l'échanson de Totila, roi des Goths, qui, sur l'ordre de son maître, s'était fait passer pour lui : saint Benoît découvrait la feinte, et, tourné vers le prince barbare, il lui prédisait la prise de Rome et le jour de sa mort à lui-même. Le dîner abondait en gibier et mets choisis ; tout était servi sur des plats d'argent, que des varlets et des pages, aux livrées de l'abbé, transportaient de la table à des dressoirs chargés de riche vaisselle. Mais au milieu de ce luxe princier, le prélat ne mangea qu'une écuelle de soupe d'avoine, à laquelle il ajouta quelques petits poissons marinés, une poignée d'avelines, avec du pain grossier et de l'eau. Il entretint son hôte d'une façon si gracieuse que celui-ci ne se lassait pas d'admirer tant de science, d'esprit et de politesse, mêlé à une aussi grande abstinence. Cependant les pages et les officiers de service regardaient Pandolfe, à la dérobée, se disant à l'oreille :

— Savez-vous qui est ce seigneur? Ce doit être un homme d'im-

portance, car il est admis à la table du sire abbé, où ne s'asseient jamais que des margraves ou des barons de l'empire.

— Hum! disait un autre, je ne comprends rien de ce qu'ils disent : ils ne parlent qu'allemand, ce doit être quelque parent de l'abbé.

— Il me fait plutôt l'effet d'un pèlerin, de ceux qui s'en vont à Rome par dévotion, car il voyage seul sans même avoir d'écuyer.

— Et cependant il est merveilleusement armé. Je pense que c'est plutôt encore un chevalier errant qui va soutenir en lice l'honneur de quelque noble dame faussement accusée. Rappelez-vous donc qu'il est arrivé casque en tête, avec camail en fer, lance en main, épée et poignard au flanc : il me paraît être un vaillant champion.

— A la vérité, il me déplairait fort d'avoir à sentir le fer de sa lance ou le tranchant de son épée. Voyez un peu quel poignet il vous a! quel bras nerveux! quel œil d'aigle!... ventrebœuf!...

Aussitôt que le dîner fut terminé, l'abbé se leva de table et se rendit à sa cellule, tandis que Pandolfe, ayant revêtu ses armes, monta à cheval et piqua des deux vers Znaïm.

L'abbé Daufer était issu d'une noble famille de Thuringe et proche parent du Landgrave. Dans sa jeunesse, il avait été chevalier de l'empereur Henri III et très-avant dans la confiance de ce monarque. Il l'avait suivi dans ses campagnes d'Italie, deux fois accompagné jusqu'à Rome, et plus souvent encore à Vérone, où l'empereur avait longtemps fait son séjour pendant les guerres de Lombardie et à l'époque des querelles qui s'étaient élevées entre les habitants de cette cité et les seigneurs lombards. Pendant ces voyages répétés, Daufer avait beaucoup connu et plus encore admiré la valeur et la vertu de Boniface de Canosse; il fréquentait sa cour, et avait été chargé de nombreuses missions auprès de lui, de la part de l'empereur, à l'occasion de la guerre de Parme et de celle de Bourgogne : ce fut ainsi qu'il se fit apprécier de la comtesse Béatrice et de la jeune Mathilde, à cause de son courage et de ses nobles qualités. Dans les ambassades qui lui furent confiées auprès de plusieurs souverains de l'Occident, pour les affaires de l'Eglise et l'extirpation de l'hérésie, de la simonie et du relâchement des mœurs, objets de la sollicitude des pontifes et des conciles, il avait fait la connais-

sance du cardinal Hildebrand (depuis Grégoire VII), et avait eu de fréquents et graves entretiens avec lui. Un jour que le chevalier exprimait au prélat son étonnement de le voir, lui si pur et si saint, lui si éclairé et si puissant auprès des rois de la terre, vivre cependant d'une vie si humble, si mortifiée et si pénitente, il lui demanda, d'un air de douce familiarité, de lui dire par quelle vertu il en était arrivé à unir tant de simplicité et tant de grandeur, tant de douceur et tant de fermeté.

— Par la seule vertu de Jésus-Christ, répondit le cardinal; une pareille science ne s'acquiert qu'au pied de la croix et non à la cour.

Ces paroles, prononcées avec la chaleur de la foi qui enflammait le cœur du saint prélat, produisirent une telle impression sur l'âme de Daufer, que, de retour en Allemagne avec l'empereur, il dit adieu aux richesses qu'il possédait, à l'amitié du prince qui l'avait élevé en dignité, et se fit moine dans l'abbaye de Fulde, au grand étonnement de toute la cour. Il en avait été cependant le plus bel ornement par son amabilité, les grâces de sa personne et ses talents; la vie qu'il y menait était noble et somptueuse, ses fêtes magnifiques, et, dans les tournois comme dans les autres exercices en honneur parmi les jeunes gentilshommes de cette époque, il n'avait jamais rencontré d'égal.

Ce brillant seigneur, naguère si délicat, si élégant, si riche et si gracieux, fut à peine soumis aux épreuves de la vie religieuse et pénitente, qu'à la grande surprise de tous les moines, même des profès, il devint l'homme le plus humble et le plus mortifié. Sa blonde et soyeuse chevelure tomba sous les ciseaux; ses riches et somptueux habits firent place à une bure rude et grossière; sa chaussure, fine et soignée, fut remplacée par des sandales de cuir épais; sa taille, droite et fière, se courba, s'humilia; sa voix douce et bienveillante s'éteignit, son langage élégant et correct fit place au silence ou à de rares et simples discours; enfin, sa nourriture, ses aliments si recherchés, si choisis jadis, ne furent plus qu'un peu de légumes, de pain dur; l'eau fut sa boisson, sa couche un fagot de sarments.

En vérité, on ne saurait trop admirer l'efficacité de la grâce divine qui seule peut opérer dans l'homme des merveilles aussi sublimes; elle le transforme en un moment, le rend vainqueur

de l'empire des habitudes qui font, pour ainsi dire, corps avec la personne et même avec l'âme. Et en effet, comment et pourquoi le moyen âge nous offre-t-il tant d'exemples de ces complètes métamorphoses chez des hommes hautains, dédaigneux, violents, sanguinaires même, avides du bien d'autrui, plongés souvent dans la mollesse et dans les voluptés? Nous voyons à chaque pas des comtes, des margraves, des landgraves, des ducs et des rois qui, après avoir consumé leur jeunesse dans les plaisirs et les délices, dans les tournois ou dans les batailles, prennent tout à coup la résolution de se faire moines, et cela dans les ordres les plus sévères, sous les règles les plus dures, dans les cloîtres privés de toute communication avec les hommes, aimant à être mal vêtus, pauvrement nourris, dormant peu, veillant au chœur, et se livrant sans cesse à de rudes et pénibles travaux. Et cependant ces hommes étaient de chair et d'os comme nous! Comme nous, ils avaient de l'inclination naturelle pour une vie douce, les amusements, les plaisirs, le bon temps enfin, ni plus ni moins que de nos jours. Et nous, outre que nous ne sommes pas faits aux exercices belliqueux et aux fureurs de la guerre, comme ils l'étaient, nous ne savons même pas, à l'exemple de ces hommes vaillants, vaincre le goût inné que nous avons tous pour le bien-être et le repos. C'est, voyez-vous, que ces rudes chrétiens avaient une foi vive et pure en Jésus-Christ et au dernier jugement : cette foi, jointe à la grâce divine, leur était un aiguillon, leur donnait une énergie victorieuse contre les rébellions de la chair lâche et misérable. Ne voyons-nous pas, même de nos jours, la puissance de la foi dans tant de jeunes filles délicates qui, bien qu'élevées dans les douceurs et les recherches de l'opulence, se mettent à fouler d'un pied ferme les sentiers ardus et étroits de la vie claustrale chez les Clairisses, les Carmélites, les Capucines : et elles y rencontrent tant de joies, tant de délices intimes qu'elles sont au comble du bonheur dans les veilles, les jeûnes et les plus dures mortifications? Laissons les apôtres du *christianisme civilisé* proclamer que les austérités ne s'accordent plus avec la civilisation actuelle, comme si le Christ n'avait souffert, comme s'il n'était mort que pour la société ancienne, comme s'il avait promis à la moderne qu'elle parviendrait à la gloire éternelle, en se promenant au travers

de jardins délicieux et non en gravissant péniblement les rochers du Calvaire.

Après avoir passé quelques années sous l'austère discipline de l'abbaye de Fulde, Daufer crût et se développa si fort dans la vertu et dans la science, qu'il fut demandé par les moines de Moravie pour leur servir de père et de guide dans la vie spirituelle. L'abbé de Fulde y consentit; et Daufer, arrivé à son nouveau séjour, y fit, par ses paroles et son exemple, refleurir l'esprit religieux. Le bruit de sa science et de sa vertu se répandit bientôt dans la Bohême et dans la Haute et la Basse-Saxe, et il ne tarda pas à y être en grande réputation. Il s'appliqua d'abord à guérir les plaies principales qui rongeaient la société du temps, c'est-à-dire, la licence des mœurs, l'avarice et la tyrannie des puissants; il réussit si bien, tantôt par ses exhortations paternelles, tantôt par ses paroles menaçantes, qu'il put bientôt commencer à recueillir dans bien des âmes les fruits les plus abondants des vertus chrétiennes. Il parcourut presque toute la sauvage Moravie, malgré les périls nombreux que ce pays offre au voyageur, soit dans les profondeurs des forêts qu'il faut traverser, soit par l'impétuosité des torrents qu'il faut franchir.

Il fallait échapper à l'avidité de certains petits seigneurs qui, du haut d'un rocher surplombant la route, épiaient, cachés dans leurs castels, le malheureux pèlerin que le sort leur amenait. De ces repaires, ils envoyaient leurs satellites attendre aux défilés les passants désarmés et les dépouiller de leurs bagages et de leurs montures. Si ces malheureux essayaient de faire quelque résistance, d'autres assaillants, sortis des bois voisins, se joignaient aux premiers et finissaient par triompher du plus petit nombre. On faisait des prisonniers que l'on mettait aux fers, et qu'on chassait vers le château; ils n'y étaient pas plus tôt arrivés qu'ils étaient jetés dans des cachots creusés dans le sein du rocher; là, ils cessaient de voir la lumière du jour, et mouraient bientôt de misère et de faim.

D'autres seigneurs plus perfides encore dispersaient dans la campagne leurs sicaires déguisés en bergers, en chasseurs, en gardes forestiers; les traîtres s'approchaient des voyageurs et sous prétexte d'enseigner à ces imprudents la route qu'ils avaient

à suivre pour se rendre à la ville, ils les dirigeaient vers des marécages sans fonds, où ces malheureux trop confiants allaient s'enfoncer et où ils étaient alors dépouillés sans miséricorde. Plus souvent, les infâmes pillards se bornaient à disparaître avec chevaux et marchandises, laissant les victimes de leurs ruses au milieu des marais et des fondrières. Ces infortunés, en cherchant à se dégager des piéges où ils étaient tombés, ne faisaient qu'user le reste de leurs forces; la nuit les surprenait au milieu de ces efforts inutiles et ils périssaient de froid dans les eaux glacées ou devenaient tout vivants la pâture des animaux sauvages et des oiseaux de proie.

Sur les rivières et les fleuves, les dangers n'étaient pas moins grands. Si l'on y trouvait des ponts, ces seigneurs avides et cruels les fortifiaient aux deux bouts, de bastilles, de herses et de tours, de façon que l'on ne pouvait les traverser sans se soumettre à un péage exorbitant, ou à d'infâmes exactions à la suite desquelles les bagages, et quelquefois même les femmes et les enfants, étaient enlevés. Si les victimes étaient riches, on les retenait en otages pour ne les relâcher que contre d'énormes rançons. Là où il n'y avait pas de ponts, les bateliers du baron voisin louaient leurs barques aux passants, puis, dès qu'ils étaient au milieu du courant, ils se laissaient entraîner jusqu'au pied du château où les voyageurs étaient aussitôt dépouillés et faits prisonniers.

Ces dangers existaient dans tous les pays de l'Europe occidentale à cette époque, mais ils se rencontraient plus particulièrement en Moravie et en Silésie, ces provinces étant encore sauvages et très-éloignées du centre de l'empire. Aussi l'abbé Daufer, que ces cruautés et ces vexations révoltaient, se voyant seigneur de riches et vastes domaines, et se sentant assez fort pour imposer des lois, commandait-il souvent à ces insolents barons de laisser libres et sûres les routes et les communications, et s'opposait-il à leurs violences contre les voyageurs. L'Eglise, mère toujours tendre envers ses enfants, portait des peines très-graves contre l'iniquité de ces châtelains. L'excommunication attendait quiconque persécutait ou opprimait les passants, surtout lorsqu'ils se rendaient en pèlerinage au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, ou bien à Saint-Jacques de Compostelle en Galice, ou au

Saint-Sépulcre. C'était, pour cette époque, la seule garantie de sécurité que l'on eût en voyage.

A peine Daufer eut-il pris possession de son abbaye, qu'il défendit aux barons et aux vassaux liges du monastère, et cela sous peine de déchéance du fief, de tendre des piéges aux voyageurs; il commanda de plus qu'ils eussent à rendre la liberté aux prisonniers qu'ils pouvaient avoir et à leur restituer leurs montures, leurs gens et leurs biens. Auprès des barons séculiers, il se servit de l'intermédiaire de ceux d'entre ses religieux qui jouissaient de plus de crédit; et lorsque les négociations, les conseils et les prières avaient échoué, lui-même, à la tête de ses gens de pied et de ses cavaliers, allait assaillir les repaires et brigands, et en arracher les tristes victimes qu'ils renfermaient. Ce religieux, d'ordinaire si humble et si doux avec tout le monde, attaquait vaillamment les rebelles, et les assiégeait dans leurs forteresses : mangonneaux, balistes et béliers[1], faisaient alors leur office : échelles d'assaut et d'escalade, engins à ouvrir la brèche étaient employés sans scrupule, et les murs brisés lui ouvrant un passage, il s'élançait le premier dans la place.

Son premier soin était de voler aux prisons et d'arracher à ces sépulcres les malheureux qui y gémissaient retenus par de pesantes entraves, par des colliers de fer, par des ceintures et des chaînes scellées aux murailles.

Ces infortunés n'avaient plus rien d'humain, tant leurs membres étaient décharnés, leurs yeux caves, leur barbe hérissée, leurs cheveux longs et en désordre. Dans ces antres affreux, les uns avaient perdu l'usage de la vue, les autres sentaient leur chair tomber en lambeaux sous le frottement des fers. Ceux-ci étaient devenus difformes, obligés qu'ils se trouvaient de se courber sous la tension de la chaîne qui reliait leurs pieds à leur cou et ne leur permettait pas de se redresser; ceux-là se traînaient avec peine sur des jambes gonflées et raidies par l'humidité des souterrains où ils avaient été ensevelis. Telles étaient les prisons ou plutôt tels étaient les cachots des châteaux du moyen âge : de nos jours, nous en voyons encore les restes, et la seule vue nous fait frémir. C'est cependant au fond de ces abîmes que gémissaient,

(1) Machines de guerre en usage à cette époque.

pendant de longues années, de pauvres voyageurs dont le seul crime était de passer pour riches auprès des cruels, aux mains desquels ils étaient tombés, et qui espéraient tirer de leurs parents une forte rançon.

Daufer ne pouvait sans doute se proposer une œuvre plus sainte et plus belle : aussi les déclamateurs modernes qui, dans leur ignorance et leur avidité, ne cessent de crier contre les richesses de l'Eglise d'autrefois, ne savent pas ou ne veulent pas savoir avec quelle générosité les évêques et les moines employaient leurs trésors aux services des malheureux. Toutefois le digne abbé avait encore d'autres soucis non moins importants, poussé qu'il était toujours par sa droiture, son amour pour la justice, et son zèle pour la vérité.

Alexandre II venait d'être, à Rome, reconnu pour souverain Pontife de la sainte Eglise : cette élection déplaisait aux hommes sans principes. Sous prétexte qu'Alexandre avait été couronné sans le consentement de l'empereur, ils choisirent un antipape nommé Cadolaüs, intrigant sans foi et sans honneur, qui, soutenu par les troupes allemandes et lombardes, marcha sur Rome pour forcer le Vicaire du Christ à lui céder le trône.

Aussitôt que Daufer eut connaissance de la nouvelle calamité qui accablait l'Eglise, il écrivit à l'impératrice Agnès, pour la supplier, au nom de l'Agneau de Dieu, de ne pas souffrir que des méchants déchirassent la robe sans couture du Rédempteur et causassent un pareil scandale dans la chrétienté. Qu'elle voulût bien considérer qu'Alexandre, ayant été légitimement élu, était le seul pape véritable, et que quiconque était contre lui était contre le Christ, la sagesse de Dieu et la vérité éternelle. Il soutenait que Cadolaüs n'était qu'un intrus, qui s'était frauduleusement introduit dans l'Eglise par la fenêtre, et non par la porte : comme le loup se glisse dans le troupeau pour mordre et dévorer les brebis et les agneaux, ce larron perfide s'était glissé dans le troupeau du Seigneur. Il suppliait la princesse de prévenir le massacre sacrilége qui se préparait, d'écouter, dans la bonté de son cœur maternel, le sang des martyrs, les larmes des vierges, les prières des confesseurs, les cris, les gémissements, le désespoir de tous les chrétiens. Que c'était Dieu lui-même qui mettait l'épée à la main des princes pour la défense de l'Eglise, le soutien

des opprimés, la garde de la justice, la terreur de l'impiété... Que Dieu lui donnerait la force qu'il donna au bras de Judith, et que toute la chrétienté la saluerait, d'une commune voix, comme la gloire et le salut d'Israël.

Il ajoutait encore que si les murmures perfides des puissants mal intentionnés se faisaient entendre autour d'elle, il ne fallait s'en occuper non plus que du sifflement des serpents venimeux, mais, au contraire, reprendre courage plus vaillamment que jamais. Qu'elle fît ses efforts pour que le jeune Henri, l'espoir de l'empire, environné des fauteurs de l'antipape, ne méprisât pas les pasteurs légitimes, ou bien qu'à force de respirer l'air empoisonné de la désobéissance, sa foi deviendrait plus faible, son intelligence obscure, son cœur corrompu. Qu'une fois devenu homme, et monté sur le trône, il tomberait d'erreur en erreur, d'obstination en obstination, avec l'orgueil pour guide, l'avidité des biens de l'Eglise pour aiguillon, la tyrannie pour but et pour terme final la misère des peuples qui lui seraient confiés. Mais les larmes de l'épouse retombent brûlantes sur le Cœur du Christ qui l'aime et l'honore; Henri ne trouverait jamais la paix, parce que Dieu, qui se réserve de punir dans l'autre vie les péchés commis dans celle-ci, a le secret d'empoisonner, dès ce monde, les jours de ceux qui affligent sa sainte Eglise.

Les secrètes menées de plusieurs princes allemands, l'avarice et la dissolution de quelques ecclésiastiques, qui redoutaient la juste sévérité du pieux Alexandre à l'endroit de leur mauvaise conduite, tout faisait prévoir à Daufer que le cœur noble et droit de l'impératrice Agnès deviendrait le but de leurs intrigues. Cet homme de Dieu, s'élevant encore au-dessus de lui-même, par son zèle, réunit toute son énergie pour combattre sans relâche l'impie Cadolaüs, raffermir dans leurs principes les partisans d'Alexandre, ramener les égarés, fortifier les irrésolus, enflammer les tièdes, et instruire les ignorants. Il devint comme un mur d'airain pour les schismatiques, et soutint avec intrépidité les assauts de l'enfer entier qui semblait animer ces malheureux à la ruine de toute l'Allemagne et de toute l'Italie.

Daufer avait coutume de dire que lorsqu'une maison brûlait, il ne suffisait pas d'avoir la bonne volonté d'éteindre le feu et de se borner à gémir et se battre les flancs : qu'il fallait mettre la

main à l'œuvre, appeler au secours, apporter de l'eau de toutes parts, et la verser par torrents. Les grandes crises sociales ne manquent pas de pleureurs, de traînards, de prophètes de malheurs qui, les mains dans les poches, ne cessent de crier : « Malheur à nous ! Infortunés que nous sommes ! Le monde va tout de travers ! Il n'y a plus de remède !... » Ce n'est pas ainsi que les fourbes et les agitateurs se conduisent : doucement, à petit bruit, ils intriguent, se poussent, se ménagent ; ici ils attirent l'un, là ils se moquent de l'autre, ils flattent, promettent et menacent, ne se donnant ni trêve ni repos, qu'ils n'aient atteint leur but. Oui, sans doute, les peuples n'ont que de belles intentions, leurs âmes sont droites, mais ils ignorent les roueries des hommes, et c'est précisément par les apparences du bien et du vrai qu'on les fait tomber dans le mal et dans l'erreur. C'est aux chefs qu'il faut donc s'adresser ; ce sont eux qu'il faut éclairer, convaincre et persuader. Un seul chef vous gagne une armée, un seul chef vous en fait perdre une.

C'est avec des opinions si sages, si prudentes, que l'abbé Daufer parcourait les cours des princes, les diocèses des évêques, les cloîtres des monastères. Dédaigné ici, il s'adressait là ; rebuté dans un endroit, il était accueilli dans un autre ; chez les uns, il éveillait les remords ; chez les autres, la crainte ou le doute ; il invoquait la conscience chez celui-ci, il provoquait chez celui-là un juste mépris des ennemis de Dieu et de l'Eglise ; il trouvait pour tous des paroles d'encouragement, de reproche, de lumière ou de consolation, selon l'occurrence, et il en venait même, au besoin, à menacer franchement et librement les coupables des châtiments de la justice divine. Pendant tout le pontificat d'Alexandre II, Daufer ne prit pas de repos, et lorsque Cadolaüs, vaincu et poursuivi par les Romains, se fut à grand'peine réfugié dans le château Saint-Ange, le saint abbé sollicita vivement Godefroid de Lotharingie, de ne pas le laisser échapper. Il y réussit pourtant, mais Daufer le poursuivit encore par la parole et par ses écrits.

Un homme d'un cœur aussi haut et d'une activité pareille pouvait et devait craindre de se créer des ennemis de tous côtés. Et cependant, il poursuivait son chemin avec intrépidité, se servant toutefois de ces moyens qu'un soldat sage et discret ne

rejette pas, méprisant les mauvais, attaquant ses ennemis en face, se défiant, autant que possible, des traîtres, et mettant, en toutes choses, une confiance illimitée dans la divine Providence, qui veille si tendrement sur ses serviteurs fidèles. Il en eut souvent des preuves flagrantes : un jour, il tomba au milieu d'une troupe d'assassins qui l'attendaient pour lui donner la mort, et qui ne le reconnurent pas. Une autre fois, il avait déjà le poignard sur la gorge ; il fut délivré sans savoir comment. Souvent, il traversa des contrées peuplées de ses plus cruels ennemis, entendit mettre sa tête à prix, vit la récompense promise à tout homme qui livrerait Daufer, mort ou vif, et il ne rencontra jamais de traître.

Une fois entre autres, il se rendait à Rottenstein : escorté de douze hommes d'armes, il arriva, sur le soir, dans un village qui avait une bonne hôtellerie. Il voulut en profiter, pour faire rafraîchir ses gens et leurs chevaux ; il leur dit de mettre pied à terre et de se reposer, tandis qu'il continuerait sa route seul, jusqu'au monastère de Prémontrés, que l'on voyait sur la colline à deux milles environ de cette bourgade. L'aubergiste lui fournit une humble monture, et l'abbé sans valise, ni manteau, ni armes d'aucune espèce, se mit paisiblement en route. Il avait fait un mille à peine, qu'un nuage noir se montra au sommet de la montagne ; chassé par un vent violent, le nuage s'étendit et finit par se résoudre en une pluie torrentielle, qu'accompagnaient des éclairs et des coups de tonnerre redoublés. L'abbé pressa le pas de son cheval, afin de gagner l'abri que lui offraient les ruines d'un château dévasté par les Hongrois à l'époque de leurs invasions. Le lecteur qui sera allé de Vellétrie aux restes du vaste château de Nympha, au pied de la roche élevée qui sert de base à l'antique cité de Norma, peut, en se rappelant ce site, se faire une idée de celui que traversait Daufer.

Les tours et les murs de la forteresse étaient encore tout entiers, mais l'intérieur n'offrait, aux yeux, que décombres d'église, de maisons et d'édifices publics ; au milieu de ces débris, l'ortie, le chardon et la ronce s'étaient frayé un passage : des crevasses, des murs éventrés, le lierre et le liseron sauvage laissaient pendre leur mélancolique verdure, qui ajoutait à la désolation de ce lieu. Un petit ruisseau coulait un peu plus bas, et mettait en mouve-

ment la roue d'un pauvre moulin. Le monastère était encore éloigné, et d'ailleurs la pluie tombait trop violemment. L'abbé se résolut à gagner un édifice crénelé, sous la porte duquel, à son grand étonnement, il trouva une sorte de taverne; il mit pied à terre, et attacha son cheval sous un hangar voisin. L'hôte vint à sa rencontre, et, de l'air le plus gracieux qu'il put prendre, l'invita à entrer dans la cuisine, où flambait un grand feu. Cet homme était, selon l'usage du temps, entièrement vêtu de cuir; une large ceinture de peau de buffle entourait sa taille épaisse; à cette ceinture pendait un long coutelas et un acier à aiguiser la lame, qui s'émoussait sous les énormes tranches de mouton, qu'il taillait pour ses convives; sa barbe touffue était hérissée, et ses cheveux longs et durs luisaient sous les onctions de graisse qu'ils avaient reçues. Toute sa physionomie annonçait un coquin fieffé.

Tandis qu'il se séchait, Daufer découvrit, assis autour d'une dable de chêne, une demi-douzaine d'hommes de mauvaise mine, casqués et cuirassés, dont les lances et les rondaches étaient déposées contre le mur, et qui mangeaient avidement, en s'abreuvant à une large cruche de bierre.

— Allons, hé! camarade, dit d'une voix enrouée l'un de ces hommes au tavernier, dépêchons, et tôt : cette nuit nous partagerons la somme. Ce sont quarante deniers d'argent, que nous donnera le baron, si nous lui portons la tête de ce Daufer. Il y en aura six pour chacun de nous, et quatre pour toi. Allons! à boire!

— Mais, imbécile, tu comptes sans ton hôte. Daufer n'est pas encore arrivé; et, d'ailleurs, il est accompagné de douze porteurs de lances bien armés... Nous ne sommes que six.

— Que la fièvre te serre, bélitre! Et l'hôte et ses garçons, les comptes-tu pour rien? Ou il viendra ici, et il y couchera; et l'hôte a, là-haut, une chambre, qui a une jolie trappe, où d'autres ont déjà passé... tu m'entends... Ou il passera son chemin, pour se rendre tout droit au monastère, et notre sentinelle est là-haut, qui fait le guet à un mille à la ronde. Nous nous mettons en embuscade, parmi ces ruines, que nous connaissons bien, et de là deux d'entre nous suffisent pour éventrer vingt hommes, avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître. Laisse-le venir seule-

ment, et nous l'accommoderons comme il le mérite, cet oiseau de mauvais augure qui voyage avec sa besace, toujours garnie d'excommunications et d'interdits... Un pareil coup n'est qu'un jeu pour des gaillards de notre trempe.... Mangeons bien et buvons mieux.

— Ohé! là-bas!... l'homme au feu!... cria un bandit, l'as-tu rencontré ce coureur de nuit?

— De qui parlez-vous? demanda Daufer.

— Du loup, répondit un autre qui, plus avisé que ses compagnons, s'était aperçu de l'imprudence.

— Non, reprit Daufer, je n'ai vu de loup d'aucune espèce.

— Tant mieux pour toi et pour nous, murmura l'hôte.

L'abbé, voyant que la pluie s'était apaisée, paya son écot, reprit sa monture, et, la pressant un peu, tout en bénissant le Seigneur qui l'avait tiré de ce mauvais pas, il atteignit le monastère à la nuit tombante.

VII. — LES EMBUCHES.

Tandis que ces événements arrivaient à Pandolfe, à cause de sa fille, dont Ottocar avait résolu d'obtenir la main malgré tous les obstacles, la pauvre enfant vivait tranquille, sans se douter des malheurs qui la menaçaient. Son humeur douce, affable et gaie, la rendait chère à toutes ses compagnes qui, avec l'instinct de la jeunesse, devinaient tout ce que cette jeune âme renfermait de sentiments affectueux et fraternels à leur égard. Elles la regardaient même comme une conseillère prudente, une protectrice, et cela sans aucune difficulté, tant sa supériorité était reconnue, tant la sagesse et la charité se révélaient, chez elle, par ses regards, sa physionomie, ses actions et ses discours.

Yolande était l'agneau d'or qui reliait, les unes aux autres, toutes ces inclinations, ces humeurs, ces affections variées. Elle avait le talent de trouver, dans chacune de ses compagnes, ce côté heureux du caractère, qui peut s'accorder, s'entendre, s'harmoniser avec les natures les plus difficiles. Cette précieuse qualité

lui conciliait la confiance générale, et ses maîtresses elles-mêmes savaient en tirer avantage dans l'intérêt commun. Yolande avait, entre autres vertus, celle qui rend une jeune fille si estimable, je veux dire la fidélité à garder scrupuleusement le secret d'une amie, l'adresse de se faire toute à toutes sans sévérité, mais aussi sans flatterie, et tout en conservant une noble franchise. Là où elle voulait bien intervenir, on était sûr de voir les adversaires, quelquefois au moment d'éclater, se calmer tout à coup, s'accommoder, et la paix et la concorde se rétablir aussitôt.

C'est par là qu'elle s'était rendue, sans le vouloir, l'âme de ce petit univers. Elle conduisait les affaires, proposait les jeux, et était l'interprète des désirs de ses compagnes auprès des maîtresses. Elle savait aussi profiter adroitement de son influence sur les pensionnaires, pour obtenir d'elles plus de soumission au règlement de la maison et d'obéissance aux ordres de l'abbesse. Par là, la régularité était plus entière et plus facile, les résultats des études plus satisfaisants, à la grande joie des religieuses, cela va sans dire. Il ne faut pas croire qu'Yolande, chargée qu'elle était d'un rôle si sérieux et si difficile, perdit quoi que ce fût en amabilité; nullement. Dans certaines âmes d'élite, il y a de ces qualités tellement séduisantes que tout en elles, jusqu'à leur silence même, a de la grâce, plaît, attire la confiance et commande l'affection.

Par une belle après-dînée que le folâtre essaim se jouait sous les arbres du jardin, Swatiza la bohémienne se présenta au monastère, portant sur son dos son petit magasin de babioles et de bijoux. Elle fit demander la sœur Cunégonde, et, prenant un air de componction et de modestie :

— Ma sainte et aimable sœur, lui dit-elle, je viens de bien loin, et je vous apporte des choses qui ont l'air de sortir du paradis : mais ce sont choses saintes et sacrées, et je n'oserais les toucher avec mes mains profanes ; c'est tout au plus si celles d'un prêtre sont assez pures pour cela. Mais les vôtres, ma sœur, celles de l'épouse du Seigneur, que ne peuvent-elles point toucher, ces mains virginales? Tout, jusqu'aux calices sacrés et aux saintes palles. Quant à nous, mettons-nous vite à genoux, tandis que la chère sœur Cunégonde ôtera la première enveloppe du sac qui contient les précieuses reliques.

Et ce disant, elle tira d'une poche de cuir un petit paquet recouvert de toile, sous laquelle se trouvait un sachet de taffetas cramoisi.

Pendant que la crédule Cunégonde ouvrait la poche de cuir, Swatiza se courbait jusqu'à terre en signe de profonde vénération : elle se tint dans cette posture jusqu'à ce que le sachet de taffetas fût ouvert, et que ce qu'il contenait fût exposé. Or, ce contenu était une vingtaine de grains de la grosseur d'une olive environ, et de couleur foncée.

— Que sont ces grains-là? demanda la sœur.

— O ma douce sœur, répondit Swatiza, en relevant la tête, c'est bien la plus sainte chose que vous autres, filles de Saint-Benoît, puissiez avoir sur la terre. Ces grains-là!... savez-vous de quoi ils sont faits? Hé bien, je m'en vais vous le dire. Et là-dessus elle se prosterna jusqu'à terre. Ces grains ont été tournés avec la béquille de Saint-Benoît, avec cette béquille dont il se servait, lorsqu'il fut devenu vieux et sur laquelle il s'appuyait. Quel trésor! dame Cunégonde! Ce Fulde, un moine, (je rougis de le dire), voulut me les acheter pour vingt marcs la pièce; mais je le réprimandai vertement de sa simonie et lui dis, en le regardant de travers : « Vilain simoniaque que vous êtes, fils de Bélial, sont-ce là des objets de commerce? » Et je ne voulus pas lui en donner un seul. Je les gardais pour vous, pour vous seules et pour votre monastère, où ces grains ne peuvent manquer d'attirer toutes les bénédictions célestes. Eh! vite, ma sœur, remettez-les dans l'enveloppe; l'air même n'est pas digne de les effleurer : donnez-en un, je vous prie, à dame Eriberte, et un autre, à dame Alimburge. C'est par un vrai miracle, qu'ils sont en mes mains. Oh! que saint Benoît est un grand saint. Figurez-vous donc que je passais un soir dans la Forêt Noire : la nuit approchait, quand un gémissement long et sourd retentit au plus profond du bois. Je me dirigeai vers l'endroit d'où il partait, et j'arrivai à une petite clairière où s'élevait une petite cabane ombragée de quelques sapins. Sur le seuil était étendu un vieillard à demi-évanoui, c'était lui qui poussait des plaintes lamentables. Je lui demandai aussitôt ce qu'il avait : « Hélas! ma chère fille, me dit-il, ne voyez-vous pas que j'ai la jambe gauche déchirée? Ce matin, pendant que j'étais occupé à bêcher mon jardin, un ours énorme et furieux

se jeta sur moi, me laboura l'épaule de ses griffes aiguës, et de ses dents cruelles m'enleva les chairs de ma jambe. Je jetai vainement de grands cris arrachés par la douleur, puis je me traînai jusqu'ici comme je pus, mais alors les forces me manquèrent. Je vous en supplie, ma bonne fille, aidez-moi à gagner ma pauvre couche, j'y rendrai sous peu le dernier soupir sans nul doute, car la nature est vaincue chez moi par la souffrance. » Je le soulevai de terre, et l'aidai à atteindre son humble lit de paille. Ces efforts l'épuisèrent, et comme il sentait la mort s'approcher à grands pas : « Bonne fille, me dit-il, je sens que je m'en vais, mais je veux, avant de rendre mon âme à mon créateur, je veux reconnaître votre charité. Voyez-vous une boîte suspendue au-dessus de cette tablette? Apportez-la-moi. » J'obéis, et quand il l'eut ouverte de sa main mourante : « Voyez-vous ce sachet, ma fille? Il contient quelques grains merveilleux qui furent faits de la béquille de saint Benoît. Ils ont été longtemps conservés avec soin dans la célèbre abbaye de Frising, à l'époque où les Hongrois dévastaient la Bavière, et mettaient tout à feu et à sang. Ils venaient de piller et de brûler la fameuse abbaye et son église, lorsqu'un saint religieux, échappé au massacre, qui était revenu pour pleurer sur les débris de son ancien séjour, crut voir au milieu des ruines et des cendres fumantes le petit sachet de soie rouge que vous tenez en main. Il le ramassa, l'ouvrit, et, à sa grande surprise, trouva intacts les grains qu'il contenait ainsi qu'un parchemin sur lequel étaient indiqués le nom de l'abbé du Mont-Cassin qui avait fait ce présent à l'abbaye de Frising et l'époque où cette rare faveur avait été accordée. Vous dire comment ce trésor est aujourd'hui entre mes mains serait trop long... recevez-le des miennes, faites-en grand cas et puisse-t-il vous attirer toutes sortes de bénédictions. Celui qui l'aura en sa possession, possèdera un trésor inestimable, et ne pourra sentir les atteintes du feu. » Ainsi parla le vieillard, puis il expira. Hé bien! sœur Cunégonde, est-ce là un miracle? Celui qui porte ce sachet ne peut être brûlé. Puissions-nous, du moins, brûler de l'amour de Dieu!...

Comme nous l'avons dit, sœur Cunégonde était crédule, elle prit les grains avec respect, tenant déjà Swatiza pour une sainte, et aurait volontiers baisé le bas de sa robe. C'est qu'à cette époque de foi vive et simple, il était facile d'abuser de la crédulité du

peuple. Des imposteurs colportaient çà et là de fausses reliques pour en faire un commerce honteux : vainement les Souverains Pontifes, sentinelles vigilantes d'Israël, recommandaient-ils aux fidèles de ne point se fier à ces trompeurs effrontés, et de ne tenir pour véritables et saintes, que les reliques qui étaient revêtues du sceau du Saint-Siége, de celui des Légats *à Latere* ou de celui des Évêques. Aussi les protestants n'ont-ils pas manqué de rendre l'Eglise, et cela bien à tort, responsable de ces abus; ils l'ont accusée de se jouer de la bonne foi des fidèles dans les reliques des saints, tandis qu'au contraire, elle s'est toujours montrée, à cet égard d'une sévérité qui a paru outrée aux hommes éclairés. Mais la calomnie n'a pas moins prévalu. Ces protestants, qui, de nos jours, achètent, à grands frais, comme étrusques, grecs ou romains, des bronzes ou des vases *antiques*, fabriqués hier dans les ateliers de Naples et de Rome, et qui les emportent en Angleterre ou en Allemagne, comme des objets sans prix de Porsenna, de Périclès et de Scipion, s'emportent contre l'Eglise romaine, dont ce n'est pas la faute, parce que quelques gens de bien du moyen-âge tenaient pour des reliques, des objets que des charlatans leur avaient donnés, comme saints, ou ayant été rapportés de la Terre Sainte par les Croisés.

Dès que la bohémienne eut vu sœur Cunégonde prête à tomber en extase spirituelle à l'endroit des grains miraculeux, elle sourit agréablement, et d'un air insinuant :

— Sainte petite Sœur, lui dit-elle, vous serait-il permis de me conduire auprès de vos belles demoiselles. J'ai ici beaucoup de jolies petites choses qui font plaisir à voir, et vous le savez, les jeunes filles sont curieuses de ces bagatelles. Allons, ma révérende Mère, faites-moi cette faveur.

Sœur Cunégonde la mena au jardin et dès que les pensionnaires eurent reconnu celle qui l'accompagnait :

— Voici Swatiza! s'écrièrent-elles toutes, voici Swatiza! Oh! Swatiza, que nous apportez-vous de beau? d'où venez-vous? Avez-vous des aumônières de velours? Avez-vous des bracelets? Avez-vous des ceintures et des rubans? Allons, vite, la mère, montrez-nous tout cela.

Swatiza avança le menton, cligna de l'œil, plissa les lèvres et de la main leur envoyait des baisers.

— Mes chères jouvencelles, leur disait-elle, vous n'avez jamais rien vu de plus beau, de plus riche, de plus admirable que ce que je vous apporte. Voici des escarcelles de damas brodées en Bourgogne, des bijoux montés à Venise, une ville placée au milieu de la mer comme une perle dans sa coquille : des réseaux d'acier de Milan, des anneaux de toute espèce arrivés de Grenade, des draps de Trébisonde, des ceintures de Tartarie, des tissus de Golconde, des dentelles d'Anvers, des toiles peintes d'Arménie, des miroirs d'Amalfi, des émaux des Pyramides d'Egypte.

— Qu'est-ce que ces Pyramides d'Egypte?

— Ignorante! ce sont des princesses turques qui portent des pantalons de mousseline longs, larges et traînants.

— En vérité!... des femmes en pantalons? Avez-vous vu cela, Swatiza?

— Mille fois, au pays des Sarrasins, quand je visitai le Saint-Sépulcre.

— Et Grenade, où est-ce?...

— Au pays des Maures, de l'autre côté de la mer...

— Et Milan?...

— C'est bon, c'est bon, babillardes.

Quand la bohémienne eut fini d'étaler sur une table son magasin de séduction, toutes les jeunes filles s'empressèrent autour d'elle, comme un essaim d'abeilles prêt à essaimer; l'une prenait un objet, l'autre en louait un autre; celle-ci se mirait, celle-là essayait un bracelet, se passait au doigt un anneau, approchait un collier de son cou; beaucoup avaient plus de désir que d'argent, toutes demandaient les prix de tout, et lorsqu'elles le savaient, elles baissaient les yeux, pinçaient les lèvres, inclinaient la tête et s'entreregardaient, comme pour se dire :

— J'en ai bien envie, mais mon escarcelle est vide.

Les plus hardies disaient :

— Swatiza, mes parents vont m'envoyer de l'argent, fais-moi crédit, je te paierai plus tard.

— Mes belles, répondait la rusée, je ne suis qu'une pauvre femme, et, sans argent comptant, je ne puis rien me procurer. Savez-vous ce qu'il faut faire?

Et là-dessus elle baissait la voix.

— Si vous avez quelques jupes, chemises ou voiles, faites-en un paquet et remettez-le-moi en cachette, vous aurez une bague ou un bracelet en échange.

C'est ainsi que l'indigne femme leur apprenait à voler pour se procurer leurs fantaisies. Tout en dupant ces pauvres enfants, Swatiza cherchait Yolande de tous ses yeux. Elle l'aperçut auprès d'un rosier qu'elle dépouillait de ses plus belles fleurs. Abandonner ses marchandises aux pensionnaires, s'approcher du rosier et faire mille amitiés à Yolande fut l'affaire d'un instant.

— Heureuse, bienheureuse jeune fille, lui dit-elle, qui vous occupez de bagatelles, tandis que la fortune pleut à vos pieds. Voyez-vous cette couronne en filigranes, constellée de pierreries? Voyez-vous ce bracelet d'or avec cette escarboucle au milieu? Cette pierre jouit d'une étrange propriété, elle brille la nuit comme une étoile; elle vaut seule le prix d'une ville. Cette ceinture semée d'émeraudes et de rubis est digne d'une impératrice : ces trois objets sont à vous. Un prince vous les offre....

Yolande regardait fixement la bohémienne sans dire mot. Swatiza s'animant continua :

— Vous me regardez là, toute stupéfaite. Sachez, ma fille, sachez qu'Ottocar, Margrave de Brunn, veut demander votre main. Il m'envoie pour vous prier d'accepter ce léger présent. Oh! chère Yolande, quel beau sort vous est réservé! Ottocar, vous le savez, est le plus riche et le plus puissant seigneur de la Moravie, et le vieux duc l'a fiancé à sa fille Gisèle, qui lui apporte en dot plusieurs villes et châteaux. Et pourtant, il vous préfère à toutes les princesses d'Allemagne et de Bohême : il veut vous élever, vous une étrangère, au rang de marquise de Brunn, et vous couronner sous ce titre. Hé bien! qu'en dites-vous? Parlez! quelle réponse dois-je porter au sire? Que vous êtes heureuse, contente, n'est-ce pas? Que vous le remerciez de ces présents, et que vous vous rendez à ses vœux. Laissez-moi faire seulement, chère Yolande, je vais le combler de joie, en lui disant de votre part....

— De ma part, interrompit fièrement Yolande, vous lui direz, Swatiza, que je ne suis qu'une pauvre fille du peuple, et que je ne puis aspirer à la main d'un puissant seigneur. Que j'ai encore mon père, et que c'est à lui, non à moi, de règler mon établis-

sement selon sa condition. Que je ne puis, que je ne dois, accepter aucun don, sans l'agrément de l'abbesse, parce que je me déshonorerais par là.

— Oh! folle et imprudente fille que vous êtes! Ottocar est-il donc un parti à rejeter? Cessez de tenir de pareils discours. Prenez ces riches présents, et ne laissez point échapper l'occasion : une fois perdue, la retrouve-t-on jamais?... Dites-moi, du moins, que vous réfléchirez, qu'en attendant vous agréez ses présents, et l'offre qu'il vous fait de sa main.

Yolande se trouvait dans une de ces épreuves qui n'arrivent que trop souvent aux jeunes filles vertueuses égarées par la ruse, et entourées de trahisons. Mais ces âmes pures, bien que simples, innocentes et inexpérimentées, reçoivent de Dieu de telles lumières, qu'elles prévoient presque instinctivement les piéges qu'on leur tend, et finissent par en sortir d'un pied franc et léger. Et en effet, malheur à elles, si elles hésitaient à fuir. Le lacet qu'on cherche à leur jeter est souvent si ténu, que si, au lieu de le couper hardiment, elles veulent le défaire et le dénouer, il se resserre, s'attache et se noue à leurs pieds, de telle façon, qu'il n'y a plus d'espoir de le rompre. Yolande, devinant les projets de la bohémienne, les renversa d'un seul mot : elle lui répéta de nouveau, que sans le consentement de son père, et celui de l'abbesse, elle ne voulait pas continuer à écouter ses propos, et s'éloignant, elle alla rejoindre ses compagnes.

Cette fois, la corruptrice fut vaincue, et elle demeura seule avec sa honte. Elle sortit du monastère, la tête basse, et se dirigea sur Brunn, pour remplir auprès du Margrave, la pénible mission dont elle était chargée. Celui-ci ne l'eut pas plus tôt aperçue :

— Hé bien, Swatiza, lui cria-t-il de loin, quelle réponse apportes-tu?

— La meilleure du monde, reprit-elle, si vous savez être homme.

— Tire-moi d'inquiétude et dis-moi si Yolande a fait bon accueil à mes présents?

— Comme toutes les jeunes filles, elle a commencé par faire des difficultés, en disant qu'il fallait que le sire de Brunn s'adressât à son père... Or, ce père n'est pas un idiot, j'aime à le croire,

et aux premiers mots que vous lui direz, il sera transporté de joie..

A l'embarras qui régnait dans les réponses de la sorcière, Ottocar sentit la colère s'emparer de lui. Il la regarda de travers :

— Et de mes présents, lui dit-il, qu'en est-il advenu? Les a-t-elle acceptés de bonne grâce? A-t-elle essayé le bracelet? Et la couronne et la ceinture?

— Messire... c'est que... vous voyez bien... seigneur... les jeunes filles sont ainsi faites, elles meurent d'envie d'une chose et ne le laisseraient voir pour rien au monde. Une fois qu'elles ont pris le parti de mettre leur père en avant, elles font semblant d'y tenir, mais...

— Mais... mais... la peste t'étouffe, gibier de potence. Je ne sais ce qui m'empêche de t'écorcher vive, vieille scélérate.

Et en disant ces mots, il tourmentait le manche de son poignard. En voyant la tempête qui la menaçait, Swatiza s'écria :

— Hé! pitié de moi, messire. Envoyez chercher le père, et vos désirs s'accompliront.

— Le père... le père..., reprit Ottocar en se calmant un peu, il a quitté Znaïm et l'on ne sait où il se rend; mais ce qui m'intrigue le plus, c'est de ne pouvoir découvrir comment il a appris que j'avais placé plusieurs de mes gens sur sa route pour s'emparer de lui, me l'amener et le forcer ainsi à céder à mes desseins. Mes émissaires m'ont raconté, et ils le savaient de bonne source, que Pandolfe s'était mis en chemin pour venir chercher Yolande et l'emmener dans quelque pays éloigné; mais au milieu du voyage, il changea de dessein et tourna bride, si bien qu'au lieu de lui, mes vaillants n'ont trouvé que les soldats de l'abbé Daufer avec lesquels ils ont eu maille à partir, et non à leur avantage, car plusieurs y sont restés, les autres ont pris la fuite. Tu vois donc bien, malheureuse, que Pandolfe m'étant échappé, je ne pourrai jamais obtenir la main de sa fille.

— N'est-ce que cela? reprit l'astucieuse créature. Quelques-uns de vos fidèles ne peuvent-ils se rendre au monastère et porter à la fille un consentement simulé de la part de son père?

Le stratagème plaisait assez au jeune homme et il y applaudit, bien qu'il lui parût difficile à exécuter. Toutefois, poussé par le démon, il dit à la bohémienne :

— Il faudrait du moins avoir sous la main quelque objet qui eût appartenu à Pandolfe, afin de pouvoir le montrer à Yolande, si elle hésitait à croire que ce message vînt de son père; aurais-tu l'adresse de te procurer quelque chose?

— S'il s'est éloigné de Znaïm en toute hâte, ce ne sera pas difficile. Laissez-moi le temps de m'introduire dans la maison qu'il y occupait; j'y trouverai bien quelque objet qu'il y aura oublié ou mis de côté pour le retour. Bornez-vous à chercher un homme capable de bien jouer le rôle de faux messager, je me charge du reste.

Cependant Yolande avait bien d'autres pensées. Après avoir quitté brusquement Swatiza, elle alla trouver l'abbesse Théotberge et lui raconta de point en point la démarche que le Margrave de Brunn avait tentée auprès d'elle, les riches présents qu'il lui avait envoyés. A cette révélation, Théotberge la regardant avec affection, lui dit :

— Hélas! ma chère fille, le Seigneur vous réserve de dures épreuves, je le crains, mais soyez sûre que sa main puissante vous défendra de tout malheur : les saints anges vous porteront plutôt eux-mêmes de leurs propres mains avant de permettre que les mauvais desseins d'Ottocar, son humeur impérieuse et la colère que votre refus excite en lui, deviennent la cause de votre ruine. Yolande, vous le savez, j'ai pour vous les sentiments d'une mère tendre, souffrez que je vous fasse une question que la prudence et la délicatesse m'ont défendu de vous poser jusqu'ici. Dites-moi franchement, répondez loyalement et ne doutez pas de ma fidélité à conserver votre secret d'une façon inviolable, je vous le jure : Pandolfe, votre père, vous a-t-il découvert votre véritable origine?

A cette question subite et imprévue, Yolande baissa les yeux en rougissant un peu, et répondit :

— Ma mère, je me suis toujours crue la fille d'un simple vassal : cependant, il faut vous l'avouer, la dernière fois que mon père est venu me voir, il m'a prise à part, si-vous vous le rappelez, et pendant que vous vous entreteniez avec ma mère, il me dit, en tenant ma main dans les siennes : « Ma fille, vous êtes arrivée à un âge où je puis confier à votre raison et à votre tendresse un secret que je vous ai caché jusqu'ici; le trahir peut me

coûter la vie, songez-y. Vous saurez donc, ma chère Yolande, que j'ai, jusqu'à ce jour, dissimulé mon rang. Je ne suis pas de ce pays : je suis le comte de Groningue, et souverain de cette belle contrée; votre mère est fille du Landgrave de Hesse, maître de vastes états. Le Margrave de Brandebourg, naguère partisan de Cadolaüs, comme il l'est encore aujourd'hui de Guibert de Ravenne, a juré ma perte, parce que j'ai embrassé jadis le parti d'Alexandre II, de même que je soutiens de nos jours les intérêts de Grégoire VII, vicaire de Dieu ici-bas. Tel est le véritable motif de la guerre qu'il m'a déclarée, guerre dans laquelle je remportai les premiers avantages, bien que mon armée fût inférieure à la sienne. Mais dans un autre engagement, le sire de Dessau m'ayant pris en traître, je fus blessé dans la mêlée, et de plus je devins prisonnier du Margrave. Le courage héroïque de votre mère et sa tendresse dévouée me firent recouvrer la liberté. Mon frère Guinigise tint, en mon absence, les rênes du gouvernement, mais l'empereur et d'autres princes allemands qui favorisaient l'antipape, blessés de ma fidélité au Saint-Siége, aidèrent le Margrave de Brandebourg à m'arracher la couronne et à s'emparer de mes états. Vous le voyez, ma fille, tant que les circonstances ne deviendront pas meilleures, tant que l'empereur, revenu à des sentiments chrétiens, ne se sera pas réconcilié avec le saint pape Grégoire VII, la prudence ordonne que je vive caché afin de vous conserver l'héritage de vos aïeux. J'ai confiance en Dieu; c'est pour sa justice que je souffre ces peines : j'espère qu'il n'est pas loin le jour de la délivrance et de la consolation. »

Yolande cessa de parler; alors l'abbesse la prit dans ses bras, et la pressant contre son cœur :

— Oh! que jamais, lui dit-elle en pleurant, que jamais les espérances de Pandolfe ne soient déçues par les revirements de la fortune et les vicissitudes des temps! Votre père, ma chère fille, est un confesseur du Dieu vivant dans la personne de son Vicaire : or, celui qui souffre pour la justice sera élevé et glorifié dès ce bas monde, selon la mesure des peines et des humiliations qu'il aura endurées, parce que Dieu est la fidélité et la vérité éternelle, et qu'il a promis que ce serait ainsi. Quant à vous, mon enfant, vous qui êtes née dans l'exil, vous qui fûtes nourrie du pain des larmes, vous trouverez encore d'heureux jours, et

vous mourrez sur le trône. Ottocar ne serait pas indigne de vous, s'il était vertueux ; si, au lieu de vous tendre lâchement un piége, il vous avait franchement demandée à votre père, ainsi que l'eût fait tout loyal chevalier, bien qu'à vrai dire Pandolfe lui eût toujours refusé votre main, Ottocar étant déjà fiancé à Gisèle, fille du duc de Moravie. Je prierai, et je ferai prier pour vous, ma fille. En attendant, attachez-vous à Dieu plus solidement que jamais : approchez-vous souvent de Jésus dans le sacrement de son amour, car la victoire, en pareille circonstance, ne s'obtient que par la prière.

Le même jour où Swatiza avait eu avec Ottocar l'entretien que nous avons rapporté, elle se rendit à Znaïm et s'empressa d'y faire des connaissances, grâce à ses marchandises : elle se faufilait dans les maisons, causait avec les femmes, leur offrait de bons marchés à conclure, donnant presque pour rien une partie de son assortiment. Aussi, en moins de trois jours, sut-elle se faire des amis de tous les gens qui pouvaient lui donner des renseignements sur Pandolfe : elle ne parvint cependant à découvrir que peu de chose. Une nuit, disait-on, les voisins entendirent un grand bruit de chevaux, et, le jour suivant, sa femme et lui avaient disparu. Ayant néanmoins réussi à découvrir la maison qu'avait habitée Pandolfe, elle s'introduisit auprès de la vieille femme qui en avait la garde, et par de petits présents d'épingles, d'aiguilles, de ciseaux, de miroirs, elle gagna sa confiance à ce point qu'elle en obtint de pouvoir visiter le logis. La pauvre femme, sans concevoir le moindre soupçon, la fit entrer, et Swatiza put s'assurer de la précipitation avec laquelle avait eu lieu le départ de Pandolfe : il n'avait rien emporté de ce qui pouvait contrarier un voyage rapide. Les meubles étaient tous à leur place : lui et sa femme chevauchaient en vrais pèlerins. Vainement Swatiza chercha-t-elle un cachet, un anneau dont elle put s'emparer, elle ne trouva rien de ce genre, et dut changer de batteries. Elle se trouvait précisément dans un réduit voisin de la chambre de Pandolfe : un petit lit, un dressoir, une statuette en ivoire, représentant Notre-Dame, en étaient le seul ameublement.

— C'est ici, dit la vieille, c'est ici la chambre d'Yolande, la fille de Pandolfe, lorsqu'elle était enfant. Elle est en ce moment au

couvent de Brunn, et sa mère, qui l'aime tendrement, a tout conservé ici dans l'état que vous voyez, comme si sa fille y habitait encore.

Swatiza n'en voulait pas davantage : aussi, pendant que sa compagne ouvrait la porte, la bohémienne saisit la statuette d'un mouvement rapide et sortit aussitôt. Une fois libre, elle fit un paquet de ses marchandises, et reprit en toute hâte la route de Brunn. Ottocar l'y attendait avec impatience.

— Et maintenant, lui dit-elle, en lui montrant l'image sacrée, maintenant il faut profiter de cet objet : il est connu d'Yolande, et depuis son enfance.

Ottocar fit appeler aussitôt l'un des deux magiciens espagnols dont nous avons parlé, gens trop prompts malheureusement à lui obéir en tout. Il lui commanda de revêtir l'habit et l'apparence d'un moine de Cluny, puis de se rendre auprès d'Yolande, et de l'exhorter, au nom de son père, à lui accorder sa main.

Le fourbe qui, contrairement à l'usage d'alors, portait une longue barbe pour se donner l'air et la majesté d'un philosophe, la peigna soigneusement et la divisa en deux longues mèches : il se lava le visage avec le suc de certaines herbes qui le rendit pâle et défait, endossa le froc blanc à large capuchon, puis, ainsi fait, il prit le chemin du monastère. Il se présenta à la porte du couvent, d'un air pieux et modeste, puis, au nom de Pandolfe, demanda à voir Yolande et à lui parler. La tourière en avertit l'abbesse qui fit appeler la jeune fille, lui parla du moine, et l'accompagna au parloir. A la vue de Théotberge, l'imposteur se troubla, mais reprenant bientôt son assurance :

— Très-révérende Mère, dit-il, je suis de l'abbaye de Cluny. Notre saint abbé, successeur du célèbre Odilon, m'envoie en Pologne, pour y fonder un monastère de notre ordre. Je me suis arrêté quelques jours au couvent de Znaïm auprès du vénérable Daufer, pour me remettre des fatigues du voyage. J'ai appris là que Pandolfe était depuis plusieurs années établi en ce lieu. Or, je suis un vieil ami, un compagnon d'armes de Pandolfe, j'ai passé ma jeunesse avec lui à la cour de Henri II ; nous avons fait ensemble les guerres d'Allemagne et d'Italie, où il se signala par sa valeur. Mais enfin Dieu, par son infinie miséricorde, daigna me montrer la vanité du monde. La réputation de l'abbé Odilon

étant venue jusqu'à moi, je quittai la cour, j'abandonnai les armes, et je me mis à servir Dieu dans la pauvreté, l'humilité et la mortification. Quelques années après ma profession, notre supérieur m'envoya en Gothie et en Norwége, pour répandre la foi de Jésus-Christ : j'habitai longtemps ces contrées. Plus tard, je passai les mers, en compagnie de quelques prêtres, pour travailler à la conversation de la froide Islande, qui est l'ancienne Thulé. Hélas!... ma vénérable dame, quel pays! quelles mers! Là, règne pendant six mois une nuit profonde : le jour du midi ressemble au dernier crépuscule d'une soirée avancée ; pendant les autres heures, la nuit est si complète, qu'il faut de la lumière pour dîner comme pour souper, au lever comme au coucher, à l'église comme au marché, au chœur pour Matines comme pour Tierce. Et les lumières que l'on emploie ne sont que des branches de pin enflammées ou des étoupes trempées de graisse de phoque ou de baleine.

— Qu'entendez-vous, mon père, par des phoques et des baleines? demanda Yolande, qui écoutait attentivement cet étrange récit.

— Ma fille, répondit le faux moine, les phoques sont de grands animaux qui vivent dans l'eau et sur la terre : ils sont si longs que l'un d'eux remplirait un des côtés de votre cloître. Ils ont un ventre, une tête énormes : leurs yeux saillants ont l'air de deux boules de verre; l'ouverture de leur gueule est si haute et si profonde, que vous pourriez vous y tenir debout; leurs lèvres épaisses ressemblent à deux gouttières retournées, et de là s'avancent six ou huit dents plus longues que votre bras : ils ont des pattes fort courtes, et ils sont obligés de ramper sur leur ventre monstrueux. Quant à la baleine, c'est le plus grand poisson de l'Océan : il y en a de si prodigieuses, que lorsqu'elles flottent à la surface de l'eau, elles ressemblent à de petits îlots couverts de mousse. Phoques et baleines sont remplis d'une graisse blanche, dont on fait l'huile et en telle quantité que les habitants de ces pays-là retirent, de chacun d'eux, jusqu'à dix tonnes.

« Ces hommes se font au front et aux joues des incisions circulaires ou sinueuses, qu'ils colorent en rouge ou en bleu : plus ils sont peints, plus ils sont admirés et estimés. Ils vivent du produit de leur chasse, de leur pêche et de l'exploitation des

mines de fer, de plomb et d'étain, dont le pays abonde, et qui fait une des brauches de leur commerce avec la Norwége, le Danemark et l'Angleterre. Ils passent leur vie au milieu des glaces que les ouragans et les flots en furie amènent et amoncèlent sur les rivages, où elles forment des montagnes, des châteaux avec leurs tourelles de cristal, de hautes pyramides, des arcs surmontés d'aiguilles acérées. Au milieu de cet étrange paysage, on voit se mouvoir des troupeaux de phoques, courir des bandes d'ours blancs, leurs ennemis acharnés : ces derniers s'élancent sur les larges échines de leur paisible proie, y enfoncent leurs dents avides, et de leurs ongles aigus les déchirent et les démembrent pour se repaître de leur chair.

» Mais ce n'est pas tout encore; mes courses ne se bornèrent pas là : un vaisseau baleinier d'Islande me porta jusqu'aux rives inconnues du Groënland, dont les habitants, de taille courte et ramassée, ont le visage entièrement aplati, et les yeux obliquement placés. Ils s'habillent avec les dépouilles des ours blancs, portent sur la tête des bonnets de peaux de martres, et aux mains des gants de poils de lapins blancs comme la neige. Ils se dŏunent, dans leur langue, le nom d'Esquimaux, et voyagent sur la glace, dans des traîneaux tirés par des rennes ou des chiens très-agiles. Leurs habitations sont construites en blocs de glace d'une telle dureté que la nuit comme le jour, ils y entretiennent des feux ardents sans que les murs se fondent : le plancher de ces habitations est recouvert de peaux de bisons, d'ours et de rennes. Quelques cabanes ont pour toiture des côtes de baleine sur lesquelles sont appliquées des peaux de phoques qui retombent de tous côtés jusqu'à terre en guise de tentes; et, le croiriez-vous? on trouve déjà dans ce pays des chrétiens, des naturels du pays convertis par les moines, des siéges épiscopaux, des églises épiscopales tout comme en Islande[1]. »

Yolande écoutait avec admiration les beaux récits du faux moine, mais l'abbesse se demandait à quoi tendaient tous ces longs discours, et elle priait Dieu qu'il daignât l'éclairer. Lorsque l'imposteur eut fini d'énumérer toutes ces merveilles, qu'il avait

(1) Le christianisme fut en effet porté en Islande et au Groënland, par des moines sortis de Norwége, vers l'époque dont nous parlons.

entendu raconter à un religieux, autrefois missionnaire, en effet, dans ces pays-là, il s'adressa à Yolande, d'un air tout paternel :

— Je n'eus pas plus tôt appris que mon cher Pandolfe habitait Znaïm, que je me rendis auprès de lui. Mais jugez de ma douleur!... Je le trouvai au lit d'un coup de pied de cheval qui, sans lui briser l'os de la jambe, lui a meurtri les chairs si cruellement, qu'il ne pourra chevaucher de longtemps. Vous vous imaginez bien l'accueil qu'il m'a fait en me retrouvant après une si longue séparation.... Que de souvenirs de notre jeunesse nous avons réveillés! Aussi suis-je resté à Znaïm quelques jours de plus que je ne voulais, pour jouir de cette rencontre : mais avant-hier, au moment où je lui faisais mes adieux : « Thibault, me dit-il tout à coup, avant de vous rendre en Pologne, il faut que vous me rendiez un service d'ami. J'ai confié au monastère de Brunn mon Yolande, ma fille unique, pour qu'elle fût élevée d'une façon conforme à sa naissance, et comme une bonne chrétienne, par cette admirable femme que l'on nomme Théotberge, et qui dirige ce couvent avec tant de prudence, (que votre modestie me pardonne, ô ma réverende Mère!). Or, vous saurez, mon ami, que le Margrave de Brunn, le jeune Ottocar, a rencontré ma fille par hasard. Il me l'a fait demander en mariage, mais, en comparant ma condition à la sienne, je m'en suis franchement défendu : rien n'y a fait. Le prince a insisté et de telle façon qu'il a fallu me rendre. Toutefois, je ne veux pas abuser de l'autorité paternelle : voyez donc Yolande, je vous en prie, cher ami, et engagez-la à écouter les propositions du Margrave. »

» Vous voyez, mon enfant, qu'il n'est pas nécessaire de discourir plus longtemps pour vous faire voir tous les avantages de la bonne fortune qui vous arrive. Votre futur époux est jeune, courageux, riche et puissant : vous êtes étrangère, peu favorisée des dons de la fortune, de naissance obscure, comparée à celle du jeune prince : il vous donne une couronne, il vous fait dame et maîtresse de tant de villes et de peuples; quelle folie ce serait de refuser le magnifique établissement qui se présente! Votre père, retenu qu'il est au logis par son accident, vous invite à accepter : il vous en prie, par l'affection paternelle qu'il vous porte, et votre mère ajoute que, si vous refusez, ce serait lui donner la mort. »

Les deux femmes gardèrent un instant le silence, quand tout à coup Yolande, comme frappée d'une idée subite, regarda le moine en face, et lui dit :

— Mais, mon père, pardonnez-moi cette question, quel signe auriez-vous à me donner pour me prouver que vous m'êtes réellement envoyé par mon seigneur et père?

— Vous avez raison, répondit l'indigne : Pandolfe, qui sait que votre prudence est au-dessus de votre âge, a prévu votre demande, et, se faisant apporter une petite statuette de Notre-Dame à laquelle vous avez une grande dévotion, et qui se trouvait au chevet de votre lit, me la remit en disant : Portez-la à ma fille de ma part et en mon nom.

Ce disant, il tira de son sac la Vierge d'ivoire que nous connaissons, et la mit sur la table.

— O chère et sainte image, s'écria la jeune fille, je te reconnais ! Tu fus la joie de mon enfance, tu seras la consolation de ma jeunesse : jamais plus tu ne me quitteras. Tu seras dorénavant ma conseillère, ma gardienne, ma protectrice, le guide de mes pas en ce monde. O douceur de ma vie, ô lumière et amour de mon âme !

— Que je me sais donc bon gré, reprit l'imposteur, d'avoir pris avec moi l'image de la divine Mère ! La voici, questionnez-la : elle vous dira d'être soumise aux volontés de votre père, aux désirs de celle qui vous donna le jour, aux vœux du puissant seigneur qui désire obtenir votre main. Voyons : dites-moi, que me faut-il répondre au Margrave de Brunn?

— Vous lui répondrez, dit Yolande en regardant Théotberge, que je ne puis rien décider que je n'aie d'abord parlé à mon père.

— Comment ! s'écria le traître en rougissant de dépit, seriez-vous assez insensée, assez téméraire, pour répondre d'une façon aussi peu convenable au Margrave?

— Pardon, mon père, dit alors froidement l'abbesse, mais Yolande fait en ce moment la réponse que toute jeune fille prudente doit faire en pareille occurrence. D'après vos propres paroles mêmes, l'indisposition de Pandolfe ne peut durer longtemps ; il se rendra ici, et verra sa fille. En voulant attendre l'arrivée de son père, elle n'offense, ce me semble, ni le Margrave, ni vous.

VIII. — TROUVÈRES ET MAGICIENS.

Aucune plume, aucun langage ne pourrait décrire la colère d'Ottocar, lorsqu'il vit, pour la seconde fois, ses ruses inutiles. Ce fut le malencontreux messager qui en ressentit les premiers effets : il essuya imprécations, menaces, injures et mauvais traitements.

— Hé bien! s'écriait le jeune homme hors de lui-même, le voilà donc ce rare génie qui lit dans les cieux, qui pèse les influences des astres, qui dirige les planètes dans leur course, et règle la marche du soleil et de la lune! Imposteur ignorant! maladroit! qui n'a pas su persuader une enfant, vaincre une vieille femme. Il parle merveilleusement et fait l'entendu devant les sots qui croient à sa science douteuse, à ses mystères ténébreux, à ses diaboliques sortiléges, mais vienne quelqu'un qui lui résiste, et le lâche cède et fuit. Va-t'en d'ici, ôte-toi de mes yeux.... Je ne sais ce qui m'empêche de te fendre le crâne avec ma hache.

Au premier moment, l'astrologue fut un peu déconcerté de cette apostrophe, mais se remettant aussitôt et prenant un air effrayé et assuré tout à la fois, il dit à son jeune maître :

— Je suis marri jusqu'au fond de l'âme, Messire, de n'avoir pu réussir à votre gré, mais veuillez bien vous rappeler que personne n'a encore trouvé le secret de vaincre l'obstination d'une femme, quand elle s'est mise en tête de dire non. Oui, chercher à la faire changer d'idée, c'est vouloir essayer de sauter pardessus son ombre. Il faut beaucoup de douceur et de patience avec elles, c'est ainsi qu'il faut les prendre, et l'on finit par vaincre sans peine une résistance que n'auraient pu ébranler vingt paires de bœufs ou même d'éléphants. Tentez d'autres moyens. Votre cour rassemble des Trouvères et des Ménestrels de grand talent : ils savent chanter, sur le luth et la mandore, les plus doux, les plus suaves refrains. Tâchez de découvrir si la chambre d'Yolande donne sur la prairie qui entoure le monastère, puis envoyez, pendant quelques nuits de suite, l'un ou l'autre de vos Troubadours, qui lui chante les plus touchantes

de ses ballades et de ses romances, celles surtout qui sont le mieux appropriées à votre position. Vous avez ici Godevise d'Aquitaine, Hildegarde de Lotharingie, qui pincent la harpe à ravir, puis Clet de Spolète, dont le chant l'emporte sur celui des fauvettes et des rossignols.

— En vérité, l'avis est bon! s'écria Ottocar. Swatiza... ici, fais en sorte de savoir si la fenêtre d'Yolande s'ouvre sur la prairie. Toi, cours de ce pas dire à mes chanteurs que je veux leur parler. Qu'ils attirent Yolande au balcon, c'est tout ce que je leur demande... ils s'en trouveront bien.

Le couvent de Brunn était situé à moins d'une lieue de la ville, dans un lieu retiré, mais agréable; un parc antique l'entourait de ses épais ombrages, sous lesquels courait un ruisseau clair et limpide, qui se divisait en deux branches, dont l'une baignait les hautes murailles du monastère, le verger et le pied de l'église, pour aller se perdre au loin dans la prairie voisine. Pour pénétrer soit dans le couvent, soit dans l'église, il fallait traverser ce fossé sur de beaux ponts en pierres brunes, et comme les gardiens du lieu avaient soin d'arracher les plantes et les herbes aquatiques qui y croissaient, rien n'empêchait les fenêtres extérieures du bâtiment de se mirer dans les ondes pures, qui coulaient au-dessous. Celui des deux ponts qui conduisait à la porte principale, était mobile; les gardiens le relevaient après Complies pour ne l'abattre qu'après Prime. La partie extérieure des murs était extrêmement escarpée jusqu'au cordon de pierre, au-dessus duquel s'élevaient les quatre immenses façades latérales de l'édifice, qu'éclairaient des fenêtres à balcons, d'où l'on pouvait jouir de la vue de la campagne, et, pendant les soirées d'été, respirer la brise nocturne.

L'intérieur du monastère était fort vaste : il contenait, au rez-de-chaussée, plusieurs cloîtres, que surmontaient des galeries couvertes où, pendant l'hiver, aux jours de pluies, lorsque la neige venait ensevelir les campagnes, les jardins et les prés, les religieuses pouvaient se promener, et les jeunes filles prendre leur récréation. Au dehors était l'*hospice*[1], disposé en apparte-

(1) C'est ainsi que l'on nomme, dans les couvents, cette partie des bâtiments qui est réservée aux étrangers et aux voyageurs.

ments commodes, car à cette époque on donnait volontiers l'hospitalité aux voyageurs et aux pèlerins, et une image miraculeuse de la sainte Vierge, qui reposait dans l'église du couvent, en attirait chaque jour un grand nombre. D'un côté, s'étendaient les bâtiments réservés aux élèves : les parents seuls pouvaient y pénétrer, surtout quand ils venaient visiter une enfant malade; enfin, plus loin, s'élevait le logement des religieuses, que la clôture rendait inaccessible aux séculiers, si ce n'est dans le riche quartier qui était réservé à l'abbesse.

Dans les salles du rez-de-chaussée, on recevait chaque jour, après le dîner, trois cents pauvres, auxquels on distribuait de la soupe, du pain, de la bière, et un plat de lard ou de viande salée.

Pour accoutumer ses élèves à la compassion envers les malheureux, la pieuse abbesse envoyait souvent quelques-unes d'entre elles aider les sœurs converses dans cette œuvre de charité. Pour que ces jeunes filles comprissent bien tout le mérite qu'il y avait à s'humilier aux pieds de ceux que Jésus-Christ avait appelés ses frères, Théotberge ne permettait de descendre qu'à celles dont la conduite était irréprochable. Yolande cependant avait tant supplié, et d'ailleurs sa manière d'être était tellement édifiante en tout, qu'elle avait obtenu la permission de descendre chaque jour auprès des pauvres femmes pour les consoler et les servir. Et en vérité, la noble enfant s'acquittait merveilleusement de cette tâche; elle semblait rechercher les plus âgées, les plus infirmes, et s'empressait pour elles avec une sollicitude, une charité qui excitait l'attendrissement.

Pour savoir si la chambre d'Yolande donnait sur le jardin, et connaître au juste où elle était située, la diabolique Swatiza s'était adressée à celle de ces pauvresses qui semblait le mieux convenir à ses projets; elle lui fit un léger présent, en lui disant :

— Bonne femme, fais en sorte de savoir où repose Yolande, mais sois prudente... demande-le, comme si cela venait de toi seule, et surtout que personne ne t'entende; tâche de me dire aussi l'étage et le numéro de sa fenêtre... il y en a tant dans cette façade!...

— Oh! que oui; rien qu'au dehors, il y en a autant que de jours dans l'année; ce couvent est si grand! Figurez-vous qu'à

l'intérieur, chaque sœur en a deux, et l'abbesse plus de vingt, peut-être. Est-ce que vous voulez vous faire religieuse?

— Hé! hé! le monde a peu de charmes pour moi, et si l'on voulait bien me recevoir...

— Mais... au fait... pourquoi voulez-vous donc connaître la fenêtre d'Yolande? Qu'est-ce que cela vous fait?...

— Oh! cela ne me fait guère... pourtant, je te le dirai. J'ai fait l'autre soir un pari avec une de mes compagnes. Nous passions le long des murs du monastère, au moment où les hirondelles vont et viennent, à la tombée de la nuit, en quête des insectes qui font leur pâture. L'une d'elles, dont le nid pendait aux meneaux d'une fenêtre, après avoir voleté çà et là, retournait en toute hâte donner la becquée à ses petits, tandis qu'une autre, se mettant en chasse à son tour, revenait aussi au même nid, et ainsi de suite à tour de rôle. A cette vue, je ne pus m'empêcher de dire : « C'est sans doute la fenêtre d'Yolande? — Et pourquoi? répondit ma compagne. — Pourquoi? fis-je; eh! parce que c'est une jeune fille si charitable, que les hirondelles elles-mêmes la reconnaissent, et ont placé leur nid sous sa protection. Tu ne me crois pas? — Non. — Gageons un gâteau. — Ça va : gageons. » Et pour m'assurer de la chose, je me suis adressée à toi, qui la vois tous les jours.

— Oh! oui, je la vois tous les jours... elle est si bonne pour moi! Si vous saviez quelle perle de jeune fille c'est là! nous la nommons l'ange de la Providence, parce qu'ici elle nous sert de ses propres mains, là elle nous fait une amitié, un jour elle nous apporte le meilleur de son dîner. Mais devinez un peu ce qu'elle fait pendant que nous attendons que la sœur converse nous apporte notre soupe? Elle nous peigne, raccommode nos haillons, enfin, faut-il le dire? elle nous coupe les ongles, avec ses jolies petites mains blanches, tandis que nous pleurons de tendresse, et que nous lui donnons mille bénédictions.

Peu de temps après cet entretien, par une nuit limpide et calme, au moment où la lune s'élevait à l'horizon, on entendit, au milieu des arbres du parc, les doux sons d'un luth, qu'accompagnait une harpe. Il faisait obscur sous le feuillage épais; les rameaux entrelacés ne laissaient pénétrer aucun rayon de la lune; pas une feuille ne tremblait sous la brise; le petit ruisseau qui

baignait les murs du monastère semblait traîner plus silencieusement ses ondes, la lune éclairait les fenêtres du dortoir d'un reflet plus calme, tout dans la nature reposait aux environs. Après les premiers accords, une douce et triste symphonie se répandit dans l'air puis une voix tendre et sonore fit entendre un chant si expressif, si plein d'émotion, qu'il pénétrait jusqu'au fond de l'âme.

Pendant que ce chant plaintif s'élevait du milieu des arbres, accompagné des sons doux et harmonieux de la harpe, on vit, à la lueur de la lune, plusieurs fenêtres s'ouvrir et quelques têtes s'avancer furtivement, pour jouir de cette musique nocturne; mais la huitième fenêtre, celle de la chambre d'Yolande, restait obstinément fermée. Alors le chant recommença, mais sur un ton plus animé.

— Pourquoi, reprit la voix, pourquoi, jeune fille, veux-tu refuser un si beau parti? Crains-tu donc que mon chant t'attendrisse? Trembles-tu que les accords du luth et de la harpe ne te rendent moins inflexible? Ce puissant seigneur est le plus noble et le plus brave des jeunes gentilshommes de la Moravie; nul autre ne sait mieux que lui dompter un coursier ardent, ou le fatiguer dans les forêts, sur les traces d'un cerf agile, le guider au milieu des batailles, ou le faire manœuvrer dans un tournoi. Nul chevalier ne porte un haubert plus brillant, un cimier plus magnifique, aucune main ne manie mieux une épée. En un mot, il est la fleur des chevaliers, la joie de la cour; et pourtant, ce n'est qu'à toi seule qu'il veut offrir sa main, son trône et sa couronne de pierreries.

Et le chant continuait encore, plus expressif et plus harmonieux, lorsqu'au travers le taillis du bois, s'avança un cavalier revêtu de son armure : il leva sa visière, et s'arrêta pour écouter; il paraissait ému. C'était Ottocar lui-même qui, impatient de connaître les effets de sa sérénade, était venu rejoindre ses musiciens. Mais la fenêtre restait impitoyablement fermée, tandis que celles des autres pensionnaires s'ouvraient les unes après les autres; on voyait même de temps en temps, à l'étage inférieur, apparaître le visage d'une sœur converse que la curiosité attirait, mais la huitième fenêtre ne s'ouvrait pas un instant. Aussi, comme l'horizon se teignait déjà d'une blanche lueur à l'Orient,

la troupe chantante se remit en chemin pour Brunn, escortée du jeune Margrave. Au jour suivant, la sérénade nocturne fut le sujet de l'entretien de tout le monastère, d'autant plus que personne ne pouvait dire à l'intention de qui elle avait été donnée. Yolande se taisait tout en écoutant, mais après Tierce, elle se rendit auprès de l'abbesse, lui expliqua le sens caché des paroles du chanteur, en suppliant qu'on voulût bien la faire changer de chambre.

L'époque dont nous essayons de donner une esquisse était remplie de superstitions, auxquelles la profonde ignorance du X^e^ siècle avait donné naissance. Les peuples unissaient à une foi vive en Jésus-Christ, les préjugés antiques des nations, d'au delà des monts où ils avaient pris naissance. Ainsi que nous l'avons dit dans les chapitres précédents, beaucoup de ces nations teutoniques et slaves étaient encore nouvelles dans la foi chrétienne; elles conservaient quelque chose de leur rudesse native, et de leur barbarie naturelle; elles dédaignaient de se soumettre à la plupart des lois civiles, faisaient consister l'équité et le droit dans la force brutale, et lorsque cette dernière leur faisait défaut, ils n'hésitaient pas à recourir aux moyens surnaturels. C'est ainsi que, dans leurs différends, soit publics, soit particuliers, ils rendaient la divinité elle-même arbitre de leur cause, et recouraient à l'épreuve de l'eau bouillante, à celle du feu et aux combats singuliers; c'est ce qu'ils nommaient le jugement de Dieu. La querelle avait-elle lieu entre deux guerriers, ils en venaient au duel, et celui qui tombait mort, blessé ou vaincu, était reconnu coupable. Un homme était-il accusé de vol ou d'homicide, et ignorait-il le maniement des armes? il invoquait le jugement de Dieu. Pour cela, on allumait un grand feu, et au moment où la flamme était dans toute son ardeur, l'accusé s'y élançait pour la traverser; s'il en sortait sain et sauf, le peuple proclamait son innocence.

L'Eglise, toujours douce et sage, avait ces épreuves en horreur, et recommandait instamment aux évêques d'enseigner à ces chrétiens crédules et grossiers, qu'il ne fallait pas exiger de Dieu des miracles, que c'était le tenter, qu'il nous avait donné la raison et les lois pour décider du juste et de l'injuste; mais il n'était pas facile d'éclairer ces esprits grossiers, et de dompter ces âmes féroces. Les lois n'ayant point de rigueur, les hommes n'avaient

pour elles que du mépris; ils aimaient mieux recourir aux vengeances particulières, qui, trop souvent, passaient en héritage de génération en génération. C'es t pourquoi, l'Eglise avait institué les trèves de Dieu, qui étaient des temps consacrés à la prière, à la pénitence, et pendant lesquels il était défendu de combattre et de tuer un adversaire. Pendant ces trèves, il y allait de l'interdit et de l'excommunication contre tous ceux qui auraient pris part à un duel, à une passe d'armes, à un jugement de Dieu; ces époques comprenaient tout l'Avent, les fêtes de Noël, le Carême, les Pâques, la Pentecôte. Le voisinage des églises, les personnes qui se rendaient à la messe, et les trois derniers jours de chaque semaine, tombaient aussi sous la protection de ces trèves. Elles étaient tellement respectées, qu'y manquer, c'eût été attirer sur soi les peines de l'Eglise et l'exécration des peuples. On aurait cru faire œuvre pie d'en poursuivre le violateur, et le jeter en prison, et même de le mettre à mort. Les délinquants se bannissaient eux-mêmes de leur famille et de leur patrie; ils s'en allaient errant comme Caïn, portant avec eux le remords de leur crime, et la crainte d'être connus et punis de tous. Et pourtant, beaucoup d'hommes de nos jours disent que l'Eglise, au moyen âge, était tyrannique, tandis que c'est à elle seule que nous devons la douceur de nos mœurs présentes, la sécurité des personnes et de la propriété, une tranquillité inconnue à ces temps de barbarie et de violence, où le plus fort l'emportait toujours sur le plus faible et le plus doux.

De cette tendance à recourir au surnaturel naquit, dans les âmes corrompues, le désir d'invoquer les mauvais esprits pour obtenir, par leur concours, le but que l'on se proposait. Dans ces siècles néfastes, les méchants eurent plus que jamais recours aux maléfices, aux sorts, à la magie et enfin aux conjurations des démons. Il y avait des hommes et des femmes qui, à l'exemple des Pythons et des Pythonisses de l'antiquité, évoquaient les ombres des morts, interrogeaient les esprits des ténèbres, pour connaître l'avenir, et obligeaient le démon à nuire à leurs ennemis en toutes choses. Ils l'engageaient à aider de son pouvoir ceux qui l'invoquaient, qui se consacraient à lui, ou signaient un pacte avec lui.

Ottocar, tout entier à ses desseins, ne pouvait se résigner à

s'avouer vaincu. Il foulait aux pieds la foi jurée au duc de Moravie d'entrer dans sa famille, il méprisait la juste colère de son père, son honneur et sa propre gloire, la sécurité, la paix de ses vasseaux. Entraîné par le démon qui le possédait, son esprit adoptait et rejetait tour à tour mille résolutions extrêmes. La passion est aveugle, dit-on ; or, celui qui se laisse guider par un aveugle, ne peut manquer de tomber dans le précipice. Lui qui était chrétien et souverain, lui qui d'après la loi divine et la loi humaine, était tenu de punir les sorciers du supplice du feu, s'adressa précisément à eux. Il manda de nouveau près de lui les deux astrologues, qui se disaient initiés aux arcanes les plus secrets de la science des Arabes, et leur tint ce discours :

— En vérité, vous êtes d'habiles gens ! Je vous paie pour que vous veniez à mon aide par vos sortiléges, et jusqu'ici vous ne m'avez donné que des paroles : toute votre science sublime ne m'a été d'aucune utilité. Vous m'avez dit qu'Yolande ne pouvait manquer de m'accorder sa main, qu'elle était de royal lignage, et il se trouve précisément qu'elle refuse mon alliance et qu'elle est de basse extraction. Si vous êtes des hommes, faites que vos promesses se réalisent, ou je dirai qu'elles ne sont que des fourberies de charlatans. Vous m'avez dit cent fois que vous aviez des secrets pour obscurcir le soleil, dépouiller la lune de ses rayons, soulever les flots de la mer, ouvrir les portes de l'enfer et en faire sortir des légions de démons. Allons, mettez-vous à l'œuvre, le moment est venu !

— Messire, répondirent les imposteurs, nous réaliserons tous vos projets, mais pour y parvenir il faut que vous montriez du cœur. Vous êtes un valeureux chevalier, un chasseur intrépide, mais vous ne savez pas ce que c'est que lutter avec l'enfer. Donnez-nous trois jours et trois nuits, et vous, de votre côté, préparez-vous au combat.

Les deux magiciens se rendirent aussitôt à leurs laboratoires. ils mirent en usage leurs fourneaux, leurs creusets, leurs alambics et leurs sorts. Ils rassemblèrent d'abord des charbons éteints dans le sang d'un homme pendu lors du déclin de la lune, et les rallumèrent avec un soufflet fait de la peau d'un agneau. Ils se procurèrent la chevelure d'une femme assassinée, la main gauche d'un cadavre déterré par les loups, quelques gouttes du lait

d'une chienne, la tête d'un vautour, trois grains d'encens, la dépouille d'un aspic tué et écorché dans la Canicule, du sel marin, du sel gemme et un globule de vif argent. Ils mêlèrent une partie de ces choses, ils en brûlèrent une autre, firent bouillir la troisième et réduisirent en poudre la quatrième, puis, à force de paroles magiques, de sortiléges et d'invocations, ils charmèrent et enchantèrent le tout. Enfin, une nuit, ils se rendirent à la chambre d'Ottocar et le tirèrent de son premier sommeil en lui disant :

— Levez-vous, seigneur, et suivez-nous.

L'antique château de Brunn s'élevait sur un énorme massif de rochers : au pied de ce massif et au-dessous des fondations s'ouvrait, à ras de terre, la bouche d'un puits que recouvrait une trappe de fer. Pour la soulever, une chaîne s'enroulait autour d'un treuil, soutenu par deux fourches de fer scellées dans la margelle du puits. A l'entrée se présentait un escalier sans mur d'appui, qui descendait en tournant jusqu'aux entrailles du rocher sur lequel était bâti le château. Arrivé au fond de cet abîme, on se trouvait dans une longue galerie faite à peu près comme la cale d'un vaisseau, et, de chaque côté, se présentaient des ouvertures basses et étroites, soutenues par trois grosses pierres, lesquelles donnaient accès à des cabanons de peu d'étendue. C'était là que l'on ensevelissait, tout vivants, de malheureux prisonniers : ils y mouraient de faim, de misère, de souffrances, et les cadavres demeuraient attachés aux anneaux, aux colliers de fer qui les retenaient, jusqu'à ce qu'ils tombassent en putréfaction et qu'il ne restât plus que des squelettes hideux.

C'est dans cet horrible lieu que les deux nécromanciens, armés de torches de résine qui jetaient une lueur sanglante mêlée d'une épaisse fumée, conduisirent le jeune homme en proie à la frayeur. Ils s'arrêtèrent, creusèrent un trou dans le sol au moyen d'un pieu de fer, et y égorgèrent une poule noire en proférant d'horribles imprécations, ils jetèrent dessus de l'encens et du sel, et recouvrirent le tout avec la terre qui avait déjà été tirée. Ils posèrent ensuite, au-dessus, la chevelure de la femme, la main du cadavre, la tête du vautour, la peau du serpent, puis, avec la barre de fer, ils tracèrent sur le sol un grand cercle qui enfermait le tout. Cela étant achevé, ils se mirent à couvrir le Margrave

de son armure, et en lui plaçant son haubert et son casque ils murmurèrent de mystérieuses paroles : ils le firent entrer dans le cercle et lui donnèrent une forte épée à deux tranchants; ils allumèrent sept cierges disposés à l'entour, puis, sautant eux-mêmes dans le cercle magique avec leurs instruments, ils commencèrent leurs conjurations et tracèrent sur la terre des signes et des chiffres cabalistiques.

A peine avaient-ils fini de tracer le dernier, que la terre dont la poule égorgée avait été recouverte, se mit à se gonfler, à bouillonner, à gémir et à lancer tout à coup avec force un jet de sang écumeux qui alla frapper la voûte : des éclairs livides, accompagnés des roulements du tonnerre, s'élancèrent du fond de chacun de ces affreux cachots que nous avons décrits. Les os desséchés qui s'y trouvaient encore s'agitèrent, se dressèrent et se réunirent pour former d'affreux squelettes aux têtes chauves, aux orbites sans regards d'où s'échappaient de longs jets de feu, tandis que leurs dents s'entrechoquaient dans des mâchoires vides et que leurs mains osseuses et décharnées secouaient avec rage les anneaux de leurs chaînes. La terre tremblait, l'air mugissait, le puits grondait sourdement.

Alors les magiciens proférèrent en langue arabe et éthiopienne les paroles maudites, ils se mirent à hennir comme des chevaux, à aboyer comme des chiens, à hurler comme des loups, à rugir comme des lions, en frappant des mains avec violence, faisant des contorsions, battant l'air avec fureur, prenant de la terre dans la fosse et la faisant voler autour d'eux. Au milieu du cercle se trouvait un trépied avec des charbons enflammés, ils y jetèrent des poignées de sel qui crépitait, des pincées de nitre qui jaillissait en une pluie d'étincelles, des morceaux de résine qui dégageait une fumée âcre et suffocante. Puis il se fit tout à coup un profond silence; ils levèrent les mains, montrèrent l'Occident de leur doigt indicateur, et s'écrièrent d'une voix éclatante :

— Holà! dehors; qu'attends-tu donc, ô puissant monarque? Je te le dis... c'est toi que je veux. Pourquoi ces délais? Viens, ou je te conjurerai bien autrement encore que par mes paroles....

Alors, du fond de la galerie, éclata un éclair si éblouissant qu'ils en furent tous aveuglés; il fut suivi d'un éclat de tonnerre si formidable qu'ils crurent que la voûte allait s'écrouler; et voilà

que, de leurs noirs cachots, s'élancent les squelettes des victimes immolées en ce lieu : leur aspect est épouvantable, ils se précipitent avec rage contre les trois hommes, ils veulent pénétrer dans le cercle magique.

— Frappe, Ottocar, s'écrient les sorciers, frappe sans pitié, de la pointe et du tranchant! car malheur à nous, s'ils pénètrent dans le cercle!

Ottocar ne se le fait pas dire deux fois, il frappe sans relâche à droite et à gauche, de la pointe et du revers, il fauche les têtes, il abat les mains qui le veulent saisir, et les têtes se détachent et roulent sur le sol, et les mains convulsées ramassent de la terre et la jettent à la face des magiciens, et les blessures répandent du sang, du feu et de la fumée.

— Hé bien! que signifie cette obstination? crièrent les deux adeptes. Quelle audace! quelle rage! Arrière, maudits! ce n'est pas vous que nous voulons; c'est Arachiel.

En disant ces mots, ils tirèrent de leurs escarcelles deux poignées de limaille de fer et les jetèrent à la face de ces ombres qui s'évanouissaient aussitôt qu'une parcelle les avait touchées; en un instant, le souterrain fut plongé dans une profonde obscurité.

— Arachiel! s'écrièrent les magiciens, Arachiel! daigne te faire voir à nous; viens et bois. Cette coupe pleine d'un sang encore tout chaud apaisera ta soif : c'est le sang d'un voleur récemment mis à mort.

Ils parlaient encore qu'un lion apparut tout à coup auprès d'eux, il s'avança d'un air craintif, et de sa langue de feu lécha tout le sang qu'on lui offrait, puis disparut.

A cette disparition subite, les nécromanciens blasphémèrent de fureur, et eurent recours à de nouvelles conjurations plus effrayantes encore que les précédentes : aussi, au bout de quelques instants, une figure terrible et monstrueuse se fit voir à l'extrémité de la galerie, en criant d'une voix retentissante :

— Malheur à moi! Malheur à moi! Votre art pernicieux me force bien à vous apparaître, mais il ne peut m'obliger à tromper la jeune Yolande. Une puissance plus forte que la mienne la protége, l'anneau me repousse, l'anneau est invincible, et si je voulais m'obstiner à la vaincre, l'anneau se riverait autour de moi comme une double chaîne de feu pour mon supplice.

— De quel anneau veux-tu parler, prince du mensonge? Tes ruses sont connues. Hâte-toi de nous obéir, ou sinon...

— Je ne le puis, vous dis-je, l'anneau d'Anselme s'y oppose, Anselme qui nous fait une guerre acharnée, Anselme qui a donné à Yolande cet anneau protecteur dont le châton offre une croix pour empreinte. Yolande le porte sans cesse à son doigt. Qui pourrait donc approcher de cette jeune fille? On supposé même qu'on l'approche, qui donc oserait l'attaquer? ou enfin, admettant qu'on l'attaque, qui donc pourrait la vaincre?...

— Tu mens, car, tu le sais bien, tu as déjà vaincu des hommes vénérables qui font profession de ne vivre que de la croix.

— Hé bien! voulez-vous savoir pourquoi je suis parvenu à les vaincre? Parce qu'ils se bornaient à porter la croix sans être crucifiés. Ils ont bien la croix, si vous voulez, mais ils ne l'ont pas dans le cœur ni dans l'esprit. Ils la portent comme ornement ou par vanité, mais, à l'occasion, ils la méprisent dans leurs paroles ou dans leurs œuvres. Quant à Yolande, elle n'agit point ainsi, elle est droite et pure, et elle porte la croix bien plus sur le cœur qu'à sa main. Anselme a bénit cet anneau, et l'innocence d'Yolande et la bénédiction d'Anselme nous repoussent.

— Lâche! qu'est donc devenu cet orgueil qui faisait ta force? que sont devenues tes forfanteries? toi qui te vantais de résister au Tétragrammaton[1]? Comment te laisse-tu vaincre par un pauvre et faible mortel? Quel est donc cet Anselme?

— Est-il donc nécessaire de vous l'apprendre? c'est l'évêque de Lucques, le neveu de cet Alexandre II, auquel j'ai fait une guerre incessante lorsqu'il occupait le trône du pêcheur, et que je poursuis encore dans Grégoire, son successeur. Au premier, j'ai suscité pour adversaires Cadolaüs et les mauvais prêtres allemands et lombards; au second, j'oppose l'orgueil de Guibert, les mauvaises mœurs du clergé, et l'avarice de la noblesse. Le perfide Anselme me battait en toutes rencontres, par les armes spirituelles de son oncle : il m'enlevait, à chaque instant, les conquêtes les plus précieuses que j'avais faites dans le sanctuaire. Non content de les avoir ravies, il les exhortait de telle façon

(1) Les trois lettres J. H. S. *Jesus Hominum Salvator*, Jésus Sauveur des Hommes.

qu'à leur tour les traîtres devenaient mes ennemis, et m'arrachaient une foule de gens que je retenais captifs dans les entraves du péché et de la simonie. Mais je lui ai rendu amplement tout le mal qu'il m'a fait. Il m'a ôté ma proie, j'en conviens, mais trois prêtres inspirés par moi-même, hommes vaillants et résolus, que secondaient d'ailleurs de puissantes factions, l'ont dépouillé de son évêché et l'ont fait bannir de Lucques. Cependant, le croiriez-vous? il ne s'est pas tenu pour battu, et dans le but de m'insulter encore davantage, il a pris l'habit monastique. Il a redoublé ses austérités, ses veilles, ses jeûnes, et, par ses prières et par ses exemples, m'a encore enlevé plus de partisans que par ses discours. Que la foudre écrase ce misérable!

« Ce n'est pas tout encore. Grégoire, réduit par mes efforts à l'excès de la misère, vient de faire de lui le confesseur, le directeur, le conseiller de cette infâme sorcière que l'on nomme Mathilde. O rage!... Anselme ne me donne ni paix, ni trêve : il engage, il pousse, il excite Mathilde à me faire une guerre cruelle : seule, elle déjoue et détruit tous mes plans. J'avais enlevé le jeune prince Henri aux mains de l'abbé Odon : il en aurait fait un homme pieux, pur et soumis au Saint-Siége ; je le confiai à la direction de certains hauts barons, mes féaux, mes fidèles, qui, dans cette âme tendre encore, auraient semé ces erreurs de l'esprit, ces vices du cœur, qui ne peuvent produire que des fruits doux à mes lèvres, et des espérances plus flatteuses encore pour l'avenir. Mes amis avaient dépassé mon espoir : sous le prétexte spécieux des droits inaliénables de la couronne, ils le poussèrent à maintenir avec obstination la possession des investitures et à susciter un antipape contre Grégoire. Mais quoi! ce misérable Anselme n'a-t-il pas prouvé à Mathilde que Grégoire est le pape légitime, et là-dessus, cette femme, à force de lettres, de messages, d'adresse et de négociations, est parvenue presque à amener les princes allemands à abandonner le parti d'Henri IV, et même, en partie, à réconcilier Henri lui-même avec Grégoire.

» Vous savez que l'empire germanique n'est pas héréditaire comme les autres royaumes ou états. Il est électif, et fut créé par le Pape pour Charlemagne, à condition qu'il défendrait l'Eglise et maintiendrait la paix dans l'Europe occidentale. Un autre Pape créa les électeurs et leur donna pour mandat l'élection impériale.

Or, Henri, qui ne manque pas d'une certaine perspicacité, s'est fait ce raisonnement : « Si mon élection est tout entière l'ouvrage du Pape, et si, en échange de ce bienfait, je combats l'Eglise et bouleverse l'Occident, le souverain Pontife peut me déposer et faire élire un autre à ma place. » Cette pensée du prince l'a fait pencher pour la paix, à la grande joie de Mathilde et d'Anselme, et par suite, je perds de cette façon quelques milliers d'âmes que je considérais déjà comme ma propriété. Cet Anselme, il faut en convenir, est un fléau pour moi; là où il intervient pour si peu que ce soit, les choses ne sont pas bien en ce qui me regarde : et voyez maintenant, si je puis entreprendre quelque chose contre Yolande, elle qui porte à son doigt un anneau bénit par cet homme. Et notez bien qu'il ne la connaît pas, qu'il ne l'a jamais vue. Il remit un jour cet anneau à un moine qui le donna à un ermite étranger, ami de ce vieux chien d'abbé Daufer, le protecteur secret, mais, hélas! tout-puissant de cette Yolande. Dès qu'il a su les desseins d'Ottocar, il lui envoya en secret, par l'entremise de Théotberge, l'anneau bénit par Anselme, afin de la défendre de tout maléfice et de tout piége. »

A cette révélation, les deux magiciens se regardèrent d'un air consterné : ils sentaient leur courage s'évanouir. Toutefois, pour faire bonne contenance, ils reprirent :

— Arachiel, vaillant champion de l'enfer, ne te décourage pas, ne te manque pas à toi-même; rassemble toutes tes forces, aiguise ton esprit, réunis tous tes auxiliaires, enfin aide-nous de toutes tes ressources; nous nous confions en toi.

— Amis, répondit le démon, je ne puis rien sur elle, soyez-en bien sûrs : tout ce que je puis faire, c'est de la tourmenter par des fantômes, des terreurs, lui susciter des ennemis et de rudes combats. Au delà, je ne puis rien.

Il se tut, et l'affreuse apparition disparut aussitôt avec un bruit horrible, faisant pleuvoir de toutes parts des pierres et des rochers en éclats, et remplissant ce lieu lugubre d'une épaisse fumée sulfureuse.

Tout entiers à leurs conjurations, les deux sorciers ne s'étaient pas occupés d'Ottocar : ils se tournèrent vers lui, et le trouvèrent pâle et hors d'haleine. Sa main avait laissé échapper son épée,

ses genoux s'étaient dérobés sous lui de terreur, ses yeux tout grands ouverts, fixes, égarés, exprimaient la stupeur et l'effroi. Ils s'empressèrent de lui porter secours, le frottèrent de vinaigre et de spiritueux, afin de lui rendre l'usage de ses sens : le malheureux jeune homme revint enfin à lui, mais il avait l'air hagard et étonné, comme quelqu'un qui a vu la foudre tomber auprès de lui : il chercha à se relever, mais il s'évanouit.

IX. — TENTATION ET VIOLENCE.

La nuit était obscure et troublée par une de ces tempêtes qui arrivent si souvent, pendant l'été, dans les parties septentrionales de l'Europe, et qui sont accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre. Yolande, réveillée en sursaut par un éclat terrible, tressaillit, et, se mettant sur son séant, elle s'assit et demeura immobile de terreur. Mille pensées désolantes s'étaient emparées d'elle, depuis quelques jours, parce qu'elle avait appris que son père, après avoir quitté et fermé sa maison, s'était éloigné, unitamment, de Znaïm avec Adeltrude, sa mère, sans dire où ils se rendaient, ni quand ils reviendraient. L'abbé Daufer avait secrètement communiqué cette nouvelle à Théotberge, qui l'avait transmise à Yolande, pour qu'elle eût à rendre grâces à Dieu de l'avoir empêchée de tomber dans les piéges du faux moine.

Cette dernière aventure l'affligeait profondément; elle la rapprochait des paroles insidieuses que Swatiza lui avait dites, des concerts qui lui avaient été donnés pendant la nuit; et elle voyait clairement que le jeune Margrave de Brunn était bien décidé à employer tous les artifices et toutes les ruses. Elle se disait que le départ de son père la laissait presque entièrement à la disposition de ce furieux, et que la prudence de Théotberge, l'affection qu'elle lui portait et le respect dû au saint lieu qu'elle habitait, ne seraient, après tout, que de bien faibles défenses. Ces réflexions désolantes la troublaient, l'attristaient, la décourageaient jusqu'au fond de l'âme; et cependant, de temps à autre, un doux sentiment venait la consoler dans sa tristesse et dissiper ses ennuis.

Elle avait sous les yeux sa petite statuette de la sainte Vierge, cette image qu'elle avait reçue au moment où elle s'y attendait le moins, et comme signe menteur d'une ruse perfide et sacrilége, que Marie elle-même avait déjouée si miraculeusement.

— O ma mère chérie, disait Yolande, en pressant l'image sainte sur son cœur, vous qui avez été la première confidente de mes jeunes affections; vous qui avez accueilli avec tant de bonté la prière que je balbutiais à vos pieds dans mon enfance; vous qui guidiez mes pas tremblants, qui m'inspiriez une salutaire crainte de Dieu, et un amour pur et tendre pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, oh! je vous en conjure, ne m'abandonnez pas au milieu des épreuves qui m'attendent. Vous connaissez mon ignorance, ma faiblesse, mon isolement: soyez-moi une vive lumière, une puissante défense et une mère tendre. C'est en vous que je mets mon espérance et ma sécurité : ne permettez pas que ce que l'on appelle ma beauté, soit pour le prochain une occasion de chute; et plutôt que de permettre qu'elle fasse offenser Dieu, laissez-la s'éteindre dans la maladie, se défigurer dans la douleur, disparaître enfin dans la mort.

Pendant qu'Yolande priait ainsi avec tendresse et ferveur, et qu'à chaque éclair, à chaque coup de tonnerre, elle pressait son image vénérée plus affectueusement sur son cœur, elle vit ou plutôt elle crut voir tout à coup, après un vif éclat de lumière, s'ouvrir le fond de sa cellule, comme si la muraille elle-même se fût éloignée. Un bois sombre s'offrit à ses yeux, un jeune homme s'y promenait triste et rêveur. C'était Ottocar. A cette vue, le cœur de Yolande se glaça d'effroi : son sang s'arrêta, une sueur froide couvrit son front, un tremblement violent agita ses membres glacés. Elle voulait fuir, et se sentait comme clouée sur son lit; elle voulait crier, et une main de fer semblait étouffer sa voix dans sa gorge; elle voulait détourner les yeux de ce spectacle, et le bois sombre et l'image d'Ottocar la poursuivaient malgré elle.

Tout à coup, un bruit se fait entendre au milieu du feuillage, il augmente, il approche, et elle voit sortir du taillis un ours de taille gigantesque; les yeux en feu et grinçant des dents, il s'élance sur Ottocar, cherche à le saisir dans ses pattes formidables. Bien que pris à l'improviste, le chevalier tire son épée,

se met en garde, et veut se défendre, mais l'élan qu'a pris la bête féroce est si prompt, le lieu si étroit, le terrain si embarrassé de ronces et d'épines, que le jeune homme trébuche à chaque pas, et ne peut frapper : l'ours redouble de rage, et, enfonçant ses griffes puissantes dans la poitrine de son adversaire, il la déchire, l'arrache et la foule à coups redoublés. Ottocar tombe à la renverse, et l'animal vainqueur rentre dans l'épaisseur du bois. Etendu sur le sol, pâle, mourant, le blessé appelle Yolande, qui accourt tout émue et attendrie : il lui montre ses plaies qui versent des flots de sang ; il la conjure de vouloir bien étancher la sueur qui perle sur son front, de lui fermer les yeux et recevoir son dernier soupir.

A ce spectacle, Yolande est émue de compassion : le cœur lui bat, l'haleine lui manque, et elle va rendre au moribond le triste service qu'il lui demande : l'effort qu'elle fait la rappelle à elle-même ; l'image de la sainte Vierge lui est échappée ; elle la cherche à tâtons sur son lit ; la trouve, la porte à ses lèvres, l'y presse tendrement et l'élève jusqu'à son front pour faire le signe de la croix ; mais elle ne l'a pas encore achevé, que la vision terrible a disparu, et elle se trouve assise sur son lit, calme, reposée, tranquille.

Une autre nuit, elle est réveillée brusquement par un long gémissement qui retentit auprès d'elle. Ses yeux s'ouvrent.... Grand Dieu ! quel spectacle !... Pandolfe est prisonnier d'Ottocar ; il est agenouillé et tend des mains suppliantes et chargées de chaînes. Ottocar est auprès de lui, le tenant d'une main par les cheveux, et de l'autre brandissant un poignard. Ses regards sont égarés, sa voix furieuse : « Pandolfe, hurle-t-il, Pandolfe, accorde-moi la main de ta fille, ou j'enfonce ce fer dans ton cœur ! » Le malheureux cherche en vain à attendrir l'insensé ; il regarde Yolande d'un air désespéré et semble lui dire : « Tu le vois, mon enfant, il faut que tu te décides à lui donner ta main, et par là, tu me sauves la vie, ou si tu persistes dans ton refus, il faut te résoudre à me voir égorger à tes yeux ! » Ce cruel spectacle, le danger d'un père, ce regard suppliant, bouleversent Yolande jusqu'au plus profond de l'âme ; elle va s'élancer, arrêter le bras homicide et crier à l'assassin : « Arrête !... » Mais en voulant quitter sa couche, elle se signe avec sa petite

statuette... et tout disparaît à l'instant. Yolande revient à elle, une sueur glacée l'inonde, et sa faiblesse est telle qu'il lui est impossible de se soutenir.

Ces visions étaient l'œuvre d'Arachiel, le démon évoqué par les deux nécromanciens. Mais Yolande ne savait à quelle cause attribuer ces pénibles apparitions ; la mélancolie s'emparait d'elle ; elle s'abandonnait à la tristesse, recherchait la solitude et le silence, et ressentait souvent un battement, une anxiété, un accablement de cœur qui l'alarmaient horriblement. Vainement ses compagnes cherchaient-elles à l'égayer ; vainement voulaient-elles lui faire partager leurs jeux, leurs promenades : elle, d'ordinaire si prévenante, si affable pour toutes, était devenue sauvage et morose. C'est qu'il lui arrivait, quelquefois, d'étranges choses. Quand elle était au milieu de ses amies, tout à coup ces jeunes filles changeaient à ses yeux d'apparence et de traits, prenaient mille formes bizarres et fantastiques. Si elle s'entretenait gaîment avec l'une d'elles, celle-là disparaissait pour faire place à Ottocar qui la suppliait de mettre un terme à ses refus. Une autre fois, les pensionnaires devenaient une horde de soldats qui l'entouraient de tous côtés, et qui, l'épée à la main, cherchaient à l'entraîner dans le château de Brunn. Un jour, c'était Pandolfe, un autre, c'était Adeltrude, c'était sa propre mère, qui semblait lui apparaître et l'embrasser tendrement en la conjurant de les tirer de l'esclavage où les retenait Ottocar : ils lui montraient les chaînes dont ils étaient chargés, et qui ne tomberaient que quand elle aurait consenti à cette fatale union.

La pauvre Yolande s'enfuyait, alors, tout éperdue, à la cellule de l'abbesse ; elle se jetait à ses pieds, en lui demandant aide et protection, en s'abritant dans les plis de son voile, comme l'enfant court à sa mère et se cache sous le pan de sa robe, lorsqu'il est effrayé des aboiements d'un chien. Théotberge, plus peinée de cet état qu'elle ne voulait en convenir, la consolait, lui disait que le démon seul était la cause de son trouble ; qu'il ne fallait pas perdre courage devant les ruses et l'astuce de l'ange des ténèbres ; que la vertu de Dieu était avec elle, et la ferait sortir victorieuse de toutes ces épreuves ; que, du reste, il lui fallait prier beaucoup, faire une entière offrande d'elle-même

à Marie, la douce Mère de Jésus, qui la mettrait sous la protection de la divine miséricorde.

— L'anneau que vous portez au doigt, ajoutait-elle, cet anneau bénit par saint Anselme, par cet intrépide champion de la sainte Eglise, porte une croix gravée sur le châton, une croix!... la terreur des démons, le bouclier, le soutien des chrétiens fidèles : cette croix seule vous vaut l'aide de dix légions d'anges, il est impossible que l'enfer puisse rien contre vous, malgré tous ses efforts réunis.

Ranimée par ces paroles, Yolande se rendait à l'église ; et là, quand elle était bien seule, elle se prosternait devant l'autel de la sainte Vierge, elle lui offrait son cœur et toutes les facultés de son âme, et ne se relevait pas qu'elle ne se fût sentie encouragée et pleine d'espérance en l'avenir.

Après la terrible nuit des évocations, Ottocar fut rapporté dans sa chambre par les deux magiciens : la dernière apparition avait été si horrible, qu'il ne pouvait s'en remettre ; ses esprits étaient troublés, ses membres brisés, sans vigueur ; tout son être était dans un état de prostration complète. Une fièvre brûlante s'empara de lui, son sang bouillonna dans ses veines, sa raison s'éteignit dans un délire violent. Au matin, ses serviteurs, en pénétrant chez lui, le trouvèrent étendu sur son lit, l'œil fixe et vitreux, la bouche entr'ouverte et écumante, les cheveux hérissés, les poings serrés, le corps raide et glacé. On lui jeta de l'eau au visage, on lui frotta les tempes de vinaigre et de spiritueux ; il revint quelque peu à lui-même, poussa un profond soupir, puis, tout à coup, se dressant comme un forcené :

— Arrière, cria-t-il, éloignez-vous, on n'entre pas dans ce cercle, il est sacré : fuyez, squelettes animés ; fuyez, ou vous sentirez la pointe et le tranchant de mon épée! Viens ici, Arachiel; animal stupide, n'as-tu pas honte de ta lâcheté?... Hé bien! quoi! qui te retient?... l'anneau, l'anneau, dis-tu? hé! misérable, qu'est-ce donc que ta puissance. Moi seul, j'y suffirai ; je ne crains pas les anneaux, moi : où sont mes soldats?... Ici, Sans-Pitié, Loup-Garou, Coupe-tête : des gens comme ceux-là arracheraient avec trente hommes les portes de l'enfer de leurs gonds, et iraient t'y chercher pour te payer à coups de hallebarde de la couardise que tu nous as montrée.

Et là-dessus, Ottocar furieux se précipitait comme un tigre sur les assistants qui s'efforçaient de le repousser et de le retenir, sans pouvoir deviner la cause de ses aveugles transports.

Il est impossible d'avoir commerce avec les démons, sans qu'il en résulte de grands maux. Ottocar était remis de ses folles terreurs et de sa frénésie, au bout de quelques jours. Mais son esprit devint entièrement la proie de cette fièvre infernale, qui l'avait éloigné tout d'abord de la grâce de Dieu, le tenait enlacé dans les filets de Satan, et le poussait à de nouveaux forfaits. Les transports de rage qui s'emparaient quelquefois de lui, le faisaient blasphémer Dieu et maudire les hommes; il proférait des imprécations contre lui-même; il se donnait au démon, avec des jurements exécrables, et déjà il semblait en être devenu l'esclave et la proie. Et en effet, l'esprit malin ne tarda pas à lui souffler l'infâme projet d'arracher la jeune fille au cloître qui l'abritait. Vainement, la voix de l'Ange gardien résonna-t-elle au fond du cœur d'Ottocar, pour lui représenter les remords qui l'attendaient et l'horreur d'un pareil sacrilége; le démon de l'orgueil et de l'obstination le rendait sourd à toute représentation, et obscurcissait si fort son jugement, qu'un rayon de saine lumière n'aurait pu se frayer un passage dans cette âme agitée et égarée.

Sur la route qui conduisait de Brunn au monastère, était une taverne où les voyageurs avaient coutume de se rafraîchir d'un pot de bière, et d'une tranche de lard. Un jour, (c'était après vêpres), une forte troupe de soudards armés d'arbalètes, de lances et de masses de fer, s'arrêta à cette hôtellerie dont les murs hérissés de crochets furent bientôt garnis de toutes ces armes, tandis que les tables se couvraient de verres et de pots. L'hôte était un homme de près de six pieds de haut, à la longue chevelure en désordre, que recouvrait un bonnet pointu de peau de loup-cervier, ce qui le grandissait encore; son justaucorps de fourrure était retenu autour des reins par une large ceinture de cuir, bordée de rouge, qui supportait un coutelas formidable, et l'acier qui servait à l'affiler. Sa femme était, au contraire, courte et ramassée; elle portait sur la tête un bonnet à ailes de buse qui, à force d'être exposées aux émanations et aux vapeurs du lard et du saindoux, s'étaient légèrement colorées en brun; ses mains et toute sa personne étaient ointes, graissées et luisantes

comme le cuir à rasoirs d'un barbier. Ce couple avait pour fils un grand garçon long, mince et maigre, qui, cependant, savait quelque peu lire, chose rare à cette époque; il était, dès son bas âge, familier du monastère de Znaïm, et il avait appris à connaître ses lettres dans le Psautier du frère Gontran, cellérier de l'abbaye. Rappelé par son père pour l'aider dans le service de la taverne, il était devenu, pour ainsi dire, le Salomon des environs; et comme les religieux de l'abbé Daufer avaient pris parti pour Grégoire, pontife légitime, le brave Rutald avait fait de même; il le soutenait en toute occasion, et prouvait à tous venants que s'ils voulaient vivre dans la communion de l'Eglise, il fallait se soumettre à Grégoire, et tenir l'antipape pour l'antechrist. En cela, Rutald se montrait tout différent des jeunes gens de nos jours qui, après avoir séjourné quelque temps dans une ville quelconque, pour y apprendre la pharmacie, l'art du vétérinaire, la médecine ou les lois, reviennent à leur village natal professeurs d'irréligion, d'immoralité et de révolution.

Pendant que les malandrins vidaient de grands pots de bière et faisaient disparaître un demi-mouton cuit au four, l'hôtesse, tout affairée, faisait voltiger les ailes de son bonnet de la cuisine à la cave, et de la cave à la grande salle, jetant de çà de là quelque joyeux propos à la compagnie. L'hôte, de son côté, voyant que ses pratiques commençaient à s'animer, mit ses coudes sur la table, son menton dans ses mains et commença ainsi :

— Je voudrais bien savoir qui pourrait vous tenir tête, mes gaillards? Vous êtes les plus fameux tireurs des environs, ceux qui frappent le plus dur... Cette nuit, on en descendra! ceux qui voudront vous barrer le chemin sauront à quoi s'en tenir sur le fer de vos lances, ou le poids de vos masses d'armes.

— Oh! quant aux nonnettes elles nous donneront peu de fil à retordre, et nous les tirerons de leur sommeil sans grand'peine, dit l'un de ces truands déjà plus ivre que les autres.

— Bien, continua l'hôte en regardant son fils, vous faites sans doute, au nom du Margrave, la chasse à quelque *Grégorien*[1], qui s'est réfugié dans le monastère?

— De quoi?... un Grégorien... non pas... c'est à une petite

(1) On nommait ainsi les partisans du pape Grégoire VII.

Grégorienne que nous en voulons. Quelle fatigue nous allons avoir, hein! nous allons la trouver comme un oiseau au nid; je la mettrai sur mon épaule, et je la porterai tout droit au château.

— Et, ajouta un autre, s'il se trouve par-ci par-là quelque bon gros reliquaire d'argent, nous mettrons fort bien la main dessus; elles sont riches les nonnettes, et d'ailleurs, c'est de bonne prise, car elles sont toutes grégoriennes jusqu'à la moelle des os.

— Vivat! Noël! hurla le maître du logis, tout en faisant à son fils un signe d'intelligence.

Rutald le comprit, sortit aussitôt, et, prenant ses jambes à son cou, il se rendit par des sentiers de traverse auprès du personnage mystérieux qui, du fond du bois, avait ordonné à Pandolfe de suspendre sa route pour éviter les embûches d'Ottocar.

Six hommes étaient déjà partis en avant, pour construire un radeau sur les fossés qui entouraient le monastère; ce radeau devait supporter les échelles, au moyen desquelles on escaladerait les balcons; quatre autres misérables traînaient après eux ces échelles, et devaient prêter main-forte au besoin. Vers les dix heures du soir, les satellites d'Ottocar tout enflammés d'un courage puisé au fond du verre, se mirent en marche dans le plus grand désordre; ils n'arrivèrent en vue du monastère qu'à minuit passé. Le radeau, mis en mouvement au moyen de longues gaffes, s'avança lentement sous les murs du vaste édifice, du côté du quartier réservé aux étrangers; les échelles ayant été dressées, se trouvèrent de plusieurs pieds trop courtes; elles n'atteignaient pas le balcon des fenêtres d'Yolande. Il fallut remédier à l'obstacle, et essayer d'allonger les échelles au moyen de cordes et de pièces de bois; cela prit du temps et ne put se faire sans quelque bruit. Des sœurs converses qui dormaient au rez-de-chaussée s'éveillèrent aux coups répétés des instruments et à la voix des travailleurs; une des plus hardies osa avancer quelque peu la tête aux carreaux, et aperçut le reflet des armes et les bras noirs des échelles d'escalade. Elle s'élance dans le dortoir en poussant des clameurs et en s'écriant :

— Au secours! au secours! les ennemis de Dieu attaquent le couvent!... ils ont franchi le fossé! ils frappent les murs à coups de béliers, de balistes, de mangonneaux... ils montent déjà à l'assaut... ils battent la muraille!... où courir?... où fuir?...

Pauvres épouses du Seigneur!... colombes infortunées!... Ecoutez ces hurlements... A mort!... à mort, disent-ils. Mère abbesse! mère prieure! mère cellérière! où êtes-vous donc?... ô mon Dieu... on nous égorge toutes!...

A ces cris, à ces lamentations, à ce tumulte, les jeunes filles qui dormaient à l'étage supérieur s'éveillent à leur tour; le bruit les surprend, les clameurs les épouvantent; elles tremblent à leur tour, s'écrient, s'élancent de leur lit, s'habillent en toute hâte et n'osent pas sortir; les plus braves ou les plus curieuses ouvrent la porte, mais l'obscurité qui règne dans les corridors les force à rentrer; les unes mettent les verrous, les autres courent auprès de celles qui pleurent, et pleurent avec elles. L'une demande ce qu'il y a, l'autre répond que le feu est au couvent, et toutes de crier : « Au secours!... faut-il donc brûler toutes vives?... A l'aide! très-sainte Vierge!... où est le feu?... Au quartier des religieuses. »

Celles-ci quittent leurs couches austères, et comme elles dorment tout habillées, elles sont, en un instant, réunies auprès de l'Abbesse. Mais les sœurs Cunégonde, Eriberte et Galswinthe qui sont les surveillantes des pensionnaires et qui, en cette qualité, couchent dans leurs corridors, arrivent avec des lampes et s'efforcent de calmer la terreur générale. On éclaire par ici, on porte des vêtements par là aux peureuses; on éveille celles qui dorment encore, on rassure les plus épouvantées; toutes interrogent et répondent à la fois :

— Les ennemis sont dans le monastère... Non... Si... les sœurs converses les ont vus... Où?... Là!... Au quartier des étrangers.... Hélas!... ils vont nous tuer!... Nous emmener en esclavage!

Et les cris, et les plaintes, et les gémissements de recommencer sur de nouveaux frais. La sage Théotberge comprit tout d'abord de quelle main venait l'alarme. La Moravie était en paix; aucun ennemi ne courait le pays. Comtes et Margraves gardaient leurs états : ce ne pouvait être que le seigneur de Brunn qui attaquait le lieu saint. Tout enflammée d'un juste courroux, et agitée par la crainte, elle se rend, en hâte, au quartier des jeunes filles. Elle y trouve Yolande déjà vêtue, tenant en main sa petite image de Marie, et s'efforçant d'encourager ses compagnes

en leur recommandant la confiance en Dieu et en sa sainte Mère. Au dehors, le tumulte redoublait; les échelles étaient enfin dressées, et dirigées vers le balcon de la chambre d'Yolande. Toutefois, ainsi que nous l'avons dit, le renflement d'une partie de la muraille empêchait que ces échelles eussent de la solidité; elles portaient à faux et ne pouvaient s'appuyer entièrement vers le haut. Les assaillants, dans leur amour du pillage, méprisent le danger et s'élancent tous à la fois; les échelles tremblent et plient sous leur poids; ceux qui sont en bas hâtent et poussent ceux qui les précèdent, chaque échelon porte un homme et gémit sous le fardeau. Enfin les plus hardis vont atteindre le balcon, quand, tout à coup, les montants surchargés crient et se rompent : la partie inférieure des échelles se rejette brusquement contre le mur et s'y arrête avec ceux qu'elles portent; mais ceux qui sont au-dessus tombent en arrière et sont entraînés avec les pièces de bois, jusque dans le fossé ou sur les ais du radeau où ils demeurent brisés, meurtris, privés de sentiment.

A ce fracas, à ces hurlements, les religieuses se figurent que le couvent est envahi et se dispersent épouvantées dans les cloîtres. C'est en ce moment que la mère Abbesse fait donner le signal de se rendre au chœur, pour que tout le monde ait à se réunir à l'église.

— Les misérables, se disait-elle, nous respecteront peut-être à cause de la sainteté du lieu, ou s'ils osent porter sur nous leurs mains sacriléges, hé bien! nous tomberons, du moins, victimes innocentes de leurs fureurs, au pied des saints autels.

Au son de la cloche, toutes se rendent en hâte à l'église et se prosternent devant l'image de la Mère de Dieu.

— O notre sainte protectrice, dit alors Théotberge à voix haute, ayez pitié des épouses de votre divin Fils! Ne permettez pas que ses filles bien-aimées tombent sous la griffe des lions, ne souffrez pas que ces colombes soient la proie des vautours infernaux : sauvez-nous pour que nous puissions chanter encore les gloires et l'amour du divin époux, et si Jésus nous demande pour victimes, du moins gardez-nous pures et sans tache.

Cependant les brigands ont retiré les morts du fossé; ils transportent les blessés sur la rive opposée, puis, voyant qu'il faut renoncer à l'escalade, ils prennent un autre parti. Les débris des

échelles sont fixés contre les murs, deux fortes poutres sont détachées du radeau et transformées en bélier, puis, réunissant leurs efforts sur un seul point, ils se mettent à battre en brèche la partie de la muraille entre l'escarpe et le cordon, espérant pénétrer par là dans le pieux asile. Sous les coups multipliés, les voûtes du monastère et celles de l'église gémissent douloureusement; les chapelles et le chœur en retentissent, et les profondeurs du vaste édifice en sont ébranlées; les pauvres femmes sentent chaque coup retomber, pour ainsi dire, sur leur propre cœur, elles tremblent, elles frémissent et invoquent Dieu, la très-sainte Vierge, sainte Scholastique et saint Benoît. A la vue de leur désespoir, Théotberge relève leur courage, elle les exhorte à la confiance en Dieu, et leur soutient hardiment que les assaillants trouveraient les murs de Sion plus durs que le bronze et le diamant; que l'ange du Seigneur arrêterait les coups avec son bouclier, et briserait comme du verre les instruments dévastateurs.

Réfugiée dans l'église avec les autres, Yolande avait compris qu'elle était la cause secrète de cette agression, et qu'elle courait nécessairement plus de dangers qu'aucune ses compagnes; elle pressentait même, qu'au cas où le couvent serait forcé, personne n'aurait à souffrir si ce n'est elle, que les ravisseurs entraîneraient, Dieu sait où. Toutefois, la confiance secrète qu'elle avait en sa petite statuette de la très-sainte Vierge, lui disait tout bas, que Marie ne souffrirait pas que son âme fût abandonnée à la merci de ces loups dévorants. Dès son entrée à l'église, elle s'adressa à Théotberge, et lui dit à l'oreille :

— O ma mère, rassurez mes sœurs et mes compagnes; tout ce tumulte ne regarde que moi seule; priez Dieu qu'il ne me délaisse pas.

Puis aussitôt, elle se retira entre deux colonnes derrière l'image miraculeuse, aux pieds de laquelle la foule des pèlerins accourait, chaque jour, et obtenait tant de grâces signalées. Prosternée devant l'autel sacré, elle répandait son âme en actes d'une confiance toute filiale envers Marie; elle se mettait, elle, les sœurs et ses compagnes bien-aimées, sous cette puissante protection ; il lui semblait même que la Reine des cieux lui disait tendrement : « Cesse de craindre, je te sauverai... » Tout à coup, elle se sentit

de nouveau assaillie, et plus violemment que jamais, par les hallucinations malignes auxquelles elle avait déjà été en proie. Elle se crut, en un instant, transportée au fond d'une forêt sauvage, qu'un incendie dévorait rapidement; elle voyait la flamme l'entourer et l'envahir de toutes parts; des tourbillons de feu et de fumée l'enveloppaient, et un vent violent les chassait vers elle. Des dragons horribles se tordaient au milieu des flammes, et lui montraient une gueule ardente toute prête à la dévorer. A ce spectacle affreux, la pauvre enfant se sent glacée d'effroi; elle court çà et là, et cherche une issue pour sortir de ce labyrinthe; il lui semble en découvrir une là, de ce côté, elle s'élance et veut fuir... Tout à coup, Ottocar se présente à ses yeux : à cette vue, Yolande s'arrête, recule avec horreur, et cherche encore un autre moyen de fuite... C'est en vain. Le mugissement des flammes augmente et redouble, les arbustes qui l'entourent sont déjà embrasés... que faire?.. que devenir?... des flammes dévorantes se font sentir... une angoisse mortelle s'empare de ses sens... elle va tomber mourante... En ce moment, elle saisit, sans y penser, la sainte image qui ne la quitte pas; elle la porte à son front, sur son cœur... les flammes s'éteignent... la forêt a disparu, Ottocar s'est évanoui comme une ombre. Yolande respire; elle se sent délivrée de cette vision funeste, et, toute joyeuse, elle lève vers l'autel des yeux reconnaissants. Cependant, les coups formidables qui ébranlent les murs, les gémissements de ses compagnes, la pensée qu'elle allait peut-être voir les assassins envahir l'église, se jeter avec rage sur les servantes du Seigneur, les égorger aux pieds des autels, faire ruisseler leur sang virginal sur le pavé du sanctuaire, tout cela exalte si fort l'imagination d'Yolande, qu'un tremblement nerveux s'empare d'elle. Mais tout à coup, une porte secrète pratiquée dans le mur s'ouvre derrière elle à son insu, une main vigoureuse lui ferme la bouche, une autre la saisit, l'enlève vivement, referme la porte, et Yolande se sent emportée rapidement dans une profonde obscurité.

Cependant, les coups du bélier allaient en redoublant, et la brèche commençait à s'ouvrir. Tout à coup, l'un des assaillants les plus forcenés tombe du haut de l'échelle, atteint d'un vireton lancé par une main invisible; il est suivi d'un de ses compagnons,

puis d'un autre encore, tous deux également blessés. Il faisait nuit; les brigands s'arrêtent, ils regardent de tous côtés; ils entendent siffler les traits mortels, et ne peuvent découvrir le bras qui les lance. L'étonnement s'empare d'eux, puis c'est la terreur, et ne voyant pas d'ennemis, ils en viennent à se dire que ce sont les anges qui, pour les punir de leur attaque sacrilége, les accablent de la vengeance céleste.

Le lecteur n'a pas oublié que Rutald, le fils de l'hôtelier, après avoir deviné le projet des satellites d'Ottocar, était sorti de chez lui en toute hâte, pour en donner avis à quelqu'un, qui seul pouvait porter secours à Yolande. De retour de sa mission, il s'était rendu dans les hameaux d'alentour qu'habitaient de braves gens, cœurs droits, hostiles à l'antipape.

— Debout, compagnons! leur avait-il dit; debout, prenez vos armes et suivez-moi; venez défendre le monastère de Sainte-Marie, que des hommes impies attaquent en ce moment peut-être; ils veulent enlever une jeune et vertueuse jeune fille, mettre à mal les Epouses du Seigneur, et piller le trésor de Notre-Dame; en nous hâtant, nous les attaquerons avant qu'ils aient eu le temps d'escalader les fenêtres et de percer les murailles. Tâchons de n'en pas laisser échapper un seul, car ces scélérats ne sont que les instruments de l'injustice et de la tyrannie.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les bonnes gens s'arment en toute hâte, ils prennent leurs arcs, leurs arbalètes, leurs lances, leurs épieux, et s'avancent, en voyant leur nombre s'augmenter à chaque pas de nouveaux combattants. Ils arrivent en silence au bois qui avoisine le couvent, s'avancent jusqu'au bord du fossé, grâce aux arbres dont il est bordé, et de là, font pleuvoir une grêle de traits et de viretons sur les assaillants, qui, frappés par derrière, glissent le long des échelles, et tombent dans l'eau. Les soldats d'Ottocar, se voyant attaqués à leur tour, lâchent pied, s'élancent sur le radeau, et tâchent de regagner l'autre rive. Mais Rutald les avait devinés : accompagné des siens, il les y attend, et les reçoit à coups de lances et d'épieux à mesure qu'ils débarquent, et les renverse blessés ou morts dans le canal. Comment peindre l'épouvante et la fureur de ces brigands? Ils se croyaient atteints par les traits de l'Ange exterminateur lui-même, et

tombaient sans presque faire de résistance; aucun n'échappa à la mort.

Les religieuses avaient cependant entendu cesser les coups de bélier. Elles prêtent une oreille plus attentive, et ce silence subit redouble l'effroi que l'horreur de cette nuit et l'obscurité de l'église avaient éveillé en elles; elles regardent avec terreur les rares flambeaux qui prolongent les noires ombres des piliers sur le pavé des nefs, et elles frémissent... Elles s'imaginent que les coups n'ont cessé, que parce que la brèche est faite, que les brigands ont pénétré dans le monastère, et s'attendent à tout moment à les voir se précipiter dans l'église, et commencer le massacre. Chaque oscillation des lampes, faisant mouvoir les ombres des colonnes, causait aux malheureuses filles de nouvelles terreurs; l'une voyait un assassin s'élancer sur elle, l'autre entendait un gémissement; celle-ci était prise d'une crise nerveuse; celle-là tombait en défaillance; toutes se livraient à de mortelles angoisses.

Quand le brave Rutald eut vu qu'il ne restait plus d'ennemis à combattre, il courut vers la porte de l'église, devinant bien que toute la communauté devait être réunie aux pieds des autels; il frappa à coups redoublés, en criant :

— Mes révérendes mères, c'est moi, c'est Rutald, le fils du tavernier! cessez de craindre, nous voici en nombre pour vous secourir! Tous vos ennemis sont exterminés!

Théotberge se leva, s'avança vers la porte, et fit répéter à Rutald ces bienheureuses nouvelles. Puis, s'agenouillant avec ses sœurs et les jeunes filles, elles remercièrent toutes, du fond du cœur, la très-sainte Mère de Dieu. Elle réunit ensuite tous ses enfants dans la salle du Chapitre, pour se réjouir un instant, les embrasser, les bénir et les envoyer prendre quelque repos. Mais quelle fut l'épouvante de la révérende Mère Abbesse, lorsqu'elle crut remarquer qu'Yolande ne se trouvait pas dans le nombre! Elle demande à la sœur Eriberte ce qu'elle est devenue, interroge les sœurs, les jeunes élèves; toutes répondent qu'elles l'ont aperçue dans l'église, mais que, dans le trouble général, elles l'ont perdue de vue. On visite l'église, elle est déserte : les sœurs converses parcourent les dortoirs, appellent dans les cloîtres, dans les cours intérieures, nulle ne répond. Qu'est devenue Yolande?

Où peut-elle se cacher? personne n'est sorti du couvent, la chose est certaine, et les recherches continuent.

X. — GERBERGE DE DROSENDORF.

Quelques-uns d'entre mes lecteurs (et c'est peut-être le plus grand nombre) s'étonneront sans doute de voir nos derniers chapitres remplies de diableries, de conjurations, d'apparitions, d'évocations et d'hallucinations fantastiques qui ne ressemblent pas mal à des récits de veillées ou à des contes de bonnes femmes. Hé! bon Dieu! qui donc aujourd'hui croit aux sorciers, aux nécromanciens, aux enchanteurs, aux charmes, aux philtres et au commerce avec le démon? Voulez-vous donc, me dira-t-on, nous ramener aux extravagances de Martin del Rio[1], aux légendes populaires, aux histoires de nourrices? Voulez-vous empêcher de dormir les bonnes gens de la campagne, qui craignent le loup-garou, et les petits enfants qui tremblent aux récits de Barbe bleue. Allez, bonhomme, à d'autres... ce style-là n'est plus de saison.

A cela, je répondrai qu'avant de mépriser si fort les anciennes croyances, il faudrait que chacun mît bien la main sur la conscience et se demandât sérieusement, s'il ne serait pas, par hasard, au moins aussi crédule qu'on l'était autrefois. Dites-moi donc un peu ce que c'est que ce Mesmérisme, ce Spiritisme, ce Médium dont on nous étourdit de nos jours? Qu'est-ce que ces tables qui tournent, qui parlent, qui prédisent l'avenir? Qu'entendez-vous par ces somnambules qui voient au travers des murailles, qui lisent avec le coude, qui savent ce qui se passe à vingt, trente et quarante lieues de l'endroit où ils sont, qui lisent et écrivent sans savoir une lettre de l'alphabet; qui, sans connaître un mot de médecine, indiquent toutes les maladies du corps humain, relèvent leurs causes, donnent des recettes rédigées en langue

(1) Jésuite fort savant, qui, vers la fin du XVI^e^ siècle, écrivit un ouvrage sur la magie. (*Disquisitiones Magicæ.*)

médicale, avec les termes techniques, gréco-arabes de la science? Que veulent dire ces évocations des esprits, ces réponses faites par des gens morts et enterrés, ces prédictions touchant les événements futurs? Qui donc évoque ces ombres? Qui donc les fait parler? Qui donc leur révèle l'avenir? Qui donc les pousse à blasphémer comme ils font contre Dieu, les Saints du ciel et les sacrements de l'Eglise?

Allons, esprits forts, pourquoi cet embarras et ce silence affecté? Hé! me dites-vous enfin, ce sont mystères de la nature, lois inconnues, don de lucidité d'un sens caché dans l'organisme humain; agilité du fluide magnétique; subtilité nerveuse; sensibilité de l'optique et de l'acoustique; effets secrets de l'électricité ou du magnétisme sur le cerveau, le sang ou les nerfs dans toutes les parties vitales; puissances et forces étranges de la volonté et de l'imagination.

Enfants, ce sont là des mots vides de sens, phrases ronflantes, ambages, rébus et logogriphes que vous ne comprenez pas vous-mêmes. Voici toute la différence qui existe entre notre manière de voir et celle de nos pères : c'est que pour nier un mystère, nous en admettons cent plus obscurs encore, tandis qu'ils appelaient les choses par leurs noms et qu'ils disaient que le diable est le diable. Nous voulons absolument attribuer à la nature des forces qu'elle n'a pas et qu'elle ne peut avoir; tandis que nos aïeux, plus sages et plus sincères que nous, disaient tout simplement qu'il y avait des choses surnaturelles et ils les traitaient franchement de diableries.

Il faut reconnaître cependant que, moins versés que nous ne le sommes dans la connaissance des phénomènes physiques, nos aïeux ont pris quelquefois pour merveilles des faits qui ne sortent pas de l'ordre naturel. Mais, par contre, nos modernes ne prenaient-ils pas pour les effets mystérieux des lois secrètes de la nature, les artifices étranges de nos magnétiseurs, et leurs opérations vraiment diaboliques? Les hommes du vieux temps qui se disaient chrétiens, savaient très-bien qu'il existait de certains signes, de certaines conjurations, des pactes enfin au moyen desquels le démon pouvait être contraint d'apparaître, de répondre, de décevoir l'imagination en l'excitant de mille manières, et en faisant surtout le plus de mal possible aux imprudents qui

s'adressaient à lui. Reconnaissons donc franchement que nous aussi nous avons de nos jours, et en plus grand nombre que jadis, des nécromanciens, des enchanteurs et des sorciers; avec cette différence, toutefois, que nos pauvres ancêtres avaient ces maléfices en horreur, qu'ils ne s'y livraient que dans le plus grand secret, au milieu des ténèbres, dans des grottes profondes, sous l'ombrage de sombres forêts; ajoutons qu'ils s'en repentaient souvent, s'en confessaient, en faisaient pénitence, tandis que de nos jours, ces choses-là se pratiquent dans nos salons dorés, sous les yeux de tous, en présence de jeunes filles, de jeunes enfants, de mères de famille, sans en faire scrupule et en déplorant sérieusement les superstitions du moyen âge

Soyez-en sûr, cher lecteur, de tout temps les hommes ont voulu avoir affaire au démon, et ce tentateur, pour peu qu'on l'accueille et qu'on lui prête une oreille complaisante, se transforme de mille manières. Dans les siècles de l'idolâtrie, il vivait en étroite société avec les Oracles, les Pythonisses, se montrant sous les figures de colombe, de pie, de coq, de serpent, et chantant des vers fatidiques. Au moyen âge, pour mieux se soumettre les peuples grossiers, il faisait le terrible et n'apparaissait que sous des formes effrayantes; ou s'il se faisait petit quelquefois au point de pouvoir se loger dans des cheveux, s'enfermer dans des flacons, dans des breuvages que les magiciens donnaient aux simples, c'était toujours en conservant sur eux l'empire de la terreur. De nos jours, au contraire, il se conforme au goût du siècle, il va dans le monde, fréquentant les assemblées de bon ton, tour à tour dormant avec les somnambules, dansant avec les tables, écrivant avec les guéridons. N'est-il pas aimable, répondez? Il n'épouvante plus personne. Il s'habille à l'américaine, à l'anglaise, à la parisienne, à l'allemande : il porte barbe et moustaches, et fait tant de frais d'esprit qu'en vérité ce serait pécher que d'en dire du mal. Imaginez-vous qu'il est si charmant que telle dame, qui se pique encore de religion, n'hésite nullement à s'entretenir avec lui familièrement, et si vous dites à l'imprudente : « Prenez garde, il est certaines choses qui ne sont, qui ne peuvent pas être naturelles; les bons chrétiens ne s'occupent pas de tout cela! » elle vous rit au nez et vous répond d'un petit air piqué : « Bah! bah! tout cela est très-naturel; je suis chrétienne aussi, moi, mais

je n'ai pas l'esprit étroit. » En attendant, si l'occasion s'en présente, elle fera magnétiser sa jeune fille de vingt ans, pour lui faire lire, dans la lucidité magnétique, les faits éloignés ou les secrets de l'avenir. Jugez maintenant si ce beau diable en habit noir doit rire sous sa moustache de cette bonne chrétienne!

Mais il est temps de revenir à Pandolfe, fuyant avec sa femme la persécution d'Ottocar. Muni des lettres de recommandation de l'abbé Daufer, il s'était secrètement dirigé, au milieu des ténèbres de la nuit, vers Znaïm en Bohême. Leur but apparent était le pèlerinage au tombeau de saint Boleslas, où Yolande devait les rejoindre, dès que les circonstances le lui permettraient. Les chevaux, vivement pressés, couraient au grand trot. Les deux époux étaient protégés, aux passages les plus dangereux, par les soldats de l'abbé Daufer, qui avaient pris les devants, en se divisant de manière à couvrir la fuite de Pandolfe et de son épouse. Un gros détachement formait l'arrière-garde, chargé de les escorter jusqu'à une rivière, dont le gué offrait quelques difficultés, mais au delà de laquelle Pandolfe pouvait se regarder comme à l'abri de tout danger. C'était là que l'escorte devait les quitter, en les laissant sous la garde de Dieu et de leur bonne fortune.

Ils atteignirent la rivière aux premières lueurs du jour, et la traversèrent, sous les yeux de leurs guides, sans aucun accident. Ils trouvèrent sur la rive opposée des montures fraîches et équipées pour un long voyage : c'était encore une précaution du digne abbé. Les valises qu'ils portaient étaient remplies de vêtements, et deux sacoches, suspendues de chaque côté, renfermaient des flacons de vin et des vivres pour trois jours. Ils se remirent donc en selle, laissant les chevaux fatigués aux deux palefreniers qui avaient amené les autres, s'éloignèrent, tristes et silencieux, en pressant leurs montures, pour se mettre au plus tôt à l'abri des embûches d'Ottocar. Pandolfe avait trop de jugement, pour ne pas présumer que le marquis entrerait dans une fureur épouvantable, en apprenant sa fuite par de nombreux espions qu'il entretenait à Znaïm, et qui ne le perdaient pas de vue un seul instant.

Après avoir gravi la pente douce et commode d'une colline couverte de chênes nains et de frênes, ils débouchèrent, vers l'heure de tierce, sur un large plateau où croissait une forêt de sapins, dont les rayons du soleil perçaient à peine l'épais feuil-

lage. Un sentier, tracé en ligne droite et dont l'issue se perdait dans le lointain, la coupait en deux parties. A mesure que les voyageurs avançaient dans ce fourré, ils voyaient bondir, à travers la feuillée, des cerfs et des biches effrayés au bruit de la marche des chevaux. Des compagnies de perdrix se levaient devant eux en battant des ailes, et s'éloignaient des touffes de verdure où elles s'étaient abritées. Ces incidents ne laissaient pas que de faire éprouver une sensation agréable à Pandolfe et à son épouse : il leur semblait avoir des compagnons de route, dans cette sombre et immense solitude. Ils étaient alors au plus épais du bois. Tout à coup, Adeltrude s'arrête, et dit à Pandolfe :

— Mon ami, écoute : n'entends-tu pas, dans le lointain, le son d'un instrument? Ce n'est pas là le chant d'un oiseau.

— Qui donc viendrait faire de la musique dans cette forêt déserte, et, autant que je puis en juger, éloignée de toute habitation?

Cependant, Pandolfe arrêta aussi sa monture et prêta l'oreille.

— Ma foi, reprit-il, tu as raison : j'entends le son d'un instrument. Eh! c'est peut-être une bergère qui garde ses brebis, et qui joue du chalumeau pour tromper son ennui.

Et ce disant, il se remit à marcher. Mais à mesure qu'il avançait, l'harmonie devenait plus marquée, plus distincte. Ils ne tardèrent pas à apercevoir un clair ruisseau qui longeait le sentier, et, tout en suivant son cours, ils arrivèrent à une grande clairière unie comme un parterre, au milieu de laquelle le ruisseau formait un petit lac, dont l'onde cristalline réfléchissait comme un miroir l'herbe fine et les fleurs aux mille nuances qui tapissaient la rive. Ce lieu rappelait, par sa forme, les cirques de l'antiquité. D'immenses rochers, disposés en amphithéâtre, l'encaissaient en s'arrondissant, et, de leurs fentes abruptes, s'élevaient des hauts troncs de mélèzes et de pins qui, agités doucement par la brise, projetaient sur la partie occidentale leur grande ombre mobile. C'était un site vraiment féerique.

Les deux pèlerins aperçurent à l'ombre, à l'endroit où la prairie s'arrondissait derrière le petit lac, un joyeux groupe d'hommes et de femmes qui venaient de cesser leurs danses; les uns allaient s'asseoir sur l'herbe, les autres entouraient un joueur de viole, en le priant de leur faire entendre encore une de ses belles sympho-

nies. Le musicien, après s'être fait un peu supplier par les gentilles damoiselles, reprit enfin son instrument et s'assura d'un coup d'archet que les cordes étaient convenablement tendues. Il fit d'abord entendre quelques préludes, puis se mit en posture ; la tête légèrement penchée sur l'instrument, il attaqua un grand morceau. Manié d'une main légère, l'archet effleurait les cordes élevées, et en tirait des sons aigus et plus doux que les premiers chants de la linotte et de la fauvette : c'étaient des gerbes de trilles, de cadences, de fioritures, le tout d'une indicible et suave expression. Les notes graves, moyennes, aiguës se succédaient comme une pluie d'étincelles, bondissant d'octave en octave dans un chant délicieux qui, parfois, s'éteignait en mourant comme un lointain murmure, ou se perdait, vague et aérien, comme les vapeurs du matin dans l'azur des cieux. Puis soudain des traits vigoureux relevaient la mélodie, tantôt suspendue par une pose subite, tantôt s'envolant en fugues rapides, semées de cadences hardies, élevées, qui tombaient en cascades, passant des tons les plus aigus aux plus graves, et formant la mélodie la plus ravissante.

Pendant ce concert enchanteur, Pandolfe était resté comme un homme ravi hors de lui-même. Sans qu'il s'en aperçût, les rênes lui étaient tombées des mains, et il regardait, bouche béante, sans souffle et sans mouvement, cette scène merveilleuse. Les applaudissements qui accueillirent le ménétrier, lorsqu'il eut achevé, rappelèrent Pandolfe à la réalité. Près de lui, une belle jeune fille était occupée à cueillir des fleurs, pour en faire une couronne destinée au musicien. Il s'approcha d'elle, et lui demanda, en langue slave, à quelle occasion avaient lieu ces danses joyeuses

— Comment! répondit-elle, êtes-vous donc si étranger dans le pays que vous ignoriez que tous les fidèles chrétiens célèbrent avec transport le triomphe remporté sur l'antipape, par le vrai pape Grégoire? Vous êtes peut-être aussi l'un de ces schismatiques, qui soutiennent la cause de l'antechrist?

— Dieu m'en garde! répondit Pandolfe; je me réjouis plus que personne, de savoir le saint Pontife remonté sur le trône de Pierre, où il reçoit, comme vicaire de Jésus-Christ, les hommages du monde entier, qui lui sont dus à si juste titre. Oui, tous

les honnêtes gens ne peuvent que détester cet impudent ennemi de Dieu, qui veut déchirer le sein de l'Eglise, légitimement confiée à Grégoire, son chef et son maître... Ah! si j'avais pu le servir sous les armes, j'aurais versé pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang!...

— Eh bien! reprit la jeune fille, si tels sont vos sentiments, pourquoi ne prenez-vous point part à nos réjouissances? Mettez pied à terre avec votre femme, et venez danser une ronde avec nous; le ménétrier va nous jouer encore un de ses plus beaux airs.

Pandolfe, cédant à tant de cordialité, s'apprêtait à descendre, quand, tout à coup, le galop précipité d'un cheval retentit dans la forêt. Un homme traversa la clairière à fond de train, en criant :

— Fuis, Pandolfe, fuis sans retard! Voilà les sicaires d'Ottocar... Ils sont sur tes pas, et tu te laisses séduire par des illusions diaboliques... Fais le signe de la croix, et fuis à bride abattue!

A ces mots, Pandolfe fut comme atterré; il se signe, et à peine la croix était-elle achevée, que danseurs, danseuses et ménestrel disparaissent soudain. La prairie redevint déserte, et les deux époux s'élancèrent, en donnant de l'éperon, par le sentier qui s'enfonçait dans la forêt. Leur sauveur inconnu les accompagnait.

Instruit du départ de Pandolfe, Ottocar, tout en cherchant à se rendre maître d'Yolande au moyen d'artifices et de violences, ne manqua pas d'expédier secrètement, et dans plusieurs directions, des troupes de sicaires, pour surprendre les fugitifs. Il n'oublia pas de charger les nécromanciens d'opérer des enchantements pour ralentir leur marche, afin que ses émissaires eussent le temps de les rejoindre. Mais le personnage qui avait déjà sauvé Pandolfe des embuscades, le prévint cette fois encore, par un homme sûr, du nouveau danger qu'il courait.

Ils traversèrent, sans s'arrêter, la forêt dans toute son étendue. Arrivés dans une plaine découverte, leur compagnon mystérieux leur montra une maison un peu écartée, en disant :

— Vous pourrez vous reposer un peu là-bas, et reprendre ensuite votre route en sûreté, car nous avons franchi les frontières de la Moravie, et touché le territoire de la Bohême. Les soldats du marquis n'oseraient vous y poursuivre. En tout cas, soyez pru-

dents et circonspects : la vigilance n'est jamais de trop, quand la perfidie ne connaît pas de bornes.

— Bon cavalier, lui demanda Pandolfe, apprends-moi du moins à qui je dois la vie et la liberté? A qui dois-je offrir des actions de grâces? Dis-le-moi, afin que je ne sois pas exposé à paraître ingrat pour un si grand bienfait.

— Pandolfe, répliqua l'envoyé, tu as un puissant et secret protecteur, qui ne cesse de veiller sur toi et sur Yolande. Il épie tous les faits et gestes d'Ottocar, pour prévenir ses trames et déjouer ses piéges. Cette voix qui te cria dans un épais fourré de rebrousser chemin, alors que tu t'acheminais vers le monastère de Brunn, n'est pas encore éteinte. Celui qui l'a fait entendre, t'aime d'une grande et noble affection, parce qu'il voit en toi un défenseur de la vérité, un confesseur de Jésus-Christ souffrant pour la justice : Dieu se servira peut-être de ton bras et de tes conseils, pour défendre le saint Père Grégoire, et assurer le triomphe de son Eglise. Cet ami, ce protecteur est un intime ami de l'abbé Daufer et de l'abbesse Théotberge. Dieu lui a sans doute révélé dans l'oraison, que les nécromanciens d'Ottocar cherchaient à ralentir ta fuite par leurs enchantements, et c'est pourquoi il m'a envoyé vers toi. Adieu, que le Ciel te protége! Je dois retourner vers celui qui ne cessera jamais de veiller sur toi.

Pandolfe reprit courage à ces paroles; il recommanda avec instance au cavalier, de rendre en son nom mille actions de grâces à son généreux protecteur, et le pria de l'assurer que la vie qu'il reconnaissait lui devoir, serait mille fois exposée, s'il le fallait, pour défendre la cause du Vicaire de Jésus-Christ. Il se dirigea ensuite vers la maison, qui n'était pas bien éloignée, s'y arrêta, et y prit quelque nourriture avec Adeltrude. Fatiguée de cette course longue et rapide, elle pria son époux d'y passer la nuit.

Dès l'aurore, ils se remirent en route, tout occupés des dangers que courait leur chère Yolande; ils craignaient que son violent persécuteur ne parvînt à s'emparer d'elle. Tristes et désolés, mais pleins de confiance en Celui qui s'est constitué le protecteur de l'innocence, ils priaient avec ferveur, demandant au bon ange préposé à la garde de leur fille, d'être son conseil dans les angoisses douloureuses qu'elle éprouvait, de la couvrir de son bouclier et de la défendre de son glaive de feu. Pandolfe se rappelait les

paroles mystérieuses du saint ermite, qui lui avait prédit tant de merveilles à propos d'Yolande, et il les répétait, chemin faisant, à la triste Adeltrude, qu'il exhortait à espérer en Dieu.

— Tu as raison, cher époux, répondit-elle; mais, tu t'en souviens, l'ermite a ajouté qu'Yolande essuierait mille traverses, qu'elle serait en butte à des souffrances plus nombreuses que les étincelles qu'il faisait jaillir du foyer. Or, savons-nous si la pauvre enfant saura résister à tant d'assauts? Savons-nous si, en ce moment même, où nous fuyons les fureurs d'Ottocar, le cruel ne l'a pas déjà jetée dans les oubliettes de son château, pour y mourir abandonnée, au sein des ténèbres, chargée de fers, en proie aux privations, à la terreur et aux tourments?

— Je t'en prie, chasse ces funestes pensées; l'ange de Dieu est avec elle, et Dieu n'éprouve jamais la faiblesse humaine au-délà de ses forces. Tu dois te rappeler que l'ermite, en parlant des épreuves qu'Yolande aurait à supporter, ajouta aussitôt : « Qu'elle ne perde pas courage, car Dieu la tirera saine et sauve de tous les périls. » Adeltrude, celui qui se confie dans le Seigneur ne sera jamais déçu dans ses espérances. Dès que nous nous serons agenouillés devant l'autel de la Madone de Boleslau, nous lui offrirons tant de prières, tant de mortifications et de jeûnes pour notre chère enfant, que Marie ne pourra s'empêcher de nous la rendre au plus tôt, saine et sauve.

— Tu as raison! s'écria Adeltrude; oui, je ferai le vœu de jeûner tous les samedis, au pain et à l'eau, en l'honneur de Marie; je suspendrai à son image le riche collier que tu me donnas le jour de mes noces, et que j'ai eu soin d'emporter, caché dans les tresses de ma chevelure. Jusqu'au jour où Yolande me sera rendue, je ne quitterai pas mes habits de pèlerin, et je me couvrirai d'un sac, avant de me prosterner devant son saint autel.

— Je t'approuve, dit Pandolfe; mais comme nous ignorons les épreuves qui peuvent encore nous atteindre, je t'engage à ne faire qu'un vœu conditionnel. Promets de conserver tes vêtements de pèlerin aussi longtemps que tu resteras dans le sanctuaire; mais, si tu devais t'en éloigner, tu prendrais ta robe brune que portent les veuves du pays, tant que tu n'auras pas retrouvé ta chère Yolande.

Ils étaient arrivés dans un vallon encaissé et solitaire, bordé de

rochers escarpés et de gouffres profonds. Au-dessus de ces précipices voltigeaient, en cherchant leur proie, des vautours et des aigles, dont les échos d'alentour répétaient les cris perçants. Le soleil, déjà incliné sur l'horizon, dorait encore les crêtes les plus élevées, et ses rayons rougeâtres répandaient, dans le vallon, un reste de clarté à laquelle le crépuscule ne devait pas tarder à succéder. Les deux voyageurs venaient de traverser avec peine un ravin, où grondait un torrent, et dont les eaux écumaient entre les rochers. Adeltrude remontait la berge opposée à la suite de son époux, quand un cri lamentable, sorti d'une caverne, vint frapper leurs oreilles. Pandolfe s'arrêta et entendit ces paroles :

— Hélas! ayez pitié de moi, ne vous souillez pas de mon sang; Dieu récompensera votre clémence!

Pandolfe mit pied à terre, jeta la bride à sa compagne, et s'élança, à travers les rochers, dans la direction de la voix. Tout en courant, il tira son épée. Il eut bientôt atteint un bandit, qui levait déjà le bras pour frapper au cœur une jeune femme, qui lui tendait les mains dans une attitude suppliante. D'un coup de son glaive redoutable, Pandolfe désarma le meurtrier :

— Brigand! s'écria-t-il.

Le poignard s'est échappé des mains du sicaire, et, avant qu'il eût pu faire un mouvement, Pandolfe le saisit par les cheveux et le terrassa. Il appuya le genou sur la poitrine de l'assassin, et lui touchant la gorge de la pointe de son épée :

— Si tu fais le moindre mouvement, lui dit-il, tu es mort!

Puis, se tournant vers la femme, toujours à genoux :

— Madame, reprit-il, relevez-vous, et ne craignez rien. Dieu vous a entendue dans votre détresse. Mon épouse est là-bas, derrière ce rocher; allez la rejoindre, et ramassez ce poignard qui devait vous frapper.

La jeune femme obéit et se dirigea vers Adeltrude.

— Qui es-tu, scélérat, dit alors Pandolfe, et pourquoi voulais-tu ôter la vie à cette infortunée?

— J'en avais reçu l'ordre de mon maître, mais je ne saurais vous dire pourquoi il voulait la tuer. Je suis aux gages du sire de Drosendorf, et cette dame est sa femme. Il l'a conduite lui-même, ce matin, jusqu'aux frontières de la Bohême, puis il m'a

fait venir secrètement, et m'a commandé de l'emmener dans ce lieu solitaire, de l'y tuer, et de la précipiter dans ces abîmes, pour y être dévorée par les oiseaux de proie.

Pandolfe tourna le dos à ce misérable, remonta à cheval, et prit en croupe la jeune étrangère encore toute tremblante et pâle comme une morte. Il l'engagea à se remettre et à remercier Dieu de l'avoir sauvée si miraculeusement. Lorsqu'il la vit plus tranquille et que ses joues reprirent leurs couleurs, il pria Adeltrude de causer avec elle. Elle s'efforça de calmer ses craintes et lui promit une affection d'amie et de sœur. Elle décida la jeune femme à les accompagner à Boleslau, où elle remercierait la sainte Vierge de sa délivrance, et ferait avec eux ses dévotions ; après cela, on s'occuperait de lui trouver un asile convenable. Ces consolations et ces offres de service achevèrent de rassurer la pauvre jeune femme. Alors Pandolfe, jugeant qu'il était temps de s'informer de son nom, de sa condition et de ses malheurs, prit la parole, et lui demanda, avec bonté, la cause du cruel traitement dont elle avait failli être victime. A ces questions, l'étrangère prit la parole en ces termes :

— Chevalier, je suis Gerberge, fille de Godeswald, comte de Naumbourg, en Saxe, prince humain, valeureux et regardé, dans la contrée, comme un des membres les plus sages de la Diète nationale. Vous savez comment l'empereur Henri porta la guerre en Saxe, au mépris des traités qu'il avait jurés à nos princes, à nos évêques et à nos barons, en s'alliant, pour notre malheur, avec Ivan III de Danemark. Par un vil stratagème, il dépouilla d'abord Herman du château fort de Lunebourg ; ensuite, il s'empara de toutes les places fortifiées, et y plaça des garnisons de soldats souabes, qui ne sortaient de leurs repaires que pour ravager les champs, brûler les maisons, voler les troupeaux, écraser le peuple d'exactions, piller les églises, accabler les laboureurs de travail et de coups. Si quelque malheureux osait se plaindre de ces excès, il était aussitôt accusé du crime de lèse-majesté et puni comme tel des plus cruelles tortures. Les chevalets, les cordes, les tenailles fonctionnaient en permanence. Si le récalcitrant était riche, on commençait par le dépouiller de tous ses biens ; s'il était pauvre, il subissait l'esclavage le plus dur et le plus humiliant. Les grands du royaume étaient mal-

menés par ce tyran, qui n'avait pas de honte de traiter d'esclave le noble comte Frédéric, et de s'arroger le droit d'affranchir l'illustre comte Guillaume Loteslaw. Un jour, tous les magnats du royaume furent convoqués à la Diète de Goslar, pour la fête de saint Pierre. Ducs, comtes, archevêques, évêques, abbés se trouvaient réunis, au jour fixé, dans le palais impérial. Le tyran leur fit dire, par dérision, qu'il jouait aux échecs et qu'ils pouvaient bien attendre. Il les retint ainsi jusqu'au soir, et alors un sergent du palais entra dans la salle, et dit : « Vous pouvez vous retirer et vaquer à vos affaires ; notre maître est déjà à plusieurs milles de Goslar. » Je vous laisse à juger du dépit et de la colère que ces princes et ces grands seigneurs ressentirent pour un si cruel affront. Le margrave Dedi n'apaisa qu'à grand'peine, ce jour-là, tous les Saxons qui voulaient rompre leur serment et déclarer la guerre à l'insolent monarque.

« Le tyran n'était pas si borné, qu'il ne comprît fort bien que c'était là jeter le gant à nos magnats ; mais comme il était extrêmement adroit et dissimulé, il feignit de prendre vivement à cœur les intérêts de la Saxe et la continuation de ses bonnes relations avec ce pays. Il fit sonner bien haut ses sentiments d'amitié, et de nombreux courtisans faisaient semblant d'y croire. Il leva donc en hâte une armée nombreuse et aguerrie, et fit publier dans toute l'Allemagne qu'il voulait punir les Polonais d'avoir envahi et mis à feu et à sang les provinces de la Bohême. Les Saxons, de leur côté, ne restaient pas en arrière. Un édit fut lancé secrètement par tout le royaume, convoquant les nobles et les chefs de nombreuses familles bourgeoises en assemblée nationale, à Nockmenslau. Othon de Bavière fit un tableau saisissant, dans un discours chaleureux, des perfidies et des cruautés d'Henri contre un royaume si fidèle. Il convainquit tous les assistants de l'urgente nécessité de prévenir les malheurs qu'entraînerait cette nouvelle guerre, et l'occupation du pays par des troupes étrangères. Il ajouta que les projets d'Henri étaient non pas de châtier les Polonais, mais de consommer jusqu'au bout la ruine des Saxons. Henri fut surpris à Goslar par soixante mille Saxons, sous le commandement d'Othon de Nordheim, et se replia tout épouvanté sur l'inexpugnable citadelle de Harzbourg, qui fut bientôt cernée de près. Le tyran

ne pouvait fuir, tant les Saxons le tenaient étroitement bloqué. Pendant ce temps, ils prirent et détruisirent Heimbourg, avec la majeure partie des donjons et châteaux qui, dominant la plaine du haut des montagnes escarpées, tenaient tout le pays dans la servitude la plus honteuse.

» Cependant, les vivres diminuaient dans la forteresse. Henri comprit qu'il ne tarderait pas à tomber entre les mains de ses ennemis, et, une nuit, accompagné de Berthold de Carinthie, il se laissa glisser du haut des rochers et se cacha dans les forêts voisines. Il ne cessa point de marcher pendant quatre jours entiers, et arriva enfin, harassé, déchiré, abattu au village d'Esschenweg, d'où il put gagner le fort d'Hersfeld. Il se retrouvait en pays ami, et n'eut rien de plus pressé que de réunir l'armée qu'il feignait de lever contre les Polonais. Après une série interminable de ruses, de pourparlers, de traités, de promesses, d'excuses et de flatteries, trouvant enfin l'occasion propice, il fondit tout à coup sur la Saxe, l'occupa sur tous les points, et y établit son horrible domination, qui fit frémir l'Allemagne et souleva d'horreur tout le monde chrétien.

» Parmi ces trahisons, ces assauts, ces ruines, ces boucheries, Ariald, sire de Drosendorf, vint attaquer à l'improviste la place de Naumbourg, située loin du théâtre de la guerre et qu'il croyait, par cela même, incapable de résister. Mon père et Walram, mon frère, lui opposèrent une résistance à laquelle il ne s'attendait pas. Les soldats de mon père et tous les citoyens étaient accourus sur les murailles, sur les créneaux, sur les tours, criblant de traits les assiégeants, et leur jetant tout ce qu'ils avaient sous la main. Les femmes dépavaient les rues, et apportaient dans leur robe, sur leur tête, sur leur dos, des pierres, du sable, des briques qu'on lançait à la tête des assaillants, qui tombaient en foule dans le fossé. Moi-même j'assistais, avec les autres femmes, à la défense du fort, et je portais aux remparts de grands vases d'eau bouillante et des pierres. J'aperçus mon frère tirant sur les chefs ennemis; il en avait déjà tué plusieurs, et je lui avançais des flèches. Malheureusement, la corde de son arc vint à se rompre. Je coupai aussitôt une mèche de mes longs cheveux, je les tordis, et nous fixâmes aux deux cornes de l'arc cette corde d'un nouveau genre. Walram y plaçait l'entaille

des flèches, et s'en servait à merveille, quand soudain un trait l'atteignit au milieu du front. Il tomba à mes pieds, me serra la main, et dit : « Jésus ! » puis il expira dans mes bras. Le sire de Drosendorf s'aperçut qu'un de nos chefs venait de succomber. Il redoubla d'efforts, et porta toute l'énergie de l'attaque sur le point où les citoyens étaient accourus en voyant tomber mon frère. L'un des assistants avait arraché de la blessure le trait fatal, et plusieurs enlevèrent le blessé, en pleurant, afin de le transporter au palais. La confusion qui régna un moment sur le rempart permit à quelques assaillants de se glisser dans la place; leur chef lui-même fut un des premiers à sauter sur l'épaulement et à planter sa bannière au milieu des créneaux. Une foule d'ennemis les suivirent, en mettant tout en déroute sur leur passage. En ce moment, Ariald s'élança à l'improviste derrière mon père, qui défendait vaillamment les murailles, et, par un acte de lâche et cruelle félonie, le frappa de sa hache, et lui fendit la tête.

» Après cet ignoble exploit, le sire de Drosendorf parcourut toute la ville, passant au fil de l'épée ceux qui se trouvèrent sur son passage. Je courus au palais, toute tremblante, pour enlever et sauver un jeune frère, que j'aimais tendrement. Hélas! au moment où je pénétrais dans un souterrain qui conduit hors de l'enceinte de la ville, je fus surprise par deux soldats qui pillaient notre demeure. Ils m'entraînèrent, avec l'enfant, dans la salle d'honneur, où se trouvait déjà le cruel vainqueur. Il m'arracha des bras le pauvre petit Végelin, le saisit par les cheveux, lui cracha au visage, et l'égorgea sous mes yeux. Puis, le portant sur une terrasse voisine, il le jeta avec rage à deux ours que mon père tenait enchaînés aux portes du jardin. Le croiriez-vous? ces animaux, à qui le pauvre enfant portait tous les jours un peu de pain, le reconnurent tout sanglant. Ils poussèrent des hurlements épouvantables, et, au lieu de le dévorer, commencèrent à lécher, en gémissant, le sang qui coulait de ses blessures.

» A ce spectacle, je tombai sans connaissance, et le sire de Drosendorf me fit transporter dans mes appartements. Le jour suivant, dès le matin, il vint me rendre visite, et, convoitant déjà le comté qui me revenait en héritage, puisque je restais l'unique enfant de Godeswal, il me força de lui donner ma

main, malgré mes protestations, dans ce même palais qu'il avait souillé du sang de mon frère. Ariald se hâta de régler l'administration de Naumbourg, et, s'emparant des trésors de mon père, il me conduisit à son château, après avoir pris le titre de sire de Drosendorf et de Naumbourg. Veuf depuis un an, il ne lui restait de sa première union qu'une jeune fille de quinze ans, nommée Luisgarde, douce et chère enfant que sa mère avait élevée dans la plus tendre piété. Luisgarde était ma seule consolation dans mes pénibles angoisses. J'avais trouvé en elle une sœur, une amie, plutôt qu'une fille, et j'épanchais souvent devant elle mon cœur déchiré par les chagrins. Sa mère, princesse remarquable par son esprit élevé et sa grande vertu, avait inspiré à sa fille une profonde et tendre vénération pour le saint pape Grégoire, successeur légitime du Prince des apôtres. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la haine de son époux, protecteur acharné de l'antipape. Ne pouvant la faire plier à ses desseins pervers, il abreuvait la pauvre femme de toutes sortes d'amertumes, et sa mort dut suivre bientôt tant de mauvais traitements. Luisgarde ne me quittait jamais, et quand son père allait à la chasse, ce qui arrivait fréquemment, nous allions prier ensemble à la chapelle pour l'exaltation de la sainte Eglise, le triomphe du pape Grégoire, et l'humiliation de ses ennemis. Un jour que nous pensions y être seules, Ariald nous surprit, au moment même où nous récitions la prière pour le pape, en remplaçant le nom de l'antipape, par celui de Grégoire. Il n'en fallut pas davantage pour le faire entrer dans la plus violente colère, et peu s'en fallut qu'il ne tirât son poignard pour m'égorger. Il saisit rudement par le bras la pauvre Luisgarde qui tremblait comme une feuille, et lui ordonna, si elle tenait à la vie, de ne plus remettre le pied dans mon appartement. Il la relégua dans une chambre solitaire du donjon, où il lui envoyait souvent, pour corrompre sa foi, un de ces prêtres schismatiques, comme il y en a malheureusement beaucoup en Allemagne. Vous pouvez vous figurer ma tristesse, quand je me vis séparée de ce cher ange, ma seule consolation sur la terre! Nous ne pouvions plus nous voir qu'au dîner, où son père la faisait asseoir à sa gauche, et moi à sa droite. Le repas terminé, il la renvoyait immédiatement dans sa solitude.

» Sur ces entrefaites, le comte de Grubenhagen fit demander à Ariald la main de sa fille. Ce seigneur était jeune, brave, et jouissait d'une grande faveur à la cour. Mais, implacable ennemi du parti favorable au pape Grégoire, il soutenait l'usurpateur des biens de l'Eglise, le vendeur des bénéfices, le persécuteur des moines fidèles au légitime pasteur. Ariald accueillit cette demande avec une joie manifeste, tant à cause de la position et de la fortune du comte, que de la faveur dont il jouissait auprès de l'empereur Henri. Il fit donc venir Luisgarde, lui annonça en ma présence la demande du comte, et fit ressortir tout l'honneur que cette alliance faisait à sa famille. La jeune fille, extrêmement troublée, me regarda à la dérobée, comme pour puiser du courage dans mes yeux, et répondit timidement à son père : « Cette demande me paraît bien prématurée; je suis si jeune encore, sans expérience, et mon éducation n'est pas achevée. » Le père répliqua : « Pauvres excuses! ma volonté est que vous acceptiez la main du comte. Ce parti est avantageux, vous ne pouviez même pas vous y attendre, et le comte ne souffrirait pas d'être éconduit. Ses envoyés doivent repartir demain pour Grubenhagen. » La pauvre fille, au désespoir, se jeta dans mes bras, en s'écriant : « Ma mère, obtenez de mon père que je puisse rester avec lui! »

» Ariald, au cœur dur et orgueilleux, ne put maîtriser un mouvement de rage; il saisit sa fille par les cheveux et l'arracha de mes bras, en lui disant d'un ton impératif : « Tu obéiras! »

» La lutte dura deux jours. Le père usa de tous les moyens pour amener Luisgarde à faire ses volontés; elle resta inflexible. Herman II, évêque de Bamberg, vint par hasard nous rendre visite. C'était un adversaire juré du pape Grégoire. Ariald le conduisit près de sa fille, afin que le prélat se servît de son autorité pour la rendre docile. Ce fut en vain; tous les ressorts de son éloquence restèrent sans effet. La jeune fille lui répondit nettement : « Que le comte de Grubenhagen revienne à la cause du saint pape Grégoire, qu'il combatte le schisme qui déchire l'Eglise de Jésus-Christ, et je me ferai un honneur et une joie de le recevoir pour époux; autrement, il ne doit jamais compter sur mon affection. » En entendant ces paroles, Ariald poussa un rugissement qu'on entendit dans tout le château, et, s'adres-

sant à l'évêque surpris de trouver tant de courage dans une enfant, il s'écria : « Cette rébellion est encouragée par sa belle-mère! » Aussitôt, il fit venir deux archers, et leur ordonna de conduire la chère enfant dans le cachot le plus obscur et le plus humide de la forteresse. Le lendemain, il fit seller des chevaux, et, sans dire un mot, m'emmena dans une terre qu'il possède sur les frontières de la Bohême. Nous mîmes pied à terre, et, avant de franchir le seuil du manoir, il me regarda d'un œil furieux, et m'enjoignit de suivre un de ses hommes d'armes, à qui il avait secrètement ordonné de m'égorger dans le vallon. O mon cher libérateur, si je vis encore, c'est grâce à votre généreux dévouement!... Mais, hélas! que deviendra ma chère Luisgarde? Qui la protégera? qui la soutiendra dans son délaissement? Qui lui donnera la force de résister à un si rude assaut? »

— Marie, répondit Pandolfe; vous suspendrez à son autel le poignard qui devait vous percer le cœur; nous prierons avec vous pour votre fille. Sachez que, nous aussi, nous pleurons sur notre unique et bien chère enfant, qui n'est pas moins exposée que votre Luisgarde bien-aimée.

XI. — LA CAVERNE DE L'ERMITE.

Yolande, entraînée par cette main de fer qui l'avait saisie à l'improviste, pendant qu'elle suppliait la sainte Vierge de la sauver, vit se fermer sur elle la petite porte secrète du pilier, et se trouva dans de profondes ténèbres. Par un mouvement assez naturel en pareil cas, elle tendit les bras en avant, poussa un faible cri, étouffé par les étroites murailles qui l'environnaient, et fit un effort pour s'échapper. Mais la main qui la retenait ne lâcha pas prise, et l'entraîna à travers l'obscurité, sans lui laisser le temps de respirer.

Elle perdit bientôt la conscience de ce qui se passait autour d'elle. La marche précipitée de l'inconnu; l'étourdissement, la douleur, l'anxiété qui oppressait sa poitrine, l'air froid et glacé

qu'elle traversait, les ténèbres qui pesaient sur elle lui avaient ôté l'usage de ses sens. Son esprit égaré ne lui laissait pas la faculté de réfléchir, et mille fantômes, aussitôt évanouis, venaient en foule effrayer son imagination. Etait-ce encore une de ces illusions diaboliques, un de ces enchantements qui l'avaient tant alarmée depuis quelque temps? N'était-elle pas encore dans l'église, au milieu de ses sœurs, tandis qu'un songe affreux lui faisait croire qu'elle errait à travers la nuit? Elle ne voyait se dessiner aucun objet, elle n'entendait pas un souffle. Soudain, une pensée lui vint : elle saisit la petite Madone qu'elle portait toujours sur elle, la serra sur son cœur, et fit le signe de la croix. Ce signe, qui dissipait toujours ses visions fantastiques et les funestes apparitions, ne produisit aucun effet. L'ombre ne s'évanouit pas et la main qui l'entraînait continua de la tirer en avant. Elle entendait le sol résonner sous ses pieds et le bruit du frôlement de sa robe contre les parois du souterrain.

— Ah! mon Dieu! se dit-elle, je suis tombée dans les mains d'Ottocar; il m'entraîne dans les horribles souterrains du château de Brunn pour y mourir de faim ou être martyrisée sous les tenailles, les peignes de fer ou les flammes!

Elle tressaillit d'horreur. La main qui continuait à l'entraîner eût pu sentir la pauvre fille trembler sous son étreinte. Mais l'être mystérieux courait toujours, comme un homme agissant sous l'irrésistible impulsion d'une force supérieure. Par moments, Yolande se sentait frappée au visage par un liquide glacé, qui redoublait ses angoisses. C'étaient des gouttes d'eau qui suintaient à travers la voûte et tombaient sur son front ou sur ses joues; quelquefois, elle se heurtait à des objets suspendus en l'air, et de grosses toiles d'araignée effleuraient son visage.

En ce moment, l'allée formait un coude : une lueur lointaine jeta un peu de jour sur les parois. Elle leva les yeux et aperçut une lumière qui semblait s'approcher. Un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine, elle voulut s'arrêter; mais l'implacable main l'entraînait toujours et la forçait à fuir. Guidé par cette lumière qui le précédait de loin, l'inconnu continua de courir encore l'espace d'un quart d'heure, et, pendant ce temps, Yolande chercha à voir les traits de celui qui l'entraînait. Ce

n'était point Ottocar, mais l'étranger ne lui paraissait pas tout à fait inconnu ; toutefois le trouble où elle était ne lui permit pas de le reconnaître.

Enfin, la lumière s'arrêta. L'étranger hâta le pas, et se trouva bientôt dans une caverne presque circulaire, qui avait la forme d'un temple. Arrivé au milieu, il lâcha le bras de la jeune fille, et disparut par une allée obscure avec celui qui les avait éclairés. Au centre du souterrain brûlait un grand feu, dont la flamme élevée et claire illuminait l'enceinte jusqu'à la voûte. Près du feu, un vénérable vieillard était assis sur une espèce de fauteuil rustique. A côté de lui se trouvait un siége vide. Voyant Yolande saisie d'effroi et tremblant de tous ses membres, il lui dit d'une voix douce :

— Asseyez-vous, ma fille, et ne craignez rien, vous êtes ici en sûreté. La divine Providence vous a conduite en ces lieux pour vous arracher aux griffes de votre persécuteur. Je vous vois trembler et frissonner... Prenez courage... Je vous le répète, chère Yolande, vous êtes en sûreté, et les sicaires d'Ottocar n'auront garde de vous chercher dans cet asile, pour vous conduire au château de Brunn. Vous tenez en mains l'image de la sainte Vierge, et vous la pressez sur votre cœur, aussi, ma fille, grâce à sa protection, vous n'avez rien à craindre, car elle est la plus tendre des mères, la consolation des affligés, la défense des opprimés et la couronne de ceux qui triomphent en combattant les combats du Seigneur.

Un peu rassurée par ces douces et paternelles paroles, Yolande leva les yeux sur le vieillard ; son regard limpide, ses traits si vénérables, ses longs cheveux blancs, sa barbe qui descendait sur sa poitrine, lui donnaient un aspect vraiment céleste. Il portait une robe noire, serrée à la taille par une ceinture de cuir, et tenait à la main un bâton, sur lequel il appuyait le bras gauche.

— Que vous ressemblez à votre père! s'écria le vieillard ; l'abbé Daufer me l'avait dit, et Théotberge m'avait confirmé cette ressemblance, mais je puis la constater aujourd'hui de mes propres yeux, et je m'en réjouis. Puisque vous avez ses traits, vous aurez aussi son âme élevée, son pieux et noble cœur. Chère Yolande, il y a bien des années que je reçus un jour, dans cette même grotte, le comte Pandolfe qui s'y mettait à l'abri de

l'orage. Je lui prédis alors votre destinée, et ce que Dieu, dans ses desseins, réservait à votre jeunesse... Hélas! vos douleurs et vos périls ne sont pas là de finir; vous aurez encore beaucoup à souffrir; mais Dieu, qui vous a sauvée jusqu'ici, vous soutiendra dans l'avenir... Chère enfant, gardez toujours cette image sacrée, ne l'abandonnez pas un instant... Vous l'avez honorée dès votre enfance, et vous ignorez sans doute qu'elle m'ait appartenu... Je l'envoyai, par mon ami Daufer, au comte Pandolfe... Elle a été bénite par le pape Alexandre II... Gardez-la précieusement, elle vous sera d'un grand secours. Ne cessez pas de porter aussi l'anneau d'Anselme; la croix gravée sur le chaton vous préservera de tout mal. La sainteté d'Anselme, qui a un si grand pouvoir sur les démons, les éloignera de vous.

Yolande, à ces mots, prit la parole avec une modeste assurance :

— Mon père, dit-elle, qui êtes-vous? je comprends que j'ai trouvé en vous un nouveau protecteur, à qui je dois d'avoir échappé à un grand péril, mais comment avez-vous appris l'assaut du couvent? Comment avez-vous pu me soustraire aux soldats d'Ottocar?

— Vous saurez en temps opportun qui je suis... Il serait trop long de vous expliquer comment j'ai eu connaissance de ce qui se passait au monastère... D'ailleurs, vous êtes fatiguée et avez besoin de repos... Quant à la manière dont je vous ai, grâce à Dieu, soustraite à la rage des assaillants, vous la connaissez... Nous sommes éloignés d'environ une demi-lieue du couvent, et personne ne connaît l'existence de ce refuge secret oublié depuis longtemps. Il a servi d'asile aux vierges du Seigneur et aux trésors de l'église, au temps où les Hongrois, pendant un demi-siècle, désolèrent le pays par leurs incursions. L'abbesse Théotberge est la seule qui connaisse ce souterrain, mais si elle n'y a pas pensé dans la confusion de cette nuit, elle se trouvera dans une grande inquiétude à votre sujet. Aussi lui ferai-je savoir promptement que vous êtes en sûreté. Mais vous n'avez pas dormi encore de toute cette nuit, et vous avez éprouvé bien de l'effroi, sans parler de votre course dans le souterrain... Venez avec moi, ma chère fille; venez prendre quelque repos... La nuit est encore peu avancée...

A ces mots, le vieillard la précéda avec une lampe, et l'intro-

duisit dans un long corridor qui aboutissait à une sorte de petite chambre, garnie d'un lit de paille couvert d'une peau de mouton. Il dit à Yolande de se coucher, et se retira, en laissant la lampe posée sur une saillie du rocher. La jeune fille était si étonnée de tout ce qu'elle voyait de nouveau autour d'elle, et en même temps si affaiblie par les émotions et la fatigue, qu'elle ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil. Il était près de six heures du matin quand elle s'éveilla. L'étonnement qu'elle éprouva de se trouver dans un lieu si étrange, sur ce pauvre lit, au-dessus duquel pendaient de la voûte des stalactites que la lumière faisait étinceler de mille feux, ne saurait se dépeindre. Elle se frotta les yeux, regarda autour d'elle comme si elle sortait d'un rêve, et chercha à recueillir ses souvenirs. Comment était-elle arrivée en ce lieu? Elle retrouva sur sa poitrine la petite statue de Marie, la baisa tendrement, la serra contre son cœur, et, apercevant une croix plantée dans une fente du rocher, elle se leva et courut s'agenouiller devant elle. Elle pria Dieu, en joignant les mains, de protéger, par la vertu du sang divin dont fut arrosée cette croix sainte, une pauvre orpheline privée de tout secours humain.

Tandis qu'elle achevait sa prière, le saint vieillard entra doucement. A la vue de la ferveur et de la pieuse attitude d'Yolande, il s'arrêta, et une larme d'attendrissement vint mouiller sa paupière. Enfin, il s'approcha, et l'appela à demi-voix, en lui tendant une petite corbeille qu'il avait apportée :

— Mon enfant, dit-il, un peu de nourriture vous rendra vos forces.

Et posant la corbeille sur le sol, il ajouta :

— Avez-vous bien reposé? Etes-vous un peu remise des agitations de cette nuit? Voici du lait chaud...

Il tira de la corbeille un vase de terre et quelques tranches de pain noir, couvertes de miel.

— Tenez, dit-il, cela vous fera du bien. Je regrette de n'avoir que ces mets grossiers à vous offrir, mais il y a trente ans qu'il n'est pas entré de viande dans cette caverne, et je ne prends du lait que depuis que j'ai atteint l'âge de soixante-dix ans ; auparavant, je ne me nourrissais que d'herbes et de fruits.

Yolande était pâle, et sentait courir dans son corps des fris-

sons de fièvre. Elle prit une tranche de pain, mais elle lui parut amère, et il lui fut impossible d'en avaler une seule bouchée. Cependant le bon vieillard, assis sur un escabeau devant elle, lui disait :

— Mangez, cela vous rendra des forces... Vous êtes si abattue ! Allons, un petit effort, mon enfant.

Et pour la distraire, il ajoutait :

— En ce moment même, chère Yolande, le comte Pandolfe, votre père, avec votre bonne et digne mère, se dirige vers Boleslau, et c'est là que je vous enverrai les rejoindre... Dieu m'a accordé la grâce de sauver deux fois votre père. Une nuit, il chevauchait tout armé dans la direction de Brunn ; il voulait vous soustraire, en secret, aux piéges d'Ottocar. Mais celui-ci, qui prévit son dessein, avait posté sur la route des soldats qui devaient s'emparer de Pandolfe. J'eus connaissance de ses sinistres projets, et, la nuit venue, je me glissai entre les rochers qui bordaient la route, et, élevant la voix : « Fuis, Pandolfe, lui dis-je, fuis ou tu es mort. » Il fit en effet volte-face, et alla trouver l'abbé Daufer, comme je le lui avais recommandé. Ce prélat lui donna une escorte pour protéger sa retraite. Une autre fois, il se rendait en Bohême; j'appris par mes espions qu'Ottocar le faisait poursuivre par ses affidés, et qu'il cherchait à entraver sa marche par des enchantements. Je dépêchai un envoyé vers votre père, et il arriva à temps pour le prévenir et le tirer de ce nouveau péril. O ma fille, jugez de la fureur dont va être saisie le marquis de Brunn, en apprenant que vous n'êtes plus au couvent ! Je crois que toutes les routes sont déjà occupées par ses soldats ; il n'y a point de défilé, de chemin, ni de gué qui ne soit gardé par ses émissaires. Nous avons besoin, en ces circonstances, de beaucoup de patience et d'adresse.

Tandis que le saint ermite parlait, la fièvre s'emparait de plus en plus de la jeune fille. Aiguë et violente, la maladie circulait dans ses veines, et la faisait tour à tour brûler comme le feu et pâlir comme la cire. Tout déconcerté du changement qui s'opérait en elle, le vieillard s'écria :

— Ma fille, qu'avez-vous ?

Il n'avait pas achevé, que la pauvre enfant s'affaissa sur elle-même et tomba par terre.

— Mon Dieu ! s'écria le solitaire.

Il s'empressa de la relever, et la déposa sur le lit, puis il alla chercher de quoi la couvrir. Yolande respirait à peine. Son regard était fixe, ses yeux immobiles et éteints. L'ermite lui frotta les tempes avec de l'eau fraîche. Elle ne reprenait point ses sens, l'eau tournait immédiatement en vapeur sur ses joues brûlantes. Effrayé par cette subite défaillance, le pauvre ermite ne sut plus que faire, et, voyant que ses soins étaient inutiles, il se jeta à genoux au pied du lit, et supplia le Dieu de toute bonté d'abaisser un regard de compassion et de grâce sur l'innocente jeune fille.

— Voyez, s'écriait-il tout en pleurs, voyez, ô mon doux Sauveur, le triste état où se trouve réduite cette chère enfant pour l'amour de vous ! Elle veut conserver sa vertu sans tache, elle refuse de s'unir à un parjure qui n'écoute que ses instincts pervers et foule aux pieds les devoirs les plus sacrés, l'obéissance qu'il doit à son père, la foi qu'il a jurée au duc de Moravie. Il se moque des lois de l'Eglise, et se rit du scandale qui résulterait, pour les chrétiens, de la solennelle transgression de ses serments !... Cette pieuse enfant, docile à vos commandements, ô mon Dieu, préfère vous obéir, plutôt que de contracter une brillante alliance. Ah ! daignez la secourir ! Accordez-lui la suavité de votre grâce divine... Rendez-lui la santé, sauvez cette âme pure, et éloignez d'elle les maux qui la menacent.

Le serviteur de Dieu leva les yeux pour regarder Yolande. Elle ouvrit les siens et poussa un grand soupir :

— Ma fille, lui dit-il, c'est moi, le vieil ermite qui vous veut tant de bien, qui veille à votre chevet, qui ne vous abandonnera jamais. Prenez courage, Yolande; ce ne sera rien, c'est une légère défaillance.

— O mon père, dit-elle d'une voix entrecoupée; mon père, je me sens bien mal ! j'ai la tête en feu; mon cœur bat; toutes mes forces m'abandonnent ! Hélas ! j'ai tant souffert depuis quelque temps ! Je faisais des efforts, je dissimulais, je paraissais gaie avec les religieuses et avec mes compagnes, mais je combattais toujours avec moi-même !... Oui, j'ai trop souffert ! Je n'ai plus la force de vous parler. Mon Dieu, où sont donc mes parents? Hélas ! quelle douleur de les savoir fugitifs, persécutés,

menacés de la mort!... Mon père, assistez-moi, je me sens défaillir...

Et en disant ces mots, elle s'évanouit. L'ermite souleva sa tête brûlante, pour empêcher le sang d'affluer aux tempes, qui battaient avec force. Il regardait, avec une sollicitude toute paternelle, ce visage pâle et défiguré, il pleurait, et se disait en lui-même :

— Ah! mon Dieu, si j'avais du moins ici l'abbé Daufer! Il m'aiderait de ses conseils. Rupert, qui doit m'apporter mes provisions, n'est pas encore arrivé, et me voici seul avec ce cher ange qui va mourir dans mes bras! O sainte Vierge, venez à mon aide! Faites-moi la grâce de pouvoir prévenir l'abbesse Théotberge... Elle seule peut me tirer de cette cruelle position.

Puis il appelait la jeune fille :

— Yolande, Yolande, ouvrez les yeux; c'est moi, regardez votre pauvre père; regardez-moi, mon enfant!

Yolande était toujours plongée dans son évanouissement; enfin, elle ouvrit les yeux, regarda languissamment le vieillard, qui, rassuré déjà de l'avoir vue faiblement sourire, lui offrit un peu d'eau. En cet instant, il entendit un bruit de pas; il se retourna, en demandant :

— Est-ce vous, Rupert?

— Oui, père Manfrède, c'est moi.

L'ermite quitta la malade, pour aller à la rencontre du nouveau venu.

— Que vous venez tard aujourd'hui! lui dit-il. Mais quel air effaré? Qu'est-il donc arrivé?

— Mon père, répondit Rupert, la ville de Brunn est en révolte, on se bat dans les rues et sur les places...

— Que dites-vous? Quelle est la cause de cette révolte? L'état est en paix, et il n'y a point d'ennemis aux environs...

— D'après ce que j'ai pu apprendre, voici ce qui s'est passé. Vous devez savoir que le jeune marquis Ottocar a résolu d'épouser une damoiselle du couvent de Sainte-Marie. Pour arriver à son but, il s'est servi d'un bohémienne fort rusée et de deux sorciers qu'il a à son service comme astrologues. Mais les séductions et les enchantements ont été impuissants. La jeune damoiselle a refusé ses offres, disant qu'elle n'est qu'une pauvre bourgeoise

et que le marquis est déjà fiancé à Gisèle de Moravie. Ottocar a fini par envoyer, avant-hier, un détachement de ses troupes assiéger le couvent. Mais il paraît que l'hôte de la mi-côte, ayant eu vent de ces projets, a envoyé son fils aux fermes et aux hameaux des environs, pour donner l'alarme et faire connaître ce sacrilége attentat, et que tous les hommes ont pris les armes et sont accourus pour défendre les vierges du Seigneur. Vous savez comme tous les environs vénèrent le sanctuaire de Sainte-Marie, qui répand tant de bénédictions sur nos campagnes. Ce couvent est cher à tout le pays, à cause des bienfaits qu'il répand sur tous les pauvres de la contrée. Or, les paysans, ayant appris les desseins d'Ottocar, se réunirent en bandes bien armées, et surprirent les sicaires au moment où ils s'apprêtaient à escalader les murs du couvent. La nuit était obscure, et les bois fort épais en cet endroit, de sorte que les paysans purent tirer avec avantage sur les sicaires du marquis. En voyant leurs camarades tomber dans le fossé, les Vandales voulurent fuir, mais ils étaient cernés de toutes parts, et tombèrent entre les mains des paysans, qui les exterminèrent jusqu'au dernier. Il n'en resta pas un seul pour porter à Brunn la nouvelle de leur trépas.

« Le matin venu, quand les ponts furent baissés et les portes ouvertes, les paysans se rendirent en foule à Brunn, le coutelas au côté, et, se répandant sur la place du marché, dans les lieux publics, dans les boutiques, ils excitèrent le peuple à protester contre les cruautés du comte.

» — Il méprise tout droit, disaient-ils, et ne respecte personne, pas même les choses sacrées. Il se moque de ses sujets, dont la plupart sont fidèles au vrai pape, et lui jurent, dans le cœur, obéissance et soumission. S'il veut se concilier l'estime de ses vassaux, qu'il chasse de sa cour les astrologues, les sorciers, et qu'il s'attache au vrai pape !...

» Bientôt on vit se former des groupes de gens inquiets et menaçants. Enfin, Goson, le boucher, ce géant qui demeure près du marché, réunit autour de lui des garçons bouchers, des corroyeurs, des drôles de toute espèce et se mit à crier :

» — A mort ! à mort les nécromanciens et les sorcières ! Au gibet les Vandales, les ennemis de Dieu !...

» Et aussitôt, ils s'avancent en troupe vers le fort, frappant et tuant tous les soldats d'Ottocar qu'ils rencontrent dans les rues. Ils arrivèrent à la grosse tour, avant que les gardes eussent le temps de lever le pont. Le choc fut terrible. Pressés dans l'allée de la première enceinte, les soldats disputèrent le passage aux bourgeois, dont les rangs grossissaient de minute en minute. Ottocar s'arme à la hâte, monte à cheval avec tout ce qu'il peut réunir d'hommes, et sort par une porte dérobée, afin de surprendre les révoltés par derrière.

» Cependant, les deux astrologues, entendant les cris de la foule, et comprenant que leur vie était en danger, se glissèrent parmi les soldats d'Ottocar, afin de s'enfuir et de se cacher hors du palais. Mais ils n'avaient pas dépassé le seuil, que quatre palefreniers des écuries du marquis, qui les détestaient, les saisirent par le bras et les forcèrent à se blottir dans un tas de foin. L'un de ces braves gens sortit sur-le-champ, et s'élançant au plus épais de la foule, il prit avec lui quatre solides gaillards et leur dit : « Les nécromanciens sont à vous! » Ils entrèrent dans l'écurie, et se mirent à bouleverser le foin et la paille, sous lesquels ils découvrirent les deux magiciens. Aussitôt éclatèrent un vacarme et un tumulte étourdissants. On leur lia les mains sur le dos, et on les promena triomphalement dans toute la ville, aux acclamations d'un peuple qui grossissait à chaque pas. « Où faut-il les brûler? criait-on de toutes parts; sur la place du Podestat? — Non! criaient d'autres voix, leur puanteur nous suffoquerait; mieux vaut les brûler sur le bastion des Hongrois. — Oui! oui! bravo! — c'est dommage que nous ne tenions pas Swatiza, pour faire le trio, dit une petite vieille édentée et boiteuse; c'est une sorcière, je vous le dis! une voleuse d'enfants! — Ah! oui! sus à Swatiza! » Des centaines de gamins et de révoltés coururent à sa recherche. Pendant ce temps, d'autres avaient planté des pieux sur le rempart et rassemblé des fagots et des troncs d'arbres. Le sinistre cortége s'avançait. Les deux sorciers marchaient en tête. On les rouait de coups, on leur crachait au visage, on leur lançait de la boue, des ordures et des pierres : « Miséricorde! criait les malheureux, pitié! — Ni pitié, ni grâce pour des démons comme vous! hurlait la foule; au feu les suppôts de Satan! — Au feu!

au feu! répétaient mille voix. — Eh bien! et la Swatiza? l'a-t-on trouvée cette scélérate? — La voilà! — Non, ce n'est pas elle, elle s'est échappée. — Comment échappée? » Un gros meunier, trapu et tout essoufflé, accourait en criant : « Vous ne savez pas? La coquine s'est envolée! Gondo l'avait attrapée, mais comme il voulait l'empoigner, elle a glissé comme de l'eau entre ses doigts et s'est changée en chouette. Elle s'est envolée sur les toits en claquant du bec, comme pour nous narguer. »

» Lorsqu'il apprit le soulèvement de la ville et le départ de son fils pour apaiser la sédition, le vieux marquis fut saisi de crainte. Il redoutait qu'Ottocar, n'écoutant que la colère, se laissât entraîner à quelque mesure excessive. Il fit donc venir un sergent et lui ordonna d'envoyer un exprès à Znaïm, pour prier en son nom l'abbé Daufer de se rendre de suite à Brunn, afin d'y calmer la fureur populaire. Les habitants de Brunn le respectent tellement, que sa présence seule apaisera leur courroux et les décidera à se disperser paisiblement. »

— Et le messager est-il parti? demanda l'ermite.

— Oui, et comme l'éclair; mais je crains bien qu'il n'arrive trop tard, car le peuple est furieux et veut en finir avec les sicaires. La campagne elle-même est en fermentation.... En venant ici, j'ai rencontré des groupes armés se dirigeant sur la ville.

— Eh bien! reprit le vieillard, tu vas retourner à Brunn, tu iras trouver l'abbé Daufer, et tu lui diras que je désire le voir pour une affaire de la plus haute urgence. Tu ajouteras, mais en secret, qu'il apporte sous son manteau une hostie consacrée. Cela fait, tu te rendras au couvent et tu demanderas l'abbesse. Dis-lui, de ma part, qu'elle se rende, deux heures avant minuit, seule, derrière l'autel de la Vierge. Qu'elle n'oublie pas de se munir d'une lanterne. Si elle paraissait surprise et te demandait des explications, ajoute que c'est là une recommandation expresse du père Manfrède. Il est nécessaire qu'elle s'y trouve sans faute.... Mais j'oubliais... As-tu vu Raymond, ce matin? Je ne voudrais pas qu'il prît part à la révolte : si tu le rencontres, dis-lui que je l'attendrai vers midi, avec Anolin.... Et maintenant, adieu, et prends garde qu'il ne t'arrive malheur en chemin.

Rupert ne fut pas plus tôt éloigné, que le digne vieillard revint

auprès de la malade : il la trouva fort agitée et le visage en feu.

— Mon père, dit-elle en l'apercevant, j'ai entendu une partie de ce que racontait cet homme.... Je commence à espérer que les sicaires n'auront pu pénétrer dans le couvent; et que les religieuses et mes amies n'auront été ni dépouillées ni battues par ces misérables! Que Dieu en soit béni et la sainte Vierge! Mais j'ai cru entendre aussi que la ville s'est soulevée. Mon Dieu! quel malheur! tant de fléaux à cause de moi!... Ah! mon père, mes péchés en sont la cause....

— Calmez-vous, chère Yolande! comme les martyrs, vous souffrez pour la justice; ils n'étaient pas plus que vous la cause des tumultes qui éclataient parfois à leur occasion; la perfidie humaine produit seule tous les maux; il ne faut pas les attribuer aux innocents qui, fermes dans la vertu, bravent la colère des méchants. Le Seigneur permet ces violences pour éprouver les justes, qui en retirent toujours leur plus grand bien. Restez donc tranquille, et tâchez de vous guérir; je vais faire bouillir de l'eau avec un peu de miel, pour étancher votre soif.

L'ermite se rendit dans la grande caverne, attisa le feu qui était presque éteint et en approcha un grand vase plein d'eau. En attendant qu'elle bouillît, il s'agenouilla sur un escabeau, et se mit à prier pour la guérison de la chère malade. Au bout de quelques minutes, il crut entendre, dans le silence du souterrain, un bruit de pas à l'entrée de la caverne. Prêtant l'oreille, il entendit bientôt comme une masse de fer qui tombait sur le sol, puis un gémissement étouffé. L'ermite se leva et courut aussitôt dans la direction du bruit. Un guerrier, armé de toutes pièces et la visière baissée, était étendu par terre au milieu d'une mare de sang, qui s'échappait par les jointures de la cuirasse.

— Ah! saint vieillard, dit le blessé, secourez-moi, et voyez si vous pouvez arrêter mon sang, car je vais mourir!

— Chevalier, répondit Manfrède en le soulevant un peu, appuyez-vous sur mon épaule.... Ma caverne est à quelques pas d'ici.

Le guerrier, aidé par l'ermite, put gagner doucement la grotte et s'assit près du feu. Le solitaire alla prendre dans un coin une botte de paille et la plaça derrière le chevalier, qu'il appuya contre un fragment de rocher. Il put alors soulever la visière de son casque.

— Quoi! c'est le marquis Ottocar!... s'écria-t-il; et vous êtes blessé?

Il s'empressa de dégrafer son haubert et de lui enlever sa cotte d'armes, pour examiner la blessure.

— Je ne crois pas qu'elle soit dangereuse, dit-il; prenez courage, je vais chercher du linge.

Lorsque Pandolfe avait naguère décrit à Théotberge la grotte de l'ermite, il lui avait dit qu'elle se composait de trois cavités, l'une au milieu et les deux autres de chaque côté. Le vieillard se rendit dans le compartiment opposé à celui qu'occupait Yolande, et qui lui servait de cellule. Il prit du baume, des bandes, un bassin, et revint en toute hâte auprès du blessé, dont il lava la plaie avec de l'eau tiède; il enduisit ensuite un linge de baume, l'étendit sur la blessure, et recouvrit le tout d'une compresse entourée de bandes.

— Marquis Ottocar, lui dit-il, ce baume arrêtera le sang en moins d'une seconde, je le sais par expérience. Souvent vos vassaux viennent me prier de les panser, quand ils ont reçu quelque coup de hache ou de faux; il n'y a point de plaie si large et si profonde que ce baume ne ferme en quelques heures. Vous devez déjà vous sentir soulagé?

— Oui, répondit le jeune homme; mais cette grande perte de sang m'a considérablement affaibli.

— Où avez-vous été blessé?

— Près de la rivière. Excités par quelques ennemis de la paix, mes paysans, grégoriens enragés, ont pris les armes et se sont jetés dans la place de Brunn pour soulever toute la ville. Je m'armai aussitôt et, les ayant surpris par derrière avec mes lanciers, je les repoussai dans la campagne. Mais nous rencontrâmes des groupes armés dans toutes les fermes, et, en leur donnant la chasse, je fus atteint par un javelot et tombai de cheval. J'étais seul et loin de Brunn.... Je me souvins de votre caverne, et j'en pris le chemin tout en perdant beaucoup de sang. Arrivé à l'entrée, je ne pus aller plus loin, je tombai, et j'y serais mort d'épuisement, si vous n'étiez venu à mon secours.

— Remercions la miséricorde divine, répondit le vieillard; car si vous aviez eu le malheur de mourir subitement, quel jugement sévère n'auriez-vous pas eu à subir! Le souverain juge est

rigoureux pour tous, mais il est plus redoutable encore pour les grands de la terre. Tous les hommes sont pécheurs, mais ceux qui gouvernent les autres auront à répondre au Juge éternel pour leurs inférieurs qui souvent offensent Dieu par leur ordre, comme Jéroboam fit jadis prévariquer Israël. Vos vassaux ont mal fait de se révolter contre votre autorité.... Mais vous devrez vous-même rendre compte à Dieu d'avoir violenté leur foi.... Vos peuples croient à la légitimité du pape Grégoire; pourquoi tendre des piéges à leur fidélité et les entraîner dans le schisme? Ils peuvent patienter longtemps quand il s'agit d'impôts, de tailles et même d'exactions, mais ils ne souffrent pas que l'on touche à leur foi.... Vous le voyez, prince, tout l'occident est en feu, les guerres civiles déchirent les plus belles provinces de l'empire; et pourquoi? parce qu'on a voulu contraindre les peuples à renier leur foi et à briser les liens qui les attachent au pontife légitime. Et dites-le-moi, qui est la cause de ces tumultes, de ces luttes, de ces cruautés, de ces pillages, de ces incendies? Les peuples sont coupables, sans doute; mais ceux qui les excitent et les provoquent à ces excès, ont-ils le droit de se laver les mains, et de dire : nous sommes innocents de tant de sang versé? S'il est vrai, comme on me l'a assuré, que vos sicaires ont tenté d'assiéger, la nuit dernière, le couvent de Sainte-Marie, je comprends que le peuple se soit soulevé pour venger ce crime!... Pesez donc les conséquences de ces faits déplorables; le sacrilége et la désolation des jeunes épouses du Seigneur, le scandale du peuple, les morts, les terreurs, les proscriptions, la prison, le gibet!... Or, sur qui retombera le jugement de Dieu? Sur celui-là même que son devoir obligeait à empêcher tant de maux. Prince, si je vous parle en toute liberté, c'est que je suis animé pour vous d'un dévouement à toute épreuve... Mais puis-je penser de sang-froid à la vengeance que, dans votre colère, vous tirerez peut-être de vos vassaux qui ne se sont soulevés que pour défendre leur foi et leurs autels? Je ne justifie pas leurs excès, mais enfin leur saint zèle devait repousser les sacriléges violateurs des choses saintes. Marquis, Dieu vous accorde la vie dans sa miséricorde; voudriez-vous être inexorable envers les coupables?

A ce discours si plein de franchise et de juste sévérité, le jeune

Ottocar, dont le cœur possédait encore un fond de grandeur et de générosité, leva les yeux vers l'ermite :

— Saint vieillard, s'écria-t-il, nul ne m'a jamais tenu un langage aussi loyal et aussi sincère que vous!... Les princes sont entourés de flatteurs qui les égarent... Je vous remercie de vos avis paternels, et je vous jure, sur ma foi, que je ne les perdrai pas de vue lorsqu'il s'agira de juger les chefs du complot.

Le moment parut favorable à Manfrède pour l'engager à cesser la guerre cruelle qu'il faisait à Yolande; il soupçonnait d'ailleurs qu'instruit de la disparition de la jeune fille, Ottocar la ferait activement chercher partout. Il allait entamer cette question délicate, quand Raymond entra. Apercevant le marquis, il lui dit :

— Monseigneur, j'ai rencontré vos lanciers; ils vous cherchent et sont en grande inquiétude à votre sujet.

— Etaient-ils loin d'ici?

— Non, monseigneur, les uns longent la rivière; les autres battent la plaine. Ils ont avec eux votre cheval, et le groupe qui le garde n'est pas à deux cents pas d'ici.

— Appelle-les, dit le marquis.

Puis, se tournant vers l'ermite :

— Maintenant que je me sens mieux, dit-il, veuillez me montrer les diverses grottes de ce souterrain. On m'a souvent dit qu'il y avait ici des cristallisations qui reflètent mille feux.

L'ermite, qui savait Yolande si près de là, fut un peu embarrassé de cette demande, mais il répondit d'un air affable :

— Monseigneur, je serais trop honoré de votre visite, mais en ce moment, croyez-moi, vous n'êtes pas encore assez remis de vos fatigues, et le fussiez-vous plus complétement, l'humidité de ces souterrains pourrait vous faire le plus grand tort.

Puis changeant de conversation :

— Ah! s'écria-t-il, les voilà; entendez-vous le piétinement des chevaux? holà! je vais à leur rencontre.

Et il courut vers l'entrée de la grotte. Bientôt parurent deux lanciers, qui soulevèrent le prince, le mirent en selle, et s'éloignèrent en le soutenant de chaque côté. L'ermite respira. Il dit à Raymond de l'attendre, et courut tout inquiet au chevet d'Yolande.

XII. — LE MYSTÈRE DÉVOILÉ.

Le jour commençait à tomber. L'ermite put constater que l'état d'Yolande ne faisait que s'aggraver. Une fièvre ardente lui causait un délire affreux, suivi de défaillances fréquentes, qui la faisaient souvent ressembler à un cadavre. Immobile au chevet de la pauvre enfant, l'ermite essuyait de temps en temps la sueur froide qui inondait son front. Il suppliait tout bas la sainte Mère de Dieu de l'assister dans ce triste moment. Enfin, la voix de Rupert se fit entendre. Manfrède s'avança vers l'entrée de la grotte, où il trouva l'abbé Daufer qui arrivait. Il se jeta dans ses bras, le serra affectueusement sur son cœur et fondit en larmes.

— Qu'as-tu donc? lui demanda l'illustre abbé; que signifient ces pleurs et cette tristesse, chez toi qui m'accueilles d'ordinaire avec tant de joie? Est-ce la révolte de Brunn qui t'afflige à ce point? Dieu merci, je suis arrivé à temps pour l'étouffer, et sauf deux sorciers brûlés à la pointe du jour, et un sicaire blessé dans la mêlée, on n'a pas eu d'autre accident à regretter.

— O mon ami, tel n'est pas le sujet de mes larmes; je pleure sur la pauvre Yolande, que nous allons perdre, si Dieu ne prend pas notre affliction en pitié!

— Serait-elle tombée entre les mains d'Ottocar? Je suis passé près du couvent en venant ici, mais j'avais trop de hâte d'arriver chez toi pour y entrer. Un des fermiers m'a dit que, grâce à Dieu, toutes les religieuses étaient saines et sauves, mais fort troublées encore, tant à cause de la frayeur qu'elles ont éprouvée que de la disparition d'une de leurs élèves, qui s'est, paraît-il, cachée dans quelque lieu secret du monastère au milieu du tumulte. Elles sont toutes à sa recherche, et elles ne peuvent manquer de la retrouver, attendu que les portes et les murailles sont restées parfaitement intactes. La pauvre enfant ne peut être ailleurs que dans l'enceinte du couvent.

— Il s'agit précisément d'Yolande que je fis disparaître furtivement avec l'aide de Raymond; mais l'enfant a reçu une telle secousse que je dus l'emporter évanouïe... Et aujourd'hui, elle

se meurt, consumée par la fièvre! C'est Dieu lui-même qui vous envoie pour la confesser... Avez-vous apporté le très-saint Sacrement?

— Oui, et c'est pour cela que je suis venu la tête découverte... Que Rupert aille allumer les cierges dans la cellule!

Rupert exécuta immédiatement cet ordre; l'abbé Daufer déposa le Saint-Sacrement entre les deux cierges, et l'adora, puis il se releva, et demanda à son ami où était la jeune fille. Manfrède le précéda et arriva près d'Yolande avec un visage joyeux :

— Ma fille, lui dit-il, prenez courage; Dieu vous accorde une faveur qui vous réjouira grandement : c'est la visite de l'abbé Daufer, l'ami de votre père et le protecteur de votre famille.

Il avait à peine prononcé ces mots, que l'abbé Daufer entra, et, tendant à Yolande sa main qu'elle baisa avec ferveur, il lui dit :

— Mon enfant, le Seigneur qui vous a délivrée de tant d'embûches, va rendre bientôt une nouvelle force à votre âme et à votre corps... Oui, vous pourrez, longtemps encore, célébrer ses louanges, et vivre pour sa gloire et la consolation de vos parents.

Yolande répondit avec un sourire angélique :

— Vénérable père, que la volonté de Dieu, toujours aimable et toujours juste, s'accomplisse en moi!... Je me sens bien malade, mais puisque vous voulez que j'espère, je ne repousserai pas l'espérance... Puissent Dieu et sa sainte Mère réaliser votre prédiction!...

Manfrède s'approcha à son tour, et lui demanda :

— Yolande, voulez-vous vous confesser à l'abbé Daufer?

— Ah! répondit-elle, quelle grâce et quel bonheur!

— Eh bien! après votre confession, vous aurez un plus grand bonheur encore... Heureuse enfant! le maître du ciel et de la terre a daigné venir à vous dans ce souterrain, que sa présence auguste transforme en un lieu de délices. Oui, ma fille, il vous aime d'un amour infini!... Ah! votre confiance en lui ne sera pas trompée! Il est prompt à récompenser ceux qui souffrent pour lui au pied de la croix.

— Que dites-vous, mon père? Quoi! mon Seigneur et mon Dieu viendrait à moi dans cette grotte solitaire? Et je le recevrai bientôt?... Oh! si vous aviez un voile, veuillez en couvrir ma

tête, car il serait peu décent que je le reçusse tête nue, en présence de ses anges...

Le bon ermite, pleurant d'attendrissement, alla chercher un manteau de laine, le seul voile qu'il pût offrir. Après cela, il sortit et alla se prosterner devant le Saint-Sacrement, pendant que la jeune fille faisait sa confession. Et quelle confession!... Cette âme pure et candide s'humiliait profondément et s'anéantissait devant le ministre de Dieu, en s'accusant de mille petites fautes, qu'elle regardait comme de graves offenses, et qui n'étaient que les suites inévitables de la faiblesse humaine, scrupule d'une jeune âme que n'éclairaient point encore la lumière d'un jugement mûri et le consentement délibéré du cœur. Heureuse et innocente, la jeune fille n'avait jamais cessé de goûter le doux baiser de la justice et de la paix; en elle avait toujours reposé l'amour divin, comme dans un tabernacle d'élection, qu'il se plaisait à orner d'une beauté céleste.

Plus l'abbé Daufer pénétrait dans les replis de ce cœur vertueux, plus il admirait la sublime influence de la grâce prévenante qui, remplissant cette jeune âme, y avait déposé les germes des vertus les plus saintes. Il contemplait avec une sorte d'étonnement l'ardeur de sa charité, la vivacité de sa foi, l'immensité de ses désirs, la fidélité de ses espérances, la magnanimité de ses victoires sur elle-même, et il adorait les desseins de Dieu dans un ineffable attendrissement. La confession terminée, l'abbé Daufer se leva pour aller chercher la sainte hostie. Mais Yolande, tournant vers lui un visage où rayonnait une allégresse angélique :

— O mon père, dit-elle, vous savez maintenant que je suis une misérable pécheresse, indigne de la grâce que daigne me faire le doux Sauveur. Puisqu'il veut bien, dans son amour infini, me visiter comme il visita jadis le Publicain, aidez-moi, je vous prie, à descendre de ma couche, pour me mettre à genoux et aller au devant de lui!...

Emu d'une demande si pieuse, l'abbé Daufer pouvait parler à peine.

— Non, ma fille, lui répondit-il, vous ne pourriez vous soutenir, tant est grande votre faiblesse. L'ardeur de la fièvre vous dévore... Contentez-vous de vous soulever un peu sur votre

couche, comme le paralytique de l'Evangile... Rassurez-vous et espérez... Quand vous aurez reçu le doux Jésus dans le tabernacle de votre cœur, priez pour nous, priez pour vos parents qui souffrent persécution pour la justice, priez pour la paix de l'Eglise, afin qu'elle ne forme plus qu'un seul troupeau sous un seul pasteur.

Il s'éloigna, et la jeune fille se recueillit... Elle s'humiliait et soupirait avec amour... Une sainte impatience la faisait aspirer au moment où il lui serait donné de voir, d'adorer et de recevoir son Sauveur. Rupert et Raymond marchaient en avant, portant des torches allumées, et l'abbé Daufer, avec le Saint-Sacrement, les suivait en chantant avec l'ermite le Psaume : *Laudate Dominum, omnes gentes;*[1] leur voix résonnait dans le souterrain, se prolongeant dans ses cavités profondes avec un accent solennel, qui paraissait proclamer, des entrailles de la terre, comme dans les célestes parvis, la gloire de la présence divine. Yolande les entendait, plongée dans un suave ravissement qui pénétrait son cœur, et elle attendait avec amour l'auguste Majesté, qui daignait s'abaisser jusqu'à elle. A la vue de l'hostie sainte, ses traits s'illuminèrent d'une joie céleste, et, dans l'élan de son amour et de sa foi, elle s'écria :

— Je ne suis pas digne, ô mon Seigneur, que vous entriez dans la maison de mon âme!

Et, se frappant la poitrine, elle s'inclina modestement. L'abbé Daufer lui présenta le corps de Notre-Seigneur, en disant :

— Recevez, Yolande, le viatique du corps de votre Seigneur. S'il ne dédaigne pas de descendre dans ces sombres cavernes, qu'il change par sa présence en un lieu de délices, peuplé d'anges, de chérubins et de séraphins formant son perpétuel cortége, en quel paradis ne changera-t-il pas votre âme, créée à sa divine ressemblance et comblée des dons précieux de la grâce? Il ne vient pas seul dans votre cœur... Il vous apporte avec son adorable présence de nouveaux trésors d'un prix infini; il vous comble de ses douceurs et vient accroître encore en vous l'ardeur de son amour... Il veut vous fortifier dans le combat, pour vous faire remporter la couronne immortelle!

(1) Nations, louez le Seigneur.

Profondément émue, Yolande se souleva dans un élan d'amour pour recevoir l'aimable Jésus ; puis, inclinant la tête, elle s'abîma tout entière dans l'adoration du Dieu qu'elle portait dans sa poitrine. Les deux vieillards la laissèrent seule, et se retirèrent dans la grotte, où ils s'entretinrent des événements de la journée. L'ermite apprit à l'abbé Daufer comment il avait donné l'hospitalité à Ottocar blessé, et de quelles agitations anxieuses son esprit avait été tourmenté à propos d'Yolande, si proche de son persécuteur. Il redit les terreurs de la jeune fille, son délire, ses défaillances, à la suite desquelles il l'avait trouvée privée de tout sentiment, et presque sans vie. Il n'oublia pas de lui faire part de la prière qu'il avait adressée à Ottocar, pour l'engager à épargner les rebelles, et de la promesse que le jeune marquis avait faite de ne pas prononcer légèrement sur leur sort.

— Il m'a même promis de prendre mes conseils, dit Manfrède en terminant; il me l'a juré sur sa foi.

— Sur sa foi ! Mais il n'en a point, répondit l'abbé Daufer ; il a publiquement trahi sa promesse d'épouser Gisèle de Moravie ; il a foulé aux pieds, avec sa parole, tout sentiment d'honneur ! Non, il ne respectera pas ses serments envers qui que ce soit, lorsque ses passions l'engageront à devenir parjure. Ottocar est un prince valeureux et brave : il est généreux, magnifique, soit ; mais il est emporté, cruel, inconséquent !... Ses passions l'ont précipité d'excès en excès... Il n'a même pas reculé devant les maléfices, il s'est livré à des violences sacriléges, et il a osé assiéger un asile consacré à Dieu pour arracher des bras de la Reine du ciel un ange d'innocence et de candeur. Non, je ne puis croire qu'il reste fidèle à sa parole ! Je crains bien qu'en ce moment même, ses sicaires ne soient déjà à la poursuite des révoltés, et, s'ils peuvent les atteindre, ils en feront un horrible massacre. Je suis sûr aussi que s'il a eu vent de la fuite d'Yolande, il n'aura pas manqué de placer des gardes sur tous les chemins, pour la saisir morte ou vive. Prends garde, Manfrède, que l'air lui-même ne soupçonne ton larcin, car si Dieu n'appelle pas à lui la chère enfant, nous ne pouvons prendre trop de précautions pour la soustraire aux recherches de son ennemi... Ayons soin de ne point la perdre par quelque imprudence. L'abbesse sait-elle qu'Yolande est dans cette caverne ?

— Non, mon ami. Pourtant Théotberge n'ignore pas l'existence du couloir secret qui mène aux grottes, mais elle n'y aura pas pensé. Je l'ai fait prier de se rendre aujourd'hui, seule, derrière l'autel de la Vierge, à deux heures avant minuit. Alors, j'ouvrirai doucement la petite porte, je me présenterai devant elle, en la priant de venir voir Yolande... Peut-être la vue de l'excellente abbesse opèrera-t-elle, chez la pauvre fille, une réaction salutaire, qui nous permettra de la rendre à Pandolfe et à l'amour de Théotberge? Toi, mon cher abbé, tu pourrais nous attendre ici, puis, à nous trois, nous déciderons quelle serait la voie la plus sûre et la plus rapide pour la faire passer hors du pays. Raymond, ce brave et fidèle Mayençais que tu as mis au service de Pandolfe dès les premiers temps de son séjour à Znaïm, a toujours servi son maître avec beaucoup de loyauté et de dévouement. Plus d'une fois, il a exposé ses jours pour le sauver. Or, il a vu naître Yolande, elle a grandi sur ses genoux; il l'aime comme un père, et fut spécialement chargé de veiller sur elle, jusqu'à son entrée au couvent : je ne crois pas qu'on puisse trouver un meilleur guide pour la conduire à Boleslau et la remettre à ses parents.

— Tu as raison, répondit l'abbé, mais si je dois demeurer si tard dans la grotte, il faudrait prévenir le prieur de Znaïm, afin qu'on ne soit pas inquiet, durant toute la nuit, de mon absence. Il faut aussi que je renvoie mon escorte, et pourtant je ne voudrais pas qu'elle entrât à Brunn.

— Soyez en paix sur ce point; je vais faire conduire vos cavaliers à l'auberge de la mi-côte, tenue par le père de notre Rutald. Les chevaux y trouveront bonne écurie et vos lanciers bon gîte et surtout bonne table.

Aussitôt l'abbé Daufer appela Anolin et le chargea de prévenir le chef de l'escorte d'envoyer immédiatement un de ses hommes au monastère avertir le prieur. Il ajouta que les lanciers iraient loger chez Rutald, pour se trouver, dès la pointe du jour, à l'entrée de la caverne. Anolin se rendit aussitôt près des soldats qu'il trouva çà et là dans les environs, les uns couchés sur l'herbe, les autres causant gaîment. Il transmit les ordres de l'abbé au commandant qui fit immédiatement monter à cheval le Terrible, en le chargeant d'aller annoncer

au couvent que l'abbé ne rentrerait que le lendemain. Le Terrible piqua des deux et partit à bride abattue.

— Allons, mes camarades! dit alors Anolin, je suis maintenant chargé de vous mettre à couvert des injures du temps; quelqu'un veut-il me prendre en croupe?

— Le temps importe peu à des soldats couverts de buffle des pieds à la tête, répondit l'Ourson; mais, sans un bon morceau de bœuf au four, et une cruche de bière dans le corps, on grelotterait même auprès du feu.

— A la bonne heure! dit Anolin. Eh bien! si tu veux me prendre en croupe, nous ajouterons au cruchon de bière un bon coup de cet hydromel, qui te fait si souvent battre la breloque!

L'Ourson, sans rien répondre, saisit Anolin par la ceinture et le mit en selle, comme une plume, tant le gaillard était solide et vigoureux.

— A l'auberge de la mi-côte! cria Anolin.

— A la mi-côté, s'écrièrent tous les soldats en chœur, vive l'hôte!

— Vivent son lard et ses saucisses! dit le Balafré!

— Vive sa bière double! ajouta Poignet-d'acier.

Puis ils partirent d'un trot vif et rapide, comme s'il se fût agi d'enfoncer un bataillon. Ils arrivèrent bientôt à l'auberge, et leur premier soin fut de mettre les chevaux à l'écurie et de les panser. Pendant ce temps, toute la maison était en émoi. C'était un va et vient continuel de la cuisine à la salle à manger. L'hôtesse mettait la table, l'hôte s'occupait gravement à trousser les gigots, qu'il faisait mettre à la broche, autour de laquelle s'empressaient les marmitons, tandis que le sommeiller se hâtait de descendre à la cave, d'où il revenait bientôt avec de grandes cruches de bière. Le souper ne tarda pas à être servi, et les lanciers de l'abbé commencèrent à jouer largement des mâchoires. Rutald était le plus affairé. Quant au maître de la maison, avec son vaste bonnet fourré, il allait de l'un à l'autre, remplissant d'immenses gobelets qu'on eût pu comparer à des seaux, en criant :

— Allons, camarades! à votre santé! Ma foi! après vos exploits de Brunn, vous pouvez bien un peu réparer vos forces....

— Bah! répondit Porc-Epic, nous sommes restés paisibles, sans prendre la peine d'agiter la lance. Nous servions tout sim-

plement d'escorte à notre révérend abbé qui pleurait de n'être pas arrivé à temps pour arrêter la broche, je veux dire pour arracher au bûcher les deux magiciens qu'on a fait rôtir comme deux faisans.... Charité bien placée, vraiment! Mais notre cher abbé aurait voulu tirer du feu deux corbeaux d'enfer.... Et comme je lui disais : « Messire, ne gagne-t-on pas des indulgences à rôtir des sorciers? » il se tourna vers moi tout indigné et répondit : « Ce n'est pas aux particuliers d'exercer la justice; la fureur du peuple est toujours aveugle et insensée, il existe des tribunaux; c'est à eux d'appliquer les lois et de prononcer la sentence. » Moi, je rentrai le menton dans mon gorgerin et me tus. Mais si le peuple avait pu saisir la Swatiza, je vous assure que, sans descendre de cheval, j'aurais battu le briquet et passé la mèche allumée à ceux qui portaient les fagots pour rôtir sa laide peau déjà brûlée par le soleil. Cette misérable a volé jadis une petite fille à Burgandophore, ma voisine. Ah! si je la tenais, j'en ferais des lardons! On m'a dit que cette méchante femme, pour échapper au peuple, s'est changée en chouette ou en chatte, selon d'autres. Eh bien! croiriez-vous qu'à tous les chats que je rencontrai ce matin, sur la route de Brunn, j'ai donné des coups de lance à les percer d'outre en outre, espérant ainsi débarrasser le monde de la Swatiza. Mais la diablesse ne perdra rien pour attendre, et si je la tiens un jour, sur ma parole, elle ne trompera plus le prochain, et l'abbé en sera pour ses frais d'éloquence.

Tandis que Porc-Epic, déjà un peu ému par maintes rasades, débitait la tirade qui précède, un jeune garçon du hameau entra dans la salle, en criant d'une voix étouffée par la peur :

— Sauve-toi, Rutald! Quatre vandales accourent au galop pour te saisir et te conduire à la prison de Brunn.... Ils prétendent que tu as blessé le marquis....

— Trop tard! dirent avec ironie les lanciers de Znaïm : trop tard, chers et bons amis! Vous ne trouverez plus que les restes du souper : *Sero venientibus ossa*[1], dit le Père cellérier, quand l'un de nous arrive trop tard à la soupe.... Cher hôte, n'avez-vous pas besoin de quatre bons rôtis? Apprêtez les broches et

(1) Ceux qui viennent trop tard n'auront que les os.

placez dessous vos plus grandes lèchefrites, car le gibier est gras et dodu....

A ces mots, ils se levèrent, saisirent leurs lances, et, le casque en tête, sortirent de l'hôtellerie pour recevoir les bandits de pied ferme. Ils tardèrent un peu à paraître; car, chemin faisant, ils avaient arrêté dans quelques cabanes voisines trois autres chefs du tumulte, qu'ils faisaient marcher, étroitement liés, à la tête de leurs chevaux. Le ciel était clair et limpide, et la lune, presque dans son plein, permit bientôt aux lanciers d'apercevoir les sicaires d'Ottocar sortant du bois, avec les prisonniers qui les précédaient. Les braves lanciers jugèrent avec raison que la lune, en se réfléchissant sur leurs casques et leurs armes polies, ne pouvait manquer de trahir leur présence. Aussi, les uns rentrèrent dans la maison, d'autres se glissèrent dans l'écurie; d'autres enfin, derrière un puits entouré d'arbres touffus, se tenaient prêts à s'élancer sur les bandits. Ce plan réussit à merveille. Les *bravi* s'approchèrent sans défiance, et, en arrivant à la porte de l'hôtellerie, trois d'entre eux mirent pied à terre, tandis que le quatrième restait à la garde des prisonniers. Ils s'avancèrent en brandissant leurs piques, mais à peine eurent-ils pénétré dans la cour, qu'ils se trouvèrent en face de huit lances formidables, et huit voix de stentor leur crièrent à la fois :

— Armes bas! ou vous êtes morts!

En entendant ce cri, le quatrième, voyant le danger, tourna bride pour s'enfuir, mais les lanciers cachés près du puits s'élancèrent après lui, saisirent la bride de son cheval, et lui dirent :

— Arrête, poltron!

Ce n'était pas le cas de songer à la résistance, les forces étaient trop inégales. Les bandits jetèrent leurs armes et demandèrent quartier. Aussitôt Rutald courut vers les prisonniers, les débarrassa de leurs liens et les fit mettre à table, en disant aux sicaires :

— Nous autres Grégoriens, nous ne gardons pas rancune; nous sommes toujours prêts à rendre le bien pour le mal. Asseyez-vous là tous les quatre, et buvez un coup avec les lanciers de l'abbé Daufer.

La théologie de l'hôtesse n'était pas si accommodante. A la vue de ceux qui venaient pour arrêter son fils, elle entra dans une violente colère, et, les poings sur les hanches, elle se dirigea

vers les bandits pour les accabler d'injures. Mais son mari la retint par la robe :

— Femme, lui dit-il, ne faisons pas de bruit. Rutald sait comment il doit se comporter, et tu n'as pas à t'immiscer dans ses affaires.... Allons, bavarde, as-tu compris? Retourne à la cuisine.

Et l'hôte entra dans la salle avec un jambon et un grand broc de bière.

— Allons, dit-il, mettez-vous à l'œuvre, mes amis! Il y a place pour tout le monde, et l'hôte du Soleil n'a point d'ennemis.

Les lanciers remplirent, avec une politesse toute chevaleresque, les verres des soldats d'Ottocar, et, chacun trinquant avec son voisin, on se remit à boire à pleines rasades. Quand ils eurent largement fait honneur à leurs hôtes, les lanciers leur dirent :

— Maintenant, chers camarades, déposez là, près de ces piques, vos cimeterres, ce qui vous rendra plus légers, puis vous remonterez à cheval, après nous avoir juré, par vos barbes, qu'en retournant à Brunn vous n'inquiéterez plus homme qui vive.

Heureux d'en être quittes à si bon marché, les brigands jurèrent tout ce qu'on voulut, et s'en retournèrent à Brunn, l'oreille basse, fort étonnés d'avoir sauvé leur peau. De leur côté, Rutald et les autres lanciers reprirent secrètement, cette nuit même, la route du monastère de Znaïm.

L'abbesse Théotberge avait passé la nuit terrible de l'assaut, en proie à des angoisses qu'on peut se figurer. Comme supérieure, comme mère, elle ressentait le contre-coup des afflictions et des alarmes des pauvres sœurs et des jeunes filles confiées à sa sollicitude. Mais en voyant que les assaillants sacriléges avaient été frappés de la colère de Dieu, et qu'ils avaient dû se retirer sans pouvoir nuire aux vierges du Seigneur, en apercevant réunies, dans la salle du chapitre, toutes ses chères enfants, qui l'entouraient et l'embrassaient, en disant : « Ma mère, me voici! » elle éprouva, dans son âme, une joie si profonde, que nous ne saurions en donner une idée. Toutes ses filles lui étaient si chères! Elle les serra sur son cœur, avec une ineffable tendresse; et, tout en les embrassant l'une après l'autre, elle cherchait Yolande d'un œil tremblant. Tout à coup :

— Et Yolande! s'écria-t-elle, où est donc Yolande?

Pensionnaires et religieuses se regardèrent, et, frappées de stupeur, s'écrièrent en même temps :

— Elle était à la chapelle avec nous.... Elle est restée, sans doute, à prier près de l'autel de la sainte Vierge....

Aussitôt les sœurs converses, qui chérissaient toutes la fille de Pandolfe, se mirent à sa recherche, parcourant, en tous sens, le monastère. Jusqu'au jour, on espéra qu'elle s'était retirée pour prier dans quelque réduit secret, comme il y en avait tant dans le vaste et antique édifice. Mais, dès le lever du soleil, l'établissement fut visité, de la cave au grenier, sans la découvrir. Ce fut un deuil général. Aucune douleur cependant n'était comparable à celle de la vénérable Théotberge. Une sœur converse fit alors une bien triste supposition.

— Après le choc des assiégeants, dit-elle, quand le silence eut succédé aux rumeurs, nous pensions toutes que les sicaires avaient pénétré dans le couvent.... Peut-être qu'Yolande, dans la crainte de tomber aux mains de ces brigands, se sera sauvée dans les caves?... Mon Dieu ! si elle était tombée dans la grande citerne?...

Dans ce siècle, où l'art de diriger les eaux des sources éloignées était encore peu connu, on avait construit, au couvent de Sainte-Marie, dans une immense cave, un vaste réservoir où venaient se réunir les eaux pluviales des toits, et le trop plein des fossés des prairies voisines. Les parois étaient enduites de mastic, pour empêcher la fuite des eaux, et, tout autour, se trouvaient des filtres de gravier et de charbon, destinés à les rendre potables, claires et limpides. Ce réservoir, aussi grand que les petits étangs qu'on voit dans les jardins, était profond d'au moins vingt pieds. Une bordure de dalles l'entourait, et l'on pouvait y descendre par quelques degrés, taillés dans le roc, soit pour puiser de l'eau, soit pour nettoyer, en été, le fond du bassin, quand les eaux étaient basses.

A ces paroles de la sœur converse, Théotberge fit appeler sur-le-champ le fermier du couvent, et quatre ouvriers du jardin. Toutes les sœurs converses, rangées sur le bord du réservoir, tenaient de petits cierges allumés, pendant que ces hommes faisaient glisser au fond de l'eau un grand filet garni de plomb, qu'ils soulevaient de temps en temps. Les lumières, que por-

taient les bonnes religieuses, se réfléchissaient dans les eaux agitées, d'où elles faisaient jaillir mille éclairs, qui allaient frapper les parois et les voûtes. On eût dit que ces vastes souterrains étaient le théâtre d'une illumination fantastique. Chaque fois qu'on soulevait le filet, le bruit de l'eau faisait battre les cœurs; tous les regards se concentraient avec anxiété sur le réservoir. Enfin, quand on se fut assuré que les recherches n'amenaient aucune découverte, Théotberge, soulagée, laissa échapper ces mots :

— Mon Dieu, je vous rends grâces! j'espère que ma chère Yolande est encore en vie.

A la sortie du souterrain, la sœur tourière vint annoncer à l'abbesse la visite de Rupert. Théotberge, sachant que c'était l'homme de confiance de Manfrède, se hâta de se rendre au parloir. Rupert lui fit part du message de l'ermite, qui la priait de se trouver, à deux heures avant minuit, seule avec une lanterne, derrière l'autel de la sainte Vierge. L'abbesse eut beau interroger le messager, elle n'en put tirer aucune explication. L'espoir et la crainte luttèrent jusqu'au soir, dans son cœur, mais elle ne cessa pas de prier Dieu d'avoir pitié d'Yolande et d'elle-même.

Lorsque toutes les sœurs se furent retirées dans leurs cellules, pour y prendre leur repos, Théotberge, devançant l'heure du rendez-vous, descendit à l'église et alla se prosterner devant l'image de Marie. Elle la supplia d'avoir pitié de sa douleur et de ne pas la laisser plus longtemps en proie à cette cruelle incertitude. Souvent, elle prêtait l'oreille, regardant la grande porte de l'église, où elle présumait que l'ermite viendrait frapper à l'heure convenue. Mais quel fut son effroi, au moment où elle était prosternée, le visage sur les degrés de l'autel, de sentir une main lui toucher légèrement l'épaule! Une voix lui dit :

— Levez-vous, Théotberge.

Elle fut debout aussitôt, et, apercevant l'ermite, elle resta immobile.

— Marie, assistez-moi! furent les seuls mots qu'elle put prononcer.

— Ne vous troublez pas, reprit Manfrède; ne croyez pas voir un fantôme.... C'est bien moi, en chair et en os.

— Mais comment êtes-vous entré? J'ai là, à ma ceinture, les clefs de la porte de l'église, et de plus, elle est fermée en dedans par deux verrous?

— Et moi, si je vous demandais, à mon tour, où est Yolande? J'apprends qu'elle n'est plus au couvent.... Qui donc a ravi cet ange?... Où est-elle à présent?... Est-ce ainsi que vous prenez soin d'elle?...

— Ah! mon père, de grâce, ne redoublez pas mes tortures!... Nous l'avons appelée et cherchée partout; on a parcouru toute la maison sans pouvoir la découvrir.... Et pourtant, il n'est pas sorti une âme du couvent.... J'avais toutes les clefs, et l'on n'a même pas ouvert à Rutald, qui venait nous annoncer la déroute des sicaires du marquis de Brunn.

— Mais vous, révérende mère, où croyez-vous qu'elle soit? Enlevée peut-être... ou disparue par miracle?

— Enlevée! et par qui? Personne n'a pu entrer, puisque les portes étaient fermées, et l'on n'a point escaladé les fenêtres.... D'ailleurs, j'ai vu Yolande, de mes propres yeux, et je lui ai parlé ici, devant cet autel même, où elle me supplia de prier pour elle, car elle soupçonnait qu'on ne nous assiégeait que pour l'enlever, et la livrer à ses ennemis. En ce moment, elle me quitta et je ne la revis plus.... O mon Père, je vous jure que je vous dis la vérité.... J'ai cru parfois, dans mon trouble, que la sainte Vierge l'avait miraculeusement transportée en lieu sûr....

— Vous avez raison, oui, votre chère Yolande est en lieu sûr, mais il faut prier Marie de mettre le comble à ses faveurs en nous la conservant.... Veuillez me suivre....

A ces mots, l'abbesse ferma les yeux, leva ses mains jointes vers l'image miraculeuse, et, le cœur gros d'émotion, suivit l'ermite, qui la conduisit derrière l'autel. Arrivé aux deux piliers, il poussa le bouton de la porte secrète, et dit :

— Ma mère, ne vous souvient-il pas que lorsque vous fûtes nommée abbesse, vous trouvâtes, parmi toutes vos clefs, une petite clef secrète, qui portait à l'anneau un pli cacheté, avec suscription : « A ouvrir par la future abbesse. » Sur ce parchemin était écrit que, du temps des invasions des Hongrois, on avait pratiqué, pour les vierges de Dieu, cette porte invisible, qui donne accès dans de vastes grottes.

— Oui, oui, dit Théotberge, en se frappant le front.... Le trouble où j'étais m'a enlevé la mémoire.

— Dès que j'appris ce qui se passait, j'envoyai Raymond en cet endroit; Yolande était agenouillée entre les deux piliers; Raymond ouvrit la porte, l'aperçut, l'enleva, en lui fermant la bouche, et l'emmena dans ma grotte, après avoir refermé soigneusement la porte secrète. Mais, hélas! la pauvre enfant n'a pu résister à tant d'émotions, et, après un sommeil de quelques heures, elle s'éveilla, en proie à une fièvre ardente, qui la jette dans un continuel délire. J'ai fait appeler l'abbé Daufer, qui s'était rendu à Brunn pour calmer l'effervescence populaire. Sur ma demande, il est venu confesser la jeune fille et lui administrer le saint Viatique. Ce divin remède l'a comblée d'une joie si vive, que son état est déjà beaucoup amélioré; mais elle est encore si abattue et si faible! Enfin, j'espère que votre présence achèvera de la guérir.

Ils étaient arrivés, en causant ainsi, à l'extrémité du souterrain, dans la grotte de Manfrède. Il pria l'abbesse de s'y arrêter un peu, tandis qu'il irait préparer la jeune fille à la visite inattendue de Théotberge, car une telle surprise aurait pu lui être nuisible. Il trouva, près du lit de la malade, l'abbé Daufer, qui lui prodiguait d'affectueuses consolations. Un peu ranimée, Yolande luttait doucement avec l'abbé qui voulait la dissuader de rentrer au couvent, où elle serait exposée à de nouvelles embûches de la part du marquis.

— Laissez croire, ma chère, à votre mort ou à votre disparition..... Dans les premiers jours, Ottocar fera garder toutes les issues pour s'emparer de vous; mais plus tard, voyant que sa vigilance est inutile, il cessera sa recherche, et vous pourrez être rendue sans danger à votre père.

L'ermite entra en ce moment. Yolande, s'adressant à lui, lui demanda :

— Est-il possible, mon père, que je ne doive plus retourner au couvent, comme le voudrait l'abbé Daufer? Qui sait les angoisses, les larmes, la désolation auxquelles est en proie ma bonne mère Théotberge! Quelle douleur vont éprouver sœur Eriberte et sœur Cunégonde! Toutes mes amies pleurent sur moi, et vous voulez, si Dieu m'accorde la vie, que je parte en

secret, que j'abandonne l'asile chéri de mon enfance, mes chères sœurs, mes compagnes si affectueuses et si chères, sans même leur dire adieu. Elles vont croire que je suis tombée entre les mains des brigands, et ne cesseront jamais de pleurer sur mon sort! Non! non! l'abbesse Théotberge mourrait de douleur, car je sais toute l'affection qu'elle a pour moi!...

— Et si l'on confiait tout cela à l'abbesse? dit l'ermite..... Puis, si elle désirait vous voir, croyez-vous, Yolande, qu'elle n'aurait pas peur de ces ténèbres, et qu'elle viendrait à votre chevet comme la plus tendre des mères?

— O mes bons pères, pourquoi éveiller dans le cœur d'une pauvre orpheline ces désirs sans espoir? Il me semble que si je voyais près de moi cette bonne mère, je serais guérie à l'instant...

— S'il en est ainsi, votre fièvre va cesser bientôt, dit l'abbé Daufer, car le père Manfrède a tant de sollicitude pour vous, que je suis bien sûr qu'il vous amènera la révérende abbesse plus tôt que vous ne le croyez.

— Ah! sainte Vierge, donnez-moi cette consolation! s'écria Yolande.

L'abbé Daufer sortit et alla chercher l'abbesse pour l'introduire dans la petite grotte. Peu s'en fallut qu'en la voyant entrer, la jeune fille ne s'élançât hors de son petit lit, tant était grande la joie de son âme. Théotberge, plus maîtresse d'elle-même, s'avança doucement pour l'embrasser. Yolande lui jeta les bras autour du cou et la serra sur son cœur, sans proférer un seul mot. Après quelques instants, elle put lever les yeux sur Théotberge.

— O ma mère! lui dit-elle, comment êtes-vous venue dans ces lieux retirés, au milieu des ténèbres, et par un chemin si long? Je sais que vous m'aimez comme si j'étais votre fille, mais la charité de Dieu a pu seule vous donner le courage et la force de supporter toutes les horreurs que ma présence a attirées sur votre monastère. Que la bonté infinie de Jésus vous en récompense! Vous me rendez la vie, je la sens courir dans mes veines! O ma mère, je vous ai donc revue!... Je vous assure que si la mort devait m'atteindre, elle me serait douce dans vos bras!

— Calmez-vous, mon enfant, ne vous agitez pas inutilement; vous avez encore un peu de fièvre, et votre émotion pourrait

l'aggraver; je vous raconterai plus tard tout ce qui s'est passé; maintenant, reposez-vous en paix.

— Oui, ma mère..... Dites-moi, au moins, si mes maîtresses et mes sœurs ont eu connaissance de ce qui m'est arrivé?

— Elles sont fort tristes, et vous appellent de tous côtés, espérant que vous n'êtes pas loin, et que vous pourrez les entendre.... Léonide, Iseult, Gille et Elise sont restées, de longues heures, prosternées devant l'autel de la sainte Vierge. Jeanne la blonde et Jeanne d'Austerlitz jeûnent au pain et à l'eau; Gertrude et Hildegarde ont promis, si l'on vous retrouve, de suspendre à l'image de Marie l'une un riche diadème, l'autre sa ceinture à perles d'or. Lidwine même et Paula, ces espiègles, ces étourdies... mais elles ont un bon cœur... Savez-vous ce qu'elles ont fait? Elles ont excité une émotion générale dans la salle d'étude..... S'étant levées tout à coup, elles coururent vers sœur Cunégonde et se jetèrent à genoux devant elle en pleurant: « C'est nous, dirent-elles, qui sommes la cause de tant de malheurs; nos péchés ont attiré sur le couvent l'indignation de la sainte Vierge..... Nous lui avons si souvent promis d'être dociles, soumises, ferventes, et nous n'avons pas tenu nos promesses! Elle nous punit aujourd'hui, en nous ravissant notre chère Yolande!... Mais, à l'avenir, nous serons bien sages, sœur Cunégonde; nous dirons nos prières avec recueillement, nous ne ferons plus rire nos compagnes à l'église; nous serons bien pieuses à la sainte messe; croyez-vous que la sainte Vierge nous rendra notre sœur? Nous vous demandons pardon de tout le chagrin que nous vous avons causé, et à toutes nos compagnes du mauvais exemple qu'elles ont reçu de nous.... »

« Et, en disant ces mots, elles baisèrent les pieds de la maîtresse, et voulaient en faire autant à leurs campagnes, qui ne voulurent pas le souffrir. Toutes versaient des larmes et disaient: « Levez-vous, c'est assez! » Au dîner, elles se privèrent du troisième plat, qui était une crème aux biscuits, et la portèrent aux pauvres à qui elles la distribuèrent à votre intention en l'honneur de la sainte Vierge, et y ajoutèrent quelque argent, les engageant tous à prier pour vous! Ce soir, avant le souper, toutes vos compagnes se rendirent en procession, avec des flambeaux allumés, devant l'autel de Marie, où elles firent vœu de lui

offrir un cœur d'or renfermant leurs noms. Mais que dirai-je de notre pauvre aveugle, de sœur Colombe, que les souffrances ont paralysée et réduite à garder le lit depuis vingt ans! Quand elle connut votre disparition, elle fondit en larmes, et, levant les mains au ciel : « O mon Seigneur Jésus! dit-elle, abaissez les yeux sur votre pauvre servante, et ayez pitié d'elle! Rendez-moi ma chère Yolande, qui me tenait si souvent compagnie, et me donnait si affectueusement à manger! Qu'en avez-vous fait, ô Seigneur? N'entendez-vous pas nos soupirs et nos gémissements? Jésus, rendez-la-nous, je vous en supplie de toute la ferveur de mon âme, et je m'offre, par reconnaissance, à souffrir, avec le secours de votre grâce, le double de mes maux déjà si cruels. »

A ces paroles, Yolande ne put se contenir, embrassa de nouveau l'abbesse, et lui dit d'une voix émue :

— Oh! quelle charité! Bonne sœur Colombe, pourquoi voulez-vous tant souffrir pour moi? O Marie, notre avocate, maintenant que vous avez exaucé leurs prières et qu'elles vont me savoir en sûreté, au lieu de doubler leurs douleurs, guérissez-les tout à fait, en récompense de leur bon cœur et de leur charité! Ma mère, je vous en supplie, remerciez mes sœurs et mes compagnes de leur affection pour moi! Je prie Dieu qu'il les en récompense dans sa miséricorde infinie!

L'abbé Daufer prit la parole.

— Yolande, dit-il, calmez-vous, et tâchez de dormir : l'abbesse viendra vous revoir demain, et restera plus longtemps auprès de vous. Mais cette nuit, puisque nous sommes réunis, nous avons à décider quel serait le moyen le plus sûr de vous soustraire aux recherches du marquis et à toute nouvelle insulte... Priez, mon enfant; abandonnez-vous avec une confiance filiale à la prudence du vénérable ermite qui vous a sauvée si miraculeusement, avec le secours de la Providence divine.

Il bénit la jeune fille et se rendit, avec l'ermite et Théotberge, dans la première grotte, où ils délibérèrent longuement. Tous trois furent d'avis qu'après la guérison de la jeune fille, Raymond l'accompagnerait en Bohême, au sanctuaire de Boleslau, où il remettrait Yolande entre les bras de ses parents bien-aimés.

XIII. — LE CHATEAU RUINÉ.

Par une riante matinée d'été, on eût vu cheminer, sur la route qui conduit de Moravie en Bohême, deux pauvres voyageurs, qui pressaient leur monture. Une vieille selle toute usée et une bride toute noueuse ne contribuaient guère à relever la misérable apparence du coursier. Les inconnus étaient eux-mêmes en assez mince équipage. L'un semblait être un homme de la campagne et l'autre, qu'il tenait en croupe, un jeune garçon dont un vaste capuchon couvrait le visage. Il serrait étroitement son compagnon à bras le corps et se cachait souvent derrière ses épaules. Çà et là, autour des deux voyageurs, marchaient, dans la même direction, une vingtaine d'hommes en costume de chasse, divisés en petits groupes et conduisant en laisse des chiens terriers et des lévriers. Ils paraissaient chercher un endroit favorable pour les lancer à la poursuite du gibier. Le passant, qui eût rencontré les chasseurs, n'aurait pas remarqué sans doute les deux villageois, qui avaient l'air de se rendre au marché de quelque bourg voisin, ou peut-être les eût-ils pris pour des valets portant les vivres et les gibiers des chasseurs.

Le plus âgé des deux cavaliers était le fidèle Raymond, l'ancien serviteur de Pandolfe. Nos lecteurs l'auront sans doute déjà reconnu. Quant au jeune homme, qui chevauchait en croupe, c'était la belle et triste Yolande. A peine était-elle guérie, que l'abbé Daufer et Manfrède, pour mieux la soustraire aux piéges d'Ottocar, la firent partir, sous ce pauvre déguisement, pour Notre-Dame de Boleslau, où elle devait retrouver son père. Quant aux chasseurs, c'étaient les plus hardis soldats de l'abbé de Znaïm. Armés de piques, de dagues, et de javelots, ils devaient, tout en affectant de se livrer au plaisir de la chasse, escorter la noble damoiselle jusqu'au delà des frontières de la Bohême. Ils y arrivèrent sans aucun accident et prirent congé d'Yolande, revenant rendre compte à Znaïm du bon succès de leur mission.

Les fugitifs arrivèrent un soir dans un petit village dont l'hôtellerie était encombrée de voyageurs. Tous les apparte-

ments étant retenus, ils furent forcés de se reposer sous un hangar, presque à la belle étoile, où des bottes de paille leur servirent de lit. Raymond crut d'abord que ces nombreux étrangers se rendaient à la bénédiction de quelque église, car à cette époque, ces sortes de fêtes attiraient toujours un grand concours de peuple et donnaient lieu à des espèces de foires très-fréquentées. Mais s'étant levés de grand matin et mis en route avec la foule, nos deux compagnons arrivèrent, au bout d'un certain temps, à une vaste prairie entourée d'arbres séculaires, au milieu de laquelle un vieux chêne étendait ses vastes rameaux. Au pied de ce géant s'élevait un tertre de gazon, où l'on apercevait un tronc couvert de drap écarlate et reposant sur une peau d'ours. Toute la prairie était déjà couverte d'une innombrable multitude, venue de toutes les parties du royaume.

C'était le duc Wratislas, récemment nommé roi de Bohême par l'empereur Henri IV, qui venait, suivant l'usage du temps, rendre la justice à ses vassaux. Derrière lui, marchaient ses pages portant, sur des plats d'or, le sceptre et la couronne royale; venaient ensuite les écuyers avec son épée, sa lance, sa masse d'armes et son bouclier. Les hauts barons du royaume, richement armés et montés sur des coursiers admirables, étaient suivis chacun de leurs écuyers et hommes d'armes, portant les bannières des margraves, des comtes ou des barons, qui relevaient du roi. Le cortége était fermé par les vidames, les échevins et les prévôts, les juges et les magistrats de la couronne, et enfin par les justiciers, portant les instruments du supplice.

Le roi monta sur son trône. L'archevêque de Prague bénit la foule, et les hérauts parcoururent les rangs, sonnant la trompe, et criant à haute voix : « Quiconque a procès, contestations, réclamations, accusations, exceptions ou priviléges, qu'il se présente au jugement du roi! » Et tout le peuple de crier d'une voix unanime : « Vive le roi! » Après cela, il se fit un profond silence. Alors s'avancèrent au pied du trône les évêques et les abbés, les margraves, les comtes, les vicomtes, les châtelains et les petits vassaux qui prêtèrent au nouveau roi le serment de fidélité et abaissèrent leurs bannières devant lui en signe de vasselage. Puis le jugement commença. Deux magnats se disputaient à propos d'une forêt, le roi les admit à la preuve des

armes : ils entrèrent en lice. Leurs lances s'étant brisées au bout de quelques passes, ils en jetèrent les tronçons et luttèrent avec l'épée. L'un des deux fut vaincu, et, par conséquent, il perdait son procès; les vidames en prirent acte, et les combattants se retirèrent après avoir salué le roi.

L'intendant d'une abbaye était accusé d'avoir traîtreusement mis à mort le fils d'un baron. Il nia le forfait en présence du roi, et en appela au jugement de Dieu, se déclarant prêt à subir l'épreuve de l'eau bouillante. Le roi lui dit : « Vous laisserez vos mains dans l'eau bouillante durant l'espace de deux *Credo*. » Une chaudière d'eau bouillante fut apportée. Le chapelain du roi entonna le *Credo*, que le peuple suivait à haute voix. L'accusé plongea les mains dans la chaudière, et, au temps fixé, il les en retira et les éleva vers le ciel. La peau était restée intacte, bien que la chaleur eût été plus que suffisante pour décharner jusqu'au os. Tout le peuple poussa un grand cri de joie : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*[1]

On amena ensuite le fauconnier d'un baron, qui avait, par vengeance, crevé l'œil de son ennemi. Les parents du blessé n'acceptant pas le rachat du délit, le roi prononça, selon le code la peine du talion. Le justicier fit donc rougir une pointe d'acier, et, l'enfonçant dans l'œil du fauconnier, il le lui creva.

Vint alors le tour d'un valet, accusé d'avoir fait un faux serment sur l'Evangile. Le roi appliqua la loi en vigueur. Aussitôt le bourreau saisit la main du coupable, la plaça sur un pieu et la lui trancha d'un coup de hache; puis il cautérisa, avec un fer rouge, le poignet mutilé, pour arrêter le sang, l'enduisit de baume et l'entoura de bandelettes.

Chez les Lombards et même chez les Teutons, le créancier ne pouvait dépouiller son débiteur de la faux ni de l'épée. On fit comparaître devant le roi un juif qui avait méconnu cette loi à l'égard d'un pauvre chevalier. Le roi condamna l'usurier à une forte amende, malgré ses larmes et ses récriminations. Le juif dut s'exécuter, pour éviter d'être jeté au fond d'un cachot, à la discrétion de l'offensé. Le peuple criait : « C'est bien fait! brûlez tout vif ce mécréant qui a crucifié le Fils de Dieu! »

(1) Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont droits.

Un valet, préposé à la garde des chiens d'un noble seigneur, accusait un vilain de lui avoir volé un chien braque, taché de blanc et de noir, et de l'avoir vendu à un garde forestier, qui fut sommé de comparaître en même temps. Ce dernier se présenta avec l'animal. Le roi dit aux archers : « Qu'on exécute la loi! » Le vilain fut obligé de prendre le chien sur ses épaules et de faire trois fois le tour du pré, puis, arrivé au milieu, de lever la queue de l'animal, et de l'embrasser un peu plus bas. A cet instant, un immense éclat de rire parcourut toute l'assistance.

Un brigand, accusé et convaincu d'avoir volé au margrave un faucon de grand prix, n'avait pas de quoi payer l'amende. Le roi le condamna à se laisser manger deux onces de chair par le faucon lui-même. Le malheureux fut étendu sur un banc, le ventre contre terre. On attacha sur son dos un faucon, qui se mit à lui déchirer les cuisses jusqu'à ce que le justicier l'enlevât du patient.

Un truand fut convaincu d'avoir volé un voyageur. Comme il était borgne, on le condamna à perdre le nez : c'était la loi. Une première fois, le voleur avait un œil crevé, la seconde on lui coupait le nez, et la troisième les oreilles. Le bourreau prit une espèce de rasoir, et trancha les deux narines jusqu'à la racine.

Deux sorciers furent brûlés, séance tenante, sur un bûcher élevé au milieu du pré. Un blasphémateur eut la langue coupée; un nécromancien, qui avait égorgé un enfant pour ses horribles maléfices, fut tourmenté par les tenailles et brûlé ensuite. Le roi rendit encore plusieurs sentences touchant des procès civils, des testaments, des délimitations de terrains, des validations de contrats. Sa sagesse et sa justice étaient si grandes que, le jugement terminé, toute la foule s'écria : « Vive la justice du roi! »

Sans doute, ces temps étaient cruels, le code pénal était barbare; mais au moins pouvait-on se passer de cette nuée d'avocats, si habiles à traîner les procès en longueur et à les entourer d'incidents et de subtilités que Salomon lui-même n'aurait peut-être pas su réfuter; si adroits à fabriquer de longs mémoires, à se faire grassement payer leurs conférences, leurs avis, et ne manquant jamais d'ajouter quelques francs à leur note, si vous

avez le malheur de les accoster dans la rue, pour leur demander : où en est mon affaire?

Yolande et Raymond avaient eu soin de ne pas se mettre trop en évidence. Perdus dans la foule, ils écoutèrent les sentences du roi, et, quand la séance fut terminée, le grand maréchal vint mettre un genou en terre devant le monarque, pour lui annoncer l'arrivée d'une ambassade du marquis de Brunn. Le souverain fit aux quatre barons un accueil gracieux. Ils s'étaient avancés dans un pompeux appareil, et, s'inclinant devant le roi :

— Sire, lui dirent-ils, nous venons vous informer, au nom de notre maître, qu'une noble damoiselle vient d'être enlevée du couvent de Sainte-Marie. Il demande en grâce à Votre Majesté de vouloir bien poursuivre le ravisseur, et, s'il est découvert, de le faire conduire sous bonne escorte, avec la damoiselle, au château de Brunn.

Le roi répondit qu'il obligerait volontiers le marquis de Brunn et demanda le signalement des fugitifs. Les ambassadeurs ajoutèrent :

— Seigneur, la jeune fille est âgée de seize ans ; elle est d'une noble stature. Ses cheveux abondants sont blonds comme l'or. Elle a les yeux bleus, le front large, le teint blanc comme la neige, le visage ovale et les joues vermeilles.

La pauvre Yolande, qui était devenue toute pâle depuis sa maladie, se sentit rougir tout à coup. Son visage devint brûlant ; elle tremblait de tous ses membres. Il lui semblait que des milliers de regards se fixaient sur elle. Raymond, qui s'aperçut de son trouble, lui dit à l'oreille : « Courage! » et comme la foule se dispersait, ils se glissèrent au milieu d'elle.

Au lieu de continuer leur route vers la Bohême, ils se détournèrent, et marchèrent au hasard dans la direction de l'Allemagne. Ils avaient déjà traversé un grand nombre de villages allemands, lorsqu'ils arrivèrent, un jour, aux portes d'une grande ville, où ils trouvèrent une immense foule rassemblée dans une vaste enceinte. Ils crurent qu'un tournoi allait avoir lieu, et descendirent à une hôtellerie voisine, en témoignant le désir d'assister à ce spectacle. Ayant rencontré un homme de haute taille et d'un abord ouvert, ils lui demandèrent à quelle heure commençait la fête.

— Une fête ! répondit fièrement le Saxon, dites plutôt une boucherie qui va avoir lieu par ordre d'Henri le tyran. Après avoir massacré les Saxons, il s'amuse maintenant à égorger d'autres vassaux. Sachez donc qu'il avait convoqué à une Diète tous les barons de l'empire. Il en fit publier l'avis jusque dans l'Oldenbourg, où règne, à Rustadt, le comte Hunon, le Nestor des seigneurs d'Allemagne. Ce vieillard, déjà infirme et tout entier à la pratique des bonnes œuvres, s'excusa sur son grand âge de l'impossibilité où il était de se rendre à la Diète. Henri, furieux, l'accusa de félonie, et lui intima d'avoir à se présenter devant lui pour purger sa contumace, amenant un champion disposé à lutter en champ-clos contre le champion de l'empereur. Vous savez que tel est l'usage du pays. Le digne vieillard, se sentant la conscience exempte du crime dont on l'accusait, se mit en route accompagné d'une escorte d'élite et de son fils Frédéric, noble et vaillant jeune homme, qu'il aime d'une affection inexprimable.

« Hunon se présenta avant-hier au palais, et, s'inclinant devant Henri, il s'excusa loyalement d'être resté dans son château :

» — Croyez, Sire, dit-il, que je n'ai point agi par insubordination, mais à cause de mes infirmités... Ce voyage même m'a beaucoup affaibli et me met même en danger de mort... Cependant, je me suis rendu aux nouveaux ordres de Votre Majesté pour lui prouver que je suis toujours fidèle, comme je l'ai été à son aïeul Conrad et à l'empereur Henri, son père. J'ai amené avec moi, pour vous rendre hommage, mon fils unique, Frédéric, à peine âgé de vingt ans, mais dont la valeur et la prudence sont au-dessus de son âge.

» Le noble langage d'Hunon remplit d'admiration les archevêques, les ducs et les autres seigneurs. Ils le considéraient avec une sorte de respect religieux. Mais le cruel tyran, le regardant de travers, lui répondit :

» — Je vous tiens pour félon, et le jugement de l'épée pourra seul vous laver de l'infamie. Vous aurez pour champion votre fils Frédéric ; le mien sera un lion d'Afrique.

» A ces paroles, le tendre père frémit ; mais, plein de confiance en Dieu, il remit toutes choses entre ses mains, et répondit au prince :

» — Roi Henri, que Jésus-Christ soit, entre vous et moi, juge de mon innocence !

» C'est aujourd'hui, continua le Saxon, que Frédéric doit combattre contre le lion. Etrangers, priez pour le noble chevalier. »

A ces mots, il s'approcha de la palissade. Yolande se sentait émue de pitié ; le tyran lui faisait horreur. Elle s'adressa, du fond du cœur, à son Ange gardien, le priant d'intéresser celui de Frédéric à la cause du jeune homme, afin qu'il obtînt la force de triompher du terrible animal. Elle entra, avec Raymond, dans l'enceinte de l'immense arène, qui avait un mille de tour. Aux extrémités de la lice s'élevaient deux dais richement tendus de soie et de velours, ornés de galons et de franges d'or, qui brillaient comme des pierres précieuses. Dans l'une de ces tentes se trouvait le tyran exécré, en compagnie des princes de l'empire ; le vénérable Hunon et ses chevaliers occupaient le pavillon opposé. C'était un beau vieillard courbé par l'âge. Ses cheveux, blancs comme la neige, retombaient sur ses épaules. Il avait le visage pâle et triste. Son front élevé se contractait sous le poids de son immense douleur, et l'on eût dit que son regard était éteint, tant l'anxiété du pauvre père lui ôtait toute énergie. Quand il parut dans la tribune, tout le peuple versa des larmes de pitié, en maudissant intérieurement la barbarie du tyran.

Les hérauts et les servants d'armes firent le tour de l'arène, puis s'arrêtèrent devant le trône, en attendant le signal du roi. Henri fit un signe de tête. Alors, ils sonnèrent de la trompe et firent entendre ces mots : « Frédéric de Rustadt va prouver par la preuve du lion, que le comte son père n'est pas coupable de félonie envers la couronne. »

En même temps parut le jeune Frédéric : il s'avança vers son père, et, mettant le genou en terre, il lui demanda sa bénédiction. Le comte, soutenu par deux écuyers, se souleva, et dit d'une voix ferme :

— Je jure à Dieu, au roi et à tous les princes de l'empire que je n'ai jamais failli à mes devoirs envers la couronne. Va, mon fils, combats hardiment pour l'innocence de ton père ! Je te bénis, au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et je promets à la puissante Vierge Marie, que si tu sors vainqueur de

ce combat, j'érigerai en son honneur un temple et un monastère, dans les Etats soumis à ma juridiction.

Le vieillard se tut, retomba sur son siége, et inclina la tête sur sa poitrine. Descendu dans la lice avec ses écuyers, Frédéric se revêtit de ses armes. Il ceignit son épée, mit son casque, et ordonna à ses hommes d'armes de se retirer au-delà de la barrière. C'était un noble et beau jeune homme, d'une taille élancée et bien prise. Des acclamations et des cris saluèrent son entrée, et les damoiselles, placées dans les tribunes, lui jetèrent des roses effeuillées, en faisant flotter, suivant l'usage du temps, des écharpes de couleurs éclatantes. A un nouveau signal des trompettes, huit chevaux, magnifiquement harnachés, entrèrent dans la lice, tirant la cage de fer, qui renfermait le terrible animal. Puis, les chevaux étant dételés et emmenés, un gardien sauta sur la cage, dont il souleva la herse au moyen d'un treuil. Le lion sortit, fit quelques pas en avant, regarda autour de lui, étonné de ce concours de peuple. Puis, il poussa un rugissement, qui retentit dans l'arène et fit frémir tous les cœurs.

Frédéric avait fabriqué un mannequin vêtu d'écarlate. Il le prit dans ses bras, et, l'épée entre les dents, il s'avança, calme et plein de sang-froid, à la rencontre du féroce animal. A la vue du jeune guerrier, le lion s'arrêta court, secoua sa crinière ondoyante, se battit les flancs de sa queue, et, les yeux enflammés, la gueule entr'ouverte, fit encore quelques pas vers Frédéric, puis s'arrêta. Mais le jeune seigneur continua de marcher, vers le lion, d'un pas ferme et décidé. La bête, alors, lui lança un regard de feu, gratta le sol, et s'appuya sur ses pattes de derrière, se préparant à s'élancer... Frédéric jeta le mannequin au lion, il le saisit entre les dents et se mit à le mordre avec rage, en poussant un grognement sourd. Le chevalier profita du moment, et, d'un mouvement rapide, se précipita sur la bête fauve et lui plongea son épée dans le cœur.

Aussitôt, un immense cri d'allégresse éclata dans toute la multitude : *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur.*[1] En ce moment, le vieil Hunon, qui avait

(1) Psaume xc : Celui qui habite dans l'asile du Très-Haut, demeurera sous la protection du ciel.

fermé les yeux, priait avec ferveur. Mais, en entendant le chant sacré, il se leva, et, à la vue de l'énorme bête, étendue aux pieds de son fils, il rendit grâce à Dieu en ces termes : *Iste pauper clamavit et Dominus exaudivit eum et de omnibus tribulationibus ejus salvavit eum.*[1] Déjà les hérauts d'armes étaient descendus dans la licé. Ils escortèrent Frédéric, et le conduisirent devant le roi, aux applaudissements de la foule. Emu des transports du peuple, et craignant quelque sédition, Henri fit l'éloge du courage du jeune champion. Il l'embrassa, le ceignit des insignes de la chevalerie, et lui mit au doigt un anneau précieux. Il lui fit don de vastes terres, et affranchit à perpétuité, de tout vasselage, le comté de son père.

Il n'est pas besoin de dire toute la part qu'Yolande prit intérieurement au triomphe de Frédéric. Elle en rendit grâce au Ciel. Hélas ! ne se trouvait-elle pas dans une situation analogue à celle du jeune chevalier? Son père, aussi, était mis au ban de l'empire; il fuyait, loin de toute consolation, pour se dérober à la tyrannie de l'empereur. Elle supplia le Ciel de faire éclater l'innocence de Pandolfe, comme il avait glorifié celle d'Hunon. Mais déjà la foule commençait à se disperser, et Raymond, rentrant à l'hôtellerie avec la jeune fille, lui dit :

— Noble damoiselle, nous ne pouvons plus nous diriger vers Boleslau, après la promesse que le roi Wratislas a faite au seigneur de Brunn. Je ne vois rien de mieux que de vous conduire à Rome et de vous y mettre sous la protection du Pape. Il est le père des fidèles, la joie des affligés, et le défenseur des faibles qui l'implorent.

Yolande s'affligeait à l'idée d'entreprendre un si long voyage, à travers des pays sillonnés en tous sens par les ennemis de l'Eglise. Cependant, pleine de confiance en Dieu et en son Vicaire, elle se dirigea aussitôt vers la Bavière. Mais à peine la jeune fille et son protecteur avaient-ils longé pendant deux jours les rives du Danube, qu'ils rencontrèrent une nombreuse troupe de cavaliers. Ils jugèrent prudent de les éviter, et, remontant le cours du fleuve, ils avaient le dessein de le traverser à Passau.

(1) Psaume xxxiii : Ce pauvre a crié vers le Seigneur, et il l'a exaucé et délivré de toutes ses tribulations.

Ces guerriers formaient l'escorte des archevêques de Prague et d'Olmutz, qui se rendaient à Rome, appelés par le pape Grégoire, pour se justifier auprès du Saint-Siége. Jaromir de Prague, frère du roi Wratislas, prétendait à la suprématie du siége d'Olmutz, que l'évêque Jean lui contestait. Jaromir lui avait donc déclaré la guerre, mais Grégoire, en ayant été informé, lança l'interdit sur son diocèse et lui ordonna de venir à Rome, pour expliquer sa conduite.

Les deux prélats voyageaient avec une suite nombreuse de clercs et de soldats, et dans un équipage aussi somptueux que le comportaient leur noblesse, leur rang élevé et leurs richesses. Chez le prince de Bohême, tout annonçait une royale origine ; l'évêque Morave, bien qu'il ne fût pas d'un sang aussi illustre, ne lui cédait pas en magnificence. Tous deux montaient de superbes palefrois, richement caparaçonnés. Leurs harnais étaient ornés d'or et de pierres précieuses. Enveloppés d'un ample manteau de pourpre relevée d'hermine, les deux prélats étaient accompagnés chacun de deux écuyers, qui se tenaient à droite et à gauche de leur monture, tandis qu'une mule blanche les précédait, portant la croix épiscopale. Derrière eux, venait un grand nombre de pages et de valets, vêtus d'une brillante livrée, puis les clercs dans l'ordre hiérarchique, montés sur des chevaux de race. Les prélats emportaient de nombreux bagages, les trésors de leurs chapelles, des calices, des encensoirs d'or pur, des mitres ornées de pierreries, des anneaux, des agrafes, des chapes, des ornements de brocard en velours. Un peloton de soldats bien armés fermait la marche.

Raymond reconnut immédiatement quelques-uns de ses amis dans le cortége du prélat Morave, et, craignant qu'il n'en résultât quelque inconvénient pour Yolande, il se hâta de rebrousser chemin, pour longer, comme nous l'avons dit, le Danube et prendre la route d'Augsbourg. C'était un parti très-sage. Mais nul ne peut prévoir l'avenir, et cette résolution, qui devait vraisemblablement leur être utile, eut, pour l'un et pour l'autre, le résultat le plus fatal. Ayant traversé le Danube à Passau, ils voulurent continuer leur chemin vers Augsbourg. Pour cela, ils traversèrent les landes et les forêts désertes, où ils furent plus d'une fois en danger d'être dévorés par les loups.

Un jour, qu'ils avaient ainsi fait une longue marche dans des contrées désolées par la guerre, ils arrivèrent, au coucher du soleil, au pied d'un grand bâtiment en ruine. Ce manoir féodal s'élevait dans un site charmant, sur une colline couronnée d'arbres touffus. Des filets d'eau vive, échappés du roc, fuyaient à travers les parcs d'un jardin inculte, où l'on distinguait encore, au milieu des touffes d'herbes sauvages, des urnes brisées et des fragments de sculptures, mis en pièces, sans doute, par une soldatesque en furie.

Raymond entra sous le portique désert, et parcourut toutes les pièces du rez-de-chaussée. Toutes se trouvaient dans le même état de délabrement. Il trouva enfin une petite salle qui avait une cheminée, et se proposa d'y passer la nuit avec Yolande. Il alla donc décharnacher leurs montures, et les conduisit dans un petit enclos tout entouré de murs, où croissait une herbe fine et serrée. Puis, il rentra dans l'intérieur, y alluma un petit feu, et étendit sur le parquet quelques poignées de paille qu'il avait découverte dans un réduit voisin. Tirant alors des vivres de sa besace, ils firent un frugal souper et allèrent se reposer.

Raymond ne tarda pas à s'endormir, mais Yolande ne pouvait fermer l'œil : la solitude, les ténèbres, cette habitation déserte, la remplissaient d'une vague terreur, qui la tenait éveillée et agitée malgré elle. Tant que le petit feu qu'ils avaient allumé brilla dans l'âtre, elle ne cessa point de le regarder. Il lui semblait que ce fût une sentinelle qui veillait sur son repos. Mais, peu à peu, le feu s'éteignit et la chambre fut plongée dans une profonde obscurité. La jeune fille, vaincue par la fatigue, s'assoupit légèrement, en pressant sur son cœur la petite statue de Marie, qu'elle invoquait dans son effroi.

La nuit était déjà fort avancée. Soudain Yolande s'éveilla en sursaut, et, ouvrant les yeux, il lui sembla avoir entrevu comme un rayon lumineux passer sur la muraille et disparaître. Tout son sang lui afflua vers le cœur ; elle se souleva sur le coude, et crut entendre un bruit sourd dans le lointain. Elle appela Raymond et lui dit :

— N'entendez-vous rien?

— Qu'y a-t-il? demanda l'autre.

— Il me semble ouïr un bruit de pas, reprit Yolande, et j'ai vu passer une lumière sur la muraille du fond.

Elle n'avait pas achevé ces mots qu'une nouvelle clarté traversa l'obscurité et disparut de nouveau, pour reparaître un moment après. Cette fois, toute la chambre en était inondée. Nos voyageurs, stupéfaits et à demi-morts, virent entrer quatre hommes, à l'air farouche; l'un d'eux leur cria :

— Qui êtes-vous?

— De pauvres voyageurs, répondit Raymond, qui nous rendons à Augsbourg.

Yolande, qui avait ôté son capuchon pour se coucher, fut tout de suite reconnue pour une femme, malgré ses habits d'homme. Sa longue chevelure éparse sur ses épaules l'avait trahie, avant qu'elle eût le temps de s'en apercevoir. Un des nouveaux venus la prit par le bras, et la fit lever en lui disant :

— Ma chère enfant, vous allez nous suivre!

Yolande, tremblant de tous ses membres, se jeta aux genoux de cet homme, le suppliant d'avoir pitié d'elle.

— Soyez tranquille, dit celui-ci; personne ne vous touchera; mais nous avons besoin de vos soins pour une pauvre malade.

— Laissez au moins mon compagnon venir avec moi, ajouta la jeune fille.

— Non, non; il doit nous suivre, répondit un autre.

La malheureuse enfant se sentit prendre par la main, et on l'emmena loin de Raymond, qui voulut en vain s'élancer sur ses pas. La façade orientale du château s'élevait sur un rocher escarpé, dont un torrent baignait la base. De longs escaliers, qui semblaient mener à des souterrains, aboutissaient à de grandes chambres qui prenaient l'air et le jour du côté de l'abîme. Les inconnus entrèrent d'abord dans un long vestibule, au bout duquel s'ouvrait une salle voûtée, soutenue par des piliers massifs de pierre brute. On y voyait amoncelés çà et là des creusets, des chaudières, des cuillers de fer, des fourneaux, des moules, des enclumes, des marteaux de toute espèce, des tenailles, des ciseaux, des burins et une foule d'outils dont la destination s'expliquait évidemment par la présence, au milieu de la salle, de deux presses à battre monnaie. Des hommes d'un aspect hideux les mettaient en mouvement à l'aide de manivelles de fer,

qui servaient à imprimer une forte pression aux vis de l'appareil. Tous travaillaient dans un profond silence. Ils ne communiquaient entre eux que par des signes, et la besogne marchait avec une activité et une ardeur surprenantes. On voyait, dans un coin, un énorme tas de chandeliers, de vases, de couronnes, de croix, de reliquaires d'or et d'argent tordus et brisés, qu'on était occupé à jeter dans des creusets tout rouges. Yolande s'aperçut avec horreur qu'elle était tombée dans les mains de brigands, et que le lieu où elle se trouvait était un atelier de faux monnayeurs.

L'homme qui l'avait emmenée lui fit traverser plusieurs salles garnies de lits grossiers, sur lesquels on voyait des hommes endormis. Il s'arrêta à la porte d'une petite chambre assez propre et éclairée par une lampe. Yolande y aperçut une couche, sur laquelle était étendue une femme qui paraissait jeune encore.

— Voici ma femme, dit le brigand, ayez-en bien soin. Elle est faible, et a besoin de votre charité ; soyez une sœur pour elle.

Et jetant un regard attendri sur la pauvre malade, deux grosses larmes coulèrent sur ses joues, et il sortit en silence. Yolande s'approcha de l'infortunée, la salua amicalement, et lui offrit ses services. La jeune femme sourit, et, lui prenant la main, elle s'écria :

— Je mourrai tranquille, maintenant que je me vois en si douces mains. Dites-moi, comment vous appelle-t-on?

— Je me nomme Yolande, et vous?

— Ida, répondit la malade.

Yolande la soigna avec beaucoup de charité, et, bien qu'elle dût souvent traverser les ateliers pour son service, tous ces hommes ne lui témoignaient que du respect, ce dont elle remerciait Dieu, en se recommandant sans cesse à lui. Chaque matin, Yolande s'agenouillait au pied du lit, et, tirant d'une petite bourse de cuir surpendue à sa ceinture l'image de Marie, elle récitait ses prières. Ida la regardait sans rien dire, mais la dévotion, l'amour, la sérénité avec lesquels priait la jeune fille répandaient dans l'âme d'Ida une sorte de préoccupation qu'elle n'avait jamais éprouvée. La piété qui rayonnait sur ce visage, si doux et si gracieux, la suavité de ses regards, l'humilité, le recueillement d'une âme qui s'exhalait, tout entière et pleine

de ferveur, dans un doux murmure des lèvres, tout cela faisait naître, dans l'esprit de la pauvre Ida, une foule de sensations nouvelles. Après avoir terminé sa prière, Yolande lui dit un jour:

— Ma chère Ida, embrassez l'image de la sainte Vierge, et confiez-vous en sa bonté.

Ida fit ce qu'elle lui demandait, et, s'adressant à la jeune fille :

— Quelle est cette belle dame que vous me faites embrasser? C'est peut-être votre reine? Elle a l'air si doux, tandis que son visage respire une suprême majesté; et ce petit enfant, est-ce le fils de votre roi?

A ces questions. Yolande ne put revenir de son étonnement.

— Quoi! lui dit-elle, vous n'êtes donc pas chrétienne, ma pauvre Ida? Vous ne connaissez pas la Mère de Dieu, et le Rédempteur de nos âmes, descendu du ciel, fait petit enfant, mort sur la croix, Dieu et homme tout ensemble?

— Je ne connais pas d'autre Dieu qu'Odin, fils du géant Boor et frère de Wili et de Wé, les plus puissants des dieux, créateurs du ciel, de la terre et de l'homme, à qui Odin a donné l'âme et la vie.

A ces mots Yolande, de plus en plus stupéfaite, regarda la malade d'un air inquiet.

— Ida, n'êtes-vous pas allemande? lui demanda-t-elle.

— Je suis de Luitilz, repartit Ida, mais nous ne sommes pas chrétiens. Au contraire, mes compatriotes sont toujours en guerre avec les Danois, qui adorent le Christ. C'est même pour avoir sauvé un chrétien que je me trouve en ces lieux. Bannie des forêts de ma patrie et exilée avec Dunon, mon mari, j'ai dû passer à l'étranger.

« Notre dernière guerre avec les Saxons fut meurtrière de part et d'autre, et chaque peuple se retira sur son territoire, en emmenant ses blessés et ses prisonniers. Parmi les nôtres se trouvait un noble et vaillant chevalier, fils d'un grand prince saxon, et à peine âgé de dix-huit ans. Mais il était si vigoureux, que rien ne résistait à ses coups, et que, dans la bataille, il avait abattu au moins trois de nos chefs. Ayant eu son cheval tué sous lui, il continua de se battre à pied, comme un lion. Enfin, enveloppé par un peloton de nos troupes, il dut se rendre et fut emmené prisonnier dans nos forêts.

» Les tribus dont le brave guerrier avait tué les chefs demandèrent que le fier Saxon fût immolé sur l'autel d'Odin, pour apaiser les ombres de ses victimes. On décida qu'il en serait ainsi.

» Je suis fille du grand-prêtre d'Odin; le jeune captif fut traîné dans la cabane de mon père, et lié à un pieu en attendant le jour de sa mort. Comme fille unique, j'habitais, avec mon mari, sous le toit paternel, et on me confia la garde du prisonnier, qui ne donnait, du reste, aucun signe de frayeur et ne semblait même pas s'attrister de son malheur. On fit publier par tout le pays que, dans trois jours, le grand-prêtre d'Odin immolerait sur son autel, auprès du chêne sacré, le redoutable guerrier saxon. Tous les hommes des tribus se rassemblèrent et campèrent sous les tentes, près de l'autel du sacrifice. La nuit qui précéda le jour fatal, tous étaient réunis dans le pré sacré, causant ensemble de la nouvelle campagne qu'ils projetaient contre les Saxons, et se livrant, à la lueur des torches de résine, aux danses funèbres, par lesquelles on prélude au sacrifice.

» J'étais seule auprès du foyer, et le prisonnier, à genoux près du poteau, priait comme tu viens de le faire : il levait les mains vers le ciel, et invoquait souvent une Vierge qu'il appelait aussi Mère de Dieu : c'est sans doute cette belle Dame que tu embrasses avec tant de respect et d'amour. J'étais émue et attendrie en pensant que ce jeune homme allait être égorgé à l'aurore suivante. Mais lorsque je l'entendis s'écrier : « Emma, ma bonne sœur, adieu! quand tu apprendras ma triste fin, prie pour moi! » alors, moi qui versai des larmes si amères, quand on rapporta le cadavre de mon pauvre frère tué dans la bataille, je ne pus contenir mes sanglots et je lui dis : « Prisonnier, tu as une sœur? — Oui, répondit-il, et je l'aime de tout mon cœur. »

» A ces mots, saisie d'une immense compassion, je m'élançai vers lui, je coupai ses liens avec une hache, et je lui dis : « Va, fuis, noble jeune homme, et console ta sœur. » Je courus à l'écurie, je sellai un cheval, et j'ajoutai : « Gravis la montagne, traverse le gué du Reknitz, et marche toujours vers la droite. » Le jeune homme sauta en selle et s'évada.

» Quatre heures plus tard, l'aurore commençait à poindre; j'entendis les guerriers s'approcher, je fis semblant de dormir près du feu à demi-éteint. Mon père entre avec Dunon. Il re-

garde, et, ne voyant plus le prisonnier, s'élance sur moi et me dit avec un cri terrible : « Où est le Saxon? » Je fis l'ignorante : « Quoi! que dites-vous? Où est le prisonnier? » Voyant la hache qui était restée près du poteau, il ajouta : « Vois, te dis-je, pourquoi as-tu laissé cette hache si près de lui? » Je répondis que j'avais coupé un peu de bois pour faire du feu, mais que, plongée encore dans un demi-sommeil, je l'avais sans doute oubliée.

» La consternation fut grande parmi les guerriers. Ils sautèrent à cheval et s'élancèrent dans la direction de l'Elbe ; mais arrivés au bord du Reknitz, ils le trouvèrent tellement grossi par les pluies, qu'ils se virent forcés de rebrousser chemin. Leur fureur ne saurait se décrire, et ils voulaient m'immoler moi-même sur l'autel d'Odin. Alors mon père prit la parole : « Nous sacrifierons un autre Saxon, dit-il, ma fille sera mise au ban de la terre et du feu. » Dunon, mon mari, prit l'or et l'argent qui lui revenaient de la part du butin, et nous partîmes avec trois chevaux. Chemin faisant, nous rencontrâmes ces faux monnayeurs; Dunon s'associa avec eux, et nous vînmes habiter ce manoir abandonné, où ils exercent leur industrie, tout en donnant un coup de main aux voleurs de la contrée. »

Yolande avait prêté une affectueuse attention au récit de la malade. Elle lui dit avec une douce gravité :

— Ida, croyez-moi, renoncez à votre religion de sang. Votre faux dieu Odin veut qu'on égorge des victimes humaines; notre Dieu, au contraire, pour nous donner une vie éternelle, a daigné nous envoyer son propre Fils Jésus-Christ, Dieu comme son Père. Il descendit sur la terre, prit une chair humaine, souffrit et mourut sur la croix pour racheter nos âmes. Ses sacrifices sont tout amour, et, si nous l'aimons véritablement, il nous ressuscitera de la mort, et nous fera jouir éternellement dans le ciel de sa Divinité.

Ida, plongée dans le plus profond étonnement, regardait Yolande.

— Et avec votre Dieu, demanda-t-elle, verrons-nous aussi la belle Dame dans le ciel?

— Sans aucun doute, reprit Yolande. Elle fut toujours Vierge; le Fils de Dieu s'incarna dans son sein très-pur. Lorsque Jésus ressuscita des morts et monta au ciel, il voulut que

sa Mère vînt l'y rejoindre. Il la fit enlever par ses anges, et la couronna reine du ciel et de la terre. Ida, vous avez sauvé ce jeune chrétien, et Marie veut vous récompenser d'une action si belle en vous donnant le paradis. Là, vous serez vous-même plus ravissante que toutes les reines de ce monde.

— Et que dois-je faire pour obtenir ce bonheur?

— Croire en Jésus-Christ, recevoir le baptême, observer sa loi, qui est douce et facile avec le secours de sa grâce.

En ce moment, Dunon entra, et, voyant son épouse sereine et radieuse, lui demanda :

— Ma chère Ida, il faut convenir que tu as là une garde bien habile?

— Oh! répondit Ida, elle m'a raconté de si belles choses! je te les répèterai plus tard. Figure-toi, Dunon, que le paradis des chrétiens est bien plus beau que Wahalla.[1]

Le fier païen secoua la tête, et répondit froidement :

— Bien, bien, tâche de te guérir au plus tôt.

Mais Ida était consumée par une fièvre ardente, qui, la minant sourdement, accélérait sa fin prochaine. Yolande ne quittait pas son chevet. Elle essuyait son front couvert de sueur et lui faisait boire souvent de petites gorgées d'eau fraîche; en un mot, elle lui prodiguait des soins si intelligents et si affectueux, qu'Ida ne put s'empêcher un jour de s'écrier :

— Que vous êtes bonne, ma belle amie! Vous êtes pour moi plus qu'une sœur : tous les chrétiens sont-ils comme vous? Si j'étais chrétienne, deviendrais-je bonne aussi, moi?

— Meilleure que moi, dit la modeste Yolande, car le baptême rendrait votre âme plus blanche que la neige, plus limpide que l'eau pure, plus brillante que le soleil!

— Eh bien! reprit la malade, baptise-moi donc et rends-moi belle et bonne comme toi.

— Je ne puis le faire avant que tu ne croies en Jésus-Christ, Fils de Dieu, et en la sainte Trinité.

— J'y crois, dit Ida avec un doux transport, et aussi à la sainte Vierge, Mère du bon Dieu... Oh! ma chère Yolande, baptise-moi, car je me sens mourir!

(1) Le Wahalla est le paradis des Scandinaves.

Alors, Yolande la souleva un peu, prit de l'eau, et la baptisa. Après que l'eau sainte eut coulé sur son front, Ida se sentit inondée d'une joie céleste, qui rayonnait dans ses regards et sur son visage. Elle ne cessait point de répéter :

— Yolande, je sens le paradis dans mon cœur; je voudrais bientôt mourir, pour voir Jésus et la belle Dame!

Cette joie, cette paix intérieure améliorèrent beaucoup son état, et Dunon, qui venait souvent la visiter, ne se rassasiait pas de la regarder; il lui disait :

— Ida, tu es encore plus belle qu'auparavant; que t'a donc fait ta garde-malade? Ce n'est pas une jeune fille, mais un être céleste!...

Dunon remerciait Yolande, avec une respectueuse admiration. Deux jours plus tard, Ida se sentant défaillir, Yolande appela Dunon, qui s'empressa d'accourir avec quelques-uns de ses compagnons. Ils furent surpris de voir la mourante si tranquille et si sereine. Elle remuait faiblement les lèvres, prononçant les noms de Jésus et de Marie, qu'elle pouvait à peine articuler. Ayant ouvert les yeux, elle aperçut son mari, l'appela, puis élevant un peu la voix :

— Dunon, fais-toi chrétien, lui dit-elle; adieu!

Elle prononça encore le nom de Jésus, et expira doucement. Les faux monnayeurs arrachèrent le pauvre Dunon de la chambre funèbre et chargèrent Yolande de veiller près de la défunte. Le jour suivant, ils creusèrent une fosse dans le petit enclos et y déposèrent le corps de la pauvre Ida. Yolande planta une petite croix sur sa tombe, et pria longtemps cette âme bienheureuse de lui obtenir de Dieu la grâce d'échapper à sa captivité et d'arriver bientôt au tombeau des saints apôtres.

Dix jours s'étaient écoulés depuis ce triste événement. Yolande, confinée dans la petite chambre où était morte Ida, vivait en prisonnière et versait souvent des larmes. Elle eut beau jurer à ses gardiens, que jamais âme qui vive ne saurait d'elle le mystère de ces souterrains; tout fut inutile. Quand elle demandait des nouvelles de Raymond, on ne lui répondait pas. Elle passait le jour et la nuit dans des alarmes continuelles, priant sa chère Madone d'avoir pitié d'elle.

Une nuit, elle entendit, dans la salle voisine, une rumeur

inaccoutumée. On parlait, on riait aux éclats. Il était question de piller une sacristie, et il lui sembla entendre une voix de femme, qui s'élevait au-dessus des autres. Yolande était tout oreilles, et tremblait comme une feuille. Après une longue pause, pendant laquelle les brigands étaient allés souper, elle les entendit rentrer dans la pièce contiguë; une grosse voix disait :

— Va te coucher là-bas, il y a déjà une femme.

Un moment après, la jeune fille vit entrer, dans sa petite chambre, une femme de haute taille, munie d'une lanterne, et qui ferma la porte au verrou derrière elle.

Yolande tressaillit, mais ayant regardé la nouvelle venue, elle la reconnut soudain, et, se jetant à ses genoux, elle lui dit à voix basse :

— Swatiza, assistez-moi, pour l'amour de Dieu!

La bohémienne abaissa sa lanterne, regarda la jeune fille, et s'écria :

— Yolande! vous ici?

Elles s'assirent alors sur le petit lit, et Yolande fit à la bohémienne le récit de ses malheurs en versant des larmes abondantes. Pour la première fois de sa vie peut-être, Swatiza pleura, tant elle était émue de pitié; elle prit les mains d'Yolande, et, les serrant avec affection :

— Ma noble bienfaitrice, lui dit-elle, ne craignez pas : je connais toutes les issues secrètes de ce château, et je vous en ferai sortir, sans que personne puisse nous voir. Ici même, sous ce lit, existe une trappe qui fait bascule; ces briques que vous voyez là ont été placées sans mortier; elles seront enlevées sans difficulté.

— Mais je voudrais bien aussi délivrer Raymond, dit Yolande.

— Je m'occuperai de lui, s'il est encore en vie, reprit Swatiza; mais, en attendant, il n'y pas de temps à perdre.

Elle tira le lit au milieu de la chambre, souleva une brique avec un morceau de fer, et n'eut aucune peine à enlever toutes les autres. La bohémienne alors fit jouer la bascule, et la trappe s'ouvrit. Elle prit la lanterne, et, suivie d'Yolande, descendit un petit escalier tournant, qui conduisait au bord du torrent.

XVI. — MANFRÈDE DE TRAVEMUNDE.

Lorsque les deux femmes furent arrivées au pied du rocher, Swatiza, qui marchait nu-pieds la plupart du temps, prit Yolande sur ses épaules, et s'engagea bravement dans l'eau profonde, qui écumait autour d'elle. Bientôt, elle déposa son précieux fardeau sur la rive opposée. Yolande, encore tout effrayée du bruit du torrent, remercia sa libératrice avec effusion. Tout en marchant, Swatiza lui raconta comment elle était parvenue à s'échapper de Brunn, le jour où avaient été brûlés les deux sorciers de la cour.

— Je ne savais rien, dit-elle, de cette révolte soudaine, et je traversais tranquillement une rue écartée, quand j'entendis crier derrière moi : « La voilà ! c'est la sorcière ! au feu la sorcière ! » Au même instant quatre jeunes gens me saisirent. Je me crus morte ; cependant, quelqu'un se mit à dire : « Conduisez-la au boulevard des Hongrois, le bûcher des sorciers est déjà prêt ! hâtez-vous ! »

» La foule grossissait à chaque instant. Impossible de chercher à m'échapper. J'entendis alors qu'on m'accusait d'avoir volé des enfants ; une idée subite me vint. Arrivée à un endroit que je connaissais, je dis à mes bourreaux : « Chrétiens, puisque je vais mourir, je veux vous rendre un enfant que j'ai volé hier..... Dieu alors me fera miséricorde ! — Où est-il? pauvre créature ! Ah ! voleuse, infâme, où est l'enfant? »

» Je pris un air contrit, et répliquai : « Je l'ai déposé dans cette maison-là, voyez. Mais ne faisons pas peur à ces braves gens... Mettez-vous ici, faites le guet à la porte, je vais revenir. Donnez-moi seulement le temps de monter et de descendre pour prendre l'innocent. — Va, dirent les niais, et reviens vite. » A ces mots, ils croisèrent la lance devant la porte. Or, cette maison est adossée contre une éminence. Je montai aussitôt l'escalier, et sautai par une lucarne, dans la ruelle voisine, au bout de laquelle s'ouvrait un carrefour, où aboutissent plusieurs rues. Je me précipitai dans les détours d'un véritable labyrinthe, et allai me réfugier dans la maison d'un pauvre ouvrier.

» J'appris, plus tard, que le peuple attendit quelque temps à la porte, et que, ne me voyant pas reparaître, il monta dans la maison et la fouilla du haut en bas. Ils ne m'y trouvèrent pas, bien entendu, et le bruit courut que je m'étais changée en chat ou en corneille. La nuit venue, je me glissai furtivement sur les remparts, d'où je pus descendre hors de la ville, à l'aide de quelques amis. Je traversai heureusement le fossé et vins chercher fortune en Allemagne. »

Swatiza se dirigeait vers la cabane d'un berger de ses connaissances. Elle dit à Yolande :

— Noble damoiselle, suivez mon conseil : continuez votre route en pèlerin, et voyagez seule, à moins que vous ne rencontriez quelque prélat, ou mieux quelque noble dame se rendant aux Lieux-Saints, qui vous admettra par charité au nombre de ses suivantes. Vous avez des vivres en abondance; d'ailleurs, voici une petite bourse : ne faites pas attention si elle est vieille et tout usée, vous y trouverez assez d'or pour faire votre voyage et séjourner à Rome. Mais rabattez votre capuchon, et frottez-vous le visage avec ces herbes, qui obscurciront un peu votre teint, car vous êtes trop belle ainsi, et cette beauté même vous exposerait à de mauvaises rencontres. Parlez la langue Slave, pour éviter la conversation des Allemands qui sont les uns pour Grégoire, les autres pour les excommuniés : ces derniers pourraient vous faire un mauvais parti. Vous avez appris le latin au couvent de Brunn; si vous passiez, par hasard, près d'une abbaye, vous trouveriez à vous entretenir avec les clercs; mais soyez prudente même avec eux. J'en connais plusieurs qui détestent le pape, parce qu'il veut leur défendre d'acheter leurs bénéfices aux délégués de l'empereur. Le pape appelle cela simonie, d'un mot latin que je ne comprends pas... D'ailleurs, le pape Grégoire exige qu'ils vivent saintement, et il me semble qu'il a raison.

— Merci de vos bons avis, Swatiza : je me recommanderai à mon bon ange, afin qu'il me guide et me conduise sans danger au tombeau de saint Pierre. Je prierai aussi pour vous, afin que Dieu vous ramène dans la bonne voie et vous retire de la vie de vagabondage et de désordre que vous menez. J'espère qu'il vous fera la grâce de sauver votre âme.

— Ah ! damoiselle, repartit la bohémienne, remerciez Dieu d'avoir été élevée dans la piété chrétienne ! Moi, je suis la fille d'une famille de Zingari et de voleurs, qui m'apprirent à vivre de rapines dès mes plus jeunes ans. Quand j'avais dérobé une poule au marché ou du linge au lavoir, ma mère me donnait mille caresses; mais si je rentrais au soir les mains vides, elle me battait et me mettait à la porte sans souper. Et maintenant, je suis une malheureuse, digne de la malédiction du Ciel.

— Mon amie, dit Yolande en lui serrant la main, j'espère que le Seigneur, qui ne laisse pas un verre d'eau sans récompense, n'oubliera pas le service que vous m'avez rendu... Mais, je vous prie, pensez aussi à Raymond, et sauvez-le par charité !

Elles étaient arrivées à la demeure du berger; il était encore nuit. Swatiza frappa à la porte.

— Ulpon, dit-elle, voilà un demi-marc d'argent, conduisez ce jeune pèlerin sur la grand'route; vous y arriverez encore avant le lever du soleil.

— Bien, bien, Swatiza, dit Ulpon, qui était un grand gaillard solide et jovial; tu es devenue dévote à présent..... Mais il paraît qu'au lieu de porter toi-même le cilice et de déchirer tes épaules à coups de discipline, en allant chercher des indulgences, tu le fais par procuration ! Ma foi, cela vaut mieux... Mais si le pauvre garçon est chargé de porter tes péchés sur le dos, je crains bien qu'il ne soit écrasé, avant que d'être arrivé au milieu du bois.

— Jase à ton aise, bavard, mais hâte-toi et aie soin de mon protégé. Adieu, mon cher Lando, bon voyage, et point d'inquiétudes ! que Dieu t'accompagne !

Et le prétendu Lando se mit donc en route avec le berger. Quand ils eurent rejoint la grand'route, ce dernier indiqua à Yolande la direction d'Ausgbourg, et prit congé du jeune pèlerin, pour retourner à sa cabane. La pauvre enfant, restée seule, s'agenouilla sur une pierre, et, tirant de sa poche l'image de Marie, elle se recommanda à sa protection. Elle la pria d'être sa voie, son escorte, sa lumière et sa défense durant le cours de ce voyage si long et si dangereux. Puis elle se releva, le cœur léger et l'âme pleine de vigueur, de résolution et de courage. Ce n'était plus cette timide enfant d'autrefois; elle marchait avec

confiance, avec ardeur, comme si elle eût été escortée par de vaillants guerriers.

Vers l'heure de Tierce, elle éprouva le besoin de prendre un peu de nourriture. Swatiza, à leur sortie de l'atelier des monnayeurs, avait mis un pain dans la besace d'Yolande. Elle s'assit à l'ombre, au bord d'un ruisseau, et commença son repas frugal.

En ce moment, elle aperçut un autre pèlerin. Attiré par la fraîcheur de ces lieux, il s'assit, ouvrit son sac, et prit une petite coupe, un demi-pain et quelques tranches de jambon enveloppées dans des feuilles de châtaigner. Yolande reconnut, à son costume, qu'il était morave. Elle le considéra avec attention; il lui était tout à fait inconnu. Toutefois, elle rendit grâce à Dieu de ce qu'il lui envoyait un compagnon, dont l'extérieur lui paraissait digne de respect. C'était un homme déjà âgé. Ses traits graves, sa tournure distinguée rendaient plus vénérables encore les longs cheveux blancs qui lui tombaient sur les épaules. La jeune fille, dans son costume d'emprunt, se tourna vers lui, le salua gracieusement en langue morave, et lui dit :

— Loué soit Jésus-Christ!

— Dans l'éternité, répondit le vieillard, en examinant son jeune compagnon. Vous êtes sans doute mon compatriote, jeune homme? ajouta-t-il. Quel est votre pays? Il me semble que je ne vous ai jamais rencontré à Brunn, à Znaïm, ni à Olmutz.

— En effet, répondit Yolande, Zwittau est assez éloigné des villes que vous venez de citer, et situé sur la frontière de Silésie.

— Zwittau! reprit l'inconnu : j'y suis allé une fois avec mon père dans mon enfance, je m'en souviens à peine. Quel est votre nom? où allez-vous?

— Je me nomme Lando, dit la jeune fille, et je vais en pèlerinage au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, afin d'obtenir la délivrance de mon père, condamné injustement à l'exil par des ennemis cruels.

— Pauvre enfant! s'écria le pèlerin. Entreprendre si jeune un voyage si pénible! que Dieu vous exauce et sa sainte Mère! Ecoutez-moi, je vais aussi en pèlerinage à Saint-Pierre-au-bois du *Val lagarina*, et je m'offre de tout cœur à vous accompagner

jusque là, car vous m'inspirez de l'affection. Seulement, je ne vais pas plus loin. J'ai fait vœu à la sainte Vierge de visiter le sanctuaire de Saint-Pierre-au-bois. C'est une chapelle antique, située dans les Alpes, sur les confins de l'Italie. Elle fut construite par Théodelinde, reine des Lombards, et les papes contemporains de Pépin et Charlemagne l'enrichirent de nombreuses indulgences, ainsi que les églises de Saint-Augustin de Pavie, de Saint-Ambroise de Milan et de Saint-Matthieu l'évangéliste de Salerne.

— J'accepte bien volontiers votre compagnie, dit Yolande, et je rends grâces à Dieu d'avoir trouvé quelqu'un pour guider mon inexpérience dans un si long voyage. Le Seigneur vous en récompensera dans sa bonté.

Bientôt ils se remirent en route, en récitant des psaumes et des oraisons. Les chrétiens de cette époque assistaient si assidûment aux offices de l'Eglise, qu'une longue habitude gravait dans leur mémoire les psaumes, les épîtres, les évangiles et les graduels de la sainte messe.

Ils causèrent ensuite des événements politiques en Moravie. Le pèlerin aimait surtout à amener la conversation sur les complications survenues dans tout l'empire par suite de l'injuste colère d'Henri contre la Saxe et la Thuringe. Il déplora la nouvelle guerre d'extermination que le roi venait de déclarer à ces malheureuses provinces :

— Après avoir ravi la Bavière au duc Othon, pour en investir le duc Guelf, dit-il, il veut maintenant assouvir le ressentiment qu'il a voué à Rodolphe de Souabe, à Berthold de Carinthie et à d'autres magnats de l'empire.... Henri les opprima comme des esclaves ; il confisqua leurs domaines selon les caprices de sa haine et de sa fureur.... Aussi toute l'Allemagne est en ébullition.... L'un prend le parti du roi, l'autre combat pour la liberté de l'empire, que les ennemis de Dieu, de l'Eglise et des peuples désolent par le meurtre, par l'incendie et par le pillage.

Yolande comprit aussitôt que son compagnon n'était pas un homme de basse extraction ; elle lui demanda son nom.

— Je suis Théobald de Jamnitz, lui répondit le pèlerin ; tout jeune encore, je fus admis à la cour du vieux marquis de Brunn, en qualité de page, servant et découpant à sa table. Grandi en âge, instruit et exercé au maniement des armes, je devins

écuyer du marquis, et fis avec lui, en Italie, les campagnes de l'empereur Henri, père du roi actuel. Le marquis eut un fils nommé Ottocar, qu'il confia à mes soins. Sous ma direction, il grandit en beauté comme en nobles sentiments; il devint un brave chevalier, plein de générosité; malheureusement, ces nobles qualités sont amoindries par un esprit orgueilleux et fier, qui ne souffre point les conseils. Et puis, de perfides courtisans, de vils adulateurs, pleins de malice et de cupidité, le flattent et l'égarent de plus en plus.

« A peine son père l'eut-il appelé à partager le gouvernement de ses Etats, qu'il commit deux fautes très-graves. Il se laissa d'abord entraîner par quelques misérables, et se montra hostile au saint et légitime pontife Grégoire, favorisant les simoniaques et les excommuniés, au grand scandale de son peuple; puis il a voulu épouser, envers et contre tous, une jeune fille du couvent de Sainte-Marie.... »

— Mais, interrompit Yolande, en cachant son émotion, n'est-il pas déjà fiancé à Gisèle de Moravie? Au moins, je l'ai entendu dire.

— Certainement, reprit Théobald : j'eus beau l'avertir, lui dépeindre les funestes suites de ce mariage insensé, la honte dont il se couvrirait s'il manquait à sa parole, le ressentiment du duc qui serait capable de marcher sur Brunn et de passer tous les habitants au fil de l'épée.... Ce fut en vain. Aveuglé par l'orgueil, il fit assiéger le couvent par ses soldats.... Mais cette sacrilége entreprise ne resta pas impunie. A la nouvelle de cet attentat, les habitants du pays prirent les armes, et firent un grand massacre des Vandales. Le lendemain, ils coururent par la ville et brûlèrent vifs les deux sorciers d'Ottocar. Je me trouvais dans la chambre du marquis, quand il donna aux sicaires l'ordre de surprendre le couvent, ce qui fit soupçonner à Ottocar que j'avais informé les paysans de son projet. Toutefois, je vous jure que je n'avais pas compris un seul mot de ce qu'il disait au sergent de garde. Quoi qu'il en soit, ni ma fidélité, ni mes anciens services, ni tant de soins prodigués à son enfance, rien ne put le désarmer; il m'accusa de félonie envers son père, et, si je ne m'étais réfugié en toute hâte chez mon ami Manfrède, il m'eût fait traîner comme un traître à la potence.

— J'ai maintes fois entendu parler de Manfrède, dit Yolande, sans faire semblant de le connaître : c'est un ermite des environs de Brunn. Les uns prétendent que c'est un grand saint, d'autres le regardent comme un nécromancien redoutable, dont les conjurations peuvent faire trembler la terre, obscurcir le soleil, gâter les blés et déborder les fleuves. On va même jusqu'à dire qu'il peut donner la parole aux animaux et qu'il converse avec eux. Il a, dit-on, à son service, des loups et des ours qu'il envoie à la chasse des daims et des chevreuils. Il appelle les oiseaux, et ils lui obéissent, puis il les envoie, avec des lettres dans leur bec, au grand Shah de Perse ou au Soudan de Babylone, qui lui paient, dit-on, des tributs....

— Quelles sottises, ô mon fils ! répondit Théobald ; ce sont des inventions et des calomnies des excommuniés, à qui Manfrède a fait la guerre, dont il brise les trames et déjoue les projets. L'abbé Daufer de Znaïm et lui sont deux hommes d'une éminente sainteté, qui honorent le vrai pape et le soutiennent dans toute la Moravie, la Bohême et l'Allemagne. Ils dénoncent les trahisons des simoniaques, et crient bien haut que les prêtres du Seigneur ne doivent toucher le corps sacré de Jésus-Christ qu'avec des mains pures, avec un cœur et des pensées chastes, parce qu'il est l'Agneau sans tache, plus pur que le cristal, plus candide que la lumière du soleil. Ces misérables, plus vils que la fange, calomnient Manfrède et le traitent de sorcier. Cela n'a rien d'étonnant de la part de gens assez audacieux pour imputer à Grégoire le péché de simonie, dont ils sont gangrenés, et la luxure qui les infecte. Pour l'outrager, ils se servent des plus grossières épithètes, l'appelant lâche, démon, dragon de l'enfer ! Ils sont même si stupides, si ignorants, qu'ils osent reprocher au pape Grégoire d'avoir inventé l'obligation du célibat sacerdotal, tandis que les saints Pères et les docteurs de tous les siècles, depuis les apôtres jusqu'à nous, ne cessent point de le prescrire à tout le clergé. Ils accusent Manfrède de sortilége, parce qu'il mène dans sa caverne une vie plus angélique qu'humaine.

Yolande se réjouissait à ces paroles de Théobald, et les éloges qu'il prodiguait à son cher bienfaiteur ne faisaient qu'accroître les sentiments de profonde vénération qu'elle nourrissait pour lui dans son cœur. Se tournant vers son compagnon, elle lui dit

— Mais comment ce Manfrède est-il venu habiter ces lieux déserts, ces souterrains, où, depuis tant d'années, dit-on, il mène une vie de pénitent?

— Mon ami, reprit Théobald, l'ermite Manfrède est un illustre personnage, de la plus haute naissance, car il est issu des seigneurs de Travemunde, qui possédaient jadis de nombreux navires sur la mer Baltique, et couraient les mers jusqu'en Livonie et en Suède. Ils commandaient à presque toutes les îles de Gothland, d'Œsel et de l'archipel d'Abo, jusqu'à la mer de Finlande.

« Manfrède passa son adolescence dans un célèbre monastère de l'évêché de Brême, où ses études le mirent en rapport avec Adalbert, depuis archevêque de Brême, si célèbre par son ardeur et son zèle pour la liberté de l'Eglise, par l'élévation de son esprit, par l'étendue de son érudition, par sa puissance et ses trésors. Tant de mérites, hélas! étaient ternis par un orgueil qui ne pouvait souffrir de rival. Appelé dans les conseils du roi Henri, il voulut réformer l'empire à son gré, et fut la cause d'une foule de troubles.

» Ses études terminées, le jeune Manfrède entra dans la carrière des armes, et devint le plus brave chevalier qui eût jamais manié la lance et l'épée. Il fut en outre le plus audacieux explorateur des mers arctiques. Il poussa ses vaisseaux dans le golfe de Bothnie, traversa les détroits du Sund, longea toutes les côtes de la Norwége, et parvint jusqu'aux îles glacées de l'Islande, combattant intrépidement les phoques et les ours blancs. De retour à Travemunde, il fut toujours en guerre avec les Poméraniens, les Courlandais, les Livoniens, et les Scandinaves païens, persécuteurs acharnés de quelques tribus de leur pays qui avaient embrassé la foi chrétienne. Entouré de la vénération publique, Manfrède fut proclamé le premier chevalier chrétien. Tous les barons du nord l'estimaient et l'aimaient parce que son nom tenait en respect les barbares, qui n'osaient plus insulter ni faire le siége des nouvelles églises bâties par ces jeunes chrétientés.

» L'imminence continuelle des invasions de ces barbares occasionna l'élection d'évêques guerriers, capables de défendre les conquêtes de la croix. La réputation de piété et de valeur de

Manfrède le fit élire, à trente ans, évêque d'un de ces nouveaux diocèses. Il fut sacré par Bézelin, métropolitain de Brême. Les richesses et la puissance de sa maison le suivirent sur le trône épiscopal, où il brilla aussitôt par la ferveur de son zèle, la douceur de son éloquence, la force de son âme, la dignité et la pureté de ses mœurs. La rigueur de sa justice, sa douceur, son cœur noble et généreux, la guerre qu'il fit à la simonie, ce fléau de notre siècle, la défense qu'il prit des veuves et des orphelins, ses libéralités envers les pauvres de Jésus-Christ, sur lesquels il répandait, comme une pluie bienfaisante, les trésors de son opulence : toutes ces vertus, véritables gloires de la mître épiscopale, brillaient chez Manfrède d'un éclat si vif, que sa renommée s'étendait dans toutes les Eglises du Nord, où son nom était en grande vénération parmi le peuple.

» Quand on vint lui annoncer les cruautés dont les tribus païennes de la Scandinavie accablaient les nouveaux chrétiens, son cœur s'anima d'une sainte indignation. Il s'unit aux évêques, aux abbés et aux princes voisins, leva des troupes, et, à l'aide de cette armée, il fit une guerre terrible à ces nations féroces. Il arracha leurs victimes au supplice qui les attendait, délivra les prisonniers, contraignit les oppresseurs à réparer tous les désastres qu'ils avaient causés par l'incendie, le pillage, la dévastation des campagnes, des villes, des églises et des monastères. L'ardeur de son zèle était si grande qu'il allait les surprendre jusque dans leurs forêts, où il reprenait aux vainqueurs le fruit de leurs rapines. Les prisonniers étaient conduits enchaînés sur le sol chrétien ; là, il les condamnait à rebâtir de leurs propres mains les églises et les maisons. Ils devaient transporter eux-mêmes les briques, le sable, le ciment et la chaux nécessaires pour construire les tours et les remparts de ces forteresses qui devaient bientôt mettre le pays à l'abri de leurs rapines et de leurs surprises.

» Depuis plusieurs années, Manfrède gouvernait son Eglise comme prélat et la défendait comme guerrier ; il faisait fleurir la discipline dans le clergé, la justice dans la magistrature, et maintenait ses peuples dans la paix. Hélas ! une guerre cruelle vint soudain troubler son repos.

» Plusieurs princes saxons, oubliant toute modération chré-

tienne, et jaloux de la puissance de l'archevêque de Brême, prirent les armes et se liguèrent pour lui imposer d'injustes tributs. L'archevêque fit appel à ses suffragants qui envoyèrent leurs troupes au secours de la métropole. Quelques-uns marchaient en personne à la tête de leurs étendards : de ce nombre était le valeureux Manfrède.

» L'armée saxonne avait, parmi ses chefs, plusieurs évêques vassaux des princes, par suite du funeste usage des investitures. L'empereur ou le prince donnent l'investiture des évêchés à titre de fiefs, et choisissent pour évêques des hommes d'épée plutôt que des hommes d'église, afin de les trouver prêts à les seconder dans les guerres intestines si communes de nos jours. En combattant dans les rangs de l'archevêque de Brême, Manfrède eut de fréquentes rencontres avec les Saxons. Il les battit plusieurs fois et les força de se replier sur leur territoire. L'hiver arriva sur ces entrefaites. Au printemps de l'année suivante, les hostilités recommencèrent. Les Saxons marchèrent, avec des forces imposantes, contre l'armée de Brême, et causèrent de grands dégâts sur leur passage, brûlant les blés, volant les bestiaux, massacrant les vieillards, traînant en servitude les femmes et les enfants, qu'ils vendaient comme esclaves en Poméranie et en Courlande.

» Ayant organisé ses troupes, composées des hommes les plus vaillants du pays, Manfrède entra en campagne et s'avança avec ses alliés pour repousser l'injuste agression des Saxons. Il rencontra l'ennemi au bord d'un petit torrent. Aussitôt, sans dresser les tentes, il fit ranger ses soldats en bataille, pour engager l'action. Les chefs jetèrent le bâton du défi ; les instruments sonnèrent la charge, et les deux armées s'ébranlèrent. Le premier choc fut terrible. A la tête des siens, Manfrède fondit sur un margrave et brisa sa lance contre la cuirasse de son adversaire, qui tomba de cheval grièvement blessé. Poussant ensuite son coursier au plus épais de la mêlée, il frappait à droite et à gauche de son tronçon de lance, brisant les casques de tous les chevaliers qu'il rencontra sur son passage, et parvenant enfin à enlever à l'un d'eux une lance pour remplacer la sienne. Alors, il continua de faire une large trouée dans les rangs ennemis... En ce moment, les Brémois commençaient à plier ;

la bravoure de Manfrède leur fait ressaisir l'avantage, ils se raniment, et, se précipitant en avant avec impétuosité, ils refoulent les Saxons jusque dans leur camp retranché.

» En ce moment, on vit un chevalier de haute stature s'élancer impétueusement à la rencontre de Manfrède qui, après avoir mis en déroute les vassaux du comte de Catelemburg, voulait repousser également ceux d'Alberstadt. Le chevalier portait un haubert de très-fin acier, à mailles d'or. Son morion à cimier de plumes d'aigle, supporté par deux lions d'argent affrontés au-dessus de la visière, cachait entièrement le visage du guerrier. Sa cotte d'armes écarlate était brodée d'or, et son cheval, couvert d'un tissu de mailles serrées, qui descendaient jusqu'au-dessous du jarret, avait un chanfrein d'acier surmonté d'une corne aiguë.

» Les soldats de Manfrède, à la vue de cet étrange adversaire qui courait sur leur chef, poussèrent un grand cri. Manfrède aperçut le danger, fit volte-face, et, la lance en arrêt, fondit sur ce nouvel adversaire sans lui laisser le temps de s'arrêter et de se préparer à le recevoir. Le choc fut si violent que les lances volèrent en éclats; les écus se brisèrent, et les chevaux, se heurtant en plein poitrail, roulèrent dans la poussière.

» En un clin d'œil, les combattants se relèvent, tirent l'épée et se portent des coups si terribles que leurs cuirasses en sont toutes hachées et leurs casques brisés. Manfrède maniait l'épée avec une remarquable adresse; toutefois, son adversaire le serrait de près et lui avait déjà fait une légère blessure. Soudain, Manfrède fait un bond pour se dégager, puis, allongeant le bras, il atteint au flanc le chevalier inconnu, qui s'affaisse sur lui-même.

» Manfrède court vers lui, et enlève son casque pour le faire prisonnier. O douleur! en relevant sa visière, il reconnaît l'évêque Evremond, son ami!... Peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît sur le corps de son adversaire.... Un gémissement profond s'échappa de sa poitrine :

» — Evremond! s'écria-t-il, ô mon ami d'enfance, sais-tu la main qui t'a frappé? O funeste condition de nos temps féroces et barbares!... Les évêques, ministres de paix, oints par le Christ pour être les pasteurs des peuples, les sources de la charité

du Rédempteur, sont forcés, par la cruauté des païens et plus encore par l'avarice des seigneurs, à prendre les armes, malgré la défense et les canons de l'Eglise, qui gémit de nous voir plus souvent à la main le glaive que la croix, et en tête le casque plus souvent que la mître? Pardonne, ô Evremond, mon ami, pardonne à ton meurtrier!...

» En disant ces mots, Manfrède ôta son casque. Evremond ouvrit les yeux, et, reconnaissant Manfrède, il lui dit :

» — Mon ami, je te pardonne du fond de mon cœur ; tu n'es pas coupable... Tu n'as fait que te défendre contre l'injuste invasion de nos princes.

» Et, levant la main, il pria Manfrède de lui tendre la sienne en signe de réconciliation et d'amitié ; puis, se sentant défaillir, il ajouta :

» — Manfrède, évêque de Dieu, confesse-moi, absous-moi de mon péché, et fais mémoire de moi dans le saint sacrifice.

» Les guerriers s'éloignèrent en pleurant. Manfrède reçut la confession de son ami, lui donna l'absolution, le bénit, et, tirant sa croix épiscopale de dessous son haubert, il la lui donna à baiser. Evremond expira dans ce saint embrassement. Manfrède fit porter cette dépouille sacrée loin du champ de bataille, et, voyant alors les Saxons en pleine déroute et fuyant de toutes parts, il ordonna de sonner la retraite.

» La guerre terminée, Manfrède rentra, toujours triste et pleurant, dans son palais épiscopal. Il prit le deuil avec toute sa maison et fit réciter pendant trente jours, par les chanoines de sa cathédrale, l'office des morts et célébrer autant de messes pour le repos de l'âme d'Evremond. Il ne sortit plus du palais, revêtit le cilice, jeûna au pain et à l'eau, cessa de dire la messe ; et, descendant toutes les nuits devant l'autel du Saint-Sacrement, il se fouettait jusqu'au sang, et se prosternait ensuite le front sur la pierre, priant et gémissant jusqu'à l'aurore. Ce mois funèbre écoulé, il convoqua les chanoines au chapitre, et entra dans la salle les pieds nus et la corde au cou. Il se prosterna devant eux en disant : « Voici l'assassin des évêques ; voici les mains souillées du sang des oints du Seigneur! Voici le loup cruel qui n'est plus digne d'être votre pasteur ni votre père! Archidiacre, levez-vous et donnez-moi la discipline devant tous

les assistants. » Et il découvrit ses épaules, encore ensanglantées et meurtries de ses rigueurs quotidiennes, et voulut que l'archidiacre lui infligeât la pénitence canonique, pendant que ses prêtres, émus jusqu'aux larmes, récitaient les psaumes pénitentiaux qu'ils entrecoupaient de sanglots.

» Manfrède se releva, ainsi ensanglanté, et, se tournant vers les chanoines, il leur dit : « Doyen, vous vous rendrez à Brême avec l'archidiacre, et prierez l'archevêque de choisir avec vous tous un nouveau pasteur pour cette Eglise que j'ai souillée de sang. » A ces mots, il se jeta à terre pour baiser les pieds de chacun, en les conjurant, par les entrailles de Jésus-Christ, d'élire un pasteur pacifique, qui triompherait de ses ennemis par l'humilité, par la douceur, par la prière ; capable, en un mot, de tendre l'autre joue à qui le soufflèterait : « Oui, dit-il, c'est avec ces armes qu'on dompte les lions, qu'on foule aux pieds l'aspic et le basilic et que l'on change les loups en agneaux. Mes frères, ajouta-t-il en terminant, priez pour moi, et que Dieu vous garde ! »

» Un gémissement douloureux accueillit ce discours ; tous s'élancèrent de leurs stalles, et vinrent se presser autour de Manfrède en criant : « Ne nous abandonnez pas, respectable père ! » Mais il répondit : « Que personne de vous ne me touche avec ces mains qui portent chaque jour l'Agneau de paix sur l'autel, car je suis un homme de sang ! » Et il rentra dans ses appartements.

» Le palais épiscopal avait une porte qui s'ouvrait sur l'Oder. Au milieu des ténèbres de la nuit, Manfrède, habillé en pèlerin, sortit par cette issue secrète. Un batelier dévoué l'attendait dans sa nacelle ; bientôt il toucha l'autre rive. Quand le brave homme eut débarqué le prélat, il s'agenouilla devant lui, lui baisa la main en fondant en larmes, et reprit aussitôt le chemin de la cité. De son côté, Manfrède traversa l'Allemagne et se rendit à Breslau, où il s'arrêta quelque temps. De là, il passa en Bohême, fit un pèlerinage en Moravie, au sanctuaire de Sainte-Marie de Brunn. Il y resta pendant trois jours, prosterné le front contre terre, sans prendre la moindre nourriture. Il passait la nuit en prières sous le porche de l'église, et ne prenait que quelques heures de repos, étendu sur le seuil du grand portail.

» Le peuple qui affluait au temple examinait curieusement ce pèlerin maigre, pâle, exténué, immobile, et versant des larmes. Tous se demandaient qui il était, mais nul ne le connaissait et chacun, comme c'est l'usage, faisait son petit roman sur cet homme étrange. L'un croyait voir en lui quelque brigand fameux qui, après sa conversion, cherchait à fuir les regards du monde; l'autre assurait que c'était probablement quelque Margrave, visitant les sanctuaires d'Allemagne en expiation de ses crimes; d'autres le prenaient pour un de ces Danois chrétiens qui avaient envahi l'Angleterre, mettant les couvents et les églises à feu et à sang, et massacrant les moines au pied des autels; d'autres enfin affirmaient qu'il s'était battu à Rome pour Benoît IX, du temps des trois antipapes, après avoir commis des vols au palais de Latran et dans la basilique de Saint-Pierre, mais que le pape Damase II l'ayant relevé de l'excommunication, il voyageait pour gagner les indulgences des lieux saints, afin d'abréger la pénitence canonique.

» Le matin du quatrième jour, Théotberge, qui venait d'être élue abbesse, l'envoya chercher par un chapelain, et voulut qu'il réparât ses forces épuisées par un si long jeûne. Elle lui dit qu'aussi longtemps qu'il voudrait demeurer au sanctuaire elle se ferait un plaisir de lui fournir tous les jours le pain nécessaire à sa nourriture. Elle lui demanda de prier pour les besoins de la sainte Eglise, si cruellement troublée par l'avarice et l'orgueil des grands de la terre.

» Manfrède se plaisait dans ce saint lieu. Il parcourut les environs, et découvrit enfin, dans les collines qui s'étendent d'Austerlitz à Brunn, la caverne qu'il habite encore aujourd'hui. Il y entra, visita toutes les galeries, et s'installa dans l'une de ces grottes. Tous les matins, à la pointe du jour, il en sortait pour se rendre à l'église, où il assistait aux offices, toujours prosterné contre terre. Après la fermeture de l'église, il se rendait au couvent, où la sœur chargée de la distribution des aumônes lui donnait un pain bis, qu'il emportait dans sa caverne.

» Le bruit de sa sainteté ne tarda pas à se répandre aux environs, et, le soir, quand il revenait du sanctuaire, on l'attendait à l'entrée de la grotte pour lui baiser les mains, et se recom-

mander à ses prières. Ces démonstrations affligeaient le saint homme. Un jour qu'il attendait, dans la cour du couvent, son aumône habituelle, l'abbé Daufer vint faire visite à l'abbesse et passa près du solitaire. Les varlets qui le suivaient se trouvant un peu retardés par une voiture qui leur barrait le chemin, Manfrède s'avança vers l'abbé pour lui tenir l'étrier. En remerciant le pèlerin, qui avait déjà saisi le cheval par la bride pour l'attacher à la muraille, l'abbé Daufer fixa les yeux sur lui. Il lui sembla reconnaître ses traits et chercha à se rappeler où il avait pu rencontrer le pèlerin. Tout en marchant lentement vers le cloître, l'abbé semblait discuter en lui-même, secouait la tête, et se parlait à demi-voix :

» — Cependant, plus je regarde... Mais c'est impossible, c'est une idée folle!

» Il entra enfin chez l'abbesse, sans dire mot, et d'un air soucieux :

» — Qu'avez-vous donc qui vous rende si pensif, Messire Abbé? lui dit Théotberge; qu'avez-vous rencontré de si étrange?

» L'abbé Daufer, qui se grattait le front en hochant la tête, lui demanda soudain :

» — Ma mère, dites-moi l'époque où vint ici ce pèlerin, qui reste si longtemps prosterné devant l'autel de la sainte Vierge?

» — Il y a six mois environ que je l'ai vu pour la première fois, répondit l'abbesse; il parle mal notre langue slave, et, à sa prononciation, on dirait qu'il est originaire de la Frise ou de la Germanie scandinave.

» — Grand Dieu! c'est lui-même! s'écria l'abbé avec transport.

» La vénérable abbesse le regardait avec surprise et ne savait que penser. Cependant l'abbé Daufer se calma, et, après avoir entretenu Théotberge de l'objet de sa visite, lui fit ses adieux et remonta à cheval. Il se dirigea immédiatement, suivi de son escorte, vers la grotte du pèlerin, mit pied à terre, et confia la bride de son coursier aux mains d'un de ses soldats, en leur disant de l'attendre. Manfrède venait de rentrer dans sa solitude, et, assis près d'un feu clair, il mangeait un morceau de pain noir.

» Sans dire un seul mot, l'abbé Daufer courut vers lui, l'embrassa avec effusion, et versant de douces larmes, il s'écria ;

» — O Manfrède, mon cher Manfrède, ne reconnaissez-vous pas votre ami Engeland, aujourd'hui l'abbé Daufer à Znaïm?

» Tout ému de cette scène imprévue, l'ermite le regarda en face, le reconnut et lui dit :

» — Vous êtes heureux, ô mon ami, de vous être fait moine et de vous être éloigné des attraits fascinateurs de la cour impériale! Hélas! je ne suis plus digne de votre amitié, car vous êtes saint, et moi... (il cachait sa figure dans ses mains)... moi, je suis un meurtrier sacrilége!

» — Vous êtes plus pénitent que moi, répondit l'abbé Daufer, et votre faute est effacée depuis longtemps dans l'abîme de la divine miséricorde, par votre repentir et votre pénitence.

» — Engeland, reprit l'ermite, en prenant le scapulaire, vous avez changé de nom et de mœurs, et vous êtes devenu bien différent de celui qui fut autrefois l'écuyer de l'empereur. Mais moi, je suis évêque ; je n'ai pas renoncé au métier des armes, et, en faisant la guerre, pour une juste cause toutefois, j'ai frappé de mon glaive l'évêque Evremond. Il est mort sous mes coups!... Est-il une pénitence proportionnée à mon crime? Les pleurs de toute ma vie pourront-ils jamais laver cette faute si grave?...

» En apprenant que Manfrède était évêque, l'abbé Daufer se jeta à genoux et voulut lui baiser la main. Mais l'ermite, effrayé, la retira vivement : « N'en faites rien, s'écria-t-il, cher Daufer, c'est une main de sang! » En disant ces mots, il le releva et commença à lui raconter sa triste histoire; l'abbé consola son ami, le quitta et revint au couvent. Dès son arrivée, il s'empressa d'écrire à Walram, sire de Travemunde et frère de Manfrède, avec lequel il avait été lié d'amitié lorsqu'ils étaient ensemble pages de l'empereur Conrad et plus tard chambellans d'Henri III. Il eut soin de ne pas lui révéler le lieu où son frère s'était retiré, mais il le consolait en lui disant que Manfrède était en vie, et habitait une solitude, où il passait ses jours dans la pénitence. Il pria Walram de ne révéler ce secret à personne, l'archevêque de Brême excepté. Dès qu'il eut écrit sa lettre, il expédia un courrier à Travemunde. Walram lui répondit sur-le-champ, le remerciant avec transport, et en joignant à sa lettre mille marcs d'or pour son frère, ce qu'il a continué de faire chaque année jusqu'à ce jour.

» Manfrède ne voulut rien retrancher de sa sévère abstinence, et l'or de Walram lui servit à venir en aide aux malheureux : il devint le père des orphelins et la providence des pauvres de la contrée. Vous ne sauriez vous imaginer combien de larmes il a essuyées! combien de jeunes filles il a aidées à entrer en religion ou à s'établir honnêtement! combien de prisonniers il a délivrés des mains d'impitoyables créanciers! combien de vieillards il a nourris! combien de pauvres prêtres il entretient à ses frais! Il passe dans l'oraison la plus grande partie de la nuit ; le jour, il reçoit dans sa grotte tous ceux qui viennent solliciter ses conseils ou ses secours.... On lui apporte les blessés, dont il panse les blessures, car il connaît la préparation des baumes les plus précieux : le jeune marquis Ottocar lui-même, blessé lors de la sédition de Brunn, a eu recours à ses remèdes et lui doit la vie. »

Yolande prêtait une oreille attentive au récit de Théobald, et en éprouvait la plus douce satisfaction. Elle remerciait la divine Providence d'avoir accordé à ce saint personnage la grâce de la sauver de tant de périls et de soustraire le comte Pandolfe, son père, à la fureur de ses ennemis. Ils continuèrent de voyager ainsi en s'entretenant de choses édifiantes. Yolande rendait à Théobald tous les services d'un domestique. A peine arrivaient-ils à un gîte, qu'elle s'empressait de lui laver les pieds. Elle faisait son lit tous les jours, et quand il leur arrivait de ne trouver qu'un pauvre grabat, elle le cédait à son compagnon, et couchait par terre sur une poignée de paille.

Théobald ne pouvait se lasser d'admirer la charité et la prévenance de celle qu'il croyait être un jeune homme. Mais il éprouvait une sorte de pitié de le voir si délicat et si frêle. Il ne cessait pas d'être, à chaque instant, édifié de la piété et de la dévotion de son compagnon, qu'il voyait souvent en prières. Lorsqu'ils arrivaient à un sanctuaire, il se confessait et communiait avec un recueillement et une modestie qui semblaient plutôt être le propre d'un ange que d'une créature humaine.

En arrivant à Trente, ils apprirent de mauvaises nouvelles d'Italie. L'ambitieux et impie Guibert de Ravenne, bien qu'il ne fût pas formellement proclamé antipape, comme il devait l'être, quelques années plus tard, au conciliabule de Bressanone,

se montrait ouvertement hostile au saint pontife Grégoire. Il briguait ardemment la papauté, et était déjà considéré de tous comme antipape de fait, et quiconque n'était pas pour saint Grégoire se proclamait à haute voix du parti de Guibert. A la suite du concile de Rome, qui souleva tant de colère chez l'empereur Henri et parmi le clergé rebelle, à cause de l'abolition des investitures et des peines canoniques lancées contre l'incontinence, Guibert était resté à Rome pour organiser sourdement ses menées contre le saint et austère Grégoire. Ce pontife faisait tous ses efforts pour affranchir l'Eglise de la tyrannie séculière et pour en bannir les vices de certains membres du clergé qui auraient dû surpasser en pureté la lumière du soleil. Or, Guibert, pour se concilier la faveur d'Henri et se frayer la route au pontificat, conçut l'horrible dessein d'assassiner Grégoire VII. Il s'adressa à Cencio, le plus scélérat, le plus exécré et le plus déloyal des barons romains, et, à force d'or et de promesses, il le détermina à égorger le Vicaire de Jésus-Christ, pendant qu'il officierait à la messe de Noël, célébrée à minuit à la crèche du Seigneur. Cencio recruta secrètement en Lucanie, dans la Pouille et à Rome, des bandits aussi exécrables que lui-même; ils ne manquèrent pas de se trouver à leur poste à l'heure convenue. Le pontife achevait de distribuer la communion aux fidèles, et tout le peuple était plongé dans un silence solennel, quand tout à coup les sicaires font irruption dans la Basilique, massacrent les assistants, arrachent avec de terribles vociférations la grille de la chapelle papale, égorgent plusieurs prélats, se ruent comme des lions sur le pontife, et le traînent par les cheveux sur les degrés de l'autel. Là, ils le frappent des pieds et des mains, tandis que le cruel Cencio lui porte au front un coup d'épée. Ils lui arrachèrent ensuite les ornements pontificaux, le chargèrent de chaînes et le conduisirent au donjon de Cencio pour le livrer vivant à Henri.

Le bruit de cet attentat se fut bientôt répandu dans toute la ville. Outrés d'indignation, les Romains sonnent le tocsin, s'arment de torches et parcourent les rues en criant :

— Mort aux ennemis de Dieu et de Rome! Mettez le Pape en liberté! Vive Grégoire!

Le peuple envahit les habitations des amis de Cencio, les sac-

cage et y met le feu ; il pénètre dans les tours, pensant y trouver Grégoire. Soudain, une voix s'élève dans la foule :

— Grégoire est au donjon de Cencio !

Dès l'aurore, de nombreux Romains s'élancent autour du palais du traître, dont ils enfoncent les portes à coups de béliers. Déjà des échelles sont appliquées aux fenêtres de la tour, ils ouvrent une large brèche et pénètrent dans le château pour délivrer Grégoire.

Le perfide Cencio, se voyant réduit à l'extrémité, et sous l'empire de la crainte de la mort, s'élance sur les traces du pontife, se jette à ses pieds, embrasse ses genoux et le supplie en pleurant de lui pardonner son crime et de le protéger contre la fureur du peuple.. Grégoire l'accueille avec bonté, les bras ouverts, lui pardonne avec une charité toute paternelle et se dirige aussitôt vers une fenêtre du palais. Il l'ouvre et exhorte les Romains à se calmer et à rentrer chez eux. Mais la foule enthousiaste envahit le castel et porte Grégoire en triomphe d'abord au Capitole, puis à la Basilique, pour y célébrer les divins mystères.

Cencio, qui devait la vie à l'héroïque et magnanime charité de Grégoire, reçut pour pénitence d'aller en pèlerinage à Jérusalem. Ingrat et traître, il se réfugia, au contraire, à la cour de l'empereur Henri, pour y continuer d'ourdir de nouvelles perfidies contre son Sauveur. Guibert, aussi pervers et aussi cruel que lui, voyant l'insuccès de ses mauvais desseins, se réfugia en Lombardie où, secondé par Théobald de Milan et quelques autres seigneurs dissolus, il fomenta des troubles et souleva contre l'Eglise une guerre horrible.[1]

Ces événements avaient de nouveau bouleversé toute l'Allemagne, dont les troupes descendaient vers l'Italie, par les vallées de l'Eizack, pour soutenir les mouvements de la Lombardie. Aussi, à leur arrivée à Trente, Théobald et Yolande trouvèrent la ville remplie de soldats, qui se rendaient à Vérone par la vallée de Lagarino. La prudente jeune fille, malgré son déguisement et la protection du pieux et sage pèlerin, ne vou-

(1) *Paul Bernried*, chap. 54, 55. — *Lambert*, an 1076. — *Adam Brem.*, Histoire ecclésiastique, tom. 3. — *Voigt*, Histoire de Grégoire VII.

lut pas se hasarder au milieu de ces troupes sauvages. Après avoir honoré les reliques de saint Vigile, patron de la ville de Trente, elle dit à Théobald qu'elle renonçait à le suivre jusqu'à Saint-Pierre-au-Bois, pour ne pas être inquiétée le long de l'Adige par les troupes qui gardaient les gorges des Alpes.

— Je crois plus prudent, ajouta-t-elle, de descendre en Italie par la vallée de Brenta, où les passages sont libres et plus faciles.

Théobald se sépara avec peine de son cher et aimable compagnon. Il appela sur lui toutes les bénédictions du Ciel, et se remit en route de grand matin vers Caliano, tandis qu'Yolande se dirigeait vers le château-fort de Pergen.

XV. — LE SOLITAIRE DU LAC.

La route qui conduit de Trente au château de Pergen était loin d'être aussi commode et aussi unie au temps d'Yolande qu'elle l'est aujourd'hui. Il n'y a pas bien longtemps que furent pratiquées, dans les flancs des montagnes qui dominent la rivière de la Fersine, ces vastes ouvertures qui étonnent le voyageur, saisi de surprise à l'aspect imposant de ces blocs immenses rongés par le fer et la mine. Devant lui, se déroule une large route qui traverse parfois des masses gigantesques suspendues sur sa tête, comme des arches d'un pont jetées dans le vide. Mais à l'époque où se passe cette histoire, tout cela n'existait point. Au lieu de parcourir un chemin uni et droit, il fallait traverser des crevasses abruptes et profondes, à peine assez larges pour livrer passage aux chèvres et aux renards; souvent même on rencontrait devant soi des parties de rocher écroulées, qui rendaient la route impraticable. Les voyageurs devaient se tenir constamment sur la crête des montagnes, montant et descendant sans cesse, selon la sinuosité, par de petits sentiers étroits, rapides et tortueux, obstrués par les ronces ou les buissons. Le trajet, long et pénible pour les piétons, l'était encore plus pour le cavalier. Parfois le sentier longeait les flancs escarpés de la montagne et grimpait contre

des rochers, écrasé d'un côté par d'énormes murailles de granit, et, de l'autre, effleurant des gouffres sans fond, où l'on entendait gronder sourdement les eaux d'un torrent.

Yolande, toujours déguisée en pèlerin, sortit des portes de Trente, et arriva enfin, après mille fatigues, sur l'heure du midi, à une large crevasse, au-dessus de laquelle était jeté un pont très-élevé. La vallée, extrêmement profonde en cet endroit, est resserrée entre deux montagnes dont les aspérités s'entrecroisent; et le torrent, ne pouvant les traverser, a tellement concentré sa fureur sur ce point, qu'il est parvenu, à force de mordre la pierre, à ronger le pied de ces masses de granit pour se faire un étroit passage. Le Haut-Pont repose au-dessus de cet abîme, et, dans les parapets élevés qui le bordent, on a percé des fenêtres qui permettent aux passants de contempler ces superbes horreurs. Dans la vallée règnent des ténèbres éternelles, l'eau du torrent est noire, et son écume elle-même ne blanchit jamais. Il s'en élève une brume noirâtre, dont les vapeurs humides et froides achèvent de glacer le spectateur. Si l'on passe la tête à l'une des ouvertures du parapet opposé, on voit les eaux jaillir avec une rage impétueuse et se précipiter d'abîme en abîme. Elles tourbillonnent, mugissent, hurlent, grondent comme la tempête, et jettent la terreur dans l'âme.

Yolande, malgré sa lassitude et avant même de s'asseoir, ne put s'empêcher de contempler ces rochers horribles, car l'horrible a aussi son attrait. Elle aperçut quelques tourterelles voltigeant gaîment, mais lorsqu'elles arrivaient au-dessus du gouffre ténébreux, elles s'éloignaient à tire d'aile. Les éperviers décrivaient de grands cercles pour s'en écarter au plus vite. La jeune fille prit sa besace pour en tirer un peu de pain. En ce moment, elle entendit un bruit de pas précipités, et, de la forêt qui touchait à l'extrémité du pont, elle vit sortir quatre hommes au visage sévère et au regard enflammé. Ils amenaient vers le pont une femme échevelée, pâle, et dont les yeux respiraient la terreur et le désespoir. Arrivée à la tête du pont, elle commença à trembler et à crier, levant ses mains jointes vers le ciel et demandant grâce d'une voix étouffée par la peur.

— Non! pas de pitié pour toi, répondirent ces hommes, ô femme cruelle ou plutôt furie d'enfer!... Ce serait un crime que

de te pardonner! tu as assassiné ton mari et tes enfants... Eh bien! tu mourras déchirée par les pointes des rochers, tu seras engloutie dans les tourbillons du torrent, semblables à la rage qui excita ton cœur dénaturé!

Et au même instant, ils soulevèrent la pauvre femme et la placèrent sur le parapet. A cette vue, Yolande se leva, et, courant aux bourreaux, elle s'écria :

— Arrêtez! et, si vous êtes chrétiens, vous ne la laisserez pas mourir sans faire un acte de contrition, afin qu'elle puisse, au jugement de Dieu, implorer les miséricordes de Jésus-Christ!

En ce siècle de foi, les hommes les plus cruels s'arrêtaient avec respect au nom de Jésus-Christ, et, avant de mettre quelqu'un à mort, ils lui laissaient le temps de recommander son âme à Dieu et de demander à la justice divine le pardon de ses fautes. A la voix impérieuse d'Yolande, qu'ils prirent pour un pèlerin, ils s'arrêtèrent, et répondirent :

— Brave jeune homme, que cette misérable demande donc pardon au Christ de son crime, mais qu'elle n'espère pas d'échapper à la mort. Comme tu le vois, elle est encore à la fleur de l'âge, mais son cœur est aussi hideux et aussi laid que ses traits sont doux et beaux. Mariée à un homme jeune et courageux, elle le délaissa d'abord pour mener une vie coupable; puis, un jour, saisissant le moment où son mari était assoupi dans la forêt, elle lui fendit la tête d'un coup de hache. Elle avait deux petits enfants, l'un de cinq ans, et l'autre de trois : cette furie mit le feu au toit de chaume de sa demeure, ferma la porte à clef, et ses enfants furent brûlés vifs. Mais le démon pousse au crime sans apprendre à le cacher. Dieu permit qu'après avoir tué son mari, elle jetât la hache dans un buisson. Or, tandis qu'elle affectait de pleurer et de se désespérer du meurtre de son époux et de la perte de ses enfants, pour mieux cacher son crime, un pâtre qui coupait du foin pour ses chèvres, trouva la hache tout ensanglantée. On reconnut qu'elle appartenait à cette misérable, qui fut aussitôt arrêtée, jugée et condamnée par le magistrat à être précipitée du Haut-Pont.

Puis, s'adressant à la femme qui se frappait la poitrine, et demandait pardon à Dieu, l'un des bourreaux lui dit :

— Hâtez-vous, et levez-vous!

— Laissez-moi, répondit-elle, me confesser à ce jeune pèlerin, afin que Jésus me pardonne!

Et, s'agenouillant devant Yolande, elle lui avoua son crime. Alors l'un des bourreaux prit une poignée de terre, la mit dans la bouche de la malheureuse en signe de viatique, et, la soulevant aussitôt avec ses compagnons, ils la précipitèrent dans le vide. Elle tomba dans la gorge profonde, roula dans le torrent, tourbillonna un instant et disparut.

C'était une croyance superstitieuse de ces temps grossiers et barbares, que si l'homme n'avait pas auprès de lui, à l'article de la mort, un prêtre pour l'absoudre, il ne pouvait obtenir le pardon de Dieu qu'en avouant ses fautes à l'un des assistants. Cette croyance était fondée principalement sur ces paroles de l'Esprit-Saint : « Humiliez-vous, confessez votre péché et vous obtiendrez miséricorde.... » On peut aussi la rapporter à l'usage, encore en vigueur à cette époque, de confesser, agenouillé sous le porche des pénitents, à la foule qui se rendait à la messe, certains grands crimes dont l'aveu devait inspirer aux autres une terreur salutaire et abréger la durée des peines canoniques. Dans leur naïve et pieuse simplicité, nos ancêtres croyaient que la confession faite à l'heure de la mort, même à une personne qui n'avait pas reçu la prêtrise, leur obtenait l'absolution et la satisfaction pénales. Tant était profondément enraciné, chez les fidèles, le dogme de la confession, nié de nos jours par les protestants et tourné en dérision par les incrédules!

Quant à l'étrange coutume de communier les moribonds en leur remplissant la bouche de terre, quand ils ne pouvaient recevoir le corps sacré de Jésus-Christ, nous sommes portés à croire que cette terre était le symbole de l'humanité, dont le Verbe s'est revêtu. En effet, lorsqu'il prit un corps mortel, formé par Dieu du limon de la terre, Jésus-Christ, comme homme, s'est fait terre.[1] Peut-être aussi cet usage doit-il remonter aux pèlerins de Terre Sainte, qui, venant à mourir dans le désert, sous les traits des hordes arabes, prenaient comme viatique cette terre baignée du sang de Jésus-Christ? Cet usage, du reste, n'était guère en vigueur que chez les soldats

(1) *Formavit Dominus Deus hominem de limo terræ.* Genèse, chap. 2.

mourants à la guerre, chez les condamnés à mort, ou les gens assaillis en route par des brigands.

Yolande n'eut pas le cœur de lever les yeux pour voir la chute de cette malheureuse, mais tandis que les bourreaux la précipitaient dans l'abîme, elle se mit à genoux et implora la miséricorde de Dieu en faveur de cette âme, pour laquelle elle récita les prières des morts. Elle ne cessa pas d'intercéder pour cette malheureuse jusqu'au moment de son arrivée à Pergen. C'était un bourg marchand, centre du commerce de ces riches vallées. La ville s'étendait au pied d'un fort, élevé sur la pointe d'un immense rocher, et qui subsiste encore presque tout entier aujourd'hui. Dans sa triple enceinte de murailles crénelées et flanquées de hauts donjons, s'élève le palais des anciens seigneurs. Il se dresse majestueusement sur la crête d'une haute escarpe, et sa pittoresque silhouette, toute hérissée de tourelles et de clochetons, frappe de loin les yeux du voyageur qui suit la route de Levico.

La fille de Pandolfe ne s'arrêta pas. Elle évitait le plus possible de séjourner dans les villes fortifiées, et préférait se diriger à travers les villages et les bourgs ouverts, où les chemins étaient plus libres et les embûches moins fréquentes. En effet, toutes les routes n'étaient pas sûres à cette époque. Une foule de petits tyrans, rapaces et cruels, imposaient des péages, des tailles et maintes autres exactions aux voyageurs, souvent plus exposés entre leurs mains qu'au milieu des voleurs. La jeune fille renouvela ses provisions à une auberge située en dehors de la ville, prit quelque repos à l'ombre, sur la grand'route, et s'achemina vers le lac de Levico.

Cette vallée couverte, sur les deux flancs, de fourrés épais, forme aujourd'hui un site agreste et solitaire. Au temps d'Yolande, elle était traversée dans toute sa longueur par un sentier pierreux et accidenté, entrecoupé de ravins et de précipices qui présentaient, même aux piétons, des passages fort difficiles. Mais à quelque distance, la vallée se bifurque. Une montagne boisée, dont les versants opposés plongent dans deux lacs limpides, celui de Caldonazzo à droite, celui de Levico à gauche, la coupe en deux parties. Yolande se dirigeait vers le bourg de Valsugana et côtoyait le lac de Levico, dont les eaux,

limpides comme le cristal, s'encadrent dans les sinuosités de la montagne et forment de délicieux petits golfes où nagent, en se jouant, des poules d'eau, des cygnes, des canards au plumage vert et changeant. Ce lac profond n'a pas de rives; les flancs des deux montagnes y plongent verticalement, et sont couverts, de chaque côté, de chênes noueux, dont les troncs, penchés sur l'abîme, se mirent dans les ondes. Ce vaste miroir réfléchit renversées leurs cimes couvertes de feuilles et leur emprunte une teinte sombre et verdâtre qui, s'étendant d'un bord à l'autre, donne à tout le lac l'aspect d'une vaste prairie couverte d'une herbe tendre et brillante.

La beauté de ce paysage répand dans l'âme une douce mélancolie. Le silence qui y règne n'est interrompu que par le léger bruit des flots que le vent agite au plus profond de la vallée. Ces lieux inspirent une sorte de respect sacré, tout y réveille de nobles pensées qui élèvent l'esprit à la contemplation des choses célestes.

Au milieu de la barbarie des mœurs, fatigués de l'agitation des partis, et poussés par le besoin général de repos, beaucoup d'hommes du XI^e^ siècle, après avoir passé leur brillante jeunesse à la cour des rois, à la guerre, dans les douceurs du commandement ou des grandeurs humaines, le cœur plein d'une foi que les passions n'avaient pu étouffer, se retiraient dans la solitude et vivaient loin du commerce et du souvenir des peuples. Ces montagnes accidentées, dont le versant méridional surplombe le lac, servaient de retraite à trois ou quatre solitaires qui y avaient bâti leur cabane de feuillage. Ils vivaient dans l'abstinence, ne se nourrissant que de poissons pêchés dans ces eaux tranquilles.

Après avoir passé la nuit dans une masure abandonnée, à mi-chemin de Pergen et de Levico, Yolande atteignit ces hauteurs vers le milieu du jour. Accablée de lassitude et de chaleur, elle s'assit à l'ombre d'un vieux chêne, pour y prendre son frugal repas. A peine eut-elle ouvert sa besace, qu'elle crut entendre des voix sous la berge, toute couverte d'aulnes et de noisetiers. Craignant que des voleurs ne fussent cachés en cet endroit, elle se couvrit de son capuchon qu'elle avait rejeté en arrière pour mieux goûter la fraîcheur d'une brise légère qui

agitait le feuillage ; puis, elle se leva avec précaution, et, du bout de son bâton, écarta les branches d'arbres. Auprès de la rive du lac se trouvait une petite terrasse traversée par un ruisseau limpide, dont les ondes, au niveau du gazon, se dirigeaient vers le lac, avec un doux murmure. Deux pins élevés ombrageaient cette charmante oasis, et, sur des siéges rustiques, adossés à leurs troncs, étaient assis deux hommes à l'aspect vénérable. L'un était vieux, et de longs cheveux, blancs comme la neige, encadraient son visage ; l'autre paraissait encore dans toute la force de l'âge.

Il racontait au vieillard qu'il avait reçu, la veille, la visite du vidame de Pergen, qui lui avait raconté la tentative d'assassinat de Cencio contre Hildebrand.

— C'est à l'instigation de Guibert de Ravenne que ce crime a eu lieu, continuait-il à demi-voix. Bien plus, Henri, qui regarde Hildebrand comme l'usurpateur du Saint-Siége, parce qu'il y est monté sans son assentiment, vient d'être excommunié avec une étrange audace par ce même Hildebrand, sous prétexte qu'il donnait l'investiture aux archevêques, évêques et abbés, en vertu de la seule autorité que lui confère la couronne impériale.

— Ariolfe, dit le vieillard d'une voix grave et tranquille, ton visiteur t'a raconté autant de mensonges et de calomnies qu'il a dit de paroles. D'abord Grégoire VII, et non plus l'Hildebrand de ton vidame, est souverain pontife, successeur direct de saint Pierre, et cela, de l'aveu solennel d'Henri lui-même. Pour soutenir le contraire, il faut être ignorant ou schismatique. Sache bien que l'Eglise de Dieu a été fondée par Jésus-Christ, dont elle est l'épouse ; elle est aussi notre Mère, par conséquent notre Reine. L'Esprit-Saint l'a formée ; il la dirige et l'éclaire, et, par suite, elle est le guide infaillible de notre ignorance. Dieu lui a donné la puissance, et, de son bras vigoureux, elle dompte l'enfer et met ses ennemis en déroute. Jusqu'à ce jour, sa poitrine n'a pas cessé d'être invulnérable : la colère des empereurs païens, la fureur des barbares, les perfidies des hérétiques, les sophistes et les faux sages, l'astuce de la politique, ont été impuissants contre elle. Elle a résisté et vaincu dans le passé, elle résistera et vaincra encore dans l'avenir. Dieu a dit à Céphas : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon

Eglise... » Crois-tu donc, après cela, qu'il soit besoin d'un consentement humain pour élire et confirmer les successeurs de saint Pierre et ses vicaires sur la terre?

— Tu as raison, Herman, reprit Ariolfe; mais si les successeurs et les vicaires de Jésus-Christ ont eux-mêmes érigé en loi, que le pontife élu dût être confirmé par l'empereur, sous peine de voir annuler son élection, pourquoi voudrais-tu t'obstiner à regarder comme pape légitime cet Hildebrand, qui se refuse à demander l'approbation de l'empereur?

— Tu as toujours été soldat, mon cher Ariolfe, aussi ton ignorance est excusable. Apprends donc que l'Eglise de Dieu sur la terre est militante; c'est pourquoi Dieu la purifie dans les combats, et souffre parfois que ses ennemis l'oppriment pour un temps. Or donc, vers le milieu de ce siècle, le pontife Jean XX étant venu à mourir, les tyrans de Rome voulurent, à tout prix, se créer un pape de leur espèce. Mais le clergé et le peuple en choisirent un autre, de sorte que l'Eglise vit en même temps Benoît IX issu des comtes de Tusculum, et Sylvestre III siéger dans la chaire de Pierre et se disputer le gouvernement de la chrétienté. Pour couper le schisme à sa racine, on déposa les deux prétendants, et l'on en éleva un troisième qui voulut prendre le nom de Grégoire VI. Mais les deux autres reprirent la tiare, et l'Eglise du Christ se trouvait dans une grande confusion, quand Henri III vint en Italie à la tête d'une forte armée et marcha sur Rome. Il en expulsa aussitôt Benoît et Sylvestre, et Grégoire, de son côté, dut renoncer à la papauté. Henri choisit et fit élire Luidger, évêque de Bamberg; il prit le nom de Clément II et couronna Henri empereur. Ce fut alors que l'empereur se fit promettre par Clément, et jurer par le peuple, qu'il ne serait plus procédé à l'élection de nouveaux pontifes sans son ordre exprès[1]. Les intentions d'Henri étaient droites, car les temps étaient orageux et des factions orgueilleuses et terribles surgissaient de tout côté. Mais c'était un privilége tout personnel, et non transmissible par Henri à ses successeurs.

« Cependant, en vertu de ce grand axiôme, que les faveurs

(1) *Baronius*, Annales, 1046.

personnelles se perpétuent chez les successeurs assez puissants pour s'en prévaloir, dès que l'empereur Henri III eut fermé les yeux et qu'Etienne IX et Nicolas II eurent succédé à Victor II ; quand Alexandre II, de sainte mémoire, eut été élevé sur le trône pontifical et légitimement consacré, les courtisans du jeune Henri récusèrent Alexandre au nom du roi enfant, et déclarèrent son élection nulle et sans effet comme n'ayant pas été faite avec le consentement royal. Aussitôt, ils proclamèrent l'antipape Cadolaüs, qui fit éclater, dans tout l'Occident, des troubles et des déchirements inouïs. Que dis-je? nous aurions vu cet antechrist s'asseoir triomphalement sur le siége de saint Pierre, sans l'héroïque Mathilde, la grande comtesse d'Italie, qui sut opposer aux fureurs de Cadolaüs la sagesse de ses conseils et la force de ses armes.[1]

» Or, tu vois la perfidie grossière des ennemis d'Alexandre. La promesse de Clément II, toute personnelle à l'empereur Henri III et fidèlement respectée par ses successeurs Damase II, Léon IX et Victor II, à qui Henri III confiait en mourant la tutelle de son fils alors âgé de cinq ans, fut malignement interprétée par des courtisans de mauvaise foi, qui voulurent la transmettre au jeune Henri IV. Alexandre II, le Vicaire de Jésus-Christ, se serait donc vu obligé de solliciter d'une femme et d'un enfant l'autorisation de recevoir le Saint-Esprit! Que dis-tu de cela? »

— Comment! d'une femme? interrompit Ariolfe avec vivacité.

— Oui, répondit Herman, d'une femme, de l'impératrice Agnès, tutrice d'Henri IV encore enfant.... D'ailleurs, la promesse de Clément avait été faite à l'empereur des Romains et non au roi de Germanie, et Henri était simplement roi alors comme aujourd'hui. Les princes allemands n'en déchirèrent pas moins le sein de l'Eglise de Dieu, en nommant un antipape, sous prétexte qu'Alexandre n'avait pas demandé la permission d'être pape à un enfant et à une femme. La pauvre impératrice Agnès se repentit de son péché, et alla le pleurer sur la tombe de saint Pierre, à Rome, où elle embrassa la vie monastique; mais son fils, devenu grand, persista dans son acharnement

(1) *Donizone* et *Fiorentini*, Vie de la comtesse Mathilde.

contre Alexandre II et continua de combattre Grégoire VII son successeur. Mon cher Ariolfe, ces orgueilleuses idées, dirigées contre le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, ne finiront pas avec Henri, et, sans être prophète, je crains bien que la nation la plus noble et la plus généreuse de l'univers, la nation allemande, en un mot, ne vienne un jour à perdre tout ensemble et le pape et la foi, en punition de la persistance si longue et si astucieuse qu'elle a mise à combattre l'autorité divine.

— A ce compte-là, reprit Ariolfe, il y a longtemps que les Romains auraient dû perdre le pape, tant ils se sont souvent montrés traîtres et ingrats.

— Avec cette différence toutefois, continua Herman, que les Romains pèchent avec un excès de vivacité dont ils se repentent bientôt, tandis que les princes et les prélats allemands méconnaissent sciemment et de propos délibéré l'autorité des Souverains Pontifes.... Ils voudraient se l'arroger à eux-mêmes comme de droit divin, mais Dieu les punira par le plus terrible des fléaux en permettant qu'ils se séparent de son bercail, dans lequel seul résident le salut et la vie éternelle.

— Vous disiez tout à l'heure, reprit Ariolfe, que Grégoire a demandé l'assentiment du roi Henri?

— Je l'ai dit et je le prouverai, pour te montrer combien est injuste et perverse la guerre que l'impie Guibert, avec toute sa suite de simoniaques, de libertins, d'adulateurs et de flatteurs d'Henri, a déclarée à l'illustre pontife.

« Homme de grand sens et de grand cœur, le moine Hildebrand voyait depuis longtemps que tous les troubles survenant dans l'Eglise avaient pour cause l'asservissement où la tenaient les puissances séculières. Il conçut le sublime dessein d'affranchir l'Eglise, qui est un élément spirituel, de toute servitude terrestre, de la rendre maîtresse des choses créées, puisqu'elle est divine, et, en sa qualité de dépositaire des clefs du ciel et de l'enfer, de l'instituer juge suprême et sans appel de tous les chrétiens. Le premier point exigeait rationnellement que le Pape fût élu par l'Eglise romaine et non par l'empereur ; que l'Eglise le consacrât, que cette consécration fût valide, indépendamment du consentement impérial. Hildebrand prépara de longue main la réalisation de ce sublime et céleste projet, d'abord avec

Léon IX, puis avec Victor II et Etienne IX, et enfin avec Nicolas II, qui, au concile de Latran, publia cette constitution fameuse : « Que le Souverain Pontife ne serait élu que par les cardinaux de la sainte Eglise romaine, au suffrage desquels devaient se ranger le clergé et le peuple[1]. » Ces faits étant établis, tu verras cependant Hildebrand élevé au siége pontifical par l'acclamation des cardinaux, du clergé et du peuple, se regardant comme le véritable et légitime Vicaire de Jésus-Christ, et gouvernant déjà l'Eglise de Dieu avec une pleine autorité, différer de recevoir la consécration jusqu'à ce qu'il ait obtenu l'assentiment d'Henri.

» En effet, la nouvelle de son élection ne tarda pas à se répandre en Allemagne. Les méchants, qui redoutaient vivement cet homme austère et incorruptible, s'empressèrent autour du roi, blâmant ouvertement l'arrogance et la témérité des Italiens, qui osaient élire un pape sans l'agrément du roi. Henri, qui foulait aux pieds toutes les lois divines et humaines, eut peur et envoya à Rome le comte Eberard de Nellembourg pour demander aux cardinaux et au peuple pourquoi ils s'étaient donné un pape sans demander auparavant le consentement royal. Pour le cas où le comte reconnaîtrait l'irrégularité des comices, il devait déposer Grégoire et nommer immédiatement un autre pape. Mais en apprenant l'arrivée du comte Eberard, le saint Père l'accueillit avec une bonté et une courtoisie exquises. Il lui dit d'un ton plein de franchise : « Dites à votre roi que celui qui scrute les cœurs est témoin que je n'ai accepté qu'à regret, et en pleurant amèrement, la décision du clergé et du peuple romain qui m'appelait au souverain pontificat. Bien plus, j'ai supplié les cardinaux et obtenu d'eux de ne pas être consacré, avant d'avoir reçu l'assentiment de l'empereur, des princes et des évêques d'Allemagne. Nul ne me consacrera, si j'apprends que le roi Henri n'approuve pas mon élection. »

» Satisfait de trouver en Grégoire tant de douceur et de déférence, Henri envoya à Rome l'Evêque de Verceil, grand chancelier d'Italie, pour assister à son exaltation, qui eut lieu

(1) *Labbe*, Conciles, tom. 9, p. 100. *Muratori*, tom. 2, p. 2. *Baronius*, Annales, l'an 1059.

l'année suivante, le jour de la Purification. Et remarquons ici comment agissent toujours les hommes de Dieu. Grégoire savait qu'il était pape, sans avoir aucunement besoin de l'assentiment d'Henri pour la validité de son élection; il écrivait aux rois, aux princes, aux évêques pour les encourager, les reprendre, leur donner des conseils, veillant aux intérêts de leurs âmes et de leurs sujets, comme c'est l'obligation de celui qui gouverne l'Eglise de Jésus-Christ; néanmoins, il voulut avoir l'assentiment du roi. »

— Mais si Grégoire se tenait pour pape légitime, indépendamment de l'empereur, demanda Ariolfe, pourquoi feignit-il d'attendre cette autorisation pour se faire consacrer? Selon moi, c'est là une hypocrisie, une dissimulation indignes de la magnanimité de Grégoire.

— Mon cher Ariolfe, vous êtes dans l'erreur, répliqua Herman : la prudence est une partie essentielle de la magnanimité. Hildebrand n'avait pas perdu de vue son dessein d'affranchir l'Eglise asservie depuis si longtemps au pouvoir temporel, mais il voulait détacher et non briser ses chaînes. Or, vous voyez le scandale que fait Guibert, et avec lui ces princes et ces évêques, courtisans avares, dissolus, qui traitent Grégoire d'intrus, prétendant qu'il n'a pas été nommé et élu par le roi de Germanie!... Vous verrez qu'à force de cris et d'intrigues, l'infâme Guibert, qui brûle d'être pape, nous tombera un jour comme une bombe. Mais, vive Dieu! aussi longtemps que Grégoire aura souffle de vie, Guibert ne sera qu'un antechrist, et non le pape! Cependant, la chrétienté d'Occident gémit dans une agitation funeste, et si elle ne voyait briller, du sommet de Canosse, le phare éclatant de la foi, elle ne saurait comment diriger sa barque à travers la tempête. Là, heureusement, brille encore le sentiment du vrai, là bat encore un cœur généreux, et l'invincible Mathilde, avec sa courageuse armée, a su jadis déjouer les mauvais desseins des Allemands conjurés contre le pape Alexandre.

« Je vous le répète, Ariolfe, si les ennemis de Jésus-Christ tentaient de venir en Italie, pour renverser le siége de saint Pierre, Mathilde serait encore là pour opposer à leurs efforts la foi et la poitrine des preux italiens. Aussi longtemps qu'il lui restera un pan de muraille pour s'y retrancher, elle combattra

à la tête des valeureux Italiens et finira par sortir victorieuse de cette lutte magnanime. Adieu, cher Ariolfe, voici bientôt l'heure de Sexte ; il est temps que je me retire. Priez, mon ami, priez : dans ces bouleversements terribles, la prière est l'ancre de l'âme ; récitez souvent ce psaume sublime : *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania? Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum et adversus Christum ejus. Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum. Qui habitat in cœlis irridebit eos et Dominus subsannabit eos*[1]. Oui, Dieu se jouera de leurs desseins, de leurs ruses, de leurs terreurs, et, à la déception, il ajoutera la moquerie, il se rira d'eux, montrant au grand jour la couardise de ceux qui vont heurter leur front contre cette pierre où se sont brisées les têtes les plus robustes depuis Néron et Attila jusqu'à Didier. »

Les deux solitaires se séparèrent après cet entretien, Ariolfe habitant la forêt qui s'étend vers Pergen, et Herman celle qui touche Levico. Yolande avait éprouvé une grande jouissance à les entendre. Cette entrevue, qui jetait un si grand jour sur la validité de l'élection de Grégoire, lui fit remercier Dieu intérieurement. Mais elle fut impressionnée douloureusement, en entendant Herman augurer si mal de l'Allemagne, qu'il voyait déjà frappée de maux innombrables, en punition de ses rébellions passées et présentes contre l'autorité divine des Pontifes suprêmes de l'Eglise, dont Dieu est si jaloux. Elle se leva enfin, acheva son repas interrompu, et s'avança dans le voisinage de l'ermitage d'Herman. Là, elle s'assit au pied d'un arbre, et se décida à prendre quelque repos pour réparer ses forces. Après un court sommeil, elle s'éveilla, et, voyant le soleil penché déjà sur le lac de Caldonazzo, elle résolut de ne pas retarder davantage la visite qu'elle avait résolu de faire à Herman, afin d'arriver à Levico avant la nuit.

En approchant de cette demeure solitaire, Yolande éprouvait

(1) Psaume IIe. Pourquoi frémir, ô nations? peuples, pourquoi former de vains complots? Les rois de la terre se sont soulevés et les princes se sont coalisés contre le Seigneur et contre son Christ. Rompons, (disent-ils), leurs liens et rejetons leur joug loin de nous. Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur se moquera d'eux.

une sainte terreur; son cœur palpitait, car elle redoutait d'entendre l'ermite confirmer le terrible arrêt porté contre sa patrie. A cent pas de la cabane, elle aperçut un petit bosquet de myrtes, au milieu duquel une croix semblait marquer l'entrée de l'ermitage. Elle fit une courte prière, et s'avança d'un pas léger vers la cellule. Au moment où elle en touchait le seuil, Herman se releva, car ses oraisons étaient achevées. Il avait le visage enflammé, les yeux humides; ses traits portaient encore l'empreinte d'une extase divine. A l'aspect du vieillard tout rayonnant encore d'une lumière céleste, Yolande baissa timidement les yeux, sans oser faire un pas.

— Approchez, vierge de Groningue, dit le vieillard d'une voix solennelle; approchez et écoutez-moi : Jésus-Christ a parlé, il ne se trompe pas, et ne ment jamais. Il a promis l'indéfectibilité à son Eglise, et cette Eglise ne périra pas. La foi est le don le plus précieux que Dieu puisse faire aux nations; c'est par la foi qu'elles entrent dans son bercail et participent aux fruits de la rédemption, au prix infini de son sang, à la grâce des sacrements, aux lumières de l'Esprit-Saint et à la vie éternelle. Mais le don de cette foi, qui est indéfectible dans l'Eglise gouvernée par le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, n'a point été assuré pour toujours aux royaumes et aux nations. Dans sa miséricorde, Dieu leur pardonne beaucoup de péchés, mais il en châtie encore davantage dans sa justice. Parfois, dans les conseils profonds de sa sagesse, il punit les rois pour les crimes des peuples; parfois aussi il frappe les peuples à cause des crimes des rois!...

« O maison de Franconie! ô maison de Hohenstauffen! votre couronne est une couronne de sang, une couronne de troubles et de calamités! O Henri IV, ne t'enorgueillis pas de tes victoires sur les Saxons et les Thuringiens! Ne te vante pas d'avoir écrasé Rodolphe ton rival, de voir la Germanie trembler sous tes pieds, et l'Eglise en désordre, parce que tu as vendu le sang du Christ aux plus cupides et aux plus dissolus! Ne te glorifie pas d'avoir promené en triomphe ton antipape à travers l'Italie, d'avoir allumé un incendie destructeur au Vatican et de voir la sainte victime de ta fureur mourir dans l'exil de Salerne! Tremble! car au moment où les lauriers de ton triomphe sembleront dans

tout leur éclat, tu les verras soudain se flétrir sur ton front et tomber à tes pieds!... Grégoire brillera comme un astre parmi les élus de Dieu dans le ciel, mais toi!..... La douleur te mordra au cœur, car ton fils se révoltera contre toi, tu seras accablé sous les imprécations des peuples que tu as opprimés! Rejeté du sein de cette Eglise, victime de tes cruelles et sacriléges fureurs, malheureux, avili, déchiré de remords, tu mourras de la mort des pécheurs sans verser une larme de repentir!

» Les enfants de tes enfants hériteront de ton crime, et je vois déjà les Hohenstauffen s'emparer à leur tour du poignard dont tu déchiras le sein de l'Eglise, pour le plonger de nouveau dans le cœur de cette sainte Mère, qui pleure, punit et pardonne! Mais elle se relèvera plus robuste après avoir été frappée; elle sortira plus pure, plus éclatante de ce bain de sang et de ce fleuve de larmes. Cependant les plus florissantes contrées de l'Allemagne, la plus noble et la plus généreuse portion du troupeau de Jésus-Christ s'isole du bercail béni, séduite par ses princes et ses pasteurs! Chassée des pâturages salutaires et des sources vives qui jaillissent du sein très-pur de l'Eglise, elle s'égare à travers les herbes vénéneuses et les eaux troubles de l'erreur.

» Les saints monastères, asiles des premiers apôtres de l'Allemagne, les somptueuses basiliques où retentissaient jour et nuit les louanges du Seigneur, les augustes cathédrales, les antiques métropoles des évêques sont saccagés, profanés, incendiés, renversés et n'offrent plus que des monceaux de ruines fumantes, funestes vestiges de fureurs sacriléges.

» Vierge de Groningue, pourquoi pâlir? Pourquoi trembler et me regarder avec effroi? Consolez-vous au milieu de tant de ruines, car si les Henri de Franconie et les Frédéric de Hohenstauffen ont attiré, sur la nation allemande, la juste colère du Ciel à cause des guerres si longues et si atroces qu'ils firent à l'Eglise, la maison de Habsbourg surgit soudain, intrépide et robuste, pour s'opposer comme un mur d'airain, comme une digue infranchissable, au torrent orgueilleux et débordé de l'hérésie, qui menace d'extirper et d'arracher la foi de tous les cœurs. Ferdinand, au cœur plein de vaillance, sera le rempart invincible où viendra se briser l'effort impuissant des ennemis

de l'Eglise; il sauvera de ce furieux cataclysme une vaste et noble portion de la Germanie. »

L'inspiré de Levico se tut un instant, ferma les yeux et se recueillit dans une profonde méditation. Enfin, levant son regard humide et suppliant vers le ciel, il ajouta :

— Je vois un empereur de l'auguste maison de Habsbourg renier la piété de ses aïeux. Les temps sont funestes pour l'Eglise. Un serpent hideux souille de sa bave empoisonnée une grande partie des trônes catholiques d'Occident... Un noble rejeton des Habsbourg recueille ce venin, y trempe la plume et écrit des lois, dont chacune enchaîne l'Eglise, et, d'une mère et d'une reine, prétend faire une esclave. L'Eglise, éclairée par la sagesse de l'Esprit-Saint, est asservie, comme une pupille fantasque et idiote, à la tutelle du bras séculier. Les lois divines n'ont aucune vigueur, si l'autorité terrestre ne leur dit pas : Allez, je vous admets! Evêques, clergé, doctrines, culte extérieur, pieuses institutions de la charité chrétienne, sacrements eux-mêmes, tout rencontre mille et mille entraves; on refuse à l'Eglise le libre et universel gouvernement de ses enfants; on veut faire d'elle une étrangère, une marâtre! O mon Dieu, si bon et si miséricordieux, pourquoi l'avez-vous permis? Soixante-dix ans déjà passés, un joug cruel et sacrilége pèse sur l'auguste front de votre épouse! Elle marche courbée et humiliée sous les yeux de ses enfants! Voyez les blessures sanglantes dont son cœur est transpercé, voyez sa robe déchirée, son manteau royal traîné dans la boue!

A ces douloureuses exclamations, Yolande sentait son cœur se serrer, en proie à une anxiété poignante. Elle regardait fixement le prophète, sans faire le moindre mouvement. Tout à coup les traits d'Herman s'adoucirent, ses yeux brillèrent d'un doux éclat; un sourire ineffable s'épanouit sur ses lèvres, et il s'écria dans un transport de joie :

— O mon Seigneur, si bon et si plein d'amour, grâces vous soient rendues! Les larmes de vos saints sur la terre ont rempli la coupe de votre justice; leurs prières ont monté jusqu'à votre trône comme le parfum de l'encens; ils ont fléchi votre cœur, et vous avez enfin pitié des longues et cruelles souffrances de votre Épouse! Oui, voici le jeune preux de Habsbourg! Ses

armes valeureuses brillent dans les plaines de l'Italie... Je le vois, le front encore ceint des lauriers qu'il a cueillis sur l'Adige et sur le Mincio; il monte d'un pas ferme au trône de ses ancêtres, et, de là, il embrasse d'un regard assuré le vaste empire qui l'environne. Je le vois, humble et pieux, déposer ses lauriers aux pieds de la Vierge Immaculée qui donna la force à son bras, la vaillance à son cœur, le jugement et la rectitude à son génie. Il contemple d'un regard filial l'Eglise, sa divine Mère; il la voit plongée dans le deuil et dans les larmes, courbée sous le joug, les fers aux mains et aux pieds. A ce spectacle, le jeune empereur frémit d'indignation, et s'adressant à celle qui le regardait avec espérance et amour : « Levez-vous, ma mère, s'écrie-t-il, levez-vous et régnez dans mon empire, libre et maîtresse de vos enfants, dont je jure en présence de Dieu et des hommes d'être à jamais le plus docile et le plus respectueux! » Il dit, s'incline, brise ses fers et lui baise les pieds; il enlève ses chaînes, et, lui prenant la main avec amour, il la pose sur son cœur, en disant : « Sèntez, ô ma mère, comme mon cœur bat d'amour et de respect pour vous! Ce cœur inébranlable saura résister à la rage de vos ennemis, aux piéges de la ruse, à l'envie qui se ronge et se consume d'elle-même, aux artifices de l'hérésie, à la bassesse des méchants qui se croyaient grands et sages, parce que leurs sophismes et leurs mensonges rivaient chaque jour plus étroitement un anneau de vos chaînes. » Puis, ôtant le joug qui pesait sur le cou de l'Eglise : « Levez la tête, ô Reine des cieux, épouse immaculée du Christ, maîtresse et souveraine de l'univers chrétien! reprenez votre diadème d'or, où brillent les dons de l'Esprit-Saint. Vos évêques vous entourent, confiez-leur encore le soin des trésors célestes de la doctrine, dans les universités, les séminaires, les écoles, les livres!... Ordonnez, et nous obéirons; guidez-nous, et nous vous suivrons; conseillez-nous, et nous ne sortirons pas de la voie du devoir! »

Le vieux prophète du Lac parlait sous l'influence d'une extase qui semblait le détacher de la terre : ses traits brillaient d'une joie indicible. On eût dit un élu de Dieu, descendu du Paradis. Yolande, ne pouvant soutenir l'éclat surnaturel de l'auguste vieillard, baissa les yeux. Alors l'ermite, comme revenu à lui-même, s'aperçut de la crainte respectueuse de la jeune fille.

— Levez les yeux, dit-il, et consolez-vous par la pensée que rien n'arrive en ce monde sans la permission de la divine Sagesse : Dieu dispose tout pour l'épreuve et le triomphe de son Eglise, pour le salut des élus, pour la gloire de son nom. Yolande, vous qui un jour deviendrez ma nièce, vous n'irez pas jusqu'au tombeau de saint Pierre, mais vous embrasserez les pieds de son successeur auprès de cette grande princesse, qui n'a pas son égale sur la terre pour la valeur, la noblesse et la piété. Quand vous la verrez, vous la saluerez de la part d'Herman de Thuringe. Allez, ma fille, partez avec la bénédiction de Dieu, car il se fait tard. En arrivant demain au bourg de Valsugana, allez trouver le vieux Prunn, bailli des deux châteaux, et dites-lui qu'Herman l'attend à son ermitage, pour lui faire une communication importante... Adieu!

Yolande eût bien voulu lui faire mille questions, mais elle se tut par respect, et se retira l'âme toute pénétrée des événements futurs que l'ermite lui avait annoncés. Elle passa la nuit à Levico, et, dès la pointe du jour, elle longeait le cours de la Brenta, se dirigeant vers Borgo.

La délicieuse vallée de Borgo s'incline vers l'Italie, elle est baignée à la fois par le fleuve et par de larges ruisseaux qui la traversent en tous sens. Les eaux fraîches et limpides y portent partout la fécondité et la vie. Tantôt contenues dans des canaux, elles vont mettre en mouvement des machines qui enrichissent l'industrie et le commerce; tantôt, elles serpentent à travers les prés, arrosent les vergers, embellissent les jardins et rafraîchissent l'air des vapeurs refroidies par la neige qui couvre les sommets élevés des montagnes voisines.

A l'entrée de la ville, sur deux pics aigus, s'élèvent deux châteaux antiques, dont la silhouette aérienne se dessine sur l'azur du ciel et donne au fond de la vallée un aspect imposant et majestueux. Ces forteresses furent bâties autrefois pour protéger la vallée contre les incursions des ennemis. Les montagnes, qui se prolongent au levant et au midi, offrent la plus délicieuse perspective que l'on puisse voir. Leurs versants sont couverts de vergers, de vignes, de champs, de prés, le tout s'étendant de mamelon en mamelon jusqu'aux plus hautes cimes. C'est un tableau ravissant, où la richesse des couleurs le dispute

à l'originalité des groupes. Des bouquets d'arbres fruitiers, des pépinières, des treilles dorées, des groupes de pêchers, de pruniers et de poiriers, se succédant du haut en bas, font de la montagne entière un verger immense. Peut-être n'y a-t-il pas, dans tout le Tyrol italien, un paysage plus riant et plus enchanteur. Des villas, des châteaux, des châlets, égaient tout cet ensemble et détachent leurs blanches façades sur la tendre verdure des châtaigners, des vignes et des amandiers. De l'autre coté de Borgo, s'élève la montagne de Sella, couverte de forêts et de pâturages. Plusieurs seigneurs y possèdent des habitations champêtres, où ils viennent goûter les douceurs de la belle saison. En effet, la promenade et les causeries intimes ont un charme particulier sous ces ombrages, le long des sources vives qui, jaillissant des rochers, vont se perdre en filets d'argent dans les prés. Ajoutons que les habitants du pays ont l'esprit vif, fécond et cultivé, ce qui rend leur commerce fort agréable, et ils exercent envers leurs amis une hospitalité toute cordiale, accompagnée des plus attrayantes distractions.

Tel est Borgo de nos jours. Mais au temps d'Yolande, on n'y voyait que des châteaux sombres, tristes, sévères, munis de bastions, flanqués de tours, hérissés de créneaux et de tourelles. La vallée, aujourd'hui si féconde et si riante, était boueuse et couverte de ronces. De la crête des montagnes, se projetait au loin l'ombre des épais massifs de chênes, qui couronnaient ces cimes sauvages.

Yolande fut parfaitement accueillie par le vieux Prunn, qui habitait un manoir dont la façade se mirait dans un bras de la Brenta. Elle était entourée d'un petit jardin, clos par un treillage garni d'excellents raisins. Des corbeilles de fleurs et un berceau couvert de plantes grimpantes achevaient de donner à l'enclos un gracieux aspect. C'est là que se récréaient les trois jeunes filles de Prunn, belles, distinguées, et non moins recommandables par leurs vertus que par leur esprit et leur beauté. Yolande passa deux jours au milieu de cette aimable famille, sans quitter ses habits de pèlerin, puis elle prit la route d'Italie, à travers les gorges redoutables de Grigno et de Primolano.

XVI. — LES BAINS D'ALBANO.

Le couvent des bénédictins de Praglia fut fondé, vers l'an 1080, par Mautravers des comtes de Montebello, entre les monts Euganéens et de l'Arc. Il fut agrandi plus tard et devint fort célèbre aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. C'est un des antiques monuments de la piété et de la religion de nos pères, que les Italiens et les étrangers, qui fréquentent les bains d'Albano, ne manquent jamais de visiter, et chaque fois le touriste y trouve un nouveau sujet d'admiration. L'immensité de l'édifice, la majesté des arches et des quatre grands cloîtres, les terrasses qui l'entourent, l'aspect grandiose des salles destinées aux réunions publiques et pieuses des moines, le grand nombre des cellules où ils se retiraient dans un saint isolement, la magnificence des galeries, la somptuosité de l'église, la hardiesse et l'élévation des voûtes et des arceaux, tout invite au recueillement et au respect. Sous ces antiques murailles, dans ces longues allées, le silence, l'harmonie, la paix, le repos ont établi leur séjour. Dans cette pieuse retraite destinée à la contemplation, à l'étude, aux psalmodies nocturnes, la prière montait sans cesse vers Dieu, pour apaiser sa colère et attirer les trésors de sa miséricorde sur un monde souillé d'erreurs, de mensonges, d'ignorance, de maléfices, en un mot, de toutes les perfidies de la misère humaine.

En entrant sous ces arches silencieuses, en traversant ces longues galeries, en parcourant ces jardins suspendus, en descendant dans ces vastes souterrains supportés par de longues rangées de piliers entre lesquels d'étroites fenêtres laissent pénétrer une pâle lumière, en voyant ces nombreuses cuves de marbre où chaque religieux venait laver sa robe de bure ; à l'aspect de ces sombres chapelles ornées d'antiques peintures, au contact de l'air pur qu'on respire dans ce pieux ermitage où les saints moines vivaient loin du tourbillon des vains désirs, on sent que l'âme s'élève à des sentiments dignes de la noblesse de sa nature et de la fin sublime pour laquelle elle a été créée.

Là, régna toujours la sainteté unie à la bienveillance, la retraite embellie par l'hospitalité, la richesse bénie par les fer-

miers et les pèlerins. En effet, une bienfaisance large et généreuse y répandait sans cesse l'aumône au sein des pauvres, consolait les veuves et les orphelins, soignait pieusement les vieillards, protégeait l'innocence des vierges et conjurait les maux causés par les calamités publiques. Là aussi, le noble croisé qui, à la tête de ses lances, se rendait en Palestine pour conquérir le Saint-Sépulcre; la pieuse matrone qui faisait le pèlerinage au tombeau des princes des Apôtres; le margrave allemand, souabe au danois, qui venait, suivi de ses guerriers, défendre le Saint-Siége contre le tyran qui lui faisait outrage, recevaient, avec leurs hommes et leurs chevaux, le plus large et le plus courtois accueil.

On voyait, chaque jour, accourir au monastère des centaines de pauvres, auxquels les moines fournissaient abondamment tout ce qui était nécessaire à leur nourriture. On s'étonne à la vue de ces granges immenses, où s'amoncelait le blé récolté, par les vassaux, sur les vastes possessions du monastère, et destiné à fournir du pain à ces troupes nombreuses venant de toutes parts. Mais à la vue des fournils, des cuisines, des fruitiers, des boucheries, des huileries, des ateliers de tout genre où les moines travaillaient avec les fermiers, on tombe dans un étonnement plus grand encore. Voici les appartements des pèlerins, l'hospice des voyageurs, les écuries, les fenils, les greniers; voyez ces vastes celliers où se remisait la vendange, ces cuves pour le moût, grandes comme des citernes, ces treillages pour conserver le raisin en grappes, ces pressoirs avec leurs fosses et leurs cuves, qui peuvent donner une idée de l'énorme quantité de vin qu'on distribuait chaque jour au monastère! Quelle immensité!

Notre siècle, qui s'épuise à poursuivre une civilisation artificielle, ne comprend pas la grandeur de ces anciens jours, où la générosité et la foi étaient, pour ainsi dire, innées; il s'apitoie sur tant de richesses englouties dans le monastère; il crie à la prodigalité! Mais tout en prétendant parler en faveur du peuple, il ne veut pas avouer que l'opulence des moines était pour le peuple une source de bienfaisance d'autant plus précieuse, qu'il y recourait sans honte et comme à un bien de famille. Aujourd'hui, ces immenses possessions sont presque toutes aux mains de riches propriétaires, qui, après en avoir

ravi les revenus aux pauvres, les dissipent en vain luxe, en festins, en fêtes et souvent en débauches.

Yolande descendit en Italie, en côtoyant les rives verdoyantes de la Brenta. Elle traversa Bassano et Padoue, pour continuer son pèlerinage vers le Pô, dont elle longea la rive droite. En quittant Padoue, elle entra dans les gorges Euganéennes, toutes couvertes alors d'épaisses forêts de chênes, de sapins et de mélèzes. Un jour, elle arriva, vers midi, entre la colline de Tramonte et les prairies qui entourent les bastions du sombre château de Bérenger, qu'un double fossé entourait. La jeune fille, qui avait pour règle de s'écarter toujours des ponts-levis, n'eut garde de s'approcher du manoir. Elle regarda autour d'elle, cherchant une cabane champêtre, où elle put prendre quelque repos. Elle aperçut une assez grande ferme, qui paraissait être habitée par un villageois dans l'aisance. Quelques petits enfants jouaient sur le seuil, et, dans la maison, elle put voir bientôt une belle jeune fille, grande, au teint coloré, robuste et occupée à peigner, avec une sollicitude toute filiale, les cheveux blancs comme neige d'une femme respectable. C'était la bisaïeule de la jeune personne. La vieille était courbée sur les genoux de sa petite-fille, qui rassemblait le peu de cheveux qui lui restaient et les nouait au sommet de la tête. La vieille avait plus de cent quatre ans, mais l'âge ne lui avait ôté ni la vue ni l'ouïe, et ses dents entières et fermes s'acquittaient à merveille de leur office. Grande et raide, le buste droit, la tête ferme, on l'eût prise pour une femme de cinquante ans, si des rides nombreuses n'eussent plissé son front et ses joues. Elle avait les genoux un peu faibles, et ne pouvait marcher que lentement, appuyée sur un bâton. Bientôt, elle se leva de l'escabeau où elle était assise, et, s'adressant à la jeune fille, elle lui dit :

— Ma chère Justine, je te remercie ! Le bon Dieu te récompense de ta charité pour ta vieille aïeule !

En ce moment, Yolande entrait, enveloppée de son vêtement de pèlerin, et le capuchon abaissé sur ses joues. Elle s'avança modestement, et demanda l'hospitalité pour l'amour de Dieu.

— Soyez le bienvenu, répondit la vieille femme ; sous le toit de Gilda, mon cher fils, l'accueil est toujours cordial. Entrez, asseyez-vous. Nos femmes sont allées porter le déjeuner des

faneurs; dès leur retour, elles apprêteront le dîner. En attendant, Justine, apporte le pain, le miel et le beurre.

La jeune fille alla prendre, dans une armoire, ce que la bonne femme lui avait commandé, et vint placer le tout sur une table de noyer, au milieu de la chambre. La vénérable femme vint s'asseoir en face d'Yolande, et, la regardant dans le blanc des yeux :

— Seigneur! dit-elle, que vous êtes jeune et frêle, mon cher enfant! D'où venez-vous, mon fils, et où dirigez-vous vos pas?

— Je viens de bien loin, ma bonne mère : j'ai promis un pèlerinage au tombeau des saints Apôtres.

— Tiens! j'y suis allée aussi, moi, dans ma jeunesse, avec mon pauvre père, dit la vieille Gilda. C'était au temps de l'empereur Othon II. J'ai vu et vénéré les chaînes de saint Pierre dans la basilique d'Eudoxie, trente ans après le grand miracle qu'elles opérèrent sur un écuyer d'Othon-le-Grand. Il était possédé du démon, et le contact de ces chaînes précieuses le chassa incontinent. Quand vous serez à Rome, mon cher ami, embrassez avec respect les chaînes du Prince des Apôtres, et vous n'aurez rien à craindre des sortiléges, des apparitions, des fantômes, des âmes damnées ou des démons. Vous le voyez, mes cheveux sont entièrement blancs, excepté sur le front, où j'ai conservé une mèche, noire comme la tête de Justine. Je vais vous dire pourquoi. Engellon, mon pauvre mari, *requiescat in pace*[1]! l'attribuait à l'attouchement de ces chaînes sacrées. Il vous arrivera la même chose, si vous les mettez sur la tête.

— Priez le Ciel, ma bonne mère, répondit Yolande, que je puisse parvenir à Rome, et embrasser dévotement ces saintes reliques, afin que, par les mérites de saint Pierre, j'obtienne la fermeté dans la foi, l'amour et le respect envers le Saint-Siége, l'obéissance au pasteur suprême de l'Eglise, vertus sans lesquelles on ne peut arriver à la vie éternelle.

La vieille aimait à parler, et, une fois lancée, elle ne s'arrêtait pas en chemin; elle reprit donc avec précipitation :

— Je vous assure que, dès ce moment, je n'ai plus rien souffert ni des sorciers, ni des enchantements, ni des attaques des

(1) Qu'il repose en paix.

mauvais esprits. N'est-ce pas une bien grande récompense, un insigne privilége que ne possèdent pas une foule de reines? Mon cher enfant, nous habitons une contrée bien dangereuse, bien funeste... Hélas! une porte de l'enfer s'ouvre sur les collines Euganéennes.

— Que dites-vous? reprit Yolande; le péché, voilà la porte de l'enfer!... Je n'ai jamais oui dire qu'on pût y entrer autrement.

— Tu es encore jeune, mon enfant! poursuivit la vieille. Ecoute-moi. A trois milles de cette montagne, s'élève une éminence nommée Albano, à cause d'un rocher d'où jaillit un gros jet d'eau bouillante. Il forme un petit lac, bleu comme l'indigo, et autour de ce lac, par des fissures souterraines, sortent de grands jets d'une eau également bouillante. Ce lac et ces sources remplissent l'air ambiant d'une odeur de soufre qui suffoque ceux qui s'en approchent. Une fumée épaisse et noire s'en exhale et obscurcit les airs.

« Nos vieillards disent que Caïn, errant sur la terre, et toujours poursuivi par l'ombre d'Abel, arriva un jour dans ces environs. Accablé de fatigue et de désespoir, il se jeta à terre pour dormir. Mais la terre s'entr'ouvrit et le fratricide tomba dans l'enfer. C'était un géant; Dieu éleva les monts Euganéens, pour remplir l'immense cavité qu'il avait creusée dans sa chute. En proie à de cruelles tortures, Caïn saisit Lucifer et le hisse sur ses épaules; de là, il heurte la base des monts Albano et Ortano; il s'y cramponne, et il s'efforce avec rage de les soulever.... La sueur inonde tous ses membres, et cette sueur, imprégnée du soufre et du bitume de l'enfer, bout au milieu des flammes qui entourent la masse énorme de son corps. Elle suinte à travers le roc, ruisselle dans les cavernes profondes, filtre par les fentes des rochers, et s'élève dans les airs bouillante et fumeuse. Aussi, dans ces eaux maudites, on ne trouve aucun poisson. Les oies, les canards, les écrevisses n'y nagent jamais, et la vapeur épaisse qui s'en exhale répand une infection capable de causer la mort.

» Mais ce n'est rien encore que ces eaux jaillissantes de l'enfer. Sur le faîte des collines de Tramonte, de Torreglia, de Rovolone et de Carbonare, il n'est pas rare de voir apparaître l'ombre noire de Lamech, qui parcourt ces contrées cherchant Caïn,

qu'il poursuit depuis près de six mille ans. Ce spectre menaçant porte un arc bandé, prêt à tirer sur le meurtrier d'Abel. Tout son corps exhale une fumée épaisse, qui forme autour de lui des tourbillons de nuages. Quand il appelle Caïn, sa voix retentit comme un tonnerre dans les vallées. Nos montagnards sont souvent témoins de ce prodige à l'approche de la pleine lune. Quand le géant Lamech arrive près du coteau de Tramonte, on entend la terre gémir comme un soufflet de forge; elle tremble et agite les feuilles des arbres, qui tombent, se dessèchent et roulent emportées par un tourbillon. Alors, Lamech fait sortir de terre le sommet de sa tête, dont les cheveux, raides comme une forêt de lances, se heurtent avec un bruit semblable au frémissement des arbres dans les bois. Les chiens hurlent, les taureaux beuglent, les chevaux hennissent, les coqs chantent, les moutons bêlent..... Le spectre continue de s'élever de toute sa hauteur, et, posant un pied sur la colline de l'Arc et l'autre sur le Tramonte, il se dresse si haut que sa poitrine et sa tête nous dérobent les rayons de l'astre du jour. »

— Ma bonne femme, interrompit Yolande, l'avez-vous jamais vu ce spectre? Cela doit être horrible, et, quant à moi, j'en mourrais de frayeur!...

— Je t'ai déjà dit que mon front fut touché, à Rome, par les chaînes de saint Pierre. Eh bien! leur précieux contact fait évanouir toutes les visions, et je ne pourrais voir le spectre de Lamech. Apprends aussi que toute la plaine qui entoure les eaux chaudes d'Albano est hantée par les âmes vagabondes des Euganéens, peuples anciens, oui, très-anciens, qui, venus ici par la voie de mer, exerçaient partout mille cruautés. Ils moururent l'un après l'autre, et, successivement, la justice divine les condamna à errer jusqu'au jour du jugement dernier dans ces parages, où ils ne cessent pas de se mouvoir et le jour et la nuit. Dès le premier coup de minuit, toutes ces âmes vont se désaltérer et se baigner dans les eaux sulfureuses d'Albano, où on les entend gémir et soupirer jusqu'au point du jour. Elles sont invisibles, mais si, par malheur, elles viennent à toucher quelque chrétien en passant, il tombe de cheval, s'il est en selle, ou, s'il est à pied, il roule par terre, et n'a plus vingt-quatre heures à vivre. Un jour, Baldo, mon pauvre cousin, (je te parle ici

d'un malheur arrivé il y a quatre-vingts ans, mais je m'en souviens comme si c'était d'hier,) revenait vers midi, du mont Ortona. Il suait à grosses gouttes, tant il se hâtait. Soudain, il se sent touché, les genoux lui manquent, ses lèvres se crispent, sa langue s'épaissit, et, sans pouvoir parler, il pousse un râle étouffé. Des bûcherons le rapportèrent à la maison, et dirent à Engelarde : « Pauvre femme, un esprit l'a touché; c'en est fait de Baldo. » L'infortuné succomba dans la nuit. Mais moi, je suis tombée cent fois dans ma jeunesse; le choc des esprits n'eut aucun pouvoir sur moi, car j'avais été bénie par les chaînes de saint Pierre.

« Lorsque ces âmes ont soif, elles entrent dans les chaumières et boivent l'eau qui s'y trouve, mettent à sec les auges des bestiaux et parfois même les citernes. Elles pénètrent dans les granges, mêlent les fèves au blé, l'épeautre aux lentilles, les pois au froment. Si la ménagère est occupée à faire le pain, elles empêchent la pâte de lever. Et puisse Dieu nous préserver qu'elles jettent les yeux sur les enfants! Aussitôt on les voit maigrir et se dessécher comme l'herbe des prairies; leurs yeux roulent sous leurs paupières, et ils périssent dans les convulsions, ou bien ils se couvrent d'humeurs, et c'est une pitié que de les voir. Certaines d'entre elles sont des esprits badins, qui s'amusent à jouer mille mauvais tours. Elles tendent des trébuchets, tirent les échelles et font tomber les gens. Vous vous hâtez d'entrer chez vous, elles jettent de petits cailloux dans la serrure, la clef ne peut plus faire son office et vous êtes obligé d'appeler le serrurier pour démonter la porte. Elles font peur aux chevaux, donnent des caprices aux mules et les font rester immobiles à la porte de l'écurie. Pendant l'été, elles se transforment en mouches ou en cousins pour nous tourmenter. Sous la forme de taons, elles piquent les chevaux de leurs aiguillons, et mettent en furie les génisses et les taureaux. Souvent aussi, changées en taupes, elles dévastent les prairies; rats, elles rongent les nois et les noisettes; teignes, elles trouent les vêtements de laine; vers, elles percent les tables de mille trous; larves, elles détruisent les fruits. En un mot, elles causent le plus de mal qu'elles peuvent, et nulle conjuration, nul exorcisme, nulle parole n'ont d'effet sur elles. Heureusement, le temps

n'est pas loin où ces âmes perverses devront quitter ce pays! »

— Comment ferez-vous? dit Yolande. Je ne vois pas de remède.

— Pardon, il y en a un, et celui qui nous l'apportera n'est autre que le baron de cette seigneurie, un homme de grandes richesses et d'une piété éminente, le sire de Mautravers des comtes de Montebello. Il a formé le dessein de fonder au pied de cette montagne, un temple dédié à la sainte Vierge et un monastère de l'ordre de Saint-Benoît. Il a déjà fait venir, du célèbre couvent de Pollirone, le père Iselbert pour faire les préparatifs. Si tu désirais le voir cette après-midi, il doit passer par ici pour aller visiter, près du mont de l'Arc, l'endroit désigné pour recevoir les fondements de l'édifice.

Yolande apprit cette nouvelle avec une grande joie. Elle espérait qu'Iselbert lui donnerait des conseils et des indications pour son pèlerinage, aussi l'attendit-elle avec impatience. Déjà les femmes commençaient à revenir des champs pour allumer le feu et préparer le repas des moissonneurs, qui rentrèrent à leur tour, la faux sur l'épaule. Il était près de quatre heures. Trois vieillards fils de Gilda, leurs sept fils, hommes de quarante ans passés, ayant tous de beaux et forts garçons, dont plusieurs étaient déjà pères de famille formaient, avec les femmes, filles et enfants un ensemble de trente-sept personnes. A mesure qu'ils rentraient, ils allaient mettre leur faux en place, puis venaient s'incliner devant la grand'mère et lui souhaiter le bonjour, avec une affection vraiment filiale. Bientôt on se mit à table, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. A la place d'honneur était assise Gilda, qui, comme reine de la table, fut servie la première. Les enfants occupaient de petites tables séparées. Deux femmes apportaient les mets destinés aux grandes personnes, tandis que deux autres servaient les enfants. Dans cette réunion si nombreuse régnaient un ordre et un accord touchants. Les femmes vivaient entre elles en excellente harmonie, et s'occupaient tour à tour du ménage. Toutes obéissaient à celle qui était de semaine, l'assistaient et s'acquittaient sans bruit de leur tâche.

Les jeunes filles menaient les bœufs de trait au pâturage, aidaient les faucheurs et les moissonneurs, faisaient la vendange,

portaient les corbeilles de raisin au pressoir, et recueillaient le foin destiné à nourrir le bétail pendant l'hiver. Les plus petites soignaient les chèvres ou les moutons paissant dans les plaines et sur les collines. Les femmes s'occupaient du chanvre et du lin ; elles le mettaient rouir, le battaient, le filaient, et tissaient de la toile pendant l'hiver ; d'autres avaient soin des oies, des poules, des canards, des œufs et des poussins. Toutes, en un mot, mettaient la main à la lessive, au ménage, préparaient le lard pour l'empêcher de rancir, enfumaient les jambons, fabriquaient les saucisses et les boudins, pétrissaient et cuisaient le pain. Cette famille était comme un petit état, où chacun se montrait jaloux de conserver les usages et les antiques traditions.

Yolande, en sa qualité de pèlerin, fut placée à table entre les deux plus vieux membres de sa famille et servie après Gilda. On lui offrait toujours le meilleur morceau. A cette époque, on ne mettait sur la table qu'un seul verre qui circulait de main en main. Yolande le reçut la première ; elle porta la santé de ses hôtes, se désaltéra et le passa à son voisin. A la fin du dîner, le plus âgé, qui avait entonné le *Benedicite*, se leva pour dire les Grâces, auxquelles tous les assistants répondirent *Amen*, en faisant le signe de la croix.

En un clin d'œil les enfants disparurent. Justine offrit le bras à sa grand'mère et la conduisit sous le berceau de verdure qui ombrageait l'entrée du jardin, tandis que deux autres jeunes filles ramassaient les restes de pain et de ragoûts. Elles allèrent les offrir à quelques pauvres qui attendaient sous un énorme noyer dont le feuillage touffu ombrageait l'entrée de l'étable. Soudain, Nalda la frisée, l'une des deux aumônières, retourne sur ses pas, s'élance vers la maison où elle se précipite comme un ouragan, trempe les doigts dans un bénitier, joint les mains, s'arrose le visage d'eau bénite et en répand sur le seuil de la maison.

— Que fais-tu donc, Nalda ? dit Justine ; pourquoi cette eau ? qu'y a-t-il ?

Nalda posa le doigt sur ses lèvres :

— Chut ! dit-elle. Baugulfa est avec les pauvres... Tu sais qu'elle est sorcière... Je viens chercher un pain blanc, de ceux marqués d'une croix, et je vais le lui porter, afin qu'elle s'éloi-

gne contente, autrement elle pourrait bien faire grand mal aux enfants de nos cousines.

A ces mots, elle entra dans la dépense, prit un pain et le porta à la prétendue sorcière. Nalda le lui offrit d'un air souriant :

— Tiens, ma bonne Baugulfa, dit-elle, prends ce pain blanc pour l'amour de nous.

La pauvre femme regarda la jeune fille d'un œil joyeux, et baisant la croix marquée sur le pain :

— Va, dit-elle, sois bénie, heureuse enfant ! Dieu te récompensera de ta charité. Les sorts et les maléfices ne passeront jamais le seuil de ta maison.

Nalda revint en courant près de Justine, et lui raconta en souriant les pronostics de la vieille.

— Le pain blanc, ajouta-t-elle, mettra un peu nos enfants à l'abri des sorts. Si Diomara et Gandolfa, nos voisines, en eussent fait autant, elles n'auraient pas eu à pleurer leurs fils. Au lieu d'accueillir Baugulfa avec bonté et de la régaler d'un bon pain, l'une lâchait contre elle un grand chien de cour, et l'autre lui refusait un peu de farine. Mal leur en prit, car la sorcière se tourna vers leur maison, se mordit les doigts, les plaça en guise de cornes, et murmura entre les dents je ne sais quelles imprécations. Deux jours après, le jeune fils de Diomara, véritable fleur avec ses joues de lait et de roses, si grassouillet qu'on eût dit un pain de beurre, commença à frissonner et à trembler de tous ses membres. Il perdit l'appétit et devint malingre ; ses lèvres blanches et minces, son teint cendré et ses yeux cernés d'un cercle noir comme encre annonçaient sa mort prochaine. Quant à l'enfant de la pauvre Gandolfa, il gonfla comme une outre, devint flasque et jaune ; ses joues retombaient molles et bouffies ; ses gencives étaient enflammées, ses yeux ternes et mourants. La pauvre mère appela Eriberte, cette vieille femme qui possède les secrets de toutes les plantes, les vertus des minéraux, les mystères des contre-poisons. Au seul aspect d'un enfant, elle vous dira : il a des vers, ou il tombe d'épilepsie, ou il est mal nourri. Or, Eriberte, en voyant le petit de Gandolfa, dit aussitôt : « Il faut ici des conjurations et non pas des remèdes. » Elle trempa le doigt dans l'huile de sainte Justine, fit sur l'enfant une petite croix au creux de l'estomac et lui arrosa le visage

d'eau bénite. Chose merveilleuse, ma chère cousine! la petite créature commença aussitôt à se tordre comme une couleuvre, à vomir de la bave et de l'écume et à pousser une espèce de râle effrayant. Le cou de l'enfant se gonfla au point de faire craindre pour sa vie, mais enfin il ouvrit la bouche et il en sortit des rats morts, des lézards, des crapauds, des boules de poils, des fourchettes et des épingles!... Hélas! dans quel état pénible ces coquines de sorcières peuvent vous mettre un enfant! Dieu nous garde du démon!... mais nous avons le plus grand intérêt à faire bon accueil à Baugulfa.

Tandis que Nalda racontait ces étranges choses, le père Iselbert arriva à la chaumière avec un architecte et des ouvriers. Ils allaient tous, comme nous l'avons dit, visiter le mont de l'Arc, cherchant le site le plus convenable, les pentes les plus douces, les courants d'air les plus frais, le terrain le plus solide et le moins sujet aux filtrations souterraines, pour y jeter les fondements d'un monastère. Quand ils eurent bien étudié tout le pays et sondé plusieurs éminences pour reconnaître la nature du sous-sol, ils se décidèrent unanimement pour l'espace qu'occupe aujourd'hui le célèbre monastère de Praglio, qui, dans le latin barbare du temps, fut nommé Notre-Dame de *Pratalea*, sans doute à cause des vastes prairies environnantes.

Pendant que les ouvriers sondaient le terrain çà et là, le père Iselbert les quitta pour venir causer un peu avec Gilda, qu'il trouva assise à l'ombre du berceau :

— Quoi de nouveau, bonne mère? Je vous souhaite le bonjour.... Avez-vous dîné de bon appétit?

— Mieux que jamais, répondit Gilda : l'estomac fonctionne toujours bien, et s'il ne me donne l'embonpoint, il me donne au moins la vie. Il en est autrement de Justine et de tous les enfants de la maison, qui sont vigoureux et frais à plaisir. Le moindre morceau de pain leur profite. Bénissez-les, mon père, afin qu'ils grandissent en sagesse et en grâce....

— Et qu'ils vivent aussi cent ans, n'est-ce pas? ajouta le moine en l'interrompant.

— Oui, oui, grâce à Dieu, reprit Gilda, j'ai atteint mes cent quatre ans, et pour le peu qu'il me reste à vivre, j'aime à respirer ici le grand air. Dites donc, mon père, nous avons reçu ce

matin un pèlerin qui se rend à Rome. Il est si jeune, si délicat et de si bonnes manières, qu'on dirait vraiment un petit saint.. Voudriez-vous l'admettre dans votre société, et le conduire à Pollirone d'où il pourra continuer sa route?

— Bien volontiers, ma bonne femme. Frère Bernard doit justement rester ici pour surveiller les travaux commencés; son cheval servira à votre protégé.... Mais où donc est-il? Appelez-le.

Justine alla chercher Yolande. Son air gracieux et honnête le fit prendre par dom Iselbert pour un jeune homme de bonne famille; il lui dit :

— Mon jeune ami, quel est votre nom?

— Lando, répondit la jeune fille.

— Eh bien! voulez-vous venir avec moi jusqu'au couvent de Pollirone?

— Grand merci, répondit Yolande en s'inclinant; vous me rendrez un grand service.

— J'en suis heureux, dit Iselbert; trouvez-vous, demain matin, sur le seuil de la maison, je vous prendrai en passant, au point du jour.

Ils se mirent donc en route le lendemain. Le moine faisait marcher Yolande auprès de lui, et, chemin faisant, il commença à l'interroger. Iselbert apprit qu'elle venait de la Moravie et qu'elle avait traversé une grande partie de la Germanie. Il lui demanda des nouvelles de l'empire.

Yolande lui répondait avec beaucoup de jugement et de discrétion, déplorant les désastres et la désolation que les guerres cruelles d'Henri contre la Saxe et la Thuringe avaient répandus dans toute la contrée.

— Pauvre Germanie! dit Iselbert, tu m'inspires la plus vive compassion. Tu es la plus noble, la plus loyale, la plus généreuse et la plus vaillante de toutes les nations d'outremonts! Othon-le-Grand, Eric-le-Saint et Henri-le-Noir t'avaient élevée à l'apogée de la gloire et de la puissance! Hélas! aujourd'hui, leur fils t'opprime et te foule aux pieds! Encore, s'il ne te violentait pas dans ta foi, dont aucun peuple n'est plus jaloux que toi!... Il n'a pas eu honte de faire de l'Eglise le plus abominable marché, en vendant indignement les siéges épiscopaux, les abbayes, les prieurés, les canonicats, l'administration

des hôpitaux, en un mot tout ce qu'il y a de saint sur la terre... O mon enfant, malgré un si criant abus des choses saintes, tu ne dois pas conclure que tous les ecclésiastiques soient avares et cupides. N'oublie jamais la faiblesse de l'homme : pour peu qu'une tentation violente excite les penchants de sa nature corrompue, il lui est bien facile de prévariquer. Le monde en profite pour crier contre l'avarice et la cupidité des clercs, mais il est seul le véritable cupide, l'avare le plus raffiné. En effet, il s'arroge un droit qu'il n'a pas, qu'il ne peut avoir que par la violence et l'abus de la force, celui de voler les biens de l'Eglise et de les vendre au plus offrant. Tu le sais, l'Eglise dispense la grâce du Saint-Esprit en vertu de ses divines prérogatives, et elle ne veut aucun salaire pour cela. Au contraire, elle condamne, elle anathématise tout prêtre qui ose recevoir de l'argent, et répète ce que saint Pierre disait à Simon le Magicien, qui, voyant les apôtres donner le Saint-Esprit par l'imposition des mains, leur offrit de l'argent, en disant : « Donnez-moi ce pouvoir. » Mais Pierre lui répondit avec indignation : Soyez maudit, vous et votre argent, pour avoir cru que le don de Dieu puisse se vendre à prix d'argent[1] ! Or, la cupidité de quelques princes, sous prétexte de fiefs, s'arrogea le droit de donner l'investiture des abbayes et des évêchés, et cela à prix d'argent. Dès que cette porte fut ouverte à l'ambition, à l'orgueil, aux passions les plus honteuses, elles se pressèrent au seuil du sanctuaire pour s'emparer des dignités les plus saintes et les plus augustes. Les princes ont ouvert ainsi une voie large et nouvelle pour engraisser le trésor public du sang de Jésus-Christ, et Simon le Magicien, excommunié par saint Pierre, a été reçu et fêté par Henri. Celui qui a le plus de marcs d'or et d'argent à lui offrir monte de plein pied dans la chair épiscopale ; il possède aussitôt la science céleste, la piété, le zèle, la sobriété, la douceur, en un mot tout le cortége des vertus qui doivent rendre l'évêque le guide et le tuteur du troupeau de Dieu. Hélas ! tous ces évêques, tous ces abbés avides sont des loups ravissants et non

(1) Obtulit eis pecuniam dicens : Date mihi hanc potestatem. — Pecunia tua tecum sit in perditionem ; quoniam donum Dei existimasti pecuniâ possideri. (Act. Apost. cap. VII.)

des pasteurs, des maîtres d'iniquité et non de justice, des intrus et non des Aarons choisis par Dieu, des antechrists et non des oints du Seigneur. Le pape Alexandre II combattit ce monstre abominable jusqu'au jour de sa mort, et Grégoire VII n'aura pas de repos qu'il ne lui ait tranché la tête et purgé l'Eglise de son souffle empoisonné. Mais Henri soutient cette hydre abominable; il se rit des anathèmes du Pontife, et remplit de malédictions et de deniers ses coffres toujours vides à cause des guerres injustes et cruelles qu'il fait à ses sujets. Guibert, le porte-étendard des simoniaques, promet à Henri monts et merveilles, s'il veut l'élever au pontificat. Vous connaissez l'odieux attentat dont le saint Pontife fut victime, la nuit de Noël. Guibert voulait acheter le siége de saint Pierre au prix de sacs d'or qui auraient bientôt disparu dans les coffres sans fond de l'insatiable Henri. Est-il bien étonnant que l'Allemagne et l'Italie soient en effervescence, et que les clercs et les princes schismatiques soufflent partout l'agitation? Mais le grand cœur de Grégoire domine l'orage. Rocher inébranlable, il résiste aux fureurs de l'océan et voit sans sourciller les flots écumants se briser à ses pieds et rebondir au loin. Depuis mille ans, la mer mugit contre le rocher de Pierre, et plus elle bat ses flancs, plus il resplendit. Contre cet écueil, cent tyrans sont venus briser l'orgueil de leur couronne, et quiconque voudra encore s'y heurter sera broyé. Si le malheureux Henri s'obstine à attaquer cette pierre angulaire, elle ne tardera pas à lui briser la tête. C'est mon opinion confirmée par toute l'histoire. Néanmoins, je suis saisi de douleur à la vue de l'oppression des peuples, des persécutions qu'on fait subir aux évêques orthodoxes, aux abbés fidèles, aux princes généreux qui restent dévoués au saint Père Grégoire. On impose aux uns des tailles onéreuses, on tourmente les autres; ceux-ci sont voués au mépris, arrachés de leurs siéges; ceux-là sont mis au ban de l'empire, sans asile et sans refuge; si quelque monastère les reçoit, si quelque prince leur donne asile, le roi n'épargne ni les menaces, ni les vexations, ni la violence pour les punir de cet acte de charité.

Le père Iselbert tourna les yeux vers son compagnon; en ce moment, une grosse larme tombait sur le capuchon d'Yolande.

Le moine se tut, fit arrêter sa monture, et, voyant que le reste de la compagnie était de beaucoup en arrière, il dit à voix basse :

— Bon jeune homme, vous pleurez ; auriez-vous à gémir sur quelque parent persécuté pour sa fidélité au Pape? Dites-le-moi en toute sûreté, car moi et tout le monastère de Pollirone reconnaissons pour dame et maîtresse la grande comtesse d'Italie, l'invincible et religieuse Mathilde, dont les ancêtres dotèrent et fondèrent cette abbaye. Elle aussi nous protége, et nous honore au delà de tout ce que vous pourriez imaginer. Cette héroïne est le soutien de l'Italie, la consolation des bons, le boulevard du Saint-Siége apostolique. Le pape Grégoire l'appelle la fille aînée de l'Eglise, le bras puissant toujours prêt à le défendre, le bouclier impénétrable où viennent se briser les traits de ses ennemis. Mathilde seule a su résister avec un courage magnanime aux flatteries, aux séductions, aux violences ouvertes de tant de princes qui lui font la guerre à cause de son dévouement et de son respect inviolables pour le légitime successeur de saint Pierre. Sous l'égide de Mathilde, nous pouvous ouvertement nous montrer les fils dévoués de Grégoire. Dites-moi donc si vous avez quelque chagrin ; parlez avec confiance, soit pour soulager votre cœur, soit pour vous rendre digne d'obtenir les conseils et les secours de la comtesse, qui ne doit pas tarder à venir visiter le monastère. C'est pour ce motif que notre Révérend Abbé m'a bien recommandé de rentrer au plus tôt, pour m'y trouver présent lors de son arrivée.

Yolande éprouva une grande joie, en apprenant qu'elle se trouverait bientôt en présence de l'illustre dame, qui remplissait le monde de sa renommée et était l'espérance de tous les gens de bien. L'abbesse Théotberge et l'abbé Daufer en parlaient toujours avec la plus profonde vénération. Ils appelaient le sauveur de l'Occident, celle qui avait si énergiquement défendu, contre l'antipape Cadolaüs, le saint pontife Alexandre II, comme elle défendait encore actuellement la légitimité de l'élection de Grégoire VII et ses magnanimes vertus. La jeune fille exprima à dom Iselbert la tendre reconnaissance que lui inspirait sa compassion. Toutefois, continuant à se faire passer pour un homme, elle ajouta qu'elle pleurait tous les jours le long et dur

exil où gémissait son père, victime de son constant dévouement à la cause d'Alexandre et à celle de Grégoire.

— Cest précisément pour implorer la miséricorde divine en faveur de mon père, dit-elle, que j'ai fait vœu d'aller en pèlerinage à Rome.

Trois jours plus tard, ils traversèrent le Pô dans une nacelle et arrivèrent bientôt au couvent, où dom Iselbert présenta le jeune pèlerin au vénérable abbé, en ajoutant que c'était un jeune homme vertueux et digne de toute sa sollicitude. L'abbé confia Yolande au père hospitalier, qui la conduisit au quartier des pèlerins. Deux jours après l'arrivée d'Yolande, un peu avant le coucher du soleil, on vit s'avancer vers la porte du monastère un cavalier annonçant que la comtesse Mathilde se trouvait à une demi-lieue de Pollirone. Alors l'abbé, à la tête des plus anciens religieux, descendit en costume et s'avança au delà du pont-levis abaissé sur le fossé du mur d'enceinte. Tous les religieux le suivirent et allèrent au devant de Mathilde, qu'ils attendirent, rangés au pied d'une croix de pierre élevée au milieu d'une vaste prairie. Le cortége de la noble dame était précédé de cent cavaliers, le casque en tête et la lance au poing. A quelque distance derrière eux, venaient ensuite deux trompettes, suivis de quatre massiers. On aperçut bientôt la comtesse, montée sur un magnifique cheval blanc. Un large manteau de brocard d'or à ramages l'enveloppait; une toque de soie bleue couvrait sa tête. Ses gantelets de daim à larges manchettes étaient fermés par des boutons de filigrane enrichis d'émeraudes; ses pieds étaient chaussés de souliers à la poulaine en maroquin rouge, ornés d'éperons d'or et de petits diamants.

Derrière la comtesse marchaient, à droite, l'évêque saint Anselme, et à gauche, le grand sénéchal, suivi du grand fauconnier, du maître de camp, des écuyers, des pages d'armes et des servants de haut lignage. La marche était fermée par un peloton de chevaliers, armés d'épées à deux mains, et couverts de cottes de mailles très-fines à larges manches. L'abbé présenta l'eau bénite, et tous se signèrent. Mathilde mit pied à terre dans le second cloître et fut conduite à l'église, où elle assista au chant des Complies, puis, suivant son usage, elle se leva à minuit pour les Matines.

Le jour suivant, après Tierce, lorsqu'elle eut entendu la messe conventuelle, l'abbé et dom Iselbert lui présentèrent le jeune pèlerin, puis se retirèrent en le laissant seul avec elle.

Mathilde était d'une grande beauté. Ses traits, extrêmement gracieux, étaient empreints d'un noble sourire et d'une aimable dignité. Quand elle parlait à quelqu'un, la douceur de sa voix et la sérénité de son regard ne manquaient jamais d'inspirer à ses auditeurs une affectueuse confiance. Yolande s'approcha d'elle. Mathilde la regarda d'un œil vif et scrutateur, en lui faisant une foule de questions auxquelles la jeune fille répondit avec une justesse et une raison qui lui concilièrent aussitôt la tendresse et la compassion de la comtesse. Tout à coup elle interrompit le jeune pèlerin :

— Pourquoi, mon enfant, lui dit-elle, conservez-vous ce capuchon rabattu sur vos joues? Je vous prie de le rejeter en arrière, comme il convient de le faire devant votre souveraine.

La timide enfant baissa les yeux, devint rouge comme un charbon ardent, et tout son corps trembla de crainte. Elle fit un mouvement pour rabattre son capuchon. Au même instant, sa longue et belle chevelure, réunie au sommet de la tête, se détacha et tomba sur ses épaules. Mathilde sourit avec bonté, la prit par la main, et lui dit :

— Je vous soupçonnais déjà d'être une jeune fille. Prenez courage, mon enfant; Dieu vous a conduite à bon port, par sa grâce... Dites-moi maintenant qui vous êtes et sans détour; votre langage m'a déjà fait connaître que vous avez été élevée dans la fidélité et le respect envers le Vicaire de Jésus-Christ... Vos traits et vos manières me confirment dans l'idée que vous êtes de noble race.

Yolande raconta brièvement ses malheurs à la comtesse; elle lui dit de qui elle était fille, et pourquoi, ne pouvant rejoindre son père en Bohême, elle avait dû entreprendre ce long voyage. Elle la pria de tenir caché le secret de son rang, car elle redoutait le roi Henri et les ennemis de son père.

— Quoi! s'écria Mathilde, tu es donc la fille du comte Pandolfe de Groningue, que j'ai si bien connu dans ma première jeunesse, à la cour de ma mère Béatrix! C'était le plus noble, le plus honnête chevalier de l'empereur Henri III, qui nous

l'envoya plus d'une fois en mission secrète. Ma mère le tenait en haute estime, à cause de sa valeur et de ses vertus, et je suis on ne peut plus heureuse de pouvoir accueillir dans mes bras la fille de ce héros magnanime, persécuté depuis tant d'années pour l'Eglise de Dieu. Ne doute pas de ma discrétion ; tu me tiendras lieu de sœur, et, si tu le veux, de fille et d'amie très-chère.

Mathilde lui jeta les bras autour du cou, la serra affectueusement sur son cœur, et l'embrassa avec effusion. Yolande pleurait sur son sein, en lui promettant le dévouement et l'affection d'une fille pour sa mère.

XVII. — HENRI IV.

La petite île de Saint-Switbert, aujourd'hui Kaiserswerth, s'élève au milieu du Rhin, dans un endroit où ce fleuve élargi lui forme comme une couronne de ses flots limpides, dans lesquels se mirent les saules, les trembles et les peupliers de la rive. L'an 1062, cette île était une résidence impériale. Au centre s'élevait un grand et somptueux palais, dont les salles, richement meublées, s'ouvraient sur les deux rives du fleuve et sur les collines voisines, dont les versants couverts de vignes, de vergers et de riches moissons formaient un magnifique tapis de verdure. Sur chacune de ces éminences est construit un château, nobles séjours des barons, dont les donjons élancés et les murs hérissés de créneaux et de tourelles se détachent de l'azur du ciel. Le palais de l'île est aussi entouré de jardins, de bosquets, de volières, de parcs giboyeux, et, à chacune des quatre portes de l'édifice, conduit une double rangée d'arbres séculaires, dont le feuillage forme une voûte épaisse et verdoyante.

A l'époque dont nous parlons, cette magnifique maison de campagne était occupée par un noble enfant et sa mère. Un jour, on vit descendre sur le fleuve un charmant petit navire, tout couronné de fleurs, et se dirigeant vers l'île. Il ne tarda pas à aborder dans une anse, jeta l'ancre en s'approchant de la rive, sur laquelle s'abaissa un pont, couvert de riches tapis de

Perse. Le vaisseau portait en poupe une élégante tourelle, dans laquelle se trouvaient de petites chambres richement tendues de velours, de brocatelle et de satin bleu, jaune et rouge, d'où pendaient des cordelières de soie à glands d'or. Des franges et des broderies d'un travail merveilleux rehaussaient encore ces riches tentures ; le mobilier qui garnissait ces appartements était un chef-d'œuvre de goût et de magnificence ; les ornements étaient de bronze ciselé, relevé de dorures ou d'émail ; les plafonds, incrustés d'ébène, de nacre et de corail, étaient ornés de caissons à rosaces et de rinceaux habilement entrelacés. Aux fenêtres étaient suspendues de petites tentes destinées à garantir les appartements des ardeurs du soleil. De légers supports aux vives couleurs les soutenaient. Sur les balcons, sur les fenêtres étaient placés des vases d'argent ciselés, d'où s'élevaient des touffes de fleurs étrangères et indigènes qui exhalaient les plus suaves parfums. Çà et là, on voyait se jouer, sous les barreaux dorés de leur élégante prison, des oiseaux au plumage varié, qui mêlaient leur voix aux douces harmonies d'un chœur de luth, de harpes, de guitares et de flûtes, placé à la proue du navire. Les rameurs et les matelots étaient uniformément vêtus d'un costume vert-pomme et écarlate. Ils avaient des toques à plumes, et, autour des reins, des écharpes flottantes. Au sommet de la tourelle ondulait la bannière archiépiscopale d'Hannon de Cologne, qui descendait, en compagnie de plusieurs princes allemands, le cours paisible du fleuve.

Le jeune maître de l'île se promenait alors dans les jardins. A la vue de cette charmante embarcation qui entrait dans le port, il s'approcha du rivage. Aussitôt, on l'invita courtoisement à visiter le navire. Il se hâta de traverser tout joyeux, le pont couvert de précieux tapis, et s'avança vers les riches appartements de la tourelle, où les princes et l'archevêque l'attendaient pour lui présenter leurs hommages. Mais à peine fut-il à bord, que le pont fut relevé, les rames s'agitèrent en cadence et le vaisseau, sortant de l'anse fleurie, fendit, de sa proue effilée, les flots azurés du Rhin. L'enfant, d'abord charmé, puis surpris de voir la légère embarcation prendre le large, ne tarda pas à redouter une trahison. Il frémit de colère.

Rien ne l'arrête ; il s'élance de la tour, gagne, en deux sauts,

le bord du vaisseau, et se précipite au milieu du fleuve, nageant bravement vers le rivage. Mais ses vêtements l'empêchèrent de lutter contre le courant, et il allait disparaître sous les flots, si le comte Egbert ne se fût jeté dans le fleuve pour le sauver. Il le saisit par les cheveux, et, à l'aide des rameurs, le ramena à bord. A la vue de ce rapt audacieux, et surtout quand on apprit l'action désespérée du jeune roi, il s'éleva du rivage, couvert de peuple, un cri, un frémissement, une imprécation terribles. Quant à la pauvre mère, accourue à ce bruit, lorsqu'elle vit l'esquif voler sur l'onde, elle poussa des cris déchirants, s'arracha les cheveux, et, les yeux immobiles et hagards, les joues sillonnées de larmes, elle se mit à appeler son fils unique, qui, du pont du navire, lui tendait les bras en pleurant et en réclamant sa protection.

Cette malheureuse mère était l'impératrice Agnès; le jeune enfant, le roi Henri IV, à peine âgé de douze ans. En mourant, l'empereur Henri III avait confié la tutelle du jeune Henri au pape Victor II, et à sa mère Agnès. Cette princesse gouvernait l'état avec beaucoup de sagesse, faisant régner partout la justice et la paix. Elle élevait son fils comme il convenait à un jeune prince appelé à prendre un jour les rênes d'un si vaste empire. Mais le pape Victor étant mort, l'impératrice, qui tenait à s'entourer des lumières et des conseils d'hommes renommés pour leur sagesse, s'adjoignit, de préférence à tous les autres seigneurs, l'évêque Eric d'Augsbourg, prélat d'un caractère doux, d'un commerce aimable, d'un esprit élevé. Il ne brillait pas moins par son génie, que par ses éminentes vertus.

L'envie, cette peste funeste des cours, ne pouvait voir de bon œil tant d'autorité concentrée entre les mains d'un seul homme. Beaucoup de princes en briguaient le partage. Plus entreprenants que les autres, Egbert, cousin du roi, et Othon de Bavière se liguèrent avec Sigefroid, archevêque de Mayence, et Adalbert de Brême. Ils allèrent trouver le sévère et saint archevêque de Cologne, Hannon, qu'ils persuadèrent de soustraire le jeune Henri à l'influence maternelle, sous le prétexte vain de donner à l'Allemagne un roi d'un esprit élevé, d'un cœur magnanime. « Une femme, lui dirent-ils, n'est pas capable de le former. » Ils organisèrent donc le rapt dont nous venons de faire le récit.

Cet enlèvement fut la cause de tous les égarements d'Henri. Il avait reçu du Ciel un caractère généreux et ferme, mais il n'en conserva que l'orgueil et l'irascibilité. Le beau côté de sa nature fut remplacé par l'astuce maligne du serpent, par la froide cruauté de l'hyène, et l'impétuosité du léopard. Il n'en pouvait, hélas! être autrement. Les compagnons que lui donnèrent les princes de l'empire étaient des hommes ambitieux et cruels. Pour mieux parvenir à ruiner l'Etat par leurs rapines, pour s'enrichir par la vénalité des charges les plus importantes de l'Eglise, au lieu de former le jeune prince à la vertu, ils profitèrent de ses penchants impétueux et mobiles, et se gardèrent de corriger ses défauts. Le saint archevêque Hannon avait beau le reprendre et le punir, ses adulateurs accablèrent d'épigrammes et de sarcasmes le vénérable prélat, engageant son élève, qui n'y était déjà que trop disposé, à ne tenir aucun compte des avis de ce censeur austère, de ce vieillard radoteur. Ils firent si bien que le jeune prince finit par perdre toute affection, tout respect pour son vénérable précepteur. Bientôt, il ne voulut plus le recevoir. Délivré enfin de ce mentor importun, Henri se laissa emporter à tous les excès de son caprice, obéissant toujours à l'impétuosité de son âge et à ses passions sans frein. Ses infâmes courtisans ne négligèrent rien pour éteindre dans son cœur tout sentiment de justice et de bonté. Ils en émoussèrent les généreux instincts, et endurcirent son âme aux jeux cruels de la chasse. Ils le mirent en contact avec des hommes iniques, abjects, sans cœur, et l'habituèrent à mépriser les choses saintes. Tous lui représentaient sous les plus odieuses couleurs les hommes voués à Dieu, tous ceux qui avaient une réputation de sagesse et de vertu. Rien ne pouvait résister aux volontés, aux caprices, aux fantaisies du jeune souverain. Un jour, le vénérable Hannon se trouvant obligé de le reprendre et de lui reprocher ses écarts, le violent enfant entra dans de tels accès de fureur, qu'il se précipita, l'épée nue, sur le saint vieillard. Il l'eût immolé, si les assistants n'avaient retenu son bras sacrilége.

Cependant, à ces malheureuses dispositions, s'associaient chez Henri des qualités naturelles qui l'eussent pu rendre les délices de l'Allemagne. Il était bien fait de sa personne, et, quand il

paraissait en public, armé de sa cuirasse et de son casque à cimier, la visière levée, sa physionomie noble et aimable invitait au respect. Mais dans la maturité de l'âge, ses vices le défigurèrent complétement. Son œil devint farouche et cruel, ses traits durs, son teint foncé, son visage sombre et contracté par les plus ignobles passions. Pour l'éloigner des affaires de l'Etat, les courtisans étaient les premiers à offrir des aliments à ses vices. Ses soldats l'imitèrent bientôt, et, s'il fixait pour quelque temps sa résidence dans une ville ou un village, ces localités étaient traitées par ses officiers et par ses soldats comme un pays conquis. Les citadins ou les paysans étaient en proie à des exactions, à des outrages, à des rapines de toute espèce.

Les grands barons, voyant l'empereur se livrer à de si scandaleux débordements, espérèrent que le mariage pourrait l'arrêter sur cette pente fatale. Ils le décidèrent, à la suite d'une grave maladie, à épouser Berthe, à qui il avait été fiancé par son père. C'était une princesse d'un esprit élevé et d'une rare beauté, qui semblait devoir faire le bonheur du roi et illustrer son trône.

Henri l'épousa en effet, mais bientôt cette vertueuse princesse lui devint odieuse. Autant la reine méritait d'affection, autant il lui prodiguait les outrages. Il voulut s'en séparer à tout prix, mais comme il n'avait aucun motif apparent de divorce, il tenta d'en faire naître par la trahison. Cette lâche conduite ne lui réussit point, et, voyant que l'astuce ne lui servait à rien, il voulut répudier ouvertement la reine Berthe. D'accord avec les princes de l'empire, les archevêques et les prélats s'opposèrent énergiquement à cette iniquité. Rome s'en alarma comme d'un scandale inouï dans la chrétienté, comme d'une souillure infâme pour la majesté impériale, comme d'un sanglant outrage fait à toute la nation allemande. Henri s'obstina dans sa haine, et la reine, espérant le ramener à des sentiments plus doux, descendit volontairement du trône et se retira dans l'abbaye impériale de Loreschim, au grand chagrin de l'impératrice Agnès, qui gémissait des égarements de son fils. Cependant, les Saxons, les Thuringiens et les Souabes s'indignèrent de voir traiter si cruellement leur belle et malheureuse reine. L'inconduite d'Henri donna lieu à des révoltes sérieuses de la part de ces peuples tyrannisés de mille manières, et réduits au désespoir.

Cette dépravation, si odieuse à ces peuples encore grossiers, mais jaloux de leur honneur, était accompagnée de perfidies et de trahisons. Animé d'une haine secrète contre les Saxons et les Thuringiens, Henri fit bâtir, au centre de ces fortes et vastes provinces, sous le futile prétexte de se fortifier contre les invasions des Polonais et des Lithuaniens, des châteaux inexpugnables, auxquels il força de travailler ceux-mêmes dont il méditait l'extermination. Il éleva sur la cime des monts, à l'entrée des vallées et sur des rochers inaccessibles, les forts de Wiganstenstein, de Moseburg et de Sassestein, dans le comté de Hoheinstein ; dans la Thuringe, ceux de Hasenburg, d'Honemburg et de Volkenroth, sur les terres du palatin Frédéric. Aussitôt il y plaça des garnisons cruelles et rapaces, qui s'abattaient sur la plaine comme des vautours, pillant les fermes et dévastant le pays qui se trouvait en proie à des alarmes continuelles.

Les peuples s'indignèrent du mépris avec lequel Henri affecta d'accueillir le cardinal Pierre Damien, légat *a latere* du Saint-Siége, qui, à la Diète de Francfort, lui intima, au nom de Dieu et de l'Eglise, de ne pas rompre le mariage qu'il avait solennellement contracté avec la reine Berthe. Tous les princes de l'empire adhérèrent à la sentence du pape, et, malgré ses répugnances, Henri se vit forcé de s'y soumettre. Il rappela son épouse, mais cette contrainte lui pesait tellement qu'à l'arrivée de la reine il prit aussitôt la route de la Saxe. Tendre et fidèle épouse, Berthe le suivit, pour implorer de lui un regard clément et une parole d'affection. Henri finit par céder, pour se soustraire aux importunités des princes, qui le suppliaient d'avoir pitié de sa malheureuse femme. Toutefois, il l'accueillit avec un visage si dur, avec des yeux si farouches et un maintien si froid, qu'elle put bien juger de l'aversion qu'elle lui inspirait.

De leur côté, les Saxons, exaspérés des nouvelles vexations du roi, s'éloignèrent brusquement de lui, en le voyant faire si peu de cas de leurs princes et de leurs barons. En effet, il s'en moquait ouvertement et se jouait d'eux à la cour et dans les Diètes. La révolte fut terrible : le roi, quand il vit son armée battue, leur promit son pardon. Mais lorsqu'ils eurent déposé les armes et qu'ils se furent loyalement fiés à la foi des traités,

le roi les attaqua à l'improviste et avec une cruauté tellement atroce, qu'on frémit en lisant le récit de ce massacre dans les histoires de Lambert, de Brunon, d'Aventin et d'Usperg lui-même, parent et partisan de cet odieux tyran.

La cruauté qu'il faisait peser sur ses sujets n'était rien à côté de la lâche dissimulation à laquelle il s'abaissait, quand il avait le dessous et que les princes le tenaient en leur pouvoir. Il s'humiliait et demandait pardon, rejetait ses excès sur l'inexpérience de sa jeunesse, la légèreté de son esprit, les mauvais conseils de ses courtisans. Et ces princes nobles et généreux, non contents de lui pardonner, lui rendaient les honneurs dus à un souverain, et lui prêtaient l'hommage de leur foi. Il leur en témoignait hautement sa reconnaissance, et, en ce même temps, il levait sous main de nouvelles armées ; puis, au moment où les provinces étaient plongées sans défiance dans la sécurité et la paix, il fondait sur elles, assiégeait les villes, pillait les campagnes, et mettait tout à feu et à sang sur son passage.

Il fit un traité de paix avec la Thuringe. Tandis que les preux chevaliers se reposaient sur la parole du roi, Henri assiége soudain les forts de Beichleingen et de Scherdingen, qu'il emporte sans coup férir. Il marche sur les autres forteresses qu'il prend et ruine de fond en comble. Cette déloyauté mit le comble à l'exaspération générale. Les Saxons et les Thuringiens, tour à tour vaincus et vainqueurs, avaient épuisé le roi et moissonné la fleur de ses légions. Aussi, quand, après la victoire de Hohenburg, Henri se porta sur la Saxe à la tête d'une armée nombreuse, il se vit aussitôt environné de tous les hommes en âge de porter les armes. Tout le pays s'était soulevé en masse, pour marcher à sa rencontre, et lui disputer le passage de l'Elbe.

Devant ces troupes formidables, Henri trembla, et, prévoyant qu'il serait infailliblement écrasé s'il tentait la fortune des armes, il résolut de cacher sa faiblesse. Il envoya donc au camp ennemi des ambassadeurs munis de pleins pouvoirs : c'étaient les archevêques de Salzbourg et de Mayence, les évêques d'Augsbourg et de Wurzbourg, avec Gothelon de Lorraine, prince doué d'une puissante éloquence et très-considéré dans toute l'Allemagne. Ils furent accueillis avec beaucoup d'honneur, et, après de longues discussions, la paix se conclut. Alors les

ambassadeurs exigèrent que les princes Saxons se présentassent devant le roi, et que, pliant le genou devant lui, ils se déclarassent ses fidèles vassaux. A cette proposition, un frémissement d'indignation parcourut tout le camp. « Henri, s'écriait-on, ne nous demande désarmés devant lui, que pour nous faire jeter au fond de ses donjons et nous maltraiter à son gré. » Les ambassadeurs, forts de la parole sacrée du roi qui leur avait dit de s'entendre à tout prix avec ces rebelles, levèrent la main, et les évêques jurèrent sur leur croix, le duc Gothelon par Dieu et son épée, que l'empereur, après avoir reçu leurs hommages dont il ne pouvait se dispenser comme vassaux, leur laisserait leurs fiefs et leurs dignités, avec la paix et la liberté pour tous.

Alors les princes, touchés des longs malheurs de leur patrie, pensèrent au sort qui menaçait tant de vieillards, de femmes et d'enfants, et, considérant combien de sang et de larmes coûterait même la victoire, ils étouffèrent, avec une magnanime abnégation, la voix de la fierté, et sacrifièrent tout à la paix. Ils dirent donc aux évêques et au duc qu'ils étaient prêts à se soumettre à Henri. Le roi fit dresser son trône sous sa tente, et, entouré des princes ses partisans, il reçut les Saxons, à la face de toute l'armée. Les délégués les plus illustres étaient Wezel, archevêque de Magdebourg, Buch, évêque d'Alberstald, Othon de Nordheim, Magnus, duc de Saxe, le comte Hermann, le palatin Frédéric, Adalbert landgrave de Thuringe, les comtes Rudiger, Siltz, Bern et Bérenger. Suivis d'un grand nombre de nobles et de barons, ils mirent un genou en terre devant le roi, et le reconnurent pour suzerain.

Aussitôt qu'Henri vit ces seigneurs à sa merci, il oublia ses serments, les fit charger de chaînes et les jeta dans de sombres cachots, dont il confia la garde à leurs plus cruels ennemis. Il confisqua leurs biens et parcourut la Saxe en triomphe, accablant les villes de tout le poids de sa fureur et semant sur ses pas la terreur, l'incendie et la mort.

En violant si audacieusement la foi des traités, Henri s'était déjà attiré la haine et le mépris de tous les princes, et particulièrement de Rodolphe de Souabe et de Berthold de Zahringen. Sa félonie et sa trahison le rendirent bientôt pour tous un objet d'horreur.

Pendant son séjour à Nuremberg, se présenta à l'assemblée des princes un noble et loyal chevalier, nommé Reginger. Il raconta aux ducs Rodolphe et Berthold que le roi lui avait donné l'ordre de les assassiner avec les autres princes, à Wurzbourg, en faisant cacher les sicaires dans la salle où les Saxons devaient se retirer après la séance pour recueillir les votes. « J'eus horreur de tant de bassesse, ajouta Reginger, et refusai de me prêter à cette abomination : le roi indigné me chassa de sa présence, et il m'aurait mis à mort, si je n'avais pris la fuite. »

A cette révélation, les princes frémirent. Quelques jours auparavant, Henri avait tué un de ses amis, de sa propre main, et fait traîtreusement poignarder, dans le bois de Harzbourg, le jeune Conrad, son secrétaire privé. Les Saxons notifièrent au roi qu'à partir de ce moment ils se regardaient comme relevés du serment de fidélité, attendu qu'il avait commis, à leur égard, un infâme parjure et médité leur mort. Ils ajoutèrent qu'ils ne voulaient plus rien avoir de commun avec lui, ni dans la paix ni dans la guerre.

Les perfidies de Henri IV allèrent plus loin encore en ce qui concerne les choses saintes. Ce prince fut toujours l'ennemi le plus irréconciliable de l'Eglise, et il usait contre elle, avec un redoublement de malice, de toute la déloyauté dont il était capable à l'égard des princes et de ses vassaux. On connaît cette longue suite de félonies, de mensonges, de calomnies et de trahisons ouvertes qui marquèrent son règne durant le pontificat d'Alexandre II. Ce prince rebelle à l'Eglise ne changea pas de conduite sous le saint pape Grégoire, qu'il berçait toujours de vaines promesses. Ses discours, remplis d'hypocrisie, faisaient parade d'un dévouement et d'un respect tout filial pour l'Eglise, tandis qu'il se jouait du Saint-Siége, trafiquait des diocèses et des couvents de la Germanie, vendait au plus offrant les évêchés et les abbayes, dépouillait les prélats et les monastères de leurs biens et revenus, qu'il dépensait dans les plus infâmes orgies. Voigt, historien protestant, affirme que « Henri IV ne respectait rien de ce qui émanait du Saint-Siége Romain ; il se moquait des exhortations comme des décrets des Pontifes, et disait que nulle autorité de la terre n'est supérieure à celle de l'empereur. »

Toutefois, lorsqu'il se vit menacé de la révolte des Saxons et

des Thuringiens, quand les princes, mécontents de sa tyrannie, l'abandonnèrent et que les peuples, irrités de ses profusions et de ses cruautés, voulurent secouer son joug détestable, Henri sentit chanceler sur son front cette couronne qu'il croyait si inébranlablement affermie. Il commença à faire de sérieuses réflexions, et reconnut qu'il ne lui restait plus d'autre ressource, que de recourir au pape Grégoire.

Affectant la plus vive contrition, il écrivit au saint Pontife une lettre célèbre dans les annales de l'hypocrisie humaine. Il s'avouait coupable des crimes les plus horribles et ajoutait : « Ayant obtenu de Dieu la couronne, je n'ai pas toujours porté au sacerdoce le respect qui lui est dû, j'ai méconnu ses droits sacrés ; j'ai plus souvent tiré l'épée pour opprimer l'innocence que pour châtier les coupables. Mais aujourd'hui, touché de la grâce de Dieu, repentant et rentrant en moi-même, le front courbé dans la poussière, je confesse à Votre très-indulgente Sainteté mes égarements passés. J'espère qu'après avoir obtenu de l'autorité apostolique le pardon et l'absolution de mes crimes, j'en recevrai aussi le pardon du Tout-Puissant. Hélas ! hélas ! de combien d'iniquités je me vois couvert ! j'ai prévariqué tantôt par la légèreté et les passions de ma jeunesse, tantôt par l'orgueil et la licence du pouvoir, tantôt par les séductions des flatteurs les plus détestables ! Oui, j'ai péché devant le Ciel et devant vous, ô mon Père, et je ne suis pas digne d'être appelé votre fils ; car j'ai non-seulement volé les choses consacrées à Dieu, mais j'ai vendu des églises à des hommes indignes, simoniaques, dissolus ; je n'ai pas défendu, comme je le devais, les siéges épiscopaux contre les rapines et les violences des impies ! Et comme je ne puis remédier aujourd'hui à tant de maux et de dommages, je recours à vous, très-saint Père, à vos conseils et à votre assistance, en vous promettant, pour l'avenir, le respect le plus profond et la plus humble obéissance en toutes choses. »

En lisant cette épître, le saint pape Grégoire se sentit tout inondé de joie. Il fit part à la comtesse Mathilde et à plusieurs archevêques et princes d'Allemagne des espérances que lui inspirait la conversion sincère de l'empereur. Le digne pontife jugeait Henri d'après sa propre droiture. Il ne tarda pas à perdre toute illusion. Henri, ayant vaincu les Saxons dans une importante bataille,

reprit toute son arrogance, et, après s'être vengé sur ses adversaires, il recommença aussitôt à persécuter l'Eglise. Herman, évêque de Bamberg, ayant été déposé comme simoniaque par le Souverain Pontife, Henri nomma aussitôt à ce siége important Rupert de Goslar, homme d'une réputation exécrable, et que le peuple regardait comme le principal conseiller du tyran. L'abbé de Fulde vint à mourir. C'était le monastère le plus célèbre de l'Allemagne à cette époque. Henri convoque aussitôt le chapitre pour nommer un nouvel abbé, et, tandis qu'il mettait cette mitre aux enchères, il aperçoit hors de la salle le moine Ruttelin d'Hersfeld, venu à l'abbaye pour affaires. Il l'appelle, lui passe l'anneau au doigt, et lui remet la crosse pastorale, en le saluant abbé, au grand étonnement de toute l'assistance, et surtout du pauvre moine. A la mort de l'abbé Ulric de Lorsch, les religieux avaient proposé à l'empereur un homme recommandable par sa science et sa vertu. Le prince, dans un accès de bizarrerie, vit un jeune moine accroupi dans un coin.

— Eh ! dit-il, viens ici !

Le moine accourt tout tremblant.

— Est-ce moi que vous appelez, sire?

— Oui, mets-toi là !

Et lui donne l'investiture de l'abbaye. Il vendait les siéges épiscopaux, et dès qu'un misérable ambitieux lui offrait une grosse somme d'argent, il recevait l'investiture. Il lui arrivait parfois qu'un enchérisseur se présentait. « Sire, disait-il, j'offre mille marcs de plus. » Henri remplaçait aussitôt le premier prélat par le second, et souvent le peuple chrétien avait deux évêques sans savoir auquel il devait obéir.

A ces sacriléges vinrent se joindre les plaintes et les accusations des Saxons, qui appelèrent au Pape des excès de tyrannie et d'impiété de leur souverain. Ils affirmaient que le gouvernement de l'empire était livré aux caprices d'hommes indignes, que l'empereur faisait concourir à l'élection des évêques, des prélats et des abbés, et cela au grand scandale des fidèles.

Le Pape n'ignorait pas ces énormités, et, bien longtemps avant d'avoir reçu les plaintes des Saxons, il avait écrit à Henri en termes graves et sévères, lui enjoignant de rentrer dans

l'obéissance due à l'Eglise. Il l'avertissait, en outre, qu'il ne lui était pas permis d'avoir des rapports intimes avec des hommes excommuniés par les conciles et condamnés par le Vicaire de Jésus-Christ. Il l'exhortait à se convertir et à se confesser à un évêque, qui eût reçu du Saint-Siége le pouvoir de l'absoudre de tant de crimes.

Après la démarche des Saxons, Grégoire lui écrivit de nouveau. Il lui ordonna d'avoir à rendre la liberté aux évêques qu'il retenait prisonniers ou qu'il avait mis au ban de l'Etat, et de leur restituer en même temps les biens qu'il leur avait confisqués, les églises qu'il leur avait enlevées. Le Pape ajoutait que si l'empereur, après tant de prières, de conseils et d'ordres absolus, s'obstinait à se montrer rebelle aux décrets du Père des fidèles, et à persister dans ses relations avec les réprouvés, le glaive de saint Pierre le retrancherait lui-même du sein maternel de l'Eglise. A cette menace d'excommunication, Henri fut d'abord intimidé, mais enflé de l'orgueil de ses récentes victoires, il conçut un violent dépit, et, pour prouver au Pape qu'il ne craignait pas plus ses censures qu'il ne respectait son autorité, à la mort d'Hannon, archevêque de Cologne, il élut et investit de ce siége, Idulfe, son chapelain, malgré le clergé et le peuple, et au mépris des saints canons.

Sur ces entrefaites, les légats du Saint-Siége signifièrent au roi d'avoir à comparaître devant le concile de Rome, pour répondre aux accusations que les Saxons avaient portées contre lui, et ce, sous peine d'être déclaré rebelle à l'Eglise et déchu de la couronne. Henri entra dans une violente colère, chassa les légats de sa présence et expédia des courriers à tous les évêques et aux princes de son parti. Il convoqua aussitôt le conciliabule de Worms, où il fit enregistrer les calomnies les plus noires et les plus absurdes contre Grégoire. Il le déclara simoniaque, sorcier, assassin, hérétique, adorateur de Satan. Henri, qui connaissait l'éminente sainteté de Grégoire, riait sous cape de ces sottes extravagances; mais les évêques en étant venus à proclamer la déchéance du Pape, il fut le premier à souscrire à cette déclaration. Il fit envoyer les décrets sacriléges de Worms aux évêques schismatiques d'Italie, principalement à ceux de la Lombardie et de la Marche d'Ancône, qui jurèrent de ne plus

reconnaître l'autorité de Grégoire. Lui-même eut l'impudence d'adresser au Souverain-Pontife une lettre injurieuse où il répétait les grossiers mensonges de Worms. Il ajoutait : « Moi, roi de Germanie, je prononce ta déchéance de tous les droits du Saint-Siége que tu as usurpé, et je t'ordonne de descendre de la Chaire de Rome. » Il écrivit en même temps aux Romains, leur enjoignant d'expulser Grégoire du trône pontifical.

Cependant, le saint Père avait assemblé un concile à Rome. A la première session, que le Pape présidait, entouré des évêques, du préfet de Rome, des nobles et du peuple, se présenta soudain, devant cette auguste assemblée, un prêtre schismatique de Parme nommé Roland, qui cria avec arrogance au Souverain-Pontife :

— Je suis l'envoyé du roi Henri, et je vous somme, en son nom, de descendre de cette chaire que vous avez usurpée.

Puis, s'adressant aux évêques :

— Je vous enjoins, au nom de l'empereur, de vous présenter aux fêtes de la Pentecôte devant son trône, afin de recevoir un Pape de ses propres mains, attendu que Grégoire n'est pas un pontife, mais un loup ravisseur.

Et il jeta à Grégoire la lettre d'Henri. A ce langage impudent, une vive colère s'empara de toute l'assistance. Les nobles Romains avaient déja tiré l'épée pour mettre en pièces le messager, mais Grégoire lui fit un bouclier de son propre corps, et s'écria :

— Ne versez pas le sang dans l'église de Dieu. Mes frères, attendez avec patience, je vous en conjure, l'heure de la persécution.

Il ouvrit avec calme la lettre d'Henri et la lut à haute voix. Le Pape voyant que tous les évêques étaient émus d'indignation, ne voulut pas continuer la session ce jour-là. Le lendemain, dans cette auguste assemblée, il excommunia solennellement Henri et ses principaux complices. Il notifia aux archevêques et aux princes allemands les raisons qui l'avaient déterminé à poser cet acte énergique mais nécessaire pour le maintien de l'unité de l'Eglise. Grégoire faisait surtout ressortir dans cette lettre, que l'empereur, sous de belles paroles, foulait aux pieds les lois divines, faisait le plus abominable trafic des ordres sacrés et des choses saintes, et voulait détruire l'unité de l'Eglise.

Les foudres de Rome agitèrent toute l'Allemagne et la frappèrent d'une impression douloureuse : Henri lui-même éprouva un grand abattement à la première nouvelle. Il se trouvait en ce moment à Utrecht, pour les fêtes de Pâques. Mais Guillaume, évêque de ce siége et très-hostile à Grégoire, rassura le roi, l'engagea à ne pas craindre les censures du Pape, et, le jour de la fête, monta en chaire pour exhaler sa haine contre le pasteur légitime de l'Eglise, qu'il appelait parjure, infâme, indigne de la tiare, ennemi de Dieu, abominable et exécrable. Non content de ces excès, il osa, en présence de tout le peuple, tourner en ridicule la personne sacrée du Pontife. A peine le prélat fut-il descendu de la chaire, qu'il éprouva des douleurs atroces. On le vit se débattre et se tordre, en rétractant les calomnies qu'il avait vomies contre Grégoire et s'avouant coupable des péchés du roi et du scandale donné par lui aux fidèles. Un courtisan d'Henri étant venu le visiter, il lui dit d'une voix mourante :

— Dites à votre roi que lui, moi et les artisans de tant d'iniquités sommes perdus !

Puis, se tournant vers les clercs qui entouraient sa couche :

— Je suis damné, leur dit-il, ne priez pas pour moi !

Et il mourut en désespéré. Plusieurs évêques du conciliabule de Worms furent punis de la même manière, entre autres Bernard de Wisnic, Heppon de Zeitz et le duc Gothelon, qui périt misérablement. Ces châtiments soudains de la vengeance céleste augmentèrent encore l'épouvante de toute la Germanie, déjà terrifiée par l'acte de rigueur du Pape. Devant le courroux du successeur de saint Pierre, les princes consternés et les évêques tremblants se convertissaient ; ils faisaient le pèlerinage de Rome pour solliciter l'absolution de leurs crimes. Ceux-mêmes qui gardaient en prison les princes et les prélats saxons, dont Henri s'était emparé par trahison, les relâchèrent à l'insu du roi.

Deux frères, Théodoric et Guillaume, fils du comte Géron, brûlant d'amour pour leur patrie qui gémissait sous le joug d'Henri, parcoururent la Saxe, en l'excitant à secouer une si cruelle servitude. Les princes délivrés, les jeunes gens courageux, les amis des Saxons se rallièrent à la voix des deux frères, et tout le peuple reprit les armes. La Saxe poussa son cri de guerre. Les plus fidèles amis d'Henri l'abandonnèrent, malgré

ses larmes hypocrites, pour protester de leur dévouement et de leur obéissance au Vicaire de Jésus-Christ. Rodolphe de Souabe, Berthold de Carinthie, Adalbert de Wurzbourg, Hermann de Metz et Guelfe de Bavière se séparèrent de l'empereur pour former une ligue au cœur de l'Allemagne. Se voyant réduit à une si fâcheuse extrémité, Henri fit aux Saxons de belles promesses, mais ceux-ci, qui avaient souvent expérimenté sa mauvaise foi, demeurèrent sourds à ses prières. Il convoqua une Diète à Worms, et invita tous les princes à y assister, mais personne ne s'y présenta. Rodolphe, Guelfe, Berthold et Adalbert se réunirent à Ulm, et engagèrent tous ceux qui avaient à cœur la gloire de l'empire et la paix de l'Eglise à se rassembler dans la quinzaine au palais de Treuver, pour procéder à l'élection d'un nouvel empereur, pour le cas où Henri refuserait de se soumettre sincèrement au Saint-Siége, de chasser de la cour ses infâmes favoris et ses mauvais conseillers et de rendre les églises à leurs pasteurs légitimes. En même temps, ils envoyèrent au Saint-Père le comte Mangolde de Varingen, et Eudon, archevêque de Trèves, pour lui faire connaître les conclusions de Treuver et inviter sa Sainteté à la Diète générale de tous les Etats d'Allemagne et d'Italie, qui devait se tenir à Augsbourg.

Cette Diète était fixée au 2 février. Grégoire, malgré son grand âge, malgré les rigueurs de la saison et la longueur du voyage, à travers des montagnes couvertes de neige, promit de s'y rendre. Il tint parole, et se mit en marche vers la mi-décembre, avec une grosse escorte de guerriers toscans, que la comtesse Mathilde avait envoyée à sa rencontre. Henri, de son côté, voyant que les mois passaient rapidement, et que, s'il laissait s'écouler l'année de l'excommunication, il serait déchu de ses droits à la couronne, d'après l'antique loi de la Germanie, prit la résolution de se rendre en Italie, d'aller au-devant du Pape, de se jeter à ses pieds et de se faire absoudre. Il ne perdit pas de temps, partit de Spire, et se mit en route pour la Lombardie, en traversant la Bourgogne.

En voyant le portrait que nous avons fait de ce prince, le lecteur se sera dit peut-être que l'auteur de ce tableau s'est plu à charger sa palette des plus sombres couleurs. Et vraiment Henri IV est un type sinistre et cruel, un tyran par excellence,

le Néron du XI^e^ siècle ! Cependant ce tableau n'est que l'esquisse d'un profil ébauché à grands traits, sans carnation, sans âme. Que serait-ce, si nous reproduisions le portrait que nous a laissé d'Henri, non pas un hypocrite, un papiste, un moine obscur et ignorant du moyen âge, mais un homme d'un génie élevé, d'un jugement sain, d'une érudition vaste et sûre, un observateur sagace de l'époque qu'il a entrepris de décrire, un cœur fort indifférent au triomphe de l'Eglise catholique, à laquelle il n'appartient pas, à la gloire d'un Pape dont il récuse l'autorité, le protestant Jean Voigt, en un mot, esprit éminent, écrivain élégant, qui a emprunté aux amis et aux ennemis d'Henri tous les matériaux que pouvait lui offrir la plus sévère critique de l'histoire, pour tracer un portrait ressemblant de son héros. Si le tableau est repoussant, ce n'est pas la faute de Voigt ni la nôtre : nous avons voulu, surtout, tirer de la déloyauté d'Henri un argument pour la défense de Grégoire, que de nombreux écrivains ont taxé d'orgueil, d'arrogance et de cruauté exagérée. Les présomptions du Pape n'étaient que trop fondées : Henri, après tant de supplications, de protestations et de larmes, fut à peine relevé de son excommunication, grâce à l'intervention de la comtesse Mathilde, qu'il essaya de s'emparer et du Pape et de l'illustre dame pour les mettre à mort.

XVIII. — GRÉGOIRE VII.

Entre le lac de Vico et Viterbe, au pied des monts Ciminus, régnait un grand mouvement de guerriers, de troupes et de chevaux. De jeunes montagnards traversent les éminences, grimpent sur les pics les plus élevés, pour découvrir au loin la plaine, dans la direction des vallons qui sillonnent le pays, de Rome à Ronciglione. On aperçoit à la tête de leurs hommes d'armes et de leurs courtisans, les seigneurs de Spolète, d'Amalia, de Pérouse, de Camerino, et autres barons dépendant de l'illustre comtesse Mathilde de Canosse. Tous sont en pompeux équipage, montés sur de nobles coursiers magnifiquement harnachés et

couverts de plaques d'argent, de housses flottantes brodées d'or. Chacun d'eux est précédé d'une enseigne portant la bannière de son fief; des pages, en surtout de drap d'or et écarlate, tiennent en mains des coupes et des vases remplis les uns de monnaie, les autres de viandes, de pâtisseries et de vins exquis. Tout à coup les vedettes placées sur les hauteurs agitent leurs bannières blanches, et toutes les troupes, massées au pied de la montagne, poussent un grand cri : « C'est lui ! le voilà ! » A ce signal, elles se rangent en ordre le long de la grand'route et attendent.

C'étaient les troupes de la comtesse Mathilde; elle les avait expédiées de Lucques, de Pise et des autres villes de la Toscane, pour augmenter le cortége du Souverain Pontife Grégoire VII qui arrivait de Rome avec une foule de cardinaux et de prélats, pour assister en personne à la Diète d'Augsbourg, où l'avaient instamment invité les princes allemands. Quand les guerriers le virent arriver au petit lac de Vico, ils poussèrent de joyeuses exclamations, et frappèrent de l'épée sur leurs écus. Les barons se portèrent en avant, descendirent de cheval, et mirent un genou en terre devant le Souverain Pontife. Ils lui baisèrent les pieds, et lui offrirent des présents. Le Pape les accueillit avec bonté, les bénit, et fit placer à ses côtés les sires de Spolète et de Camerino, qui ne voulurent pas remonter à cheval; ils conduisirent sa mule par la bride jusqu'au haut de la montagne où ils cédèrent cet honneur aux Viterbiens, qui s'étaient empressés d'accourir au-devant du cortége, suivis d'une troupe de cavaliers.

Grégoire portait un grand camail doublé de vair et bordé d'hermine; il avait revêtu, pour se garantir de l'âpreté de l'air une large cape de drap doublée de peau d'agneau. Malgré cette précaution, le saint vieillard avait beaucoup souffert de la neige et des vents froids des montagnes. Mais cette âme d'une trempe vigoureuse, n'était pas faite pour céder à la malignité des hommes, ni aux obstacles de la nature. C'était un homme d'une noble et sévère attitude, quoique de taille moyenne, à l'œil vif et serein. Sa barbe longue et arrondie, lui donnait un air majestueux et robuste. Son front était élevé, sa tête large un peu chauve sur le devant. Son aspect inspirait la confiance et le respect, et son organe, doux et sonore, avait un charme et une persuasion qui lui gagnaient tous les cœurs. Ses manières

offraient un heureux mélange de majesté et de douceur, de grandeur tempérée par l'humilité, et d'énergie adoucie par la charité dont ce grand cœur était consumé.

En lisant l'histoire avec calme et impartialité, en examinant un à un tous les actes de cette vie si agitée, on trouve chez Grégoire un cœur de bronze, une ardeur de lion, une activité inconcevable, un esprit ferme et sûr, et, en même temps, la douceur de l'agneau, la simplicité de la colombe, la tendresse d'une mère. Cet œil dont les regards impérieux foudroyaient les tyrans, s'abaissait avec bonté sur les pauvres, et versait des larmes de douceur devant les saints autels. La liberté de l'Eglise fut l'unique désir de sa vie; toutes ses actions, tous ses discours n'eurent jamais d'autre but. Pour l'Eglise, il bravait le glaive et livrait de suprêmes combats. Les rois chrétiens trouvaient en lui un rempart contre l'indocilité des peuples, et les peuples un défenseur contre l'oppression des rois. Malgré l'amertume dont l'abreuvaient les iniquités d'Henri IV, qui s'arrogeait en Allemagne le droit suprême de nommer aux siéges épiscopaux et de disposer des biens de l'Eglise, il ne cessait pas d'envoyer ses légats et ses lettres aux rois de Norwége, de Danemark, de Suède, d'Angleterre, de France, de Hongrie, de Bohême et d'Espagne, comme si chacun d'eux eût été l'unique objet de ses préoccupations paternelles. Les temps étaient pourtant bien durs. Tantôt les princes, tantôt les évêques méconnaissaient l'autorité du Vicaire du Christ et refusaient de se soumettre. Toujours inébranlable, Grégoire résistait, comme un mur d'airain, aux attaques des méchants et à l'orgueil des rebelles.

Mais Henri IV, dans son acharnement à se heurter à la pierre du Vatican, ne pouvait manquer d'attirer un jour sur lui l'effet de cette menace de Jésus-Christ : « Je suis la pierre, et quiconque y donnera de la tête, sera brisé et écrasé par elle. » Dieu réservait à Grégoire le triomphe de voir humilier à ces pieds cet homme qui, durant tant d'années, l'avait opprimé en méprisant en sa personne le Christ lui-même. Mais le saint Pontife, étranger à toute pensée d'ambition, n'avait entrepris ce long et pénible voyage, que dans l'espoir de ramener à de meilleurs sentiments ce monarque égaré, afin de rendre la paix à l'Eglise, et la tranquillité à toute l'Allemagne, déchirée par les plus tristes

dissensions. Cette idée sublime lui avait fait braver le passage des Apennins pour gagner la Lombardie, et les dangers plus terribles des Alpes, qu'il devait traverser avant d'entrer en Allemagne.

A Viterbe, Grégoire reçut l'hommage des barons d'Orte, de Bevagne et de Corneto, au milieu d'une foule immense accourue sur son passage et bravant les glaces et les neiges, pour avoir le bonheur de contempler ses traits et de recevoir sa bénédiction. Le saint Pontife eut partout cette satisfaction bien douce à son cœur. La foi et l'amour de ces simples montagnards le consolaient de l'orgueil et de l'arrogance des grands, qui méprisaient, dans le Vicaire de Dieu, le censeur de leurs crimes. Il s'arrêta à Bolsena, pour visiter le tombeau de sainte Christine, martyrisée dans l'antique cité de Tiro. De là, il se rendit à l'église collégiale érigée par la comtesse Mathilde, et y reçut le clergé de la ville ainsi que celui de Soana, sa patrie, qui peut se glorifier d'avoir donné au trône de Saint-Pierre un grand saint, un grand pape, et le plus grand homme de son siècle.

Sur les rives de la Paglia, étaient accourus d'Acquapendente, et de tous les châteaux dont les tours se dessinent sur les flancs boisés de l'Apennin, de nombreuses troupes d'hommes à pied et à cheval, pour occuper le gué de la rivière et enlever du passage les pierres qui s'y trouvaient. A l'arrivée du Pape, vingt-quatre cavaliers se placèrent dans le fleuve, sur deux rangs se faisant face, et y plantèrent leurs lances. Le Pape entra dans l'eau, escorté par des montagnards de haute taille, qui tenaient la bride de sa mule et relevaient les étriers, pour l'empêcher de se mouiller. Tout en marchant à travers les ondes, ils baisaient les pieds du Saint-Père et lui disaient : « Courage, Saint-Père, ne craignez rien ! » Ils arrivèrent ainsi sur l'autre bord, où le cortége fit une halte. Grégoire leur fit distribuer quelques marcs d'argent par son aumônier, ainsi que du pain et du vin, qu'ils burent à sa santé.

A cette époque, la route la plus fréquentée pour aller en Toscane n'était pas celle de Radicofani, mais les monts de Sainte-Flore, aux défilés étroits et profonds, aux flancs hérissés de forteresses qui dominaient le passage. Le château de Sainte-Flore lui-même était occupé par une garnison nombreuse, qui défen-

dait les gorges du défilé. Les chemins étaient raides, tortueux, resserrés, suspendus sur des abîmes qu'on ne côtoyait qu'en tremblant. Dans la saison rigoureuse, les neiges qui s'écroulaient des hauteurs voisines, obstruaient la route sur une grande étendue. La glace dure et polie empêchait les chevaux de marcher, malgré leurs fers armés de crampons. A ces dangers s'ajoutait celui des avalanches, qui roulaient du flanc des montagnes, emportant, comme un torrent, des arbres et des quartiers de rochers.

Afin de faciliter la marche du Pape, la comtesse Mathilde avait envoyé des bandes de pionniers et de terrassiers pour aplanir les pentes, combler les ravins, briser les quartiers de glace, jeter des troncs d'arbres sur les torrents en guise de ponts, consolider les talus du chemin, et établir des fascinages aux abords des gués et des marais. Dans les endroits les plus dangereux, ils plantaient des palissades, et, sur les pentes rapides, ils traçaient des sillons et des coupures destinées à affermir le pas des chevaux et des mules. Ces mêmes montagnards forment encore aujourd'hui une race rustique et rude. Au XI^e^ siècle, ils étaient vêtus de peaux de loups et de chèvres, et leurs cheveux se cachaient sous un bérêt de cuir de renard ou de martre qui couvrait leurs tempes et leurs oreilles. Mais sous cette grossière enveloppe, battaient de nobles cœurs, prêts à braver tout péril. A l'approche du Pape, ils s'agenouillèrent dans la neige, la glace et la boue, les mains jointes, la tête nue malgré la pluie, pour recevoir sa bénédiction; précieux souvenir qu'ils emportèrent dans leurs pauvres cabanes, et dont le récit, après avoir édifié leurs familles, se transmit, comme une légende domestique, aux générations futures.

Grégoire se sentait vivement ému de ces marques de respect; il admirait la bonté de Dieu envers les âmes simples, tandis qu'il a horreur de l'insolence des superbes, qui, ensevelis dans leurs vices, ne voient plus la vraie lumière et se croient grands, parce qu'ils refusent d'incliner la tête devant le Vicaire de Jésus-Christ. Quelques misérables, au conciliabule de Worms, l'avaient rayé du nombre des pontifes, le proclamant déchu de toute dignité, puissance et juridiction, le couvrant de malédictions et d'injures; mais les peuples ne tenaient compte ni de l'envie ni

de l'astuce des cruels ennemis du Pape et accouraient de toutes parts se presser sur ses pas pour le voir et l'honorer comme le pasteur suprême des peuples et le représentant de Dieu sur la terre.

Il nous était réservé, à huit siècles de distance, de voir les mêmes fureurs s'agiter autour de la tête de l'auguste Pie IX; nous avons vu une bande de rebelles de toutes nations vomir contre lui de sinistres imprécations, et, du haut du Capitole, le proclamer à jamais déchu de son autorité et de son pouvoir sur Rome. Mais bientôt les armes catholiques eurent rétabli Pie IX sur le trône du Vatican, et nous le vîmes parcourir en triomphe, non-seulement les villes et les campagnes de ses Etats, mais tout le pays, du Sebeto au Panaro, au milieu des ovations des peuples qui se pressaient sur son passage pour le voir, le contempler avec amour, et recevoir sa bénédiction.

Grégoire VII avait pour ennemis les ravisseurs des biens de l'Eglise, les hommes dissolus, les contempteurs des lois divines; Pie IX eut pour ennemis et pour adversaires, comme pape et comme monarque, des hommes qui méprisent toute puissance légitime, et qui, après avoir banni Dieu de la terre, lui substitueraient volontiers l'humanité, s'aveuglant dans leur orgueil comme le premier ange, qui voulut se dresser un trône au-dessus des astres et siéger à côté de Dieu. Seulement, ceux-ci sont plus orgueilleux, sinon plus malins que Satan lui-même, et ne daignent même pas régner de pair avec Dieu : c'est à sa Divinité qu'ils s'attaquent, et ils s'efforcent de la renverser pour devenir eux-mêmes les dieux de la terre. A la rigueur, ils admettraient une déesse, la patrie. Mais son apothéose lui coûte cher. On vole ses richesses, on brûle ses églises et ses palais, on chasse ses princes, on détruit ses lois antiques, on foule aux pieds toutes ses gloires, et l'on égorge ses enfants encore assez niais pour reconnaître et adorer le Dieu Créateur et Rédempteur du monde, pour respecter la sainte Eglise leur mère, pour rendre hommage et obéissance au Souverain Pontife, au Vicaire de Jésus-Christ.

Telles sont les doctrines que nous voyons se reproduire tous les jours plus ou moins ouvertement, sous les dehors d'un style élégant et fleuri. Elles se trouvent dans les livres, dans les journaux, dans les discours publics, sur la scène; elles circulent dans les armées, naviguent sur les flottes, retentissent dans les lieux

publics, se répandent dans les magasins, dans les ateliers, dans les usines. Sur tous les tons, elles s'évertuent à démontrer que le Pape est un grand obstacle à la liberté et à l'indépendance de l'Italie; que la souveraineté du Saint-Père abolie, l'Italie deviendrait aussitôt *une et indivisible :* heureux les protestants qui savent faire leurs affaires sans Pape, plus heureuse l'Italie si elle pouvait un jour se décider à abjurer la tradition de saint Pierre, pour se livrer corps et âme à Calvin !

Dans les gorges des Apennins, au cœur de l'hiver, Grégoire vit ces rudes montagnards braver les neiges, les glaces, les avalanches et les tempêtes, pour le contempler un instant; Pie IX, au contraire, vit d'immenses foules de citoyens aisés, de nobles dames et de délicates demoiselles, l'attendre pendant de longues heures sous les rayons brûlants de la Canicule, sans se préoccuper de la chaleur, immobiles et la tête découverte comme s'ils se fussent trouvés à l'ombre du bocage. Après l'avoir vu sur une place, on courait pour le revoir à un couvent, à un hospice, à une église; les grandes basiliques de Bologne, de Ferrare, de Modène, de Florence, de Pise, de Sienne et de Lucques étaient remplies de monde, et la foule qui attendait à l'extérieur, sous les ardeurs du soleil ou sous des pluies torrentielles, était encore plus nombreuse que celle qui se pressait dans ces vastes édifices. Toutes les rues où devait passer le Souverain Pontife, étaient remplies d'une foule si compacte que les chevaux pouvaient à peine poser un pied devant l'autre, et souvent ils se trouvaient forcés de s'arrêter devant le peuple qui se jetait à genoux pour recevoir la bénédiction. Ni barrières, ni clôtures ne purent tenir contre ce torrent; on franchissait tous les obstacles pour entourer le Père bien-aimé qui bénissait ses enfants avec un doux regard; on brisait les grilles des gares des chemins de fer, et, sans prendre garde aux roues, on se précipitait sur les marchepieds de la voiture du Pape, pour lui baiser les mains et recevoir encore sa bénédiction.

Et voilà ces peuples qui veulent sacrifier le Pape à l'indépendance de l'Italie! Cependant il est déplorable qu'on laisse les agitateurs bouleverser le pays, sans leur imposer le frein des lois sacrées de la religion et du droit des gens.

Grégoire VII rencontra, dans les gorges du mont Amiata,

plusieurs passages difficiles, surtout vers la rivière de l'Orcia qui était sortie de son lit. Les bûcherons du pays attachèrent une pierre au bout d'un grand câble, dont ils lancèrent l'extrémité aux montagnards de l'autre rive. Ceux-ci le fixèrent à un tronc d'arbre, puis les premiers le tendirent fortement, et nouèrent l'autre bout au pied d'un chêne. Les cavaliers de l'avant-garde tentèrent d'abord le passage; après eux s'avançait le Pape, en se tenant fortement au câble. Toute sa suite traversa la rivière de la même manière. Cette précaution n'était pas inutile, car la rivière, fort rapide, écumait aux flancs des chevaux, et l'impétuosité du courant eût pu les entraîner.

Dans ces temps où l'Europe était encore toute sauvage, il n'existait pas de grandes routes. Les voies de communication, étroites et irrégulières, étaient coupées de fondrières, de marais et encombrées d'obstacles souvent très-dangereux; point de ponts sur les rivières ni sur les fleuves. De grandes étendues de pays se trouvaient couvertes d'épaisses forêts et de marécages, qu'on ne pouvait traverser qu'à cheval. Aussi avons-nous peine à comprendre comment tant de pèlerins pouvaient faire le voyage de Rome. Cela n'empêchait pas les Souverains Pontifes d'envoyer sans cesse des cardinaux légats en France, en Allemagne, en Suède, en Angleterre et en Norwége. Bien souvent, nous sommes contrariés de devoir nous mettre en route par des chemins commodes, unis, larges, égayés de belles rangées d'arbres. Nous nous plaignons du soleil trop brûlant, du froid trop rigoureux, et cependant, nous sommes emportés par de moelleux coussins, sur des siéges à ressorts, défendus du froid par des glaces, du soleil par des rideaux; nous volons sur les ailes de la vapeur, impatients d'arriver au bout d'un voyage de quelques heures qui nous paraissent des siècles, alors que nos ancêtres ne l'achevaient péniblement qu'en plusieurs journées. D'où vient cette différence? C'est que ces hommes étaient d'une trempe plus énergique, d'une volonté plus ardente et plus vigoureuse, d'une résolution plus ferme, d'un caractère plus intrépide.

Le départ du Pape pour la Lombardie ne pouvait trouver indifférente la comtesse Mathilde, toute pénétrée, depuis sa plus tendre jeunesse, d'un respect et d'un amour à toute épreuve pour le Saint-Siége apostolique. Lorsqu'elle en eut été informée,

elles abandonna les délices de sa cour, monta à cheval avec la fleur des chevaliers italiens, et, par le froid hiver qui sévissait, partit de Canosse en suivant la crête des Apennins. Elle traversa le passage dangereux du mont Bourdon, pour descendre à Pontremoli, et de là s'acheminer sur Lucques et sur Pise, où elle comptait rejoindre le Souverain-Pontife.

Les Pisans, à cette époque, reconnaissaient la suzeraineté de Mathilde. C'étaient de hardis navigateurs, enrichis à la fois par le trafic sur mer et par leur fertile territoire. Au premier bruit de l'arrivée du Pape, ils se mirent à lui préparer une réception splendide. Tous les navires qui se trouvaient dans le port se pavoisèrent et s'échelonnèrent depuis l'embouchure de l'Arno jusqu'à Pise, couverts de somptueux tapis d'Orient, et faisant flotter à tous les mâts mille pavillons aux couleurs éclatantes. Toutes les rues par où devait passer le cortége étaient tendues de damas, de brocard, de satin, de velours à larges franges d'or, jonchées de fleurs ou couvertes de tapis précieux. La comtesse Mathilde, montée sur un cheval blanc comme la neige, s'avança à la rencontre de Grégoire, à la tête de tous ses barons. L'ayant rejoint, elle mit pied à terre et s'agenouilla devant lui ; le Pontife la releva gracieusement et lui donna sa main à baiser. Vingt-quatre des plus riches gentilshommes pisans, vêtus de larges manteaux de drap d'or, portaient à tour de rôle les bâtons du baldaquin, sous lequel s'avançait le Pape, ayant à sa gauche l'illustre comtesse qui se tenait respectueusement un peu en arrière, la tête baissée, dans la modeste attitude d'une fille en présence de son père.

L'archevêque, suivi de tout son clergé, sortit de la cathédrale pour recevoir le Pape, qui alla s'agenouiller devant l'autel de cette majestueuse et vaste basilique, déjà à cette époque le plus splendide monument de la religion et de la munificence des Pisans qui ouvrirent en Italie la porte d'or des arts. Tant qu'ils restèrent fidèles au Vicaire de Dieu, leur puissance et leur gloire ne firent que s'accroître ; mais ils perdirent bientôt de leur splendeur, quand ils se furent alliés aux oppresseurs du Pape et de l'Eglise.

Grégoire s'agenouilla et bénit l'assistance, puis il se fit conduire, par la comtesse Mathilde, au tombeau de la duchesse

Béatrix, où il pria pour le repos de cette illustre héroïne, dont les armes, les trésors et les conseils avaient si longtemps soutenu le pontife Alexandre II contre les persécutions d'Henri, les complots de Guibert, la perfidie des simoniaques, les invasions des Normands et l'impiété de l'antipape Cadolaüs. Mais, aux yeux de Grégoire, le plus grand mérite de cette femme célèbre était l'éducation forte et religieuse qu'elle avait donnée à Mathilde en lui apprenant à combattre, dès ses plus jeunes ans, dans les camps du Seigneur.

De Pise, le Saint-Père se rendit à Lucques où était alors le siége du marquisat de Toscane et du parlement des vastes Etats de Mathilde. Dans cette ville, la magnificence des palais n'était effacée que par la splendeur et la somptuosité des temples. A l'entrée du Pontife, toutes les cloches de la cité se mirent joyeusement en branle : une immense foule affluait de tout le voisinage et se pressait dans la basilique de Saint-Frédéric, où le Pape fut solennellement reçu par les chanoines et le clergé. Quelques prêtres simoniaques avaient chassé de son siége saint Anselme leur évêque, conseiller et guide spirituel de Mathilde. Mais les saints n'ont tous qu'une seule manière de se venger ; le saint prélat banni, calomnié, chassé de son siége pastoral se jeta aux pieds de Grégoire pour implorer le pardon des coupables.

Yolande était toujours à la cour de Mathilde qui l'aimait comme sa fille. Elle l'avait emmenée en Toscane, où la pauvre enfant eut la consolation, bien douce à son cœur, de pouvoir souvent baiser les pieds du Saint-Père et recevoir sa bénédiction. Or, deux jours après son arrivée à Lucques, le Pape revenant de la nouvelle cathédrale de Saint-Martin, que la comtesse faisait ériger à grands frais, trouva dans ses appartements Mathilde et Yolande. Avant de se retirer, celle-ci s'avança pour lui baiser les pieds, et lui dit, en se relevant :

— Saint Pontife, daignez bénir aussi mon père qui, depuis tant d'années, gémit dans l'exil à cause de l'ardent amour qu'il n'a cessé de porter au saint pape Alexandre et à vous-même, son digne successeur!

Grégoire la regarda avec bonté, et, la voyant pleurer, il demanda à la comtesse Mathilde quelle était cette damoiselle.

— C'est la fille du comte de Groningue, répondit-elle.

Alors le Pape, se tournant vers Yolande, ajouta avec un doux sourire :

— Vous êtes la fille d'un noble champion de la sainte Eglise, qui a beaucoup souffert pour la justice, mais nous espérons que son long et triste exil est, grâce à Dieu, terminé pour toujours.

— Il vit caché près du sanctuaire de Boleslau, comme un obscur pèlerin, dit Yolande.

— Non, ma fille, reprit le Pape : j'ai reçu depuis peu des lettres qui m'ont appris que la plupart des princes allemands ont abandonné Henri à cause de ses tyrannies envers ses vassaux et de son infidélité à l'Eglise. Ils ont convoqué à la Diète de Treuver tous les barons sortis de prison ou encore bannis de l'empire. Le comte de Groningue, votre père, a pu enfin quitter sa retraite et s'est présenté à la Diète, où tous les princes l'ont accueilli avec de grandes démonstrations de joie. Ils ont contraint le Brandebourgeois à lui restituer ses Etats, avec tous ses droits seigneuriaux, et à réparer tous les préjudices que lui a fait essuyer cette injuste et cruelle usurpation. Le comte Pandolfe m'a fait part de cette heureuse nouvelle, qui me comble de joie; son nom figurait parmi ceux des princes qui m'ont invité à la Diète d'Augsbourg, pour la fête de la Purification.

A ces mots, Yolande leva les yeux au ciel, et, le cœur inondé d'une joie qui brillait dans ses regards, elle dit humblement :

— Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! et à vous, douce et miséricordieuse Reine, qui avez exaucé la prière de votre servante !

Puis, ne pouvant supporter le tumulte de ses pensées, elle prit gracieusement congé du Saint-Père, et se retira tout émue dans ses appartements. Alors la comtesse Mathilde raconta au Pape les persécutions du jeune marquis de Brunn, et les tristes aventures de la vertueuse jeune fille.

Tandis que le Souverain-Pontife s'entretenait avec la comtesse, saint Anselme vint annoncer l'arrivée d'un chevalier allemand, se disant porteur de dépêches de grande importance pour Sa Sainteté et la sérénissime Comtesse.

— Je viens, dit-il, du fond de la Germanie et je me suis arrêté à Canosse, espérant y trouver la comtesse. J'y appris qu'elle avait traversé les Apennins, allant à la rencontre de

Sa Sainteté. J'ai donc changé de direction, et je désire même, avant de prendre le moindre repos, avoir avec eux une courte entrevue.

— Introduisez le chevalier, dit Grégoire au valet qui vint l'annoncer.

Les portières se soulevèrent pour livrer passage à un guerrier de haute stature et le casque en tête. Il portait une cuirasse d'acier et une cotte de mailles qui descendait jusqu'aux genoux. Au lieu de cuissards et de jambières à plaques, il avait un haut de chausses de mailles d'acier du même tissu que la cotte. Il s'arrêta sur le seuil pour s'agenouiller, prit la même posture au milieu de la salle, et, arrivé près du trône, se prosterna et baisa les pieds du Vicaire de Jésus-Christ avec une tendre effusion. Il s'écria :

— Maintenant, je puis mourir !

Grégoire le releva affectueusement, et lui dit :

— Chevalier, exposez-nous l'objet de votre mission, la comtesse Mathilde et moi vous écouterons volontiers.

— Très-saint Père, dit le chevalier, les maux que le roi Henri s'est attirés par ses excès sont arrivés à leur comble. A votre voix qui a retenti dans le concile de Rome, toute la Germanie s'est émue, et tous ceux qui nourrissaient encore dans leur cœur une étincelle de foi, ont accueilli votre parole comme la voix de Dieu. Au retour d'Eudon, évêque de Trèves, qui refusa de communiquer avec les archevêques de Cologne et de Mayence, comme contumaces aux avertissements de Votre Sainteté, tous les princes ecclésiastiques et séculiers tombèrent dans une telle crainte des jugements de Dieu, qu'ils abandonnèrent la cour d'Henri[1]. L'empereur feignit de ne pas perdre contenance, et, pour se concilier les Saxons et les Thuringiens, il tira du cachot, où il les retenait par trahison, les princes qui ne s'étaient pas encore évadés, entre autres les évêques de Magdebourg, de Mersebourg et de Misnie, le duc Othon de Nordheim, le duc Magnus et Frédéric, palatin du Rhin. Mais, voyant que les Saxons n'ajoutaient aucune foi à sa promesse, qu'ils traitaient de venin et de mensonge[2], il leva en hâte une armée, et, récla-

(1) Annal. Trevir. Lib. XII. (2) Annal. Sax. an. 1076.

mant l'aide du roi de Bohême, il fondit sur la Misnie et mit tout à feu et à sang. Les Saxons avec tous leurs princes marchèrent alors contre lui, terribles et nombreux : de sorte qu'Henri, déjà campé sur la rivière de Mult, dut se retirer précipitamment, et, traversant la Bohême et la Bavière, il se refugia à Worms avec sa honte et sa colère[1].

« Vous savez, très-saint Père, que les princes d'Allemagne, voyant l'obstination d'Henri dans sa désobéissance à l'Eglise et sa loyauté envers les grands vassaux de l'empire, s'assemblèrent à Treuver, pour prononcer sa déposition et élire un autre roi fidèle à Dieu, juste et doux dans son gouvernement. L'amour paternel que vous avez toujours porté à Henri, vous détermina à envoyer à cette Diète vos légats *a latere*, Siccard, patriarche d'Aquilée et Altmann, évêque de Padoue, qui avaient ordre, avant de prononcer sa déposition, de tenter toutes les voies de douceur pour amener Henri à rentrer en lui-même et à se réconcilier sincèrement avec l'Eglise[2]. Toute la Germanie, rassemblée à Treuver, admira votre immense charité, votre excès de patience et de longanimité envers un homme qui vous a tant de fois trompé, insulté et persécuté jusqu'à la mort.

» Henri, prévenu que la Diète se réunissait pour élire un nouveau roi, se retira au château d'Oppenheim entre Mayence et Treuver, et de là il envoyait sans cesse des ambassadeurs à la Diète pour se concilier les suffrages et la bienveillance de cette auguste assemblée. Mais les princes, dont il s'était tant de fois joué, demeurèrent inflexibles. Toutefois, pour éviter qu'il n'en vint à quelque parti extrême, ils lui envoyèrent en ambassade des Saxons et des Souabes, pour lui faire savoir qu'ils remettaient sa sentence de condamnation ou d'absolution à Votre Sainteté qu'ils allaient inviter à se rendre à la Diète d'Augsbourg, mais que, s'il n'était pas relevé de son excommunication dans le terme d'une année, il serait déchu de fait et de droit de ses prérogatives royales. Ils lui enjoignirent de restituer l'église de Worms à l'évêque Adalbert de Rheinfeldt, qu'il avait expulsé par la violence[3], et de se reconnaître, par écrit, coupable d'in-

(1) Lamb. an. 1070.
(2) S. Greg. Epist. IV, 3.
(3) Chron Aug. an. 1078.

justice et de cruauté envers la Saxe, la Thuringe et la Souabe, confession dont la copie serait envoyée jusqu'en Italie. Il devrait ensuite se rendre à Rome, pour implorer le pardon de Votre Béatitude et se soumettre à vos ordres; chasser de sa cour les excommuniés, dissoudre l'armée, se dépouiller des insignes royaux, rentrer dans la vie privée et se mettre sous la direction spirituelle de l'évêque de Verdun et de quelques autres saints prêtres. Ils lui défendirent enfin de visiter ni église, ni lieux saints durant tout le temps de son interdit. A ces conditions, Henri frémit intérieurement de rage, mais espérant, à ce prix, conserver la couronne de la Germanie, il jura de s'y soumettre en tous points, et, pour satisfaire aux injonctions de la Diète, il se retira aussitôt, avec sa femme et son fils, dans un château de Spire[1].

» Au milieu d'un profond silence et d'une morne solitude, l'empereur vécut en ermite, sans vouloir avoir de commerce avec âme qui vive. Il ne prenait aucun soin de sa personne, ne se coupait plus les ongles ni les cheveux; sa barbe hérissée et tout en désordre le rendait semblable à un sauvage. Toujours pensif, taciturne, en proie à la tristesse, rien ne pouvait distraire son esprit de la mélancolie profonde qui le rongeait nuit et jour. La Reine, qui ne l'avait pas abandonné dans ses jours d'épreuve, lui était devenue chère; sa douceur et son affabilité tempéraient un peu les cuisantes ardeurs du remords qui dévorait son cœur. Quand elle le voyait plus sombre qu'à l'ordinaire, elle lui amenait son petit Conrad, qui sautait sur les genoux de son père et le caressait tendrement.

» Cependant, les jours s'écoulaient, et Henri voyait avec effroi s'approcher le terme fatal que les princes de l'empire lui avaient assigné, en vertu des lois palatines, qui déclarent déchu de tous droits à la couronne d'Allemagne, le prince qui n'a pas obtenu, dans le délai d'une année, l'absolution du Saint-Siége. Abandonné de tous, sans courtisans, sans soldats, sans argent, Henri était tombé du faîte des grandeurs dans un abîme de misère. Il poussa un rugissement comme un lion blessé, se frappa le front, et s'écria, comme l'enfant prodigue : *Surgam et ibo ad patrem!*[2]...

(1) Voigt, p. 476.

(2) Je me lèverai et j'irai vers mon père.

Avec sa femme, son enfant et quelques serviteurs, il se mit en route pour l'Italie. En apprenant son départ, Rodolphe de Souabe, Guelfe de Bavière et Berthold de Carinthie, envoyèrent en diligence garder les défilés du Tyrol, du côté de l'Eisack, de l'Adigne, du Tagliamento et de la Piave[1]. Mais Henri, qui soupçonnait leurs desseins, tourna par la Bourgogne et se disposa à descendre en Italie par les Alpes Cottiennes. Dès que j'en fus informé, je sautai à cheval, résolu de ne pas m'arrêter que je ne me fusse jeté aux pieds de Votre Sainteté, pour l'informer de cette grande nouvelle. Sur la route, j'ai rencontré beaucoup d'archevêques, d'évêques et d'abbés allemands, qui, pleurant les scandales de Worms, veulent se jeter à vos pieds pour solliciter leur pardon. Mais en même temps, j'appris que de nombreux prélats et plusieurs seigneurs lombards, informés de l'arrivée de l'empereur en Italie, se sont soulevés et font de grands préparatifs pour le recevoir en triomphe, et le mettre à la tête d'une armée nombreuse et aguerrie. Je crois que Votre Sainteté ne devrait pas poursuivre sa route sur Augsbourg, mais s'arrêter à Canosse, qui est un lieu très-fortifié, jusqu'à ce que les intentions d'Henri et des Lombards soient connues. »

Pendant ce discours, Grégoire et Mathilde n'avaient pas rompu le silence; mais quand le guerrier eut cessé de parler, le Pape lui demanda :

— Chevalier, qui êtes-vous?

Le chevalier mit un genou en terre :

— Je suis, répondit-il, Pandolfe de Groningue.

XIX. — LE PASSAGE DES ALPES.

L'hiver de 1077 fut si rigoureux, qu'il n'y avait plus, à proprement parler, de fleuves au-delà des Alpes. La bise âpre et piquante avait durci en glaces profondes et massives les eaux stagnantes des lacs et les courants des rivières. Le Danube, le

(1) Lambert, 1077.

Rhin, le Rhône, l'Inn, et tous les cours d'eau grands et petits se trouvaient si fortement gelés d'un bord à l'autre, qu'on pouvait les traverser avec de lourds traîneaux surchargés de marchandises. Des escadrons entiers, des équipages de guerre n'auraient pu ébranler ces routes de granit. La neige avait tombé si longtemps et si épaisse dans les montagnes, que toutes les gorges en étaient obstruées. Elle enveloppait, comme un vaste linceul, les flancs des rochers et les pics les plus élevés, dont on voyait les glaces scintillantes.

Aucun voyageur n'aurait eu la témérité de se risquer sur ces hauteurs, en décembre ou en janvier. Les montagnards eux-mêmes, renfermés dans leurs chaudes cabanes, n'osaient quitter le coin du feu pour aller chasser le chamois. L'horreur, la solitude régnaient sur ces cimes désolées, où l'on n'entendait que le mugissement des vents, le craquement des glaces qui se brisaient et le grondement épouvantable des avalanches roulant des hauteurs, comme des montagnes croulantes, pour se précipiter, avec un horrible fracas, dans le fond des vallées. Les brouillards, les vapeurs, l'obscurité de ces plateaux déserts en augmentaient encore l'horreur.

Par une des plus froides journées, on vit, un soir, arriver à Lansleburg un guerrier à cheval, accompagné d'une jeune femme et d'un petit enfant. Couverts d'une neige épaisse qui tombait à gros flocons, ils grelottaient et tremblaient. Le cavalier était suivi de quelques serviteurs armés qu'il avait recrutés en Bourgogne. Ainsi que leur maître et la dame, tous étaient enveloppés jusqu'aux yeux dans de grandes peaux d'ours et de loups. Toutefois le froid les avait engourdis à ce point, qu'il fallut enlever des arçons la dame et son enfant.

Ils entrèrent dans une petite auberge, et se réchauffèrent près d'un bon feu, en buvant du lait chaud, pendant qu'on leur préparait le maigre souper que pouvait offrir cette bourgade isolée et à demi-ensevelie sous la neige. Après le repas, ils se couchèrent autour de l'âtre, roulés dans leurs pelisses. Le lendemain matin, le chevalier fit appeler les principaux de l'endroit, et leur dit de lui envoyer des jeunes gens vigoureux et solides, parce qu'il voulait passer le mont Cenis et arriver à Suse avant la nuit.

— Ni vous, ni les montagnards, ni les ours, ni les loups, lui répondit-on, ne pourraient tenir sur ces hauteurs, par un temps comme il fait. Les ouragans balaient les vallons et les défilés en mugissant nuit et jour; des trombes de neige et des avalanches roulent dans les abîmes et emportent tout sur leur passage. Voyez, là-bas, ces précipices comblés de neige, ces blocs à pic, et au-dessus, ces tourbillons de neige qui roulent comme des vapeurs suspendues : croyez-vous qu'on puisse gravir ces sommets inaccessibles, soutenir le choc de l'ouragan et affronter les ténèbres glacées de ces noires vapeurs?

— Mes chevaux, repartit le voyageur, sont ferrés à glace, et nous mettrons des crampons à nos chaussures.

— Oui, reprirent les hommes de Lansleburg, essayez de mordre le granit avec vos crochets!... Vous glisserez de plus belle et serez plus embarrassé que si vous n'aviez rien du tout.

— Tant pis! dit l'étranger, et, n'importe comment, il faut que je sois ce soir à Suse! Je ne regarde pas à l'argent, et celui qui voudra me servir de guide sera libéralement récompensé.

Ce chevalier audacieux était le roi Henri IV, avec la reine et son fils Conrad. Chaque jour lui semblait un siècle, il lui tardait d'arriver en Italie, de se jeter aux pieds du Souverain-Pontife, et d'être relevé de l'interdit avant que l'année de son excommunication ne fût expirée. Comme nous l'avons déjà dit, Henri avait quitté Spire avec sa famille et quelques serviteurs, et pour ne pas tomber entre les mains des princes allemands, il entra en Bourgogne. Il reçut à Besançon le meilleur accueil de la part du comte Guillaume, oncle de l'impératrice Agnès, sa mère; il y passa les fêtes de Noël, et reçut de son généreux parent de l'argent, des hommes et des chevaux pour continuer sa route. Arrivé sur les frontières du comté de Maurienne, on lui signifia brusquement de passer outre, à moins qu'il ne voulût céder au comte la vaste et riche province de Bugey, avec cinq évêchés. Henri frémit de rage devant une telle exigence, mais, pressé par les circonstances, il dut y consentir.

Comment gravir des montagnes si élevées à travers la neige, les glaces et les rafales furieuses qui s'engouffraient dans leurs gorges? Le roi fit préparer une litière pour sa femme et son fils et des traîneaux pour les bagages; puis il s'aventura sur ces

versants gigantesques qu'il atteignit à grand'peine, après avoir perdu plusieurs chevaux dans les précipices. La marche fut longue et pénible, mais une fois qu'on eut atteint les sommets, les montagnards qui guidaient la petite caravane déclarèrent que si la montée avait été rude et difficile, la descente offrirait des difficultés insurmontables.

— En montant, disaient-ils, nous pouvions nous retenir aux aspérités, aux troncs d'arbres, aux glaçons même; mais, à la descente, nous aurons sous les pieds une pente de cristal, des sentiers glissants et sans appui, qui longent des abîmes.

Le roi ne voulut pas reculer. La reine, pâle et tremblante, contemplait avec une terreur mortelle ces chemins rapides, couverts d'une neige luisante et plongeant au fond des vallées. Les guides l'enlevèrent du traîneau, et l'enveloppèrent, avec son enfant, dans une peau de bœuf, fermée de toutes parts au moyen de courroies et de lanières; puis, ils les attachèrent à deux cordes, dont l'une servait à les faire glisser sur la neige, tandis que des hommes, placés en arrière, modéraient avec l'autre l'impétuosité de la descente. Henri les suivait à pied, mais souvent il se heurtait aux glaçons et faisait des chutes douloureuses.

Quel triste spectacle que de voir un grand roi réduit à une si misérable extrémité! Pauvre et vertueuse princesse, combien tu dus souffrir en glissant, dans un sac de cuir, sur ces escarpements couverts de neige! Qu'il y avait loin de ce voyage aux marches triomphales qu'Henri IV faisait à travers l'Allemagne, entouré de la majesté royale et recevant les hommages des princes les plus nobles et les plus puissants de l'empire! Fugitif, transi de froid, la mort sans cesse sous les yeux, il s'estimait heureux en voyant quelques montagnards avoir pitié de lui. Né pour le bien et la gloire, Henri s'attira, par sa tyrannie et son impiété, des calamités si grandes, que l'histoire n'offre pas d'exemple d'un prince aussi abaissé par la Providence divine.

Cependant, la nouvelle de l'arrivée d'Henri n'eut pas plus tôt pénétré en Lombardie, qu'une grande agitation se manifesta dans le parti hostile aux réformes du saint Pape. Les meneurs voulurent faire au plus cruel ennemi de Grégoire un accueil triomphal. L'ambitieux Guibert n'avait pas cessé d'être le cory-

phée des simoniaques et des membres dissolus du clergé lombard; il attisait les haines des princes, qui avaient, au mépris de toute justice, envahi les biens de l'Eglise et mis à l'encan les prélatures et les évêchés. Il s'empressa d'envoyer des messagers dans toutes les villes et dans tous les châteaux du pays, afin d'engager les seigneurs à faire de fortes levées d'hommes, pour que l'empereur, en arrivant en Italie, pût se trouver à la tête d'une armée puissante et dévouée.

Mais tandis qu'Henri arrivait en Bourgogne, Grégoire VII s'était déjà retiré à Canosse, où la comtesse Mathilde lui offrait une hospitalité royale. Les premiers personnages d'Italie, de France, de Bourgogne, d'Allemagne et d'Angleterre s'y étaient donné rendez-vous pour rendre leurs hommages au Vicaire de Jésus-Christ. On remarquait, parmi ces hôtes illustres, la marquise Adélaïde de Suse, avec son fils Amédée Azzo d'Este, et le célèbre Hugues de Cluny, avec de nombreux archevêques et évêques restés fidèles au Saint-Siége apostolique, malgré la corruption générale et la violence des partis. A la vue de tant de princes et de prélats rassemblés dans le château, le moine Donizzone s'écria, dans ses vers barbares, « que Canosse était devenue une autre Rome. »

Tant d'opulence, d'éclat et de solennité contrastait avec le deuil des pénitents qui s'étaient rendus à Canosse de tous les points de l'Allemagne, afin de solliciter le pardon du Pape et de se faire absoudre des censures qu'ils avaient encourues, soit pour simonie, soit pour les sacriléges attentats du conciliabule de Worms, soit pour les excès dont ils s'étaient rendus complices, en participant aux confiscations des biens de l'Eglise et en retenant en prison les archevêques et les prélats Saxons. Ces princes et ces évêques convertis, arrivés à Carcassonne après un long et périlleux voyage à travers les Alpes germaniques, déposèrent les insignes de leur dignité, et se rendaient à Canosse, vêtus d'un sac, la corde au cou, les cheveux couverts de cendres. Là, ils s'agenouillaient sous le porche des pécheurs, à la porte de l'église de Saint-Apollon, et demandaient à haute voix le pardon de leurs crimes. Le pape Grégoire accueillait avec bonté ces pécheurs repentants, mais comme l'habitude invétérée du vice entraîne aisément la volonté, le Saint-Père obligeait les

prélats a se retirer dans une cellule du monastère de Canosse, pour y apaiser la justice divine par la mortification de la chair, par le jeûne au pain et à l'eau, et par de continuelles prières.

L'expiation imposée aux princes et aux barons, qui venaient humblement se confesser aux pieds du Souverain-Pontife, différait un peu de celle des prélats. Certaines peines canoniques étaient encore en vigueur à cette époque. Nous lisons dans Donizzone, que le marquis Boniface, père de Mathilde, ayant conféré à prix d'argent quelques dignités ecclésiastiques, se soumit volontairement à la flagellation, et fit vœu d'aller en Terre-Sainte. Le puissant empereur Henri III lui-même se fit fouetter plusieurs fois les épaules à nu, en expiation publique de ses péchés. On vit les fiers et superbes monarques d'Angleterre, de Danemark, de Suède et de Norwége, après avoir soumis des nations entières, venir se jeter, contrits et humiliés, aux pieds de l'évêque, lui confesser leurs cruautés, et lui en demander pardon. Ils se soumettaient en public à la satisfaction canonique, et présentaient leurs épaules nues à la verge des pénitenciers.

Voilà certes un bien beau thème à développer sur la rigueur des confesseurs et sur les prières dont ils surchargent leurs pénitents. Il faudrait, pour bien faire, que la route du Paradis cessât d'être étroite, ardue, épineuse, telle, en un mot, que la dépeint Jésus-Christ. Pourquoi pas un bon chemin plus large, bien uni, tapissé de fleurs et de verdure, où l'on avance en se promenant avec délices? Pourquoi ne pas faire même la route en carrosse sur de bons coussins moelleux? Vincent Gioberti ne criait-il pas sur les toits, que la pénitence du moyen âge ne pouvait jamais sympathiser avec les institutions du christianisme civil? Si saint Louis de Gonzague avait eu le bonheur de vivre de nos jours, il se fût épargné bien des disciplines, des jeûnes et de longues oraisons. Chaque chose en son temps. A cette époque, on se figurait que, pour sauver son âme, il fallait recourir à toutes ces rigueurs. Quelle ineptie! Aujourd'hui les spéculations humaines ont aplani la route, on s'élance d'un pied leste et dégagé sur le chemin du paradis, on y vole sur les voies ferrées de la civilisation, et, pour peu que le progrès s'en mêle encore, on y arrivera par le télégraphe, ce qui donnerait, il

faut en convenir, un grand surcroît de besogne au pauvre saint Pierre, réduit à tirer le cordon du matin au soir. Quelques gazetiers se sont même déjà occupés de cette position fâcheuse de saint Pierre : on lui ôterait ses clefs d'or, et la porte du ciel resterait ouverte à tout venant, sans portier ni concierge ; entrerait qui voudrait, sans passe-port et sans contrôle.

Tel est, en substance, le raisonnement de la plupart des modernes. Il est donc assez naturel que de nombreux historiens, habitués à mesurer l'antiquité sur leur époque, déclament à tout propos contre la sévérité de Grégoire VII, qu'ils nomment cruel et fanatique. Mais leur courroux doit s'arrêter là et ne peut s'exhaler qu'en phrases plus ou moins ronflantes. Ah ! s'ils pouvaient en venir aux actes et escalader le paradis, où le saint Pontife règne dans la gloire des élus, ils l'en expulseraient sans pitié et effaceraient son office du bréviaire et du missel.

Tandis que les évêques et les princes venaient exprimer leur repentir à Canosse, au pape Grégoire, le roi Henri arrivait à Turin et voyait se rallier autour de lui quelques barons allemands et plusieurs seigneurs lombards, amis de l'empereur, et hostiles à Grégoire et à Mathilde. Henri les convoqua en parlement, et leur exposa franchement sa position. Il leur dit que s'il n'était pas relevé de l'excommunication, avant que l'année ne fût révolue, il était irrévocablement déchu de tout droit à la couronne. Il ajouta que les princes de l'empire, rassemblés à Treuver, en lui intimant ce délai, n'avaient fait que se conformer au droit germanique écrit dans les constitutions impériales. Il ne lui restait donc qu'à recourir à la clémence du Pape. Aussitôt ses conseillers trouvèrent utile qu'il envoyât des légats au Saint-Père et à la comtesse Mathilde, sa cousine, pour leur annoncer son arrivée et tâcher de se concilier les bonnes grâces de cette princesse à laquelle Grégoire avait trop d'obligations pour pouvoir rien lui refuser.

En revoyant le comte Pandolfe, son père bien-aimé, Yolande avait oublié ses longs chagrins ; elle passait près de lui des heures délicieuses, en causant de leurs malheurs passés et de l'espérance de revoir bientôt leur pays.

— Mais avant que je parte pour Groningue, disait-elle, ne me serait-il pas possible de faire un voyage au couvent de Sainte-

Marie, pour embrasser mes bonnes maîtresses et recevoir la bénédiction de l'abbesse Théotberge, qui fut toujours pour moi une si tendre mère?

— Ma chère fille, répondit Pandolfe, ce serait là une démarche imprudente : je sais que le jeune marquis, poussé par son père et supplié par ses vassaux, a promis d'épouser Gisèle de Moravie à la Pentecôte ; toutefois Ottocar est rempli d'irritation contre moi qui lui ai refusé ta main, et il pourrait chercher à s'en venger. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de témoigner notre reconnaissance à la vénérable abbesse par une lettre que nous lui ferions parvenir par l'abbé Daufer ou par l'ermite Manfrède, au dévouement et à l'amitié desquels nous sommes redevables de tant de bienfaits.

Par une fraîche et sereine matinée qu'égayait un beau soleil d'hiver, Pandolfe et sa fille s'entretenaient ensemble de leurs projets d'avenir, et se promenaient sur le revers des montagnes qui s'étendent du fort de Canosse à celui de Rossena. Tout à coup, ils virent s'avancer à leur rencontre, le jeune Oswald de Thuringe, monté sur un élégant palefroi, qu'il faisait caracoler avec grâce. C'était un prince aimable et brave, rempli d'esprit et de piété, et dont l'éducation brillante et les hautes qualités n'étaient surpassées que par sa modestie. Il était arrivé à la cour de Mathilde, sa parente, depuis un mois environ, et s'y était bien vite concilié l'affection et l'estime de tout le monde. Au moment où il déboucha d'un massif de chênes, Yolande, occupée à causer avec beaucoup d'animation, ne l'aperçut pas tout d'abord. Le jeune homme continuait d'avancer au grand trot, les cheveux flottants sur ses épaules, à la mode allemande. En reconnaissant Yolande et son père, il ralentit le pas et les salua respectueusement.

Pandolfe dit à sa fille :

— Ce jeune prince me paraît un chevalier accompli. Ses manières distinguées ne sont nullement éclipsées par les nombreux jeunes gens italiens, français et allemands qui font l'ornement de la cour de Mathilde, où s'est réunie la fleur des gentilshommes chrétiens. J'ai eu l'occasion de me trouver avec lui en plusieurs rencontres, entre autres dans notre voyage de Lucques à Canosse, et je t'assure qu'il m'a paru du meilleur naturel.

Il est modeste, réservé, courageux, et ce qui me le rend plus cher, d'un dévouement à toute épreuve au Souverain Pontife. Je suis sûr qu'il répandrait jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le défendre.

— Mon père, répondit Yolande, vous pouvez l'estimer ; le Pape l'aime beaucoup, et fait grand cas de lui. Il disait dernièrement au marquis d'Este : « Le jeune Landgrave montre tant de bravoure dans les armes, et il a tant de foi au cœur, que j'ai écrit à son père, en Thuringe, pour le féliciter d'avoir un tel fils, vaillant et fidèle champion de l'Eglise et de l'empire. »

— J'en suis ravi ! répondit Pandolfe, en feignant un air distrait. Je crois qu'Oswald aime beaucoup la musique, car l'autre soir, pendant que tu accompagnais le bel hymne du Pape, en présence de la marquise de Suse et de la comtesse Mathilde, j'ai remarqué qu'il ne quittait pas l'instrument des yeux. On eût dit que son âme et son regard étaient suspendus aux cordes de ta harpe.

Yolande rougit. Elle ignorait que, quelques jours auparavant, le jeune Landgrave avait demandé sa main, et que Pandolfe avait longuement conféré à ce sujet avec Mathilde, qui avait pris sur elle d'écrire au père d'Oswald. Le jeune prince qui admirait chez Yolande l'élévation de l'esprit unie aux sentiments les plus délicats d'une âme pure et candide, ouvrit son cœur à la comtesse Mathilde, avant même de connaître la haute naissance d'Yolande. Mais quand la comtesse lui eut confié en secret que la jeune fille était comtesse de Groningue, il résolut de hâter son union avec une personne si accomplie. Mathilde s'était toutefois abstenue d'en parler à la jeune fille ; mais enfin Pandolfe arriva à Canosse, et alors elle lui fit part des intentions d'Oswald qu'elle engagea à présenter une demande en règle, avant même que la damoiselle eût été informée de sa recherche.

Le père et la fille continuèrent leur promenade jusqu'au pied du roc élevé qui sert de base au château de Rossena. Ils s'arrêtèrent pour contempler, de cette éminence, le cours de l'Enza, dont les eaux limpides serpentent le long des Apennins, en baignant la belle vallée de Selva Piana. C'est au milieu de ce site enchanteur, où il s'était bâti une élégante retraite, que Pétrarque venait passer l'été au sein d'une douce solitude et sous de

frais ombrages. De là on découvrait les cimes de Bismantova, avec leur ceinture de châteaux-forts, qui domine une plaine immense; on voyait les campagnes cultivées, les sombres forêts, les marécages et les sites agrestes, au milieu desquels paissaient les chevaux et bondissaient les cerfs et les daims dont ce pays abonde. Emerveillé de l'admirable paysage qui se déroulait devant lui, Pandolfe voulut monter jusqu'à la première enceinte de Rossena, où les guerriers de la comtesse l'invitèrent à prendre quelque repos.

Fondé par Mathilde ou peut-être par le marquis Boniface, son père, le château de Rossena subsiste encore aujourd'hui. Il se dresse isolé sur la cime d'une roche escarpée, dont les flancs sont entourés d'abîmes. Les murailles grimpent de saillies en saillies jusqu'au sommet du roc, et les tourelles s'élancent dans les airs, défiant les vents et les tempêtes. Au couchant, le roc ferrugineux descend à pic vers une vallée profonde; de hautes aiguilles couronnent sa base, assise sur des pans abruptes et anguleux, qui semblent bondir d'étage en étage jusqu'au fond du précipice. Vu du torrent de Cianello, Rossena apparaît comme un repaire inaccessible, dont la tête se perd dans les nues qui l'entourent d'un voile de vapeurs. C'est peut-être le rocher le plus escarpé de toutes les chaînes de montagnes qui traversent l'Italie.

Sur le flanc méridional du rocher, se superposent quatre enceintes crénelées, assises sur les saillies de la pierre et couronnées, sur leur plus haute cime, par un donjon carré qui élève dans les airs ses flancs grêles comme la tige d'un paratonnerre. Une seule porte à herse donne entrée dans la première enceinte, séparée de la seconde par des marches taillées dans le roc, au haut desquelles on traverse, sur un pont-levis, un profond ravin. Tous les passages communiquant d'un étage à l'autre, sont taillés dans la pierre même, et barricadés de herses, de grilles, de trappes, de sorte qu'une enceinte étant forcée, on pouvait se retrancher dans une enceinte supérieure.

Au-dessus des ouvrages de défense, s'élève le château proprement dit, la demeure du châtelain. Il se divise en vastes quartiers, avec salles, chambres, allées voûtées, citernes, terrasses. Au temps de Mathilde, et sans doute plusieurs siècles après, les

appartements devaient encore être ornés et meublés avec un luxe royal, mais ils n'offrent plus aujourd'hui que des décombres. Des quatre façades, on voit une magnifique perspective. On est pris de vertige, quand on se penche au-dessus des balcons, des saillies et des petits jardins suspendus sur l'abîme où se cache le pied de la montagne. Rossena est le rempart de Canosse, du côté de l'Enza; c'était un fort inexpugnable. Il eût fallu pouvoir emprunter les ailes de l'aigle ou de l'épervier, pour songer à en faire l'assaut ou à le prendre par surprise.

Après avoir visité Rossena, Pandolfe descendit avec sa fille de rocher en rocher, et reprit le sentier qui mène à Canosse. Comme ils gravissaient les premières pentes de ce dernier fort, ils virent de loin accourir dans cette direction une nombreuse et brillante troupe de cavaliers. Yolande et son père pressèrent le pas, et la jeune fille monta à ses appartements, dont le balcon donnait sur la place d'armes que les cavaliers devaient traverser. Ils portaient tous de légères cuirasses d'acier bruni, des panaches flottants, des cottes d'armes de diverses couleurs, et un manteau de toile d'or brodé de vair, rejeté sur l'épaule; ils marchaient la visière levée, suivis de nombreux écuyers et de pages, splendidement vêtus aux couleurs de leurs maîtres.

Yolande se plaisait à passer en revue ces visages mâles et guerriers, et ce cortége imposant qu'elle reconnut bientôt pour une ambassade de hauts barons d'Allemagne. Tout à coup, son père, qui se tenait derrière elle, la vit pâlir, se rejeter en arrière, et rentrer dans la salle en tremblant.

— Qu'as-tu, ma fille? s'écria-t-il.

C'étaient les ambassadeurs d'Henri, chargés d'annoncer son arrivée au Pape et à la comtesse Mathilde. Le cortége se composait de chevaliers lombards et allemands restés fidèles au roi et à sa fortune. Ils avaient à grand'peine traversé les rudes vallées des Grisons de Chamouny et de la Splug, bravant la neige et le froid intense qui continuait de sévir. Enfin, ils étaient descendus en Italie, en évitant soigneusement les embuscades que Guelfe de Bavière et Berthold de Carinthie avaient placées à tous les défilés des Alpes. Ils avaient pu rejoindre Henri à Turin et à Verceil, d'où il les avait envoyés au Pape, plein de confiance en leur expérience, leur éloquence et leur habileté dans le

maniement des affaires. Les plus jeunes avaient pour mission de captiver la confiance des princes réunis à Canosse, par leurs manières élégantes et leurs dehors pleins de courtoisie et d'amabilité.

En voyant sa fille si agitée, Pandolfe la pressa de questions; elle lui répondit d'une voix faible et entrecoupée :

— Ah! mon père! j'ai reconnu, parmi ces chevaliers, l'auteur de toutes nos infortunes, le marquis de Brunn!

— Calme-toi, mon enfant, dit Pandolfe; tu as été le jouet d'une illusion, de quelque ressemblance...

— Oh! c'est bien lui, mon père! reprit Yolande. Je l'ai parfaitement reconnu dans le cortége; son écuyer portait la bannière de Brunn; pourvu seulement qu'il ne m'ait pas aperçue! Je tremble d'effroi...

Pandolfe lui promit d'en parler à l'évêque Anselme et à l'abbé de Cluny. Il l'engagea, de son côté, à prévenir la comtesse Mathilde, et à sortir le moins possible de ses appartements. Il la pria surtout d'éviter de laisser paraître la moindre émotion, et de conserver sa sérénité accoutumée en conversant avec les damoiselles et les gentilshommes de la cour.

Deux jours après cet incident, le pont de la dernière enceinte s'abaissait pour livrer passage à un guerrier à cheval, suivi de son écuyer. Il descendit au grand trot la route de Ciano, traversa l'Enza sur un petit pont que le givre avait rendu fort glissant, et se mit à gravir la montée de Varvassone, autre domaine de Mathilde, dont la forteresse redoutable défendait le passage de la rivière. Tandis que le cavalier chevauchait en silence, tout entier à ses réflexions, l'écuyer lui adressa la parole :

— Monseigneur, je crois avoir reconnu la damoiselle du couvent de Sainte-Marie de Brunn.

Le chevalier leva brusquement la tête, et, d'un ton bref :

— Tu es fou, dit-il en poursuivant son chemin.

— Fou tant qu'il vous plaira, reprit l'autre, mais je vous jure que c'était elle; elle se tenait à un balcon du palais, et vous regardait fort attentivement traverser la cour avec les autres ambassadeurs. Elle a grandi, mais ses traits n'ont pas changé. Je l'ai vue cent fois à Brunn, quand elle jouait dans le parc ou dans les cours du couvent.

— Et tu crois qu'elle m'a aperçu?

— Je ne puis l'affirmer, mais je sais qu'il y avait à côté d'elle un prince avec qui elle causait familièrement; quand la cavalcade fut proche du palais, elle retira vivement la tête et disparut.

— Ah! voilà donc pourquoi la comtesse me renvoie, en si grande hâte, porter au roi les conditions que le Pape lui impose! Eh bien! que je ne sois plus Ottocar de Brunn, si je ne reviens à Canosse dans un tout autre appareil que celui d'ambassadeur! D'ailleurs, les conditions sont inacceptables; le Pape, qui soupçonne Henri de ne faire cette démarche que sous le coup dont le menacent les princes allemands, par crainte de se voir déchu du trône, exige avant tout que, pour preuve de la sincérité de son repentir, il lui envoie la couronne et le sceptre, et se déclare indigne de la puissance impériale... Crois-tu que l'orgueil de l'empereur voudra se soumettre à une telle humiliation? Déjà il est entouré de plusieurs princes fidèles, il voit les Lombards soulevés en sa faveur; une puissante armée italienne est prête à le défendre. Il quittera Turin, se montrera à ses troupes, les conduira sur l'Enza, marchera sur Canosse, surprendra le château au milieu des fêtes et s'en rendra maître en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Je grimperai sur ces rochers, j'escaladerai ces superbes murailles, car je veux être le premier à planter l'étendard d'Henri sur ces tours. Je mets le feu au palais, j'étrangle le Pape avec cette vieille comtesse qui le protége, et Yolande sera en mon pouvoir!... Je jure...

— Ne jurez de rien, interrompit l'écuyer; ces serments-là retombent souvent sur la tête de celui qui les fait.

Ottocar fit un geste de dépit et éperonna son coursier, en se renfermant dans un dédaigneux silence.

XX. — LE TOMBEAU DE BÉATRIX.

L'an dernier, en quittant Lucques, où j'avais été revoir la cathédrale et l'église de Saint-Michel, toutes deux fondées par la comtesse Mathilde, et encore aujourd'hui dans toute leur beauté comme un perpétuel témoignage de son pieux et vaste génie,

je me rendis à Pise pour visiter le tombeau de la comtesse Béatrix, mère de cette princesse, qui fut la gloire de l'Italie. Béatrix, dont toutes les forces furent mises au service du Saint-Siége, qui soutint à elle seule les destinées de l'Italie dans des temps difficiles, repose dans un admirable mausolée de marbre, chef-d'œuvre antique du ciseau grec.

C'était par une matinée de septembre; je me promenais sous les longues arcades du Campo-Santo de Pise, sur les dalles duquel un soleil brillant projetait l'ombre noire des longues et minces colonnettes qui décorent le pourtour du cloître. Je m'arrêtais à chaque instant devant les belles peintures de Giotto, de Buffalmaco et d'autres illustrations de l'école de Toscane. En arrivant au cloître qui fait face à la porte d'entrée, j'aperçus une grande urne de marbre, devant laquelle se trouvait un petit catafalque, couvert d'une draperie de velours violet, et, aux quatre coins, quatre candélabres supportant des cierges allumés.

Le gardien m'accompagnait. Je lui demandai de quel noble Pisan récemment enterré on célébrait le service.

— Mon Père, dit-il, on n'enterre plus dans le Campo-Santo, mais les chanoines de la cathédrale font l'anniversaire de la comtesse Béatrix, mère de Mathilde de Canosse, qui dota le chapitre au XI^e^ siècle. Tout à l'heure, après la messe de *Requiem*, ils viendront ici avec des cierges, réciter l'absoute.

— Est-il possible? après huit cents ans, l'Eglise de Pise conserve encore le souvenir de cette dame?

— Sans doute, répondit mon guide : je suis déjà âgé, moi, et, aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai vu chaque année les chanoines venir en procession à ce monument, célébrer l'office des morts et la messe solennelle, et dresser ce catafalque comme si Béatrix n'était morte que d'hier.

J'examinai les élégants bas-reliefs de la châsse; elle porte cette humble et barbare épitaphe : *Quamvis peccatrix, sum domna vocata Beatrix, in tumulo missa jaceo quæ comitissa*[1].

Je sortis du Campo-Santo pour entrer dans le baptistère, où je m'assis sur un banc et me mis à réfléchir sur la gloire qui

(1) Bien que je sois une pécheresse, mon nom est dame Béatrix; je gis dans le tombeau, moi qui fus comtesse.

survit, même en ce monde, aux enfants de l'Eglise. A la mort de ceux qui lui sont chers, le monde pleure tout en allant à la recherche des bijoux, de l'or, des objets précieux, des terres et des maisons, qu'a pu laisser le défunt. On se hâte de l'enterrer, on jouit des fruits de sa succession, et, le surlendemain, on ne pense plus à celui que l'on pleurait l'avant-veille. Souvent même, on ignore le nom de l'aïeul ou de l'oncle qui a fait la fortune du chef de la famille.

Il n'en est pas ainsi de ceux qui enrichissent l'Eglise. Ils vivent de son immortalité. Participant à la libéralité et à la bonté de Dieu, elle rend, dès ce monde, à ses bienfaiteurs, la récompense que Dieu leur assure au centuple dans les cieux. Les triomphes mortels des plus grands monarques passent et leurs tombeaux magnifiques passent avec eux. Mais les noms que la reconnaissance de l'Eglise a inscrits dans son livre d'or, ne sont effacés ni par les vicissitudes des temps, ni par les changements politiques, ni par les ravages de la guerre. Souvent d'illustres familles s'éteignent, mais leur nom se perpétue, brillant et radieux, dans les fastes de l'Eglise. Rome seule nous offre déjà une éclatante confirmation de ce fait. Les grandes et puissantes maisons des Cesi, des Farnèse, des Ludovisi, des Pamphili, des Peretti, sont éteintes. Cependant, le cardinal Cesi vit toujours dans l'Eglise de la Vallicella, le cardinal de Farnèse dans celle du Gesu, le cardinal Ludovici dans celle de Saint-Ignace, le cardinal Pamphili dans celle de Sainte-Agnès et de Saint-André au Quirinal, le cardinal Peretti dans celle de Saint-André-della-Valle. Chaque année, on fait mémoire d'eux, et leurs noms retentissent, vivants et glorieux, sous ces voûtes somptueuses, monument de leur piété. Il en est de même de tant d'autres, qui ne survivent que grâce à leur munificence envers l'Eglise, tandis que la mort a fait oublier le nom de leurs égaux et de leurs parents, quelquefois plus riches, plus savants, plus magnifiques que ceux dont les pieuses largesses ont immortalisé la mémoire.

Si, au lieu de déchirer l'Eglise, Henri IV l'eût protégée, honorée et défendue, son nom serait encore aujourd'hui aussi recommandable, aussi glorieux que ceux de Charlemagne et de Henri II son saint prédécesseur. Mais, entraîné par l'orgueil et

l'avarice, il fit peser sur l'Eglise tout le poids de sa tyrannie et de sa cruauté. Aussi à peine se souvient-on de son nom, que l'on ne peut prononcer sans un mouvement répulsif. Sa sépulture sans gloire fut oubliée de ses adulateurs mêmes. S'il se fût au moins repenti de ses fautes, l'Eglise, cette divine mère, l'eût relevé de son abaissement et placé si haut, que les rois les plus nobles de toute la chrétienté auraient envié sa gloire. Car il y a de la gloire à s'abaisser devant Dieu : Dieu se plaît à élever les humbles à de sublimes hauteurs, jusqu'au trône de sa divine Majesté. David et Théodose-le-Grand reconnurent cette vérité, aussi Dieu les environna d'une gloire immortelle.

Les ambassadeurs qu'Henri avait envoyés à Canosse faisaient tous leurs efforts pour obtenir qu'il fût relevé de l'excommunication, avant le terme fixé par les lois palatines et l'intimation de la Diète. Mais le Pape répondait :

— A moins de débattre la cause avec les princes allemands, je crois peu conforme à l'équité et aux coutumes de l'Eglise romaine de me prononcer avant d'entendre les deux parties. Les princes accusent le roi à mon tribunal, qui devait siéger à Augsbourg, où ils m'avaient invité. Qu'Henri se présente, qu'il se défende librement des crimes qu'on lui impute et je jugerai sa cause. Personne n'est plus désireux que moi de le trouver innocent ; j'en bénirais le Ciel, et tous les fidèles applaudiraient à ma sentence.

Les ambassadeurs répondirent que les princes allemands, sujets d'Henri, ne pouvaient juger leur maître.

— Ils ne le jugeront pas, répondit le Pape. Ils l'accusent d'avoir méconnu les constitutions de l'empire, et ils en ont le droit, car le roi des Romains n'est élevé sur le trône que par le suffrage des princes électeurs, avec l'approbation du Souverain-Pontife, qui donna l'empire au roi des Francs, à Charlemagne. Les trônes héréditaires ne sont pas dans les mêmes conditions que les royaumes électifs. Là, on tient la royauté de la nature, ici des suffrages. Si les accusations portées contre Henri ne sont pas fondées, gloire en soit rendue à Dieu ! qu'Henri règne et triomphe !

Si les antagonistes du Saint-Siége tenaient loyalement compte de cette distinction, ils ne déclameraient pas si souvent, à tort

et à travers, contre l'audace pontificale, qui s'arrogeait le droit de déposer les rois qui violaient obstinément le pacte fondamental qu'ils avaient juré d'observer lors de leur élection.

Les ambassadeurs, embarrassés par cette logique irréfutable, firent appel à la clémence du Pape, mais Grégoire répondit fort judicieusement que la miséricorde doit céder le pas à la justice.

Cependant la comtesse Mathilde s'occupait activement de ces négociations : le roi Henri était son cousin, et la reine était fille de la marquise de Suse, qu'elle aimait beaucoup. L'abbé Hugues de Cluny avait tenu Henri, son filleul, sur les fonts baptismaux, et les princes et les hauts barons qui habitaient Canosse ne pouvaient s'empêcher, quoique catholiques, d'aimer Henri à cause de son caractère chevaleresque et de sa bravoure. Mathilde était assaillie constamment de prières ; on l'engageait à user de son crédit auprès du Pape, qui lui avait tant d'obligation, pour le décider à user d'indulgence. Aussi Mathilde visitait souvent le Saint-Père, lui recommandait Henri et intercédait en sa faveur. Mais les saints, dans tous leurs actes, ne perdent jamais Dieu de vue, et quand la conscience est en jeu, ils restent inébranlables comme le rocher. Hugues et Anselme, très-saints l'un et l'autre, unissaient leurs instances à celles de Mathilde. Mais Grégoire leur répondait par des arguments si péremptoires qu'ils ne trouvaient rien à répliquer.

— Dites-moi donc, Hugues, répétait le Pape, pourquoi Henri a-t-il refusé de se rendre à la Diète pour se justifier? Pourquoi vient-il me trouver en Italie quand au contraire je me dirige vers l'Allemagne?

— Saint-Père, répondit l'abbé de Cluny, Henri a tant d'ennemis là-bas; ils l'accableraient sans pitié.

— Mais lui, reprenait Grégoire, a-t-il eu pitié de la Saxe, de la Thuringe, de la Souabe? D'ailleurs, il n'est pas vrai que tous soient ses ennemis. Voyez combien de princes, d'évêques et d'archevêques étaient de son parti, favorisant ses désordres soit par négligence, soit par intérêt. Maintenant, ils sont obligés de joindre leurs voix à celles de Treuver, parce que ses crimes ont dépassé toute mesure.

— Que Votre Sainteté, disait Anselme, pardonne à la jeunesse

du roi, à la fougue de ses passions, à la mauvaise éducation de son adolescence, aux excitations des méchants, aux séductions empoisonnées qui l'ont fait tomber d'abîme en abîme. Un tendre père comme vous aura pitié des erreurs de son fils.

— Fort bien! répondait Grégoire, mais l'œil de la justice doit-il toujours rester aveugle? Si la clémence prend pitié d'un égaré, la justice doit scruter et juger avec sévérité, malgré les pleurs et les larmes. Henri regarde l'Eglise comme sa servante, il la vend au premier misérable qui lui offre plus d'or et d'argent. Parcourez du regard toutes les Eglises vacantes en Allemagne depuis son avénement, en est-il une seule qui n'ait pas un loup pour pasteur? Ils les ont toutes emportées d'assaut, et quand ils n'ont pu escalader les fenêtres, ils ont percé les murs pour pénétrer par la brèche. Peut-on invoquer la clémence humaine en faveur de celui qui a méprisé si audacieusement les droits éternels de la justice?

— Mais il a descendu les Alpes, humilié et contrit, et il vient vous demander pardon! dirent Hugues et Anselme avec chaleur.

— S'il est vraiment repentant, répondit Grégoire, qu'il m'envoie les insignes royaux, le sceptre et la couronne, et qu'il confesse par écrit tous les crimes qu'il a commis contre le Tout-Puissant, ainsi que sa tyrannie envers les peuples de l'Allemagne. Nous verrons alors ce que Dieu nous inspirera de faire, car, malgré ses excès, nous n'avons pas cessé de le regarder comme notre très-cher fils.

A la suite de cet entretien de Grégoire avec l'abbé Hugues, l'évêque Anselme et les ambassadeurs, Mathilde chargea Ottocar de porter à Henri la réponse du Pape, priant secrètement le roi dans son message de ne pas renvoyer le messager à la cour.

Tandis qu'Ottocar gravissait, comme un furieux, la montée de Varvassone, ruminant dans sa tête mille projets pour tirer une vengeance éclatante de l'affront qu'Yolande lui avait fait, une mendiante descendait du château, tout enveloppée dans ses haillons, et la tête couverte d'un vieux morceau de couverture de laine qui lui cachait presqu'entièrement la figure. Ses yeux, vifs et perçants, s'étaient fixés de loin sur le guerrier, et, l'ayant bien considéré, elle s'arrêta et l'attendit.

— Salut au sire de Brunn, dit-elle, lorsqu'il arriva près d'elle.

Ottocar, étonné de s'entendre interpeller en langue morave, s'arrêta :

— Tiens! c'est toi, Swatiza? s'écria-t-il; que fais-tu ici?

— Monseigneur, répondit-elle, à cause d'une petite visite que j'ai faite à la sacristie de la cathédrale de Wurzbourg, l'évêque m'a bannie, et a promis mille marcs à qui me livrerait morte ou vive. Nous avions caché tout l'or et l'argent de notre butin dans un château incendié pendant la guerre, où de faux monnayeurs le fondaient. Par bonheur, nous retenions comme prisonnier un certain Raymond, ancien domestique de Pandolfe, père d'Yolande. J'eus pitié de lui, je résolus de le tirer de sa fâcheuse position, et de le mettre en sûreté. Nous étions donc descendus par un souterrain secret ouvert sur le vallon, et Raymond, ayant traversé le torrent, grimpait sur l'autre rive. Je le regardais; tout à coup, je le vois se cacher derrière un gros chêne, et me faire signe de la main de le suivre. Ne sachant ce qu'il me voulait, je ne bougeai pas. Alors il se coucha par terre et rampa un peu plus bas, puis me cria : « Sauve-toi, Swatiza! passe le torrent, et cache-toi! Voilà un gros détachement de Bavarois qui se dirigent sur le château, et qui l'entourent de toutes parts. A ces mots, je saute de la poterne au milieu du torrent, et me glisse, en rampant, dans un épais fourré de broussailles. Je rejoignis Raymond que j'avais délivré, et qui devint ainsi mon libérateur. Il paraît que le duc Guelfe de Bavière, ayant appris par ses espions qu'il y avait de faux monnayeurs dans ce vieux château, leur tomba sur le dos à l'improviste, et que tous y furent arrêtés comme je l'appris plus tard. On enleva leur trésor, et on les pendit sur les lieux mêmes. Par bonheur, j'avais sur moi de l'or, et il me vint à point pour mon voyage. Raymond me quitta, disant qu'il allait rejoindre ses maîtres à Boleslau. Quant à moi, n'étant pas tranquille là-bas, je pris la route d'Italie. J'ai parcouru toute la Lombardie, en faisant mon métier, et maintenant je vais à Canosse, où le séjour du Pape doit avoir attiré beaucoup de monde; je leur dirai la bonne aventure, et pourrai ainsi vivoter quelque temps.

Ottocar, qui avait écouté cette histoire prolixe avec impatience, lui coupa la parole :

— Je crois que c'est le démon qui t'envoie, dit-il; sais-tu

où est Yolande? Devine, si tu peux, je te le donne en mille!

— A Rome, car je l'ai rencontrée dans le vieux château; elle était tombée entre les mains des faux monnayeurs, et je la fis évader quelques jours avant la surprise. Elle était déguisée en pèlerin, et se rendait à Rome où elle doit être arrivée. Sans doute, elle s'est placée sous la protection de l'impératrice Agnès, le refuge et la providence de tous les pèlerins allemands.

— Non, elle est à Canosse, chez la comtesse Mathilde. Albert, dit-il en s'adressant à son écuyer, prends les devants, et attends-moi à la porte de Varvassone.

Il mit pied à terre, prit Swatiza par la main et lui dit :

— Tu n'es plus digne de ton nom, si tu ne m'aides pas à tirer vengeance de cette jeune fille, qui s'est jouée de moi comme d'un laquais, et qui m'a rendu la fable de tous les seigneurs du pays. Il faut qu'elle ne puisse plus se vanter de m'avoir bafoué si cruellement. Elle m'a méprisé, elle se moque de moi aujourd'hui à la cour de Canosse!... Cette idée me la rend odieuse, je la hais à mort, et je n'aurai pas une heure de repos que cette misérable ne soit abaissée. Tu dois avoir le moyen de la faire disparaître; le feu, le poignard, le poison, tout est bon, et, si tu réussis, tu n'auras plus besoin de mendier, j'assurerai le pain de ta vieillesse. Apporte-moi à Brunn la nouvelle de sa mort, et je te donnerai ton pesant d'or.

— A Brunn? Grand merci, Monseigneur! Pour qu'on me jette à l'eau ou qu'on me grille sur le boulevard des Hongrois!... Pas si sotte! j'ai pu m'échapper une fois, et je tire ma révérence à votre Brunn... On ne m'y reprendra plus.

— N'importe! pourvu que tu la fasses mourir, je trouverai bien moyen de t'envoyer autant d'or que tu voudras. A l'œuvre donc, ma chère amie! Si tu peux gagner quelque domestique de la comtesse, remets-lui une goutte de ces poisons que tu connais, et qui, mêlés au pain ou à la boisson, donnent une mort lente et sûre. Tu auras tout le temps de quitter le pays, avant qu'on ait pu concevoir le moindre soupçon.

— En attendant, marquis, ouvrez votre escarcelle et donnez-moi une bonne poignée de marcs d'or en à compte, afin que je puisse me présenter à Canosse, sans devoir mendier mon pain.

Ottocar plongea la main dans sa bourse et en tira plusieurs

pièces d'or qu'il donna à la bohémienne, puis il remonta à cheval, et continua sa route vers le roi, qui attendait avec anxiété la réponse du Pape.

Dès son arrivée à Canosse, Swatiza alla se loger dans une petite auberge, au pied de la troisième enceinte du fort. Elle quitta ses haillons, peigna ses longs cheveux noirs comme jais et les partagea en deux tresses, selon l'usage des bohémiennes. Elle revêtit ensuite un justaucorps de gros taffetas, à galons, à paillettes et à filets d'or, garni d'appendices en forme d'ailes, qui flottaient sur ses épaules et lui donnaient l'air d'un papillon diapré de mille couleurs. Elle alla, dans cet équipage, s'installer au milieu de la place, monta sur un escabeau, et, soufflant dans un petit cornet, elle se mit à sonner à pleins poumons une fanfare extravagante. A ce vacarme inusité, le peuple accourut de toutes parts, fit cercle autour de l'étrangère, se demandant ce que signifiait cette étrange musique. Lorsque Swatiza vit son auditoire attentif, elle prit la parole, dans un jargon slavo-lombard des plus grotesques :

— Gens de Canosse, dit-elle, j'arrive de l'Herminie, qui est un pays fort éloigné d'ici, où la lune se lève le jour et le soleil la nuit; où les hommes ont deux têtes, dont l'une regarde en avant et l'autre en arrière. Là, les femmes ont des moustaches comme les chats; au lieu de nos montures, les hommes ont pour coursiers des phoques marins, grands comme des éléphants. L'or y est aussi commun que la pierre l'est ici, et, au lieu d'eau, les rivières roulent du vin; là, les grains de froment sont des perles, et on ne s'y nourrit que de pain fait avec cette farine, qui est douce et parfumée comme une brise de printemps. Eh bien! j'ai mis du temps à venir de l'Herminie; c'est un voyage de sept ans! J'y ai usé deux cent trente paires d'escarpins à double semelle et à triple empeigne! Quelle interminable route! Cependant, le bruit de votre valeur et de votre courtoisie, répandu dans le monde entier, m'a décidée à venir vous voir, pour admirer la grandeur de ces palais et la magnificence de la cour de la comtesse. Mais ne croyez pas que je sois venue ici les mains vides : je veux vous montrer ce qui se pratique dans l'Herminie, où l'on boit le feu comme de l'eau, où l'on mange des étoupes et de la bourre, qui, bien digérées et

élaborées par l'estomac, fournissent ensuite des pièces entières de rubans de la plus belle nuance.

Le peuple ne soufflait mot et attendait. Swatisa prit une poignée d'étoupe, qu'elle se mit dans la bouche, gonfla les joues et souffla une sorte de fumée épaisse, qui sortait de ses lèvres en tourbillons bleuâtres. Bientôt des étincelles jaillirent de la fumée, et enfin une longue flamme vive et brillante. Elle se tournait vers les spectateurs, et leur envoyait à la figure des bouffées de flammes, qui les faisaient reculer tout effrayés. C'était une surprise générale. On se disait :

— Voyez ! on dirait la bouche d'un four ! Elle est de fer, cette créature-là ! du feu, de la fumée, des étincelles plein la bouche ! Elle a le palais pavé de bronze !

Tandis que l'on faisait ces commentaires autour d'elle, Swatiza prit, sur un réchaud ardent, une cuillère de fer remplie de plomb fondu :

— Après avoir vomi tant de flammes, s'écria-t-elle, il est bien permis d'avoir soif ! Vous autres, vous boiriez de l'eau fraîche ou du vin, mais dans l'Herminie on apaise sa soif avec du plomb fondu. Allons, un verre !...

Et l'élevant bien en vue de tout le monde, elle y versa le métal liquide, et le porta à ses lèvres :

— Non ! non ! ne buvez pas ! s'écria la foule d'une seule voix.

Mais la bohémienne, qui avait vidé le verre d'un trait, se gargarisa la bouche, et cracha le liquide merveilleux dans le vase :

— Ne vous l'ai-je pas dit ? s'écria-t-elle ; cela vaut bien un verre d'eau fraîche !

Et, en même temps, elle ouvrait la bouche pour qu'on vît bien qu'elle était parfaitement intacte. Les badauds restaient stupéfaits.

Alors Swatiza reprit :

— Vous venez de voir comment on boit et comment on s'enivre dans l'Herminie ; je vais vous montrer comment on y mange.

Elle prit des boulettes d'étoupe, se les mit dans la bouche et commença à jouer des mâchoires avec un merveilleux appétit. Les spectateurs riaient. Elle roulait les yeux et mâchait avec des contorsions grotesques. Tantôt elle faisait semblant de s'étran-

gler, se frappant les reins et se pinçant le gosier ; enfin elle avala l'étoupe. Tous les assistants de rire et de trépigner de joie en voyant ces tours de passe-passe. Alors, Swatiza commence à se tordre et à faire des efforts convulsifs, puis, approchant les doigts de ses lèvres, elle en tira un ruban de soie rouge.

— Voyez donc ! elle a mangé des étoupes, et voilà qu'elle retire de beaux rubans de satin ! Comment fait-elle son compte ?

Et Swatiza tirait, tirait toujours, jusqu'à ce qu'elle eût déployé une trentaine de brasses d'un ruban satiné sur les deux faces, et de toutes les nuances : vert, jaune, bleu, blanc, rose et rouge.

L'enthousiasme était arrivé à son comble. On eût dit une mer houleuse. La bohémienne reprit la parole d'un air enjoué, et le sourire sur les lèvres :

— Des ciseaux ! s'écria-t-elle.

On lui en donna, et elle se mit à découper le ruban et à le faire flotter en l'air :

— Venez, dit-elle, venez, jeunes filles, voici pour vous.

Bien des joues s'empourprèrent, bien des têtes se penchèrent et il y eut une longue hésitation, car toutes craignaient d'être choisies par la terrible magicienne, et aucune ne s'avança. Alors Swatiza, avisant dans la foule un beau garçon à la livrée du palais, lui cria :

— Approchez, gentil page, tenez ! Ce ruban est pour vous, vous le donnerez à qui vous voudrez !

Le varlet s'avança, et, tandis que Swatiza lui remettait le ruban, elle articula rapidement ces mots à son oreille :

— Venez tantôt à l'auberge, je vous dirai votre bonne aventure.

Quand Swatiza vit tout ce peuple étonné de ses prouesses, elle ouvrit un carnier qu'elle portait en bandoulière, sonna quelques fanfares sur son cornet, promena ses regards autour d'elle, et continua :

— Habitants de Canosse, vous êtes le peuple le plus heureux de toute la chrétienté d'Occident. Vous habitez un fort inexpugnable, dont les murailles ont été témoins de la défaite de plus d'un roi et d'un empereur ! Vous possédez la cour la plus splendide que l'homme ait jamais vue ! Vous êtes gouvernés par une princesse qui ne veut pas du titre de reine, et qui est au-dessus

des plus illustres impératrices. Aujourd'hui même, vous vénérez dans vos murs le Pontife suprême, qui tient les clefs du paradis, entouré d'un cercle brillant de cardinaux, d'évêques, d'archevêques, de prélats et de patriarches! Pour l'honorer, les plus grands princes chrétiens sont accourus dans vos murs, et vos jours ne sont qu'une chaîne de fêtes, de splendeurs et de triomphes! Citoyens de Canosse, partout on envie votre heureux sort. On parle de vous à Bagdad, à Golconde, à Trébizonde, en Palestine, jusqu'aux monts de la lune et aux montagnes d'or, pays des griffons et des chimères. Je me trouvais, comme je vous l'ai dit, dans l'Herminie, et, éblouie de la réputation de votre nom, je suis venue et j'ai voulu vous voir! J'ai appris l'art de la médecine au grand Mogol, et je connais les secrets de la vie et de la mort; j'eus pour maître le très-savant (elle s'inclina profondément) le très-savant Caïmakadenriculikan, nom vénéré dans tout l'Orient. Il connaît l'influence des astres et la destinée de chaque homme; il sait les vertus cachées des plantes, des fleurs, des fruits, des métaux et des pierres. La mort n'ose l'atteindre : il a déjà vécu sept mille sept cent soixante-dix-sept ans, et il est encore dispos et gaillard comme un jeune homme! Citoyens de Canosse! cet homme m'aimait comme sa fille; il m'enseigna les profonds mystères de la nature, ce qui m'a fourni les moyens de composer une poudre admirable....

En disant ces mots, elle avait tiré de son sac quelques petits paquets remplis de brique pilée.

— Voici l'élixir de longue vie; vous mettez infuser cette poudre dans trois doigts d'eau de fontaine bien claire; c'est assez pour vous guérir du mal de tête, des coliques, des vertiges, de l'asthme, des tintements d'oreilles, des fièvres, des catarrhes et de la goutte. Dans les grandes villes de Perettola et de Montelupo où les sultans de Canisgatte tiennent leur cour plénière, je vendais un de ces paquets dix besans d'or; mais ils étaient des païens. Pour vous qui êtes chrétiens et gens de bien, je la donnerai pour une bagatelle... Trente deniers? ce serait peu; vingt? c'est pour rien... Dix? je suis trop bonne... Eh bien, oui, pour dix deniers! Allons. faites-vous servir, nobles citoyens de Canosse! à dix deniers! à dix deniers!

Ces mots n'étaient pas achevés, qu'une foule compacte se

pressait autour de la bohémienne, qui avait soin de ne pas lâcher le précieux papier sans tenir l'argent sur la main. « Elle est bonne pour la sciatique? — Excellente! — Et pour la colique? — Délicieuse! — Et pour la teigne? — Superlative. » Bref, elle fut débarrassée de tous ses paquets en un instant, et recueillit une bonne somme d'argent.

Elle entrait dans son auberge, pour se reposer un peu, quand le varlet se présenta. Ils se retirèrent dans une chambre déserte, où Swatiza, ayant fait ouvrir la main du jeune homme, et en ayant examiné toutes les lignes, lui dit :

— Beau fils, vous avez une fameuse chance : je lis dans votre main des présages heureux. Quel est votre nom?

— Isnard, répondit le jeune homme.

— Eh bien! cher Isnard, courage! et si vous me prêtez assistance, je vous garantis une bonne récompense... Dites-moi, n'avez-vous pas au palais certaine damoiselle d'une grande beauté qui se nomme Yolande?

— Elle est chez nous depuis longtemps, répondit Isnard, et sa beauté n'est rien encore à côté de sa bonté et de sa générosité... Je suis le filleul de son fauconnier, et je puis vous dire qu'elle n'a pas sa pareille en vertu, aussi notre sérénissime maîtresse l'aime comme sa fille. On a longtemps ignoré qui elle était et d'où elle venait, mais, en se rendant à Lucques, le Pape a rencontré un grand seigneur qui est le père d'Yolande.

— Vraiment!... interrompit Swatiza, et sait-on qui il est?

— Il l'a dit lui-même. Le Pape et la comtesse Mathilde lui firent de grandes démonstrations et l'accueillirent comme un grand et vaillant prince, victime de l'empereur pour avoir défendu le saint père Grégoire. Bref, il se nomme Pandolfe de Croningue.

— Et Yolande est sa fille? Est-elle déjà fiancée à quelque prince?

— Ah! c'est encore un secret; on dit tout bas qu'elle épousera un jour le noble Landgrave de Thuringe, fils aîné du vieux Landgrave et héritier d'une vaste principauté. Mais on ne peut pas le savoir.

— Savez-vous, Isnard, si les fiançailles ont déjà eu lieu?

— Ginévra, la sœur du jeune fauconnier Vidbode, qui est au

service de notre sérénissime maîtresse, sait qu'on attend des lettres du vieux Landgrave ; dès leur arrivée, le Pape unira les deux jeunes gens à l'autel de Saint-Apollon, sous les auspices de la comtesse Mathilde et du marquis Azzo d'Este. Ginévra, toujours en grand secret, bien entendu, a dit à son frère, que l'empereur de Constantinople a déjà envoyé les présents de noces, consistant en plusieurs grandes caisses de fines étoffes de l'Inde et de la Perse, et que l'on fera à Yolande le plus beau cortége qu'on ait jamais vu. On a transmis à Venise une grande quantité de pierreries pour en faire des couronnes, des diadèmes, des pendants et des colliers, et l'on attend les plus habiles ouvriers de Milan, de Vérone et de Pise, afin que les noces aient une magnificence et une somptuosité vraiment royales.

— Tant mieux, dit la Bohémienne, j'espère en profiter aussi. Isnard, il faut tâcher de voir la noble damoiselle, et vous lui direz : « Celle qui vous a promis, en Bavière, de tirer Raymond du vieux château, vous a servie fidèlement, et il est aujourd'hui au sanctuaire de Notre-Dame de Boleslau. » Vous ajouterez que je voudrais la voir et lui parler un instant, afin de lui découvrir un grand danger qui la menace.

En ce moment entrèrent tout à coup un caporal de justice et six archers armés de hallebardes. Ils saisirent la pauvre Swatiza, sans dire un mot, lui mirent les fers et la conduisirent dans le sonterrain le plus profond du château. Tandis qu'elle avalait son plomb fondu sur la place, au grand ébahissement de la foule, quelques pages d'Ottocar la reconnurent et la dénoncèrent comme la plus maudite sorcière de toute la Germanie. Ils ajoutèrent qu'elle était venue pour empoisonner le Pape ou pour commettre quelque terrible maléfice. Le peuple, en la voyant marcher enchaînée, disait :

— Ce doit être une grande sorcière, car elle boit du feu pour se rincer la bouche, et mange des étoupes qu'elle change en cordons de soie. Vite, qu'on lui fasse son procès, elle sent le fagot.

Il y avait, en ce moment, à Canosse, beaucoup de seigneurs allemands, qui racontèrent tout ce qu'ils savaient des vols, des ruses, des maléfices dont on l'accusait dans toute l'Allemagne. Le Vidame la fit immédiatement condamner au bûcher.

Enfin, Isnard, par l'intermédiaire de Ginévra, put faire pas-

ser à Yolande le message de la bohémienne. La jeune fille reconnut tout de suite la Swatiza, qui l'avait délivrée des mains des brigands. Dès qu'elle apprit qu'on l'avait plongée au fond de la tour, qui communiquait avec le palais par une allée secrète, elle y descendit le soir et trouva la pauvre bohémienne chargée de chaînes. Au bruit de ses pas, Swatiza fut toute troublée, croyant que le justicier venait l'étrangler. Mais ayant entendu une douce voix lui dire : « C'est Yolande, ma bonne Swatiza! » Elle se mit à crier :

— Assistez-moi, madame, je vous en conjure! Sachez que j'ai voulu vous entretenir d'un secret qui menace votre vie. Le marquis Ottocar a su, par son écuyer, qui vous a reconnue au balcon, que vous étiez ici, et m'ayant rencontrée sur la montagne de Varvassonne, il m'a promis mille marcs d'or, si je voulais vous empoisonner. Arrivée à Canosse, j'amusais le peuple de mes tours d'adresse, en buvant sous ses yeux le plomb fondu, qui n'était en réalité que du mercure, quand j'aperçus Isnard, un varlet de la cour, que je chargeai de vous avertir. Mon intention était de vous révéler le complot du marquis, pour vous mettre en garde. Je ne vous dis pas cela, croyez-le bien, pour me faire ôter ces chaînes et pour sauver ma vie... Oh! non, Dieu m'est témoin que je ne veux que vous être utile!

Yolande lui dit alors, sans se troubler :

— Swatiza, je te remercie de ta bonne volonté, je prendrai mes précautions pour ne pas donner dans le piége. Quant à toi, aie courage et espère. Cependant, je dois te prévenir d'une chose ; si la comtesse Mathilde veut bien te faire grâce par bonté, j'entends que tu reviennes à Dieu. Il est temps que tu rentres en toi-même, et que tu te repentes sincèrement de tes fautes, en les confessant avec une grande contrition au saint abbé Hugues de Cluny, qui te donnera l'absolution. Songe néanmoins que si j'obtiens ta grâce de la comtesse, comme je l'espère, je ne lui demanderai pas ta liberté, car tu recommencerais à mal faire.

— Madame, interrompit Swatiza, si vous m'arrachez au gibet, je jure à Dieu et à vous de mener une vie pénitente jusqu'à mon dernier jour.

— Eh bien! reprit Yolande, il y a, sur les plus hautes cimes

des Apennins, un refuge de pénitentes qui y mènent une vie solitaire et pieuse : je prierai la comtesse de t'y donner une place.

Pendant que Swatiza serrait la main d'Yolande avec transport et la baisait en la mouillant de ses larmes, un bruit de pas se fit entendre dans le souterrain. Aussitôt elles virent entrer le justicier précédé de deux hommes portant des torches allumées. Le justicier tenait à la main une corde de soie et un bâton court.

— Que voulez-vous? demanda Yolande.

En reconnaissant la princesse, il recula de deux pas, et répondit :

— Madame, le Vidame, pour ne pas troubler les fêtes de la cour, a décidé qu'au lieu de pendre cette sorcière, on l'étranglerait dans sa prison; je viens exécuter la sentence.

Alors Yolande lui dit :

— Justicier, je vous défends de toucher à cette femme. Allez dire au Vidame qu'il ait à se présenter demain chez la comtesse Mathilde.

XXI. — HENRI IV A CANOSSE.

Les montagnes de Reggio étaient couvertes d'une épaisse couche de neige. L'hiver continuait de sévir avec intensité, et les vents glacés et impétueux du nord balayaient, en mugissant, les plaines et les plateaux élevés de la Lombardie. Le château de Canosse se détachait sur l'éclat éblouissant des neiges qui couvraient toutes les cimes d'alentour. Sa silhouette isolée et sévère, ses sombres murailles le faisaient ressembler, du fond des vallées, à un nid d'aigle accroché à la pointe du roc. Ce roc escarpé était alors le séjour de l'auguste Vicaire de Jésus-Christ et d'une foule de princes souverains. Canosse était devenue la plus brillante métropole du monde.

Des hautes tours et des longues et étroites fenêtres du palais de Mathilde, on eût pu voir, dans la rude matinée du 23 jan-

vier, s'avancer péniblement, à travers les neiges, un jeune homme nu-tête, et les cheveux en désordre. Il était couvert d'un sac de grosse toile, attaché avec une ceinture de corde, et marchait les pieds nus.

Arrivé à la première enceinte, il frappa à la porte. Le portier leva la herse, et l'introduisit dans la deuxième cour; là, le pont-levis était dressé sur l'escarpe intérieure du fossé. « Ouvrez-moi! » cria le pèlerin. Il tombait, en ce moment, une neige abondante mêlée de petits glaçons durs et tranchants, que la rafale chassait à la figure du voyageur. Il cria donc une seconde fois, et plus fort, après le pontonnier, pour qu'il eût à baisser le pont. Enfin, la lourde machine glissa sur ses chaînes, mais pour livrer passage au pèlerin seulement. Les gens qui l'accompagnaient durent rester à l'extérieur.

Pour passer de la deuxième à la troisième enceinte, le voyageur dut heurter à coups redoublés, mais on ne lui répondit pas. Il prit un morceau de pierre, et se mit à frapper sur les gros clous dont la porte était garnie, en faisant un vacarme effroyable. A ce bruit, un soldat passa la tête par une meurtrière, en disant :

— Qui va là?

— Ouvrez-moi, je vous prie, dit le pèlerin : hâtez-vous, je meurs de froid!

— Qui demandez-vous?

— Je demande le Pape, la comtesse et la marquise de Suse; descendez et ouvrez!...

— Je ne descends point, dit brusquement le soldat : qui êtes-vous?

— Je suis Henri, roi des Romains, gendre d'Adélaïde de Suse, et cousin de la comtesse Mathilde, votre maîtresse : descendez, sinon je vous fais pendre à ces créneaux.

Le soldat courut tout droit au palais annoncer le roi Henri. La comtesse Mathilde se présenta sur-le-champ au pape Grégoire, et, s'agenouillant à ses pieds, lui dit d'une voix suppliante :

— Saint-Père, le plus grand roi de la chrétienté, sans attendre le terme des négociations pendantes avec ses ambassadeurs, vient en personne se prosterner aux pieds de Votre Sainteté. Le soldat me dit qu'il est là nu-pieds, couvert d'un gros sac,

ceint d'une corde de chanvre, la tête nue!... Et voyez, Saint-Père, la neige tombe, l'aquilon glacé mugit dans les gorges de la montagne, le froid sévit avec un redoublement de rigueur!... Ayez pitié de ce pauvre égaré, qui rentre en lui-même et vient implorer votre clémence.

— Il rentre en lui-même! dit le Pape; comtesse, vous êtes la première à n'en rien croire, et c'est la bonté de votre cœur bien plus que la conviction de l'esprit qui vous inspire ce langage. Si Henri fût venu se mettre aux genoux du Vicaire du Christ dans la splendeur de ses triomphes, quand il voyait courbés devant lui les princes de Saxe et de Thuringe, quand toute l'Allemagne tremblait en sa présence, j'aurais pu, alors, présumer de la sincérité de son repentir. Mais, il vous en souvient, comtesse, Henri, pressé par ses adversaires, est déjà revenu à moi, doux comme un agneau, s'accusant de ses égarements, de ses tyrannies, de ses sacriléges, implorant mon pardon et criant bien haut que jamais plus il n'aurait vendu les évêchés aux simoniaques. Il devait prêter son bras à l'Eglise, pour exterminer les abus et réformer le clergé. « Je tiendrai parole fidèlement, disait-il, je ne demande que la bénédiction du Saint-Père, dont je promets de me montrer l'enfant soumis et obéissant. Je maintiendrai la justice, je gouvernerai mes peuples avec amour et bonté! » Vous avez vu, comtesse, comme cette lettre inonda mon cœur de consolations; vous avez été témoin de mes sentiments paternels, vous avez vu comme je lui pardonnai de bon cœur, comme je le bénis, comme j'embrassai tendrement la brebis égarée! Mais à peine eut-il reçu ma réponse, qu'Henri écrase les Thuringiens, puis les Saxons, et l'orgueil de son triomphe lui faisant oublier ses promesses et ses serments, il se replongea dans tous les excès de la cruauté, de l'injustice, de la prévarication, du sacrilége : il a renié Dieu, l'Eglise, et toutes les vertus d'un monarque chrétien!

— Saint-Père, insista Mathilde, n'attribuez ces contradictions qu'à la jeunesse, à la force de l'habitude, aux piéges des courtisans, qui l'excitaient au mal.

— Et sa volonté criminelle?...

— Mais il s'est repenti, il fait acte de pénitence, il vient vous demander sa grâce! Accordez-lui la permission de se prosterner

à vos pieds, absolvez-le de cette main qui peut ouvrir et fermer le ciel au plus petit comme au plus grand, à l'humble serf comme au monarque.

— Comtesse, Henri se préoccupe bien moins du paradis que de sa couronne. Croyez-moi, je connais mieux que personne sa déloyauté, un justicier qui ne fait acception de personne, tient votre honnête homme à la gorge. Il s'en faut de quelques jours seulement pour que l'année de son excommunication soit révolue, et si ce délai fatal expire sans qu'il en soit absous, Henri, qui ne peut pas dire au temps de s'arrêter, sait bien qu'il perd tout droit à la couronne, en vertu des lois germaniques, et que les princes allemands, aux termes des constitutions impériales, devront choisir un autre souverain. Henri qui voit le fil de cette épée de Damoclès près de se rompre, accourt vers le Pape et lui dit: « Mon père, sauvez-moi! » Oh! je voudrais le sauver, mais légalement. Dites-lui qu'il se présente à la Diète d'Augsbourg, et que s'il peut se laver des accusations des princes de l'empire, j'aurai hâte de l'absoudre et de le bénir. Je serai le premier à le réhabiliter et à raffermir la couronne sur sa tête.

Voyant qu'il était inutile d'insister, Mathilde se retira fort triste; elle convoqua les ambassadeurs d'Henri, et leur enjoignit d'aller trouver leur maître et de l'exhorter à la patience.

Pendant ces pourparlers, Henri, transi de froid, piétinait dans la neige avec une sourde colère; parfois il versait des larmes et se frappait la poitrine, en implorant la pitié. Les ambassadeurs descendirent enfin, et trouvèrent leur maître, la tête couverte de glaçons et de neige et les mains raidies par le froid. Ils fléchirent le genou devant le prince qui pleurait et se lamentait amèrement, et l'exhortèrent à ne pas perdre courage, affirmant que la comtesse avait chaleureusement intercédé pour lui auprès du Pape. Sa Sainteté, tout en protestant de son amour et de son respect pour le roi, avait déclaré ne pouvoir sortir des règles de l'équité, de l'ordre établi dans l'empire, ni du droit coutumier de l'Eglise romaine, et qu'il se conformerait au jugement d'Augsbourg.

— Il ne s'agit ni de princes, ni d'Augsbourg! s'écria Henri d'un ton courroucé; le Pape est juge, mais il est aussi un tendre père, tandis que les princes allemands sont des rebelles et des

félons, dont je ne voudrais pas faire mes valets, bien loin de les supporter comme juges !...

Et, en disant ces mots, son sang circulait avec agitation. Blême de froid un instant auparavant, il avait maintenant le visage en feu. La colère bouillait dans ses veines, il tremblait de rage. Les ambassadeurs le persuadèrent de quitter ce lieu, et d'aller prendre un peu de nourriture et de repos, car il était à jeun depuis la veille.

Le lendemain, on le laissa de nouveau entrer dans la seconde enceinte du fort, mais il tenta vainement de pénétrer à Canosse. Il demandait à haute voix pardon et merci au Pape, en poussant des cris lamentables; il battait la terre du pied pour ne pas geler sur place, et ne cessait de tendre les mains vers les murs du palais, suppliant qu'on lui ouvrît la porte et qu'on lui permît de baiser les pieds du Saint-Père. Au bruit qu'il faisait, les habitants de ce quartier étaient accourus sur le rempart, et regardaient entre les créneaux et les meurtrières le triste spectacle d'un si grand roi, réduit à une si misérable extrémité. Les plus sages disaient :

— Voilà le fruit de la ruse ! Henri a si souvent manqué de parole au Pape, que le Pape ne le croit plus !

Quelques plaisants se moquaient de lui :

— C'est, disaient-ils, la fable du berger qui criait de toutes ses forces : Au loup ! au loup ! et qui ameutait les paysans pour leur rire au nez de s'être laissé prendre à ses fausses alertes. Mais le jour où le loup vint réellement, le farceur eut beau crier, les paysans firent la sourde oreille, tandis que le loup déchirait son troupeau à belles dents. Or, ce berger-là, c'est le roi. Il a cent fois promis d'être sage, le Pape le tirait de peine, et aussitôt le jeune gaillard se moquait de lui. Maintenant qu'il est dans la détresse, le Pape, qu'il a si souvent joué, lui dit : Attends que je puisse te croire !...

Au coucher du soleil, les ambassadeurs revinrent trouver le roi. Ils lui dirent que toutes leurs instances, leurs supplications, leurs prières pour amener le Pape à pardonner avaient été inutiles. Grégoire restait inflexible et maintenait que le jugement ne pouvait avoir lieu qu'en présence des princes et des ducs d'Allemagne.

— Sire, ajoutèrent-ils, ne vous découragez pas; l'espérance est la dernière chose qui meure en nous. Si nos prévisions ne nous trompent pas, nous avons cru voir, dans le regard ferme et sévère du Pape, un rayon de lumière qui nous promet le soleil.

— Hélas! non, répondit Henri, Grégoire est fatigué de moi, et jamais il ne s'adoucira jusqu'à me pardonner; c'est un vieillard dur et entêté.

— Ne dites pas cela, Sire, répliquèrent les ambassadeurs. Grégoire est un saint; vous nous l'avez dit vous-même cent fois. Mais les saints ne se laissent pas surprendre par des arguments contraires au droit. Ce que les syllogismes ne peuvent pas sur leur esprit, la piété, la compassion, une larme de repentir le peuvent sur leur cœur si doux et si plein de mansuétude. Ce matin, pendant que la comtesse, l'évêque Anselme, l'abbé Hugues et Azzo d'Este plaidaient votre cause, le Pape attachait souvent ses regards sur un grand crucifix placé au milieu de la table, et à la vue des plaies sacrées du Sauveur, un éclair de tristesse paternelle adoucissait la sévérité de ses traits graves et austères. Il parut vivement attendri, quand la comtesse lui dit : « Saint-Père, ayez pitié de ce pauvre prince qui, depuis deux jours, reste les pieds nus à votre porte dans la neige, et sans prendre la moindre nourriture! » A ces mots, le Pape leva les yeux sur le crucifix, et le devoir combattant en lui la pitié, on vit poindre deux larmes sous ses paupières. Il les congédia tout ému, et se retira dans ses appartements. Sire, croyez-nous, persistez dans votre résolution, et vous triompherez.

Le roi sortit du château et se rendit à son auberge. Le matin du troisième jour, Henri, balancé entre l'espérance et la crainte, s'achemina encore vers la forteresse pour obtenir d'y entrer, afin de se jeter aux pieds du Pontife, et de vaincre, à force de larmes et de prières, l'esprit de son juge et de son père. Mais arrivé à la troisième porte, il la trouva plus close que jamais. Un silence de mort régnait aux alentours. Une neige abondante tombait à flocons pressés, le froid était intense, la solitude morne et sinistre. De temps en temps, le visage de quelque curieux apparaissait entre deux créneaux de la courtine pour voir le roi Henri et se retirait bien vite devant la neige et la bise. Le roi frappait, pleurait, rugissait : la porte restait immobile sur

ses gonds. Alors Henri après avoir longtemps attendu, voyant qu'on restait sourd à ses supplications, désespéra de sa fortune et se mit à courir comme un furieux à travers la neige. Trouvant l'église de Saint-Nicolas ouverte, il s'y élança avec impétuosité, franchit la balustrade du chœur, gravit les marches de l'autel, et, embrassant la pierre consacrée, il s'écria à haute voix :

— Autel de Dieu, vénérables reliques des martyrs, je viens à vous, je me confie en vous, je m'abandonne à vous! J'ai appelé les hommes à mon secours, et ils ne m'ont point écouté! Maintenant, c'est vous que j'invoque, j'embrasse l'autel qui me représente le Christ! Ce lieu est sacré, inviolable : nul ne m'arrachera de ce fort de salut!

L'abbé de Cluny accourut à ces cris. En l'apercevant, Henri resta près de l'autel et s'écria :

— Hugues, sauvez-moi! allez dire au Pape que le roi des Romains est à Saint-Nicolas, embrassant l'autel. L'autel c'est le Christ, et le Christ ne m'a point rebuté... Le Pape est son vicaire, qu'il ait donc pitié de moi, qu'il daigne accueillir mon repentir et me donner l'absolution!

Le vénérable abbé essaya de calmer cette agitation, et, le voyant un peu apaisé, il lui dit :

— Mon fils, vous avez tant de fois trompé le Souverain-Pontife, qu'il ne peut se décider à croire à la sincérité de vos regrets.

— Je vous jure que je me repens du fond de mon cœur! dit le roi; allez, faites-vous garant de ma parole, faites serment pour moi et répondez au Pape de ma fidélité.

— Je ne le puis, sire, répondit Hugues; la règle monastique s'y oppose... Mais, si vous voulez une bonne caution, priez la comtesse Mathilde, votre cousine, de répondre pour vous. Elle le fera volontiers, et vous ne sauriez croire combien elle a d'empire sur le Souverain-Pontife. Elle tient, pour ainsi dire, la clef de son cœur; vous ne pouvez avoir d'espérance qu'en elle.

Henri tourna vers Hugues un regard suppliant :

— Eh bien! dit-il, vénérable abbé, vous qui m'avez tenu sur les fonts du Baptême, obtenez, je vous en conjure, que la comtesse vienne près de moi, attendrissez-la sur ma position, afin que, par son entremise, je puisse parler au Pape. Vous m'avez fait chrétien, vous m'avez ouvert les portes de l'Eglise par le

Baptême ; c'est à vous que je devrai encore de rentrer dans la communion des Saints, que je me suis fermée par mes crimes !

Profondément ému par ces touchantes paroles, Hugues embrassa en pleurant le malheureux roi et sortit de l'église pour aller trouver la comtesse Mathilde. A la vue du saint religieux profondément affligé, et en apprenant la cause de sa douleur, la noble dame descendit du palais et se rendit à l'église, où Henri n'avait pas cessé de tenir l'autel embrassé. A son aspect, il reprit courage, alla à sa rencontre, se jeta à genoux, lui prit affectueusement une main qu'il baisa en la baignant de larmes, et, levant les yeux sur sa cousine, il s'écria :

— Madame ! je ne lâcherai pas votre main que vous ne m'ayez promis d'intercéder pour moi auprès du Souverain-Pontife.

Toujours noble, affable et généreuse, la comtesse souffrait de voir le roi s'humilier à ses pieds ; elle lui dit tendrement :

— Noble cousin, relevez-vous, car je ne puis vous voir réduit à une telle abjection... J'irai trouver le Pape, je me jetterai à ses pieds et ne me releverai point avant d'avoir obtenu votre pardon. Croyez bien, cependant, que ce n'est pas par dureté de cœur que le Saint-Père hésite si longtemps à vous pardonner : sa conscience ne peut se tranquilliser au souvenir de tant de violations de votre parole.

— Ma cousine, s'écria le roi en se relevant, je place la main sur ma tête, sur ma bouche et sur ma poitrine, et je fais serment par ma pensée, ma parole et mon cœur, que ma promesse sera désormais sacrée et inviolable. Soyez-en garants, vous, Adélaïde de Suse et Azzo d'Este. Que le Pape me demande telle condition qu'il voudra m'imposer, je lui obéirai. Il est mon père, je serai pour lui un fils très-soumis ; assurez-le de mon sincère et cordial repentir, dites-lui qu'il n'aura jamais à regretter sa clémence !

Rentrée au château, la comtesse Mathilde alla trouver le saint pape Grégoire. Elle parla si éloquemment et versa tant de pleurs, le front baissé jusqu'à terre, que le Saint-Père lui dit en la relevant avec bonté :

— A Dieu ne plaise, comtesse, que je veuille passer, à vos yeux et à ceux de toute la chrétienté, pour un homme implacable. Toutefois, avec la même assurance que j'ai mise à maintenir jusqu'ici la divine autorité de l'Eglise, je vous prédis que

vous, moi et tout l'empire aurons à nous repentir de ce pardon et à le regretter!

Alors entrèrent la marquise de Suse, Azzo d'Este et plusieurs autres princes italiens et allemands qui s'offraient à être les cautions d'Henri. Mais le Pape, qui ne confondait pas la bonté avec la justice, dit :

— Je pardonne à Henri, mais à condition qu'il se présentera à la Diète d'Augsbourg, où j'entends me rendre. Qu'il me promette, à moi et à mes prélats, le passage libre et à l'abri de toute violence à travers la Germanie. S'il est reconnu innocent et qu'il reprenne le sceptre, il doit promettre de se corriger de ses mauvaises mœurs, de régner en monarque chrétien et pardonner les offenses.

Mathilde et les princes qui s'étaient portés garants de l'empereur descendirent aussitôt pour lui notifier l'heureux événement. Henri jura devant notaire et en leur présence d'observer toutes les conditions requises par le Saint-Père. Alors, on le conduisit en grande joie au Souverain-Pontife. Il s'agenouilla à ses pieds et renouvela, en présence des princes et des barons assemblés, les promesses jurées par lui. Alors Grégoire, debout devant son trône, les yeux et les mains levés au ciel, lui donna l'absolution de tout lien d'excommunication et d'interdit; puis il se baissa paternellement vers Henri, le releva, lui jeta les bras autour du cou, l'embrassa au front et le bénit; il reçut ensuite d'Henri le baiser de paix.

Le matin suivant, 26 janvier, toute la cour se rendit avec Henri à l'église où le Pape, entouré de ses prélats, célébra les saints mystères. Le peuple était accouru en foule. Henri se tenait au milieu du chœur, entre Mathilde et Adélaïde; derrière eux se pressaient les princes italiens et étrangers, avec leurs barons et leurs servants. Le silence le plus religieux régnait dans cette foule dont les regards se fixaient avidement sur le Pape et sur le roi. Quand Grégoire fut arrivé à la communion et qu'il eut récité le *Domine non sum dignus,* au milieu du recueillement de la foule présente à cette auguste cérémonie, il prit en main la moitié de l'Hostie consacrée, et, se tournant vers Henri, les princes et le peuple, prit la parole en ces termes :

— Voici le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils du

Dieu tout-puissant, descendu sur la terre pour apaiser la justice de son Père éternel, offensé par les péchés des hommes. O Jésus ! je suis votre Vicaire en ce monde, et je vous tiens dans mes mains... Daignez entendre ma voix. Moi, Grégoire, je suis accusé par Henri et par ses partisans du crime horrible de m'être introduit par simonie et par violence dans la Chaire de Pierre, votre apôtre ; on m'impute d'être un prévaricateur de vos lois saintes, un blasphémateur, un voleur, un assassin et un nécromancien ! O Christ ! juge des vivants et des morts, je jure par votre Corps, par votre Sang, par votre âme et votre divinité, que je suis innocent de ces crimes. Si je mens en votre présence, frappez-moi de mort subite au moment où je vous recevrai ; si je suis innocent, rendez-moi témoignage à la face de votre Eglise, dont vous m'avez élu le chef et le Pontife suprême.

Il dit, éleva la sainte Hostie, fit le signe de la croix, la face tournée vers le peuple, en s'écriant : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam æternam*[1] ; puis il se communia, adora en silence, et le peuple levant les yeux sur lui, vit son visage serein refléter une joie surhumaine. Alors une émotion profonde s'empara de toute l'assistance, et la joie éclatant de tous les cœurs, cette immense clameur retentit comme d'une seule bouche sous les voûtes du temple :

— Vive Grégoire, notre Pape ! Le Seigneur a proclamé son innocence... Qu'il soit béni mille fois au ciel comme sur la terre ! Dieu a glorifié son Vicaire ! Vive Grégoire, notre Pape !

Quand le saint enthousiasme des princes et du peuple se fut calmé, le Souverain-Pontife prit l'autre moitié de l'Hostie, et, se tournant de nouveau vers les fidèles, il l'éleva, en disant :

— Henri de Franconie, avancez ! Approchez au pied de cet autel, et, à votre tour, faites serment devant Dieu que vous êtes innocent des crimes dont vous accusent vos vassaux et l'Eglise, divine épouse de Jésus-Christ. Voici son corps sacré, prenez-le, et dites franchement : Mon Seigneur et mon Dieu ! si je suis coupable des crimes qu'on m'impute, foudroyez-moi de mort subite au moment où vous entrerez dans mon cœur !

(1) Que le Corps de notre Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle.

Henri, qui ne s'attendait pas à cet appel au jugement de Dieu, pâlit, et, tremblant de tous ses membres, se retira plein d'effroi dans une chapelle voisine, pour se concerter avec ses amis. Puis, reprenant sa place au milieu de l'église, et s'adressant au Pape :

— Saint-Père, dit-il, si je faisais ce serment en l'absence des princes et des évêques allemands qui m'ont accusé devant vous, je pourrais passer à leurs yeux pour un imposteur et un parjure : permettez-moi de différer cet acte redoutable jusqu'à la Diète d'Augsbourg.

Le Pape, avec la sage douceur des saints, parut agréer les raisons d'Henri. De retour au palais, après la messe, il invita le roi à sa table, où il s'entretint gracieusement avec lui, ainsi qu'avec la comtesse et les autres princes conviés pour célébrer l'heureux événement. Après le dîner, Grégoire se retira dans ses appartements avec Henri, et ils eurent ensemble un long entretien. Il l'exhorta à vivre de manière à se rendre cher à Dieu, à l'Eglise et aux peuples dont la Providence lui avait confié le gouvernement. Il lui montra la paix qu'il procurerait à son cœur, la gloire dont il couronnerait son front, le bonheur éternel qu'il s'assurerait dans les cieux. Henri paraissait pénétré de ce langage. Il baisa avec transport la main qui l'avait béni, s'agenouilla et prit congé du Pontife. Le Pape l'embrassa encore, et ne se sépara de lui qu'après lui avoir accordé une seconde fois sa bénédiction. Le même jour, Henri, suivi de ses partisans et de ses ambassadeurs, prit la route de Reggio.

Sur ces entrefaites, la comtesse Mathilde ayant reçu la réponse du Landgrave de Thuringe, qui consentait au mariage de son fils avec Yolande de Groningue, toute la cour se livra à la joie. Or, comme le comte Pandolfe devait aller rejoindre le roi, on fixa la solennité des noces au lendemain même de ce jour. Le Pape donna l'anneau aux jeunes époux, à l'autel de Saint-Apollon, en présence de Pandolfe, et de la comtesse Mathilde, qui remplaçait la mère d'Yolande. La marquise Adélaïde de Suse posa la couronne nuptiale sur le front de la jeune épouse, qui avait pour chevaliers d'honneur le jeune Amédée de Savoie et le marquis Azzo d'Este, et pour témoins les plus grands seigneurs de la Germanie, d'Italie, de France et de Bourgogne. Des

présents somptueux furent offerts à la nouvelle épouse ; on lui donna également des fêtes splendides, dignes de la grande et puissante princesse qui lui servait de mère.

Pandolfe, chargé des instructions du Pape, ne voulut pas retarder son départ. Le lendemain du mariage, il embrassa Yolande et son époux, les laissa au milieu des réjouissances et des fêtes nuptiales et s'éloigna à fond de train de Canosse. Tout en chevauchant, il repassait dans son esprit les voies pénibles par où le Seigneur avait conduit sa fille à la couronne de Thuringe, que le saint ermite Manfrède lui avait promise dès son enfance. Le cœur plein de joie, il bénissait la Providence, dont les décrets admirables avaient changé les longs chagrins d'Yolande en un si heureux destin. Mais le bonheur du comte était troublé par de graves et sombres réflexions que lui inspiraient la duplicité et la dissimulation trop connues d'Henri : il appréhendait de nouveaux malheurs pour l'Eglise, et de grands bouleversements pour l'empire.

En arrivant à Reggio, il apprit que le roi était parti la veille pour Parme. Il ne s'arrêta pas et s'élança sur la trace du monarque, pour déjouer, s'il était possible, les criminelles suggestions de Guibert, devenu le porte-étendard des princes lombards hostiles au Pape, des évêques simoniques et des clercs vivant dans le désordre, car tous craignaient d'être forcés à rentrer dans le devoir en restituant à l'Eglise les biens qu'ils lui avaient ravis, en quittant des siéges épiscopaux achetés à si haut prix.

Pandolfe ne fut pas plus tôt à Parme, qu'il se présenta au roi ; il le trouva sombre, taciturne, inquiet. Il parut accueillir avec un sourire amer les salutations et les félicitations du Pape et de la comtesse, et, changeant tout à coup de conversation :

— Eh bien ! dit-il, vous avez été des noces, mon cher comte, je vous en fais mon compliment.

Puis, s'adressant au jeune marquis de Brunn, qui se trouvait parmi les seigneurs :

— C'est dommage, mon pauvre Ottocar, qu'on n'ait pas songé à te prendre pour chevalier d'honneur? Mais ce n'est rien, je m'occupe à préparer mes cadeaux de noces, et tu iras les offrir, de ma part, à la jeune Landgravine.

— Sire, vos dons sont précieux, répondit Ottocar avec un

frémissement mal contenu, mais je me flatte que les miens laisseront un souvenir plus durable.

Et, en disant ces mots, il jeta sur Pandolfe un regard oblique. Comme il finissait de parler, l'archevêque Guibert se présenta devant le roi, et lui dit d'un ton bas et obséquieux :

— Invincible roi, tous les princes, les évêques et les guerriers lombards vous refusent leurs hommages. Ils ne peuvent se résoudre à honorer comme premier monarque de la chrétienté d'Occident, celui qui a foulé aux pieds la couronne et la dignité royales devant l'antipape Grégoire. Ne vous présentez pas aux villes lombardes, elles vous fermeraient leurs portes. Ne comptez plus sur ces braves soldats qui avaient déjà fourbi leurs armures et dégaîné leurs épées pour exterminer le monstre qui désole Rome et le monde... Non, personne ne prendra plus l'écu ni la lance pour défendre un roi qui s'est honteusement avili devant ce prêtre orgueilleux.

Il ne fut pas difficile à tous ceux qui entouraient le roi de comprendre que Guibert n'avait fomenté ces dissensions que pour effrayer Henri, afin de le faire renoncer à ses bonnes résolutions, s'il en avait réellement pris, ou de le forcer à jeter le masque, s'il avait juré au Pape une obéissance que son cœur démentait. Guibert voulait entraîner Henri à faire une guerre ouverte à Grégoire, afin d'usurper enfin ce pontificat qu'il briguait depuis tant d'années. Les bons avaient horreur de cet ambitieux impie ; les méchants l'applaudissaient de cœur et plus encore par leurs discours ; ils s'offraient de lui venir en aide, et lui promettaient un triomphe prochain.

Deux jours après ces événements, Henri entra de bon matin dans la salle où les princes étaient réunis ; il avait le visage joyeux et serein :

— Messeigneurs, dit-il d'un ton dégagé, la journée est magnifique et le soleil radieux ; soyez tous à cheval avant une heure. Je me propose d'aller rendre visite au Pape et à ma parente, qui doivent faire une excursion au manoir de Bianello. En marchant bon train, nous y arriverons avant l'heure du dîner : toi, marquis Ottocar, tu ne nous accompagneras pas, j'ai à te charger d'une mission à la ville.

Tous se regardaient avec étonnement ; ils ne comprenaient

pas que le roi eût si rapidement changé d'avis. La veille encore, il était fortement indisposé contre Grégoire, aujourd'hui il parlait d'aller le visiter, de lui réitérer ses promesses d'obéissance et de dévouement. Quand tous les chevaliers furent prêts, Henri monta à cheval et ne ralentit pas son allure avant d'être arrivé aux portes de Bianello. Grégoire et la comtesse Mathilde s'y étaient en effet rendus de Canosse; ils firent grand accueil à Henri. Après le dîner, le roi prit ses hôtes à part, dans une salle voisine, et leur dit :

— Saint-Père, je suis de jour en jour plus heureux de la paix qui nous a coûté tant d'efforts et de peines; j'en bénis et remercie Dieu Dieu et Votre Sainteté, qui m'a accueilli avec tant de bonté sous l'aile de sa miséricorde! Quoique je me sois attiré le ressentiment de plusieurs princes et chefs lombards, en préférant ma conscience à la grandeur royale, et la gloire de la sainte Eglise notre mère à leurs intérêts personnels, je ne laisse pas de me sentir infiniment heureux de votre amitié, que je place au-dessus de tous les biens terrestres. Cependant, je crois qu'il serait de bon conseil que les princes lombards vous vissent, vous entendissent, reçussent de votre bouche les paroles de la vie éternelle et en même temps votre bénédiction apostolique. Je viens donc prier Votre Sainteté, ainsi que mon honorée cousine, de daigner visiter les armées des guerriers lombards campés au-delà du Pô, sur le territoire de Bressello. Là, nous stipulerons, en leur présence, les articles de la paix; ils verront combien vous y avez mis d'équité; quant à moi, je me ferai un devoir filial de les accepter et de m'y soumettre en fils docile, pour le repos de ma conscience et pour la paix du monde chrétien. Vous, Mathilde, qui fûtes l'heureuse négociatrice de mon bonheur, vous pourrez jouir alors de la douce consolation de voir votre entreprise couronnée d'un plein succès. Maintenant, je me retire; tâchez de nous amener le Saint-Père après-demain. Daignez bénir votre fils Henri!...

Le Pape, touché de ce discours, bénit le roi et lui promit de se rendre au camp.

Deux jours plus tard, le Souverain-Pontife et la comtesse Mathilde, en compagnie des prélats, des princes et des barons, chevauchaient, escortés par un faible détachement, dans la di-

rection de Bressello, où ils devaient traverser le Pô. Ils étaient à peu de distance du fleuve, s'entretenant ensemble des bonnes dispositions d'Henri, quand ils virent tout à coup accourir un guerrier, qui s'arrêta devant eux tout essoufflé, et s'écria :

— Saint-Père ! ne faites point un pas de plus !... Je suis Pandolfe, (et il releva sa visière) ; grâce à Dieu, j'ai pu me soustraire aux embûches du roi et venir vous avertir..... Apprenez qu'Henri, revenu à ses anciennes habitudes de parjure, a rassemblé vos ennemis les plus acharnés, parmi lesquels se trouve le félon Guibert, qui ne cesse de souffler dans tous les cœurs la colère et la haine contre vous. Les conjurés ont tenu conseil, cette nuit, dans la tente du roi, et Henri a formé le criminel dessein de s'emparer de votre personne et de celle de la comtesse, de vous jeter au fond d'un donjon, pour vous y laisser périr sans qu'on puisse soupçonner le tombeau où vous auriez été ensevelis vivants. Pour arriver à ses fins, Henri a placé deux terribles embuscades de guerriers lombards, qui doivent fondre sur vous au passage, et vous traîner sous sa tente. Pendant ce temps, une partie de son armée marcherait sur Canosse pour surprendre la forteresse, et le reste se rendrait à Rome, où Guibert, proclamé pape, ferait le plus affreux carnage des prélats et des gens de bien dévoués à Votre Sainteté. Saint-Père, ne perdez pas un instant, rentrez en toute hâte à Canosse.

A cette nouvelle, Grégoire et la comtesse rebroussèrent chemin. Mathilde fit renforcer les gardes, lever les ponts, barricader les portes, envoyant en même temps des ordres à toutes les forteresses des environs, pour qu'elles se missent en mesure de repousser un coup de main. Non contente de pourvoir à l'approvisionnement du château, que les armes d'Henri eussent en vain tenté de réduire, elle prit une grande résolution. Pour lui en ôter à jamais la possession, elle le remit à Dieu, qui l'en avait investie, comme elle le confessait humblement, en écrivant au bas de tous les actes publics de son règne cette admirable formule : *Mathildes Dei gratia si quid est.* Elle se présenta dans les appartements du Pape, et lui dit, en fléchissant le genou :

— Saint-Père, Vicaire de Dieu sur la terre, dès ce moment, je donne, lègue et voue à jamais tous mes Etats d'Italie à saint Pierre, prince des apôtres, à l'Eglise romaine, à vous, auguste

successeur de Pierre ; et, pour valider cette donation, en voici l'acte authentique et solennel dressé de la main de mon notaire assisté du grand maître de la chancellerie apostolique, en présence de ces princes et barons étrangers.

Devant tant de munificence et de magnanimité, Grégoire leva les yeux au ciel, et s'écria :

— Mathilde, Dieu et saint Pierre acceptent votre don ! Les princes de la terre se disputeront votre héritage. Ils y porteront une main rapace et voudront le ravir à Dieu et à saint Pierre ; ils en voleront une grande part, mais il en restera encore assez à l'Eglise, pour qu'elle inscrive votre nom au rang de ses plus insignes bienfaiteurs ! Dès mon retour à Rome, je déposerai votre offrande sur le tombeau de saint Pierre. Dieu m'est témoin que j'ai tenté, sincèrement et paternellement, tous les moyens de ramener Henri au bercail. Ce loup cruel me poursuivra jusque sur le rocher du Vatican ; il cherchera à m'arracher du siége de Pierre, pour y mettre l'antechrist Guibert. Hélas ! par Henri et par lui, Rome verra ses rues inondées du sang des amis de Dieu ! Le feu dévorera les sept collines, les campagnes seront couvertes de décombres. Mais au milieu des champs incultes aujourd'hui, je vois une Rome nouvelle qui élève vers le ciel des temples somptueux et des palais superbes, Dieu me destine à voir ces massacres et ces ruines du milieu desquels sa main puissante m'arrachera, et j'irai mourir en exil au pied du tombeau de saint Mathieu, apôtre et évangéliste. Vous, comtesse, vous aurez à soutenir une longue et cruelle guerre, pour votre fidélité à l'Eglise et surtout à cause de votre munificence : Henri tombera sur vous, à la tête des armées allemandes ; il vous dépouillera de la plus belle partie de vos domaines. Mais ne craignez rien ! Dieu sera avec vous : les armes italiennes vous feront triompher... O champs de Sorbara ! ô rochers de Monteveglio ! je vois se briser à vos pieds l'arrogance de l'oppresseur de l'Eglise ! Et toi, fort invincible de Canosse, toi qui me reçois aujourd'hui avec tant de pompe, du haut de tes donjons, tu seras témoin de la déroute et de la défaite d'Henri, qui verra l'étendard impérial suspendu à jamais dans le plus beau de tes temples, en souvenir éternel de sa défaite.

Grégoire se tut, étendit la main sur Mathilde et la bénit.

XXII. — LA MÉTROPOLE DE MODÈNE.

L'église métropolitaine de Modène, commencée au XI^e^ siècle par Lanfranc, est bâtie dans le style roman, dont le caractère est l'arrondissement des cintres; dans quelques-unes de ses parties cependant, elle rappelle le genre gothique. Ce vaste et somptueux édifice de marbre blanc est couronné à l'extérieur, au-dessus des fenêtres, d'une balustrade de colonnettes légères qui supportent des arceaux d'une grande élégance. Le portail est surmonté d'une tribune à pilastres d'où l'évêque bénissait le peuple. Elle est soutenue par des colonnes torses taillées d'un seul bloc de marbre, dont la base repose sur deux griffons ailés, qui enfoncent leurs serres dans les flancs d'une biche.

Suivant une disposition commune à toutes les anciennes basiliques, l'intérieur se compose de trois grandes nefs; au tiers environ de leur longueur, s'élève l'abside, où l'on monte par deux escaliers gigantesques bordés de rampes à colonnettes. De cette élévation, on descend dans les cryptes souterraines, soutenues par une forêt de colonnes de marbre. C'est là que s'élève l'autel qui couvre les vénérables reliques de l'illustre saint Géminien, patron de Modène. Nuit et jour, des lampes allumées brûlent dans cette enceinte sacrée, toujours fréquentée par les pieux habitants qui n'invoquent jamais en vain leur saint patron. Derrière l'abside, se dresse dans les airs la célèbre tour de marbre blanc, surmontée d'une flèche légère. C'est un des plus beaux monuments du moyen âge.

Au printemps de l'année 1106, cette splendide cathédrale était toute parée pour une fête. D'immenses draperies de soie écarlate couvraient les murs, qui n'avaient pas encore revêtu, comme aujourd'hui, la teinte solennelle des siècles. Les voûtes souterraines brillaient de mille flambeaux; des lampes suspendues aux arches de l'église répandaient dans l'enceinte des flots de lumière; le sol, jonché de fleurs et de roses effeuillées, était couvert de splendides tapis d'Orient. Les rosaces de la grande nef et de longues fenêtres latérales tamisaient, à travers leurs vitraux de couleur, un jour si faible que les lampes semblaient

éclairer les ombres douteuses du crépuscule. Une foule immense, accourue de la campagne et des localités environnantes, se pressait dans les rues et sur les places publiques. Modène célébrait, ce jour-là, la fête la plus brillante qu'elle eût jamais vue. Le Souverain-Pontife Pascal III, entouré d'une foule de cardinaux et de prélats, venait de faire son entrée dans la ville avec l'archevêque de Ravennes, et suivi de tous les évêques de la métropole, des abbés des monastères les plus considérables du pays, et des membres les plus éminents du clergé. Un grand nombre de princes et de barons de toutes les provinces de la Toscane, de la Lombardie et de l'Emilie s'étaient donné rendez-vous à Modène : la comtesse Mathilde, enfin, venait y rendre hommage au Pape, à la tête d'une troupe nombreuse de guerriers.

La basilique de Saint-Géminien était presque achevée. L'évêque de Modène, Dudon, d'accord avec son clergé et les citoyens, avait voulu profiter de cette solennité pour opérer la translation des reliques du saint patron de la ville et les déposer, en grande pompe, sur l'autel du nouveau temple érigé sous son nom. Au moment où l'on ouvrit l'antique monument, qui renfermait sa dépouille trouvée parfaitement intacte, les cris de joie du peuple s'élevèrent jusqu'au ciel. On transporta processionnellement les reliques au milieu de milliers de cierges, dans la nouvelle châsse, où on les déposa après les avoir enveloppées dans une magnifique et précieuse étoffe, don de la comtesse Mathilde.

La grande dame de l'Italie, comme l'appelle le vieux livre capitulaire de Modène, portait, ce jour-là, une magnifique robe de soie rouge à queue, et, par-dessus, un manteau vert, qui tombait jusqu'à ses pieds. Elle tenait à la main un sceptre d'azur terminé par une grosse pomme d'or; elle portait sur la tête le bonnet ducal, surmonté d'une couronne de pierreries. Elle se tenait auprès de la châsse, avec Bonsignore, évêque de Reggio, Dudon, évêque de Modène, et Lanfranc, l'architecte. Entourée de sa cour splendide et de ses guerriers, elle attendait que le pape Pascal II vînt, avec ses cardinaux, les évêques, les abbés et le clergé, consacrer l'autel et donner au peuple la bénédiction apostolique.

En voyant Mathilde, on lisait sur son visage, plein de joie et de piété, un doux combat des sentiments qui débordaient de son cœur, et s'épanchaient dans ses regards tendrement inclinés

vers son illustre père et protecteur. Humiliée et joyeuse à la fois, elle remerciait celui qui réalisait, d'une manière si éclatante, les promesses que lui avait faites à Canosse, dans un transport prophétique, le grand Pontife Grégoire, sublime colonne de l'Eglise, infatigable adversaire des ennemis du Saint-Siége. Peut-on trouver dans toute l'histoire, je ne dirai pas une femme, mais un empereur au cœur viril et généreux, qui ait résisté avec plus de constance et de fermeté aux ennemis de la foi, que cette magnanime héroïne, bravant les armées formidables de l'empereur Henri? Que de menaces! que de violences! que d'oppressions l'empereur ne déploya-t-il pas pour lui arracher cette inviolable dévouement au Saint-Siége qui était l'âme et la vie de toutes ses entreprises! Tout l'Occident frémissait, lui prodiguant la fureur de ses sarcasmes les plus amers, mais elle restait inébranlable. Elle voyait enlever, saccager les villes les plus populeuses et les plus splendides de ses vastes domaines, et elle ne cessait pas de défendre l'Eglise. On emportait d'assaut, on démantelait, on rasait les forteresses les plus puissantes, ne lui laissant que celles de Canosse et quelques autres dans le pays de Modène et de Reggio, et elle ne perdait pas courage! L'empereur lui offrait la restitution de ses états, si elle voulait reconnaître l'antipape Guibert; elle répondait, avec une noble intrépidité, que quand bien même il ne lui resterait plus que sa poitrine pour défendre les droits du Pape, elle l'exposerait à tous les traits, à toutes les épées de l'armée allemande, voulant soutenir jusqu'à la mort l'honneur, l'autorité du Siége de Pierre. Et en effet, elle opposa son courage à tous les efforts des méchants ligués contre elle, et elle sortit triomphante de ces combats terribles.

Henri IV, après les promesses et les serments qu'il avait jurés à Grégoire, au château de Canosse; après avoir été relevé de son interdit et avoir reçu le baiser de paix et la bénédiction apostolique du Vicaire de Jésus-Christ, forma un horrible complot pour s'emparer du Pape et de la comtesse Mathilde. Voyant sa trahison déjouée, il lâcha le frein à toute sa fureur, jeta le masque, et, à la face de la chrétienté, déclara la guerre la plus inique au saint Pontife. Il commença par emprisonner ses légats, Gérard, cardinal d'Ostie, et Anselme, évêque de Lucques.

Alors Grégoire, se voyant fermer la route d'Allemagne, envoya à la Diète des princes, qui se tenait à Forschein, une autre légation composée du cardinal Bernard et de l'abbé de Marsiglia, chargés de faire savoir aux évêques et aux magnats à quelles conditions il avait relevé Henri de l'excommunication, et la manière dont celui-ci, parjure à ses serments, s'était de nouveau révolté contre l'Eglise.

La Diète élut pour nouveau roi de Germanie le preux Rodolphe de Souabe, qui, levant une armée nombreuse, se mit en devoir de réorganiser l'empire et de délivrer le Saint-Père de l'oppression d'Henri. A la nouvelle de cette élection, ce dernier quitta l'Italie, entra avec toutes ses forces en Allemagne, où il combattit longtemps, avec diverses alternatives de succès et de revers, jusqu'à ce que Rodolphe, déjà vainqueur et poursuivant les fuyards dans les marais de Grone, tomba frappé d'un coup de lance. Toujours plus aigri contre le Pape, Henri n'épargnait pas les localités qu'il emportait par la force des armes : il y commettait d'atroces cruautés, expulsait de leurs siéges les partisans de Grégoire, vendait les abbayes, les bénéfices et les églises : il emprisonnait, torturait, massacrait les abbés et les clercs. Non content de ces excès, et voulant à tout prix se défaire de Grégoire, il assembla, à Bressanone, un conciliabule d'évêques excommuniés, déposa le vrai Pape, et le fit remplacer par l'impie Guibert, qui prit le nom de Clément III.

Tel fut le commencement du grand schisme qui désola l'Eglise d'Allemagne et d'Italie, où l'on vit tous les princes et les évêques prendre fait et cause pour Guibert. Henri, suivi de l'antipape, qu'il voulait conduire à Rome en triomphe et introniser au Vatican, descendit les Alpes, et entra dans les plaines lombardes, sans rencontrer le moindre obstacle. Mathilde seule épiait tous ses mouvements. Retranchée dans ses plus inaccessibles forteresses, elle soutint de pied ferme l'irruption de l'orgueilleux tyran qui se flattait de l'enterrer vive. Bien qu'il eût sous ses ordres, outre ses armées d'Allemagne, toutes les forces si considérables de la Lombardie et des autres provinces schismatiques, jamais, dit Donizone, le roi Henri ne put vaincre la comtesse ni la faire reculer d'un pas.

Outré de colère et de dépit, il marcha sur Rome. Arrivé sur le

Serchio, Henri apprit que quelques chanoines de haute naissance avaient semé la dissension dans le chapitre. Il eut soin d'attiser la flamme, et fit soulever toute la ville contre le saint évêque Anselme, qui fut proscrit. Après cette vilaine action, qu'il savait devoir affliger l'Eglise et Mathilde, il s'avança vers Florence ; cette ville, restée fidèle à Dieu et à la comtesse, lui ferma ses portes. Il ne put l'emporter qu'après un très-long siége ; de là, il continua sa marcha vers Rome, où il campa dans les jardins de Néron, près du Vatican. Grégoire, avec les milices romaines renforcées de troupes auxiliaires que lui avait envoyées Mathilde, résista vigoureusement. L'été survint, engendrant des fièvres malignes et des miasmes pestilentiels, qui firent de grands ravages dans l'armée allemande. Henri dut lever le siége. Il revint au printemps de l'année suivante, s'empara d'une partie de Rome, et fit proclamer pape l'impie Guibert, qui, de son côté, l'avait invalidement et sacrilégement proclamé empereur.

Au milieu de ces perturbations, Mathilde soutenait d'un cœur ferme le parti catholique, épuisant ses trésors pour secourir tant d'évêques exilés, tant de prêtres et de barons bannis et dépouillés par les schismatiques. Toute l'Italie était en feu. Aucune province où l'on ne déplorât soit les désastres de la guerre, soit les divisions des partis qui allumaient des fureurs intestines entre les citoyens. Toute la Lombardie schismatique était en armes contre Mathilde. Aubert, qui était à la tête de cette ligue, avait chassé les troupes du pays dans les plaines de Reggio et de Modène ; Mathilde seule résistait à ce tourbillon. Ses évolutions habiles déjouaient souvent l'arrogance de ses adversaires, qui, confiants dans leur nombre et leur valeur, comptaient écraser sans peine les guerriers de la comtesse. Des surprises imprévues, des escarmouches fréquentes contrariaient tous les plans du marquis Aubert. Arrivé, non sans peine, au château de Sorbora, il y trouva une garnison solide et disposée à lui tenir tête. Cette résistance l'arrêta au moment où il s'y attendait le moins, et, comme il ne jugeait pas prudent de marcher sur Rome avant d'être maître de cette formidable forteresse, il se disposa à l'assiéger.

Toujours sur ses gardes, Mathilde ayant appris par ses

espions que l'armée schismatique, souverainement présomptueuse, vivait dans l'indiscipline, passant le jour à s'énivrer et se livrant la nuit au sommeil, presque sans sentinelles, se glissa, à la faveur des ténèbres, dans le camp Lombard, en donnant pour mot d'ordre à ses guerriers : « Vive saint Pierre ! » Ceux-ci se répandirent par petits groupes entre les tentes, et, à un signal convenu, poussèrent à la fois le cri de guerre et commencèrent le massacre. A ce cri formidable les soldats s'éveillent, le nom de l'apôtre les épouvante ; ils s'élancent hors des tentes, nus, sans armes, dans l'espoir de se sauver par la fuite : on les égorge sans la moindre résistance. Aubert, saisissant une épée, vole au combat, pour ranimer et rallier les siens ; vains efforts ! La confusion et la terreur les aveuglent, ils courent sans but, et, se frappant l'un l'autre, s'entretuent de leurs propres armes, et tombent sous le fer de leurs ennemis. Le massacre fut si grand, que bien peu y échappèrent. Au bruit de la bataille, les assiégés firent une vigoureuse sortie, plutôt pour recueillir le fruit de la victoire que pour combattre. Le chef Aubert fut tué d'un coup de javeline ; six des premiers capitaines furent faits prisonniers, avec Eberard de Parme, et cent autres des plus fameux champions lombards. Gandolfe, fuyant les soldats de Mathilde, resta blotti dans un buisson d'épines, durant trois jours et trois nuits. Le trésor du camp, les armes, les chevaux et un immense bagage, devinrent la proie de la comtesse victorieuse. Les schismatiques furent consternés de cette action d'éclat, qui rendait aux bons une lueur d'espérance.

L'année suivante, Henri concentra ses forces contre Rome ; il l'investit entièrement, et bloqua étroitement le Pape dans le fort de Crescentius, aujourd'hui le château Saint-Ange, où il s'était mis à couvert des fureurs de Guibert, qui tentait, par tous les moyens, de mettre la main sur sa personne sacrée. Guibert, avait corrompu et attiré à son parti une portion notable des citoyens, en laissant piller les trésors des basiliques et des églises, les biens des fidèles, et en donnant les bénéfices aux plus indignes personnages. Henri, l'ayant rejoint, sema l'or et l'argent dans ces masses vénales, pour amener Rome à lui ouvrir ses portes et à lui livrer Grégoire. Informé du péril immi-

nent qui menaçait Grégoire, Robert Guiscard, duc de Pouille, accourut à Rome à la tête de ses Normands et de la fleur des troupes de la Pouille, pour reprendre la ville. Ayant forcé le passage du côté de Latran et pratiqué une brèche, les soldats de Robert se ruèrent, comme un torrent furieux, sur le Mont Celius, brûlant et passant au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontraient. Le vent qui soufflait avec violence chassa l'incendie aux Esquilies et jusqu'au Viminal, de sorte qu'en quelques heures l'antique Rome fut réduite en cendres, subissant ainsi, en châtiment de sa trahison, une destruction dont elle ne s'est pas encore relevée de nos jours.

Robert Guiscard, s'étant retranché dans l'amphithéâtre, et ayant ravagé l'Aventin, finit par se faire jour jusqu'à la tour de Crescentius, culbuta les impériaux, arracha Grégoire aux mains sacriléges d'Henri et de Guibert, et se retira avec lui sur le Liris, d'où il le conduisit sain et sauf dans la ville de Salerne. Alors Henri exerça, avec l'antipape, toutes ses cruautés et ses fureurs sur les cendres de Rome. Les malheureux Romains expièrent leur infidélité au pasteur légitime, et ils l'eussent payée plus durement encore, si Henri n'avait dû se rendre en toute diligence en Allemagne où, après la mort de Rodolphe de Souabe, les princes catholiques avaient élu roi des Romains Hermann de Lorraine, qui, à la tête des armées saxonnes, disputait à Henri la possession de l'empire. Après de nombreuses vicissitudes, celui-ci battit son compétiteur, se vengea cruellement du parti catholique, et, se croyant désormais délivré de ses ennemis, retourna en Italie, brûlant d'assouvir ses ressentiments contre Mathilde.

Déjà la mort de Grégoire, survenue en 1086, à Salerne, avait jeté dans un trouble profond l'Eglise de Dieu, opprimée par Guibert. Mais la comtesse Mathilde fondit sur Rome à la tête de son armée, expulsa l'antipape, et fit procéder, par le clergé et le peuple, à l'élection d'un Pape légitime. Tous les suffrages se portèrent sur le pieux et savant Didier, abbé du Mont-Cassin, qui prit le nom de Victor III. Ce Pape étant mort l'année suivante, Mathilde travailla de nouveau à l'élection légitime et régulière d'Urbain III. Cependant, la partie corrompue des Romains se révolta, chassa traîtreusement Urbain et rouvrit

les portes à l'antipape, qui put de nouveau violer la chaire de Pierre et persécuter les catholiques.

Mathilde réunit toutes ses forces pour replacer sur le trône le pape Urbain. Elle se mettait en marche pour Rome, quand Henri, délivré de ses ennemis d'Allemagne, descendît en Italie avec une armée considérable. Il comptait écraser la comtesse, qui résistait seule au choc de tous les schismatiques italiens, ligués contre elle. Son habileté, ses talents militaires et politiques l'avaient si bien servie, qu'elle avait battu ses ennemis un à un, et les avait réduits à s'estimer heureux d'accepter une trève. Mais dès qu'ils eurent vent de l'arrivée d'Henri, ils relevèrent la tête : les injures et les sarcasmes se firent entendre autour d'elle. « Folle, lui criait-on, pourquoi affronter seule les forces d'Allemagne, et exposer votre vie pour sauver celle du Pape? » Et, tout en parlant ainsi, les seigneurs aiguisaient leurs épées pour s'unir à l'empereur et la combattre à mort. Mais l'invincible femme, confiante en Dieu et en saint Pierre, les attendait de pied ferme. Henri lui prit d'abord tous ses châteaux, avec les terres de son patrimoine d'outre-monts, qui était fort important; puis il descendit les Alpes, s'établit sur le Pô, mit le siége devant Mantoue, qui lui ouvrit ses portes, grâce à la trahison d'Hugon, lieutenant de Mathilde et partisan secret d'Henri. Après cela, l'empereur réduisit successivement toutes les places fortifiées que possédait la comtesse au delà du Pô. Il s'empara ensuite de celles qui étaient situées en deçà de ce fleuve, de Montemorello, de Montealfredo, de Modène, et poursuivit ses opérations stratégiques contre les autres avec la confiance qu'inspire un triomphe assuré.

Or, quand il arriva sur le fort de Montebello, aujourd'hui Monteveglio, Henri trouva une résistance à laquelle il ne se fût jamais attendu. Il avait fait cerner le château par les meilleures troupes de son armée, résolu de ne pas lever le siége avant d'avoir rasé les murailles, égorgé les défenseurs et incendié la place. Mais il avait affaire aux plus vaillants guerriers de l'Italie, qui s'étaient promis de lui montrer la valeur du courage et du bras italiens, quand il s'agit de combattre pour la patrie, la justice, et pour l'intégrité de la foi!

Henri bloquait étroitement le fort, livrant chaque jour des

assauts furieux, avec une violence qui croissait en raison de la solide résistance que lui opposaient ces braves Italiens. Voyant que les machines ordinaires ne pouvaient ni entamer les fondements, ni ébrécher les retranchements, l'empereur, honteux de voir des forces si puissantes prolonger sans succès le siége, convoqua les ingénieurs les plus habiles et les plus experts dans cet art, pour leur demander le moyen de s'emparer du château. La besogne marchait rondement, et l'on se mit à construire une machine formidable, réunissant l'effet des balistes et des catapultes, et combinée de manière à lancer avec une force double une grêle de projectiles, de masses de fer et de pierres, à broyer et à réduire en poudre les murs de bronze et d'acier. Cette terrible machine mettait en mouvement une foule d'engins, de béliers, de moutons, de balistes, destinés à battre les courtines, à les entamer et à y pratiquer des ouvertures et des brèches.

Sur ces entrefaites, le misérable Guibert, inquiet du retard du roi, et craignant de se trouver à la merci de ses ennemis, dont le nombre grossissait de jour en jour, à cause des rapines et des infamies dont ce scélérat souillait le Saint-Siége, prit la résolution de se rendre au camp impérial. De son côté, Mathilde était réduite à la dernière extrémité. La Ligurie et la Lombardie étaient en pleine rébellion ; la Toscane se soulevait, et l'Emilie presque tout entière était tombée au pouvoir des schismatiques. Le duché de Spolète, le Picenum et Camerino étaient dépeuplés par les armées d'Henri. Mathilde elle-même était à court d'argent et réduite à quelques forts. Ses partisans étaient opprimés, affligés, inquiétés ; la plus grande partie du clergé gémissait dans les fers ou en exil. Dans cet état de choses, Henri offrit la paix à Mathilde, avec la restitution de toutes les provinces qu'il s'engageait à rétablir dans un état plus florissant qu'avant la guerre, mais à la condition de reconnaître Guibert. Des courtisans timides, des évêques pusillanimes, des casuistes subtils pressaient la comtesse d'accepter ces propositions, par pitié pour son peuple et ses sujets. Mathilde se recueillit et se demanda : « La paix achetée au prix d'une offense à Dieu, est-elle une véritable paix? Non : c'est un crime. Qu'importe le royaume, pourvu que la conscience reste intacte? Dites à Henri, que si Dieu est pour moi, je ne crains pas l'empereur. »

Henri, voyant qu'il était inutile d'insister davantage, et ayant achevé son gigantesque engin de destruction, dit à Guibert et aux siens :

— Demain nous serons dans Monteveglio ; je détruirai cette ville, et je porterai ensuite toutes mes forces sur Canosse : je suis curieux de voir si les clefs du Pape ouvriront un nouveau royaume à ma cousine !

— Oui, dans les nuages, répondit l'antipape avec un sourire railleur.

Cependant, Mathilde, après la rupture des négociations d'Henri, parvint à ravitailler secrètement la place et à y introduire un gros détachement de braves. La nuit suivante, ils firent une vigoureuse sortie, et mirent le feu à la machine qui fut bientôt réduite en cendres. Puis ils fondirent impétueusement sur le camp impérial. Ce fut alors une horrible mêlée : on eût dit une bande de lions se ruant sur un troupeau de taureaux. La fureur leur fournissait des armes et des forces inconnues. Mathilde, postée sur les hauteurs, descendit avec les siens pour renforcer la bataille, cerner de toutes parts les impériaux qui ne tardèrent pas à se débander dans une déroute complète : leurs rangs furent enfoncés ; on écrasait d'une grêle de projectiles ceux qui tentaient de gagner une retraite derrière quelque accident de terrain. Henri les avait d'abord animés de sa voix et de l'exemple, mais voyant la défaite de ses bataillons, il se replia dans la plaine, laissant sous les murs de Monteveglio une foule de soldats frappés à mort. Il perdit l'élite de ses officiers et l'un de ses fils qu'il aimait beaucoup. Les assiégés s'emparèrent du camp, des bagages, des vivres et de beaucoup d'armes et de chevaux.

De plus en plus furieux, Henri feignit de marcher vers Modène, mais par un stratagème habile, il revint secrètement sur ses pas en côtoyant le pied des montagnes, pour se cacher derrière Bianello, y surprendre Mathilde et s'emparer de Canosse. Mais la vaillante héroïne devina les projets de l'empereur : elle prit donc un autre chemin à travers les sommets des monts et réussit à devancer Henri. Elle put donc se retirer dans le fort de Bianello, avant que son ennemi eût songé à la poursuivre. Sans s'arrêter, Henri tourna les hauteurs, s'empara de tous les passages et arriva enfin sur les glacis du château. Mais, à son

grand désappointement, il se trouva soudain en présence des guerriers italiens. Une lutte acharnée recommença. Ne pouvant déployer ses troupes et resserré comme il l'était par les versants rapides de la montagne, Henri se vit presque réduit à l'impuissance, tandis que les guerriers de Mathilde recevaient sans cesse des secours venant de Canosse. La cavalerie du roi ne pouvait manœuvrer et charger l'ennemi. Mathilde allait de rang en rang, animait ses troupes et les plaçait en forme de cône, pour offrir moins de front à l'ennemi et l'enfoncer plus sûrement. Cette disposition habile, jointe aux avantages du terrain, assura le succès de son armée, dont l'arrière-garde s'appuyait sur Canosse.

Ottocar, qui avait juré de s'élancer le premier sur la brèche, portait l'étendard impérial. Mathilde le reconnut, et le fit cerner par les siens. Il fut fait prisonnier et on lui arracha des mains le drapeau. A cette vue, les impériaux découragés commencèrent à plier. On en fit un carnage épouvantable, auquel n'échappaient même pas ceux qui cherchaient leur salut dans la fuite, car dans leur précipitation, ils glissaient sur la crête des précipices et roulaient jusqu'au bas de la montagne, déchirés par les aspérités et les pointes des rochers. Henri ne dut son salut qu'à un miracle. Sa déroute fut si complète, qu'il ne put rallier les fuyards qu'au bord du Pô, qu'il traversa précipitamment, en pleurant l'élite de ses barons tués dans le combat ou faits prisonniers.

Après avoir soumis les Lombards, humilié l'arrogance de Guibert, vaincu et mis en pièces l'armée d'Henri, Mathilde rentra aussitôt en possession de ses états et poursuivit l'empereur jusque sous les murs de Vérone, où il s'était réfugié avec les débris de cette armée formidable qui semblait devoir engloutir l'Italie. La fuite du roi fut si précipitée, qu'il dut abandonner ses trésors ; la comtesse n'eut que la peine de les recueillir.

Mathilde fit sa rentrée à Canosse, au milieu des évêques et des barons fidèles à l'Eglise. Elle se rendit au temple de Saint-Apollon, y fit chanter les louanges du Dieu qui l'avait si visiblement protégée, et y déposa l'étendard impérial, en mémoire éternelle d'une si heureuse victoire. Plein de honte et de confusion, Henri se réfugia en Allemagne, où l'attendaient des malheurs et des revers plus cruels encore. Tandis qu'il continuait à s'acharner contre l'Eglise comme un lion furieux, son fils Conrad

leva contre lui l'étendard de la révolte et le réduisit à une telle extrémité, que le malheureux père voulut se donner la mort. Guibert s'obstinait dans l'impiété. Il ne pouvait souffrir que le vrai pape Urbain, et plus tard Pascal II, siégeassent triomphants à Rome, mais il n'avait pas assez de forces à sa disposition pour les expulser. Il soudoya une bande de voleurs de grands chemins, qui pillaient et massacraient les prélats qui se rendaient au concile de Rome et les pèlerins allant au tombeau des saints apôtres. Ce malheureux mourut subitement d'un accès de goutte, impénitent et excommunié; son corps fut jeté dans le Tibre comme le cadavre d'un vil animal.

Après avoir rendu à Dieu ses actions de grâces dans le temple de Saint-Apollon, Mathilde fit tirer Ottocar de sa prison, et lui dit :

— Marquis de Brunn, je connais vos forfanteries sur la prise de Canosse.... Vous deviez planter le premier la bannière impériale sur la maîtresse-tour, passer au fil de l'épée toute ma cour, et jeter la vieille papiste, moi, en un mot, au fond d'une oubliette de vos châteaux d'Allemagne. Vous voyez comme Dieu se rit des serments de ses ennemis! Il vous reste encore de vieilles dettes à payer à ma chère Yolande de Groningue aujourd'hui femme du Langdrave de Thuringe, que vous avez longtemps persécutée, quoiqu'elle fût sans défense. Mais vous voyez que Mathilde n'est pas Yolande, et que le château de Canosse n'est pas le couvent de Sainte-Marie de Brunn! Je pourrais maintenant vous faire jeter au fond de cette tour, au sommet de laquelle vous vouliez faire flotter aux vents la bannière d'Henri, mais je préfère vous apprendre comment les chrétiens doivent se venger. Vous êtes un brave chevalier, votre esprit est élevé et votre cœur généreux ; en favorisant Henri et son antipape, vous avez combattu le Christ, affligé et désolé l'Eglise, scandalisé la chrétienté ; l'excommunication et les malédictions vous ont frappé. Cependant vous pouvez revenir à Dieu et vous rendre digne du salut éternel. Le sépulcre de Jésus-Christ est aux mains des infidèles : voilà une lance et un écu ; rejoignez les croisés, traversez les mers, combattez en héros valeureux que vous êtes, et alors ou vous mourrez martyr, ou vous vivrez comme un glorieux champion du Christ!

— Comtesse, répondit Ottocar d'une voix entrecoupée par la plus vive émotion, votre générosité ne m'étonne pas, vous êtes toujours plus grande que vous-même! Mais je ne puis revenir de ma surprise, en considérant que le don magnifique que vous me faites de la vie et de la liberté me rend l'une et l'autre plus précieuse par la condition que vous y mettez. Y a-t-il un but plus noble, plus glorieux, que celui de combattre pour arracher le Saint-Sépulcre aux mains des infidèles? Recevez donc entre vos mains mon serment solennel! Donnez-moi le signe sacré devant cet autel où vous avez prié tant de fois pour l'exaltation de la sainte Eglise, où vous avez chanté les louanges de Celui qui vient de récompenser votre foi et votre dévouement par le plus glorieux triomphe. Je pars pour la croisade. Ecrivez à Yolande que son persécuteur a trouvé, grâce à vous, le moyen de se rendre digne d'elle. Quand elle priera, qu'elle daigne envoyer vers les plaines de la Palestine un soupir à Dieu, pour qu'il ranime dans les batailles le courage du croisé!... Oh! que n'est-elle plus près de Canosse! je l'aurais priée d'attacher elle-même la croix sur ma cotte d'armes! Ce souvenir m'eût été bien cher!...

— Marquis, dit Mathilde, j'ai encore la harpe d'Yolande, couverte d'un grand voile de pourpre. J'y découperai une croix, et je l'attacherai moi-même sur votre poitrine. L'évêque Anselme la bénira. C'est un saint, il vous obtiendra la grâce et les bénédictions de Dieu.

Quelques jours plus tard, le jeune chevalier se mettait en route pour s'embarquer avec d'autres guerriers sur un vaisseau Pisan.

Ses ennemis étant vaincus et dispersés, Mathilde régna en paix sur l'Italie, protégeant toujours victorieusement les Papes persécutés et molestés par le coupable esprit du monde. Elle renouvela plus solennellement la donation de ses Etats au Saint-Siége, et, se souvenant du don de Pépin et de Charlemagne, elle ne croyait lui faire qu'une simple restitution. Les troubles cruels et violents du IX^e^ et du X^e^ siècles avaient ravi à l'Eglise une grande partie de ses domaines, que les desseins de la divine Providence avaient réunis au patrimoine de Mathilde, qui s'empressa de les offrir dévotement à saint Pierre.

Que certains politiques cessent donc de nous assourdir les oreilles en demandant avec grand bruit de quel droit l'Eglise possède ses Etats! Mais ils connaissent l'histoire tout aussi bien et mieux que nous; ils savent qu'il n'y a point de dynastie sur la terre qui ait des sources plus claires et plus limpides de son droit de possession que celle de l'Eglise. Et cependant, ils crient à tue-tête que l'Eglise s'est emparée de ses provinces par fraude, en abusant de l'ignorance et de la superstition des peuples et des souverains du moyen âge.

Vous savez l'histoire mieux que nous; mais plus que personne vous abusez de l'ignorance de la foule. Elle est, dites-vous, si sage et si mûre pour la civilisation! Hélas! elle n'est pas différente aujourd'hui de ce qu'elle était il y a cent ans, deux cents ans, mille ans. Vous avez des paroles magiques, vous éblouissez le vulgaire avec vos promesses pailletées de clinquant; vous imitez Swatiza avalant du plomb fondu, mâchant des étoupes et retirant des rubans écarlates. Mais quoi que vous puissiez dire, la comtesse Mathilde n'en sera pas moins illustre, et les gens de bien ne cesseront pas de l'exalter dans le cours des âges. Sa tombe est au Vatican : elle partage les honneurs rendus au tombeau du Prince des apôtres, par les nombreux pèlerins qui viennent s'y prosterner. Tous glorifient sa munificence, et applaudissent à ce cœur magnanime qui ne battit jamais que d'amour et de respect pour l'Eglise et ses pasteurs.

Le savant qui a écrit avec un peu d'emphase « qu'Henri IV apprit aux Césars comment ils devaient faire marcher les Papes, » voudrait-il au tribunal de Dieu et des hommes justes être Henri ou Mathilde, Grégoire VII ou Guibert? Cet homme si loyal et si honnête voudrait-il promettre puis renier sa parole, jurer et se parjurer à tout moment comme le roi Henri, ou bien maintenir l'intégrité de sa parole et se faire le défenseur de la vérité et de la justice avec Mathilde? Voudrait-il déchirer l'Eglise, la vendre à l'encan, jeter des antipapes dans la chaire sacrée, ou rester fidèle aux Vicaires de Jésus-Christ, les défendre dans la guerre, les accueillir dans la persécution, les honorer dans les outrages? Que sa conscience nous réponde!

Si nous n'avons pas menti en parlant d'Henri, si nous l'avons dépeint tel que nous le montrent les auteurs contemporains,

même ses partisans et ses amis, comment un si noble écrivain a-t-il pu inviter les Césars à imiter ce malheureux prince? Pourquoi ne pas les engager, au contraire, à imiter ces héros glorieux qui méritèrent une couronne éternelle pour leur fidélité à défendre la sainte Eglise? Le temps des antipapes n'est plus; mais ce qui ne passe pas, c'est le désir de tant d'hommes égarés qui se réjouissent des afflictions et des combats de l'Eglise; et ce que les Césars ne peuvent faire, parce que la grâce divine les retient, certains auteurs se flattent de l'obtenir en attisant contre l'Eglise la haine, le mépris, les sarcasmes des peuples entraînés et fascinés par leurs sophismes.

Nous engageons nos lecteurs à prononcer sans passion entre Henri et Mathilde, et nous faisons appel à leur saine raison. Henri se moqua des lois divines et humaines; il sema l'ignorance et la barbarie en Italie, et termina le cours de sa vie sans royaume et sans gloire; Mathilde, au contraire, fit germer la semence précieuse de cette haute civilisation qui éleva les destinées de l'Italie à une telle hauteur qu'elle devint la reine des nations de l'Occident. Par la bravoure italienne, Mathilde vainquit la plus forte des puissances étrangères qui conspirait sa perte. Elle gouverna cette vaste monarchie avec tant de sagesse, de magnanimité et de bienfaisance qu'elle reçut le surnom de *Bonne Dame*. Son nom est resté en bénédiction, et sa dépouille mortelle repose avec honneur dans le temple le plus vaste du monde, au milieu des urnes et des mausolées sublimes des plus saints et des plus illustres pontifes de l'Eglise de Dieu.

XXIII. — CONCLUSION.

Me trouvant un jour avec deux amis, dans la douce solitude de Notre-Dame de Galloro, sur la colline d'Aricie, je les conduisis jusqu'au trop plein du lac de Némi, qui se décharge, sous un rocher du Collepardo, dans la vallée qu'il baigne et féconde dans toute son étendue. Avant d'arriver à cet endroit, je leur fis remarquer les grandes assises de la voie Appienne, restées

intactes sur une longueur de plus de cent pieds, et supportant la pointe qui s'appuie, par le Val d'Or, contre le flanc du Collepardo. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer ces blocs gigantesques, si parfaitement assemblés depuis plus de deux mille ans, et ces belles arcades en plein cintre, qui livrent passage aux eaux du Val d'Or. C'est là que le célèbre sanctuaire de Marie élève, au milieu d'un bouquet d'oliviers, sa tour élancée. Nous arrachant à regret de ces ruines imposantes, nous prîmes un sentier longé par deux haies de sureau au feuillage sombre et touffu, qui balançaient sur nos têtes leurs blanches ombelles fleuries et répandaient dans l'air un délicieux parfum. Plus de vingt rossignols chantaient dans cette verdure luxuriante leurs douces mélodies, qui donnaient à cette gracieuse solitude une paix, une sérénité, un calme si enchanteurs, que nous ralentîmes le pas pour ne rien perdre de ces tendres et suaves concerts.

A l'endroit où le col se bifurque en deux larges sentiers qui mènent au déversoir, nous rencontrâmes une petite société, venue également pour contempler cette merveilleuse décharge du lac de Némi. La compagnie se composait d'une dame, de ses deux filles, de leur frère, jeune étudiant, d'un prélat, oncle de la comtesse, et d'un chanoine. Le prélat, qui nous connaissait, nous salua courtoisement.

— Voyons, me dit-il, vous qui prétendez être quelque peu antiquaire, peut-être nous apprendrez-vous le nom de celui qui a pratiqué cette ouverture? Est-elle aussi ancienne que le prétendent les habitants d'Aricia? Est-ce un ouvrage romain? Tel est du moins mon avis.

— Monseigneur, répondis-je, les Romains ont ouvert le déversoir du lac d'Albano, mais celui du lac de Némi est antérieur de plusieurs siècles à la fondation de Rome; il remonte aux temps les plus reculés des Pélages, à une époque que l'histoire ne peut fixer, parce que cette période est plus ancienne que les plus lointains souvenirs des hommes. Les premières colonies des Pélages, en se fixant en Italie, érigèrent, dans la vallée d'Ericia, sur les bords du lac de Némi, le fameux oracle de l'Astarté phénicienne, que les Occidentaux nommèrent plus tard Diane Ericine. Les Grecs, toujours enclins à tout s'approprier,

prétendent que Diane Taurique fut apportée en cet endroit de la Chersonèse, par Oreste, fils d'Agamemnon ; donc l'oracle de Némi est antérieur de trois siècles, au moins, à la prise de Troie, Or, les Pélages, voyant les crues subites du lac qui s'élevait quelquefois jusqu'au sommet de ses rives, et débordait de manière à menacer le temple, imaginèrent de lui ouvrir une issue qui lui permît de se maintenir à un niveau constant. Ces nations orientales, très-versées dans la science hydraulique, percèrent le rocher qui fait face à la vallée d'Aricie ; ils placèrent des mineurs du côté du lac et du côté de la vallée, et travaillèrent si activement, que les esclaves se rencontrèrent à mi-chemin. Ce qui prouve qu'ils entamèrent l'obstacle des deux points opposés, c'est que le couloir fait un coude à l'endroit où les ouvriers se rencontrèrent, et qu'en cet endroit les coups de pic, marqués dans la pierre, offrent une direction contraire. Ils ménagèrent si habilement les niveaux et les pentes, que l'eau, sans y ralentir son cours, n'est pas exposée à obstruer le canal par la violence de sa chute, comme il arriva au fameux aqueduc du lac de Fiucine, du temps de l'empereur Claude.

Les deux jeunes filles, désireuses de s'instruire comme on l'est à cet âge, m'avaient écouté avec une profonde attention. L'une d'elles, nommée Isabelle, avait dix-huit ans ; sa sœur Antoinette touchait à son seizième printemps. Bonnes et spirituelles enfants, elles avaient reçu une éducation parfaite, dont elles avaient recueilli les meilleurs fruits ; elles aimaient surtout la lecture des bons livres. Elles goûtaient surtout la *Civiltà Cattolica*, qu'elles lisaient à leur mère dans leurs heures de loisir. Souvent alors s'élevaient de petites querelles amicales avec leur frère, qui, par espièglerie, se plaisait à combattre tantôt une vérité religieuse, tantôt un principe de droit naturel ou de saine politique. Alors, les jeunes filles s'animaient et l'appelaient incrédule et mazzinien, ce qui rendait encore le jeune homme plus caustique.

Quand j'eus achevé de parler, je vis Isabelle se pencher à l'oreille de son oncle, pour lui demander qui j'étais.

— Oh ! répondit-il tout haut, c'est l'auteur du *Juif de Vérone !...*

Il n'en fallut pas davantage pour que les jeunes filles m'étourdissent de questions, mais le prélat les interrompit en disant :

— Quelle idée vous a-t-il donc pris de nous faire rétrograder de huit cents ans avec votre comtesse Mathilde? Le *Juif de Vérone* nous retraçait les extravagances de 1848, que nous avons vues et touchées du doigt; c'est ce qui a fait la vogue de votre livre en Italie. Amis et ennemis se le passaient de main en main, les uns pour en rire, les autres pour s'en fâcher. Dans *Ubaldo et Irène*, vous parliez de la révolution française et de Napoléon, et, tout en bâillant de temps en temps, on ne laissait pas que de le lire avec quelque attention. Mais quant à votre *Mathilde*, c'est par trop fort!... Le monde est civilisé, aujourd'hui, et, grâce à Dieu, il a d'autres mœurs, d'autres idées, d'autres tendances. En ce siècle de lumière, vous nous ramenez à des temps barbares avec un plaisir réel pour vous satisfaire, je n'en doute pas, mais je ne pense pas que celui des lecteurs soit égal au vôtre...

— Monseigneur, répondis-je, vous ne me faites cette question ni en votre nom, ni pour M. le Chanoine, ni pour ces demoiselles; peut-être avez-vous en vue cet élégant chevalier?

— Oh! je ne lis pas ces sottises monacales, répondit le jeune homme, d'un air moitié railleur, moitié fâché, en faisant une grimace comme s'il eût bu de l'absinthe.

— N'en croyez rien, Monsieur, dirent vivement les deux sœurs. Il raffole de votre revue. Il nous dit aussi qu'il ne lit pas la *Civiltà;* mais combien de fois n'avons-nous pas été chercher la livraison sous son oreiller!

— Je les parcours pour être au courant des productions de la langue italienne...

— Soit pour la langue!... Le fait est qu'elles t'agacent souvent les dents, n'est-ce pas, mon cher frère? reprit Isabelle en souriant et en lançant à Antoinette un regard malin. Mais vous, Monsieur, dites-nous les raisons qui vous ont engagé à écrire *Mathilde de Canosse?*

— Mesdemoiselles, repris-je, le sujet est vieux, usé, je ne l'ignore pas; cependant les historiens contemporains le rapportent dans un style barbare, si vous voulez, mais clair et

en fuite en Lombardie, dans les champs de Sorbora, sur les rochers de Monteviglio, sous les murs du château de Canosse, sur les coteaux de Novare, et sut contraindre le plus grand capitaine et le plus vaillant souverain de son siècle à sortir d'un pays qu'il avait parcouru en triomphe. Grâce à cette illustre héroïne, on peut dire qu'alors l'Italie agissait elle-même, car elle combattait pour sa foi et pour la justice, sans laquelle il ne peut y avoir de véritable liberté. Aujourd'hui, et depuis plus d'un demi-siècle, notre patrie combat pour une liberté qui n'est que le masque de la tyrannie. Une poignée de conspirateurs abusent du nom de l'Italie pour comploter contre les autorités légitimes, détruire tous les droits, bouleverser la société, attiser les haines et les vengeances. Toujours hostiles au Vicaire du Christ, ils menacent d'éteindre dans les cœurs italiens jusqu'aux dernières lueurs de la foi catholique.

Isabelle, qui commençait à s'ennuyer, dit alors :

— Vous avez été trop austère dans votre récit : on n'y trouve plus ces fréquentes descriptions qui nous faisaient tant plaisir, ces petits dialogues animés et pétillants d'esprit...

— Hélas! mes chères demoiselles, en fait de plaisanteries, j'ai vidé tout mon sac. Mon sujet, d'ailleurs, ne comportait pas le badinage, et puis, s'il faut vous le dire en confidence, il me paraît que j'ai déjà abusé de ce genre dans mes premiers ouvrages... Dans cent ans, si mes livres échappent aux mains de l'épicier, on se demandera : « Qu'était-ce donc que cet homme? A son âge, dans sa position, a-t-on jamais vu mêler tant de sottises aux sujets les plus sérieux? » Ah! si je pouvais alors passer la tête par une fente de mon cercueil, je dirais à ces rigides censeurs : « Messieurs, vous parlez d'or, mais sachez qu'il y a un siècle pullulait une telle multitude de gazettes, de journaux, de revues, que tout le monde se réglait d'après leurs avis et il n'était pas rare que leurs suggestions erronées en fait de religion, de politique et de morale, ne vinssent troubler la société et détruire toute notion du bien et du mal. » On fonda alors une revue qui avait nom la *Civiltà Cattolica*[1]. Elle se mit en tête de traiter toutes les questions poli-

(1) La Civilisation catholique.

tiques, sociales, philosophiques, religieuses et morales, pour essayer de remettre dans le bon chemin ceux qui s'étaient égarés dans les ornières. On me confia le soin de sonner de la trompette, pour appeler la foule. Or, vous comprenez que, chargé d'une mission si délicate, je devais, pour attirer les gens, les amuser et les récréer, même quand ils avaient envie, je ne dirai pas de pleurer, mais de dormir. J'ai voulu sortir de mon rôle ordinaire de bouffon dans la *comtesse Mathilde*, et je me suis bien promis de n'y plus rentrer.

— Ah ! n'en faites rien, répondit Isabelle ; vous nous priveriez d'un grand plaisir !... Nous autres femmes, et les jeunes gens de l'âge de mon frère, ne lisons dans la revue que le roman et quelquefois la chronique. Nous ne pouvons digérer ces abstractions de gouvernement constitutionnel, d'économie politique, de souveraineté du peuple et de philosophie transcendante. Excusez du peu !... Une plaisanterie nous fait rire, et bien souvent elle nous force à écouter la vérité. Si vous craignez le jugement des hommes du siècle futur, rassurez-vous. Ils diront : « Il a pris le monde par son côté faible, et jeté la ligne où le poisson mordait. » De grâce, donnez-nous bientôt un beau petit roman bien gai !... Voyons, que nous réservez-nous pour la livraison prochaine? Avez-vous déjà quelque récit en vue?

— Non, ma foi ; l'écritoire est à sec, la plume usée, et j'ai des crampes aux doigts. J'ai envie de prendre quelque vacance ; seriez-vous exigeante et sévère au point de m'en faire un crime? Laissez-moi donc respirer un peu.

— Et ce peu, à combien de temps l'estimez-vous?

— Vous m'accorderez bien la saison des eaux pour reprendre haleine. Vous ne voudriez pas que je revinsse, en plein août, me griller le cerveau sous la canicule de Rome !...

— Rien ne vous empêche d'écrire aux eaux...

— C'est vrai et je ferai l'impossible pour vous obliger ; mais si je ne puis vous satisfaire, n'attribuez pas cette infécondité à la paresse.

— Ne craignez pas que je vous fasse cette injure... A propos, je voudrais bien savoir quand et comment mourut la comtesse Mathilde de Canosse?

— Elle trépassa comme elle avait vécu, en bonne et généreuse chrétienne, à son château de Bondeno, le 24 juillet 1115. On la déposa dans une magnifique tombe de marbre, dans l'église de Saint-Benoît de Polirone, qu'elle avait richement dotée. Ce monastère continue encore, après tant de siècles, de célébrer l'anniversaire du jour de sa mort. Le premier lundi de chaque mois, on y sonne toutes les cloches, on chante une messe solennelle et on distribue une aumône à quatre mille pauvres, pour le repos de cette âme bénie. Urbain VIII voulut que les restes de cette illustre comtesse reposassent au Vatican, près du tombeau de saint Pierre, et lui fit ériger un monument superbe.

« Après la fameuse défaite d'Henri IV, Mathilde continua de gouverner ses vastes domaines avec fermeté, amour et justice. Elle fonda des abbayes et des monastères, auxquels elle assura des revenus importants; elle fit bâtir des églises paroissiales, établit des chapitres, construisit les cathédrales les plus belles et les plus admirables de son temps. Ces vastes édifices devinrent si nombreux qu'il courait dans le peuple, à ce que rapporte le chroniqueur de Lucques, un bruit assez bizarre : la comtesse Mathilde voulait, disait-on, arriver à bâtir cent basiliques, afin d'obtenir du Pape le privilége de pouvoir, malgré son sexe, célébrer les saints mystères.

» Cette admirable reine protégea les savants, honora les saints, encouragea la valeur et la bravoure, soutint les droits du Saint-Siége et défendit les Souverains-Pontifes contre les antipapes et les tyrans. Elle jeta des ponts sur les fleuves, ouvrit des routes dans les montagnes, érigea des hospices, éleva des tours pour défendre le passage des Apennins et protéger les voyageurs. Elle construisit des forts imprenables, embellit les cités, en un mot, elle affermit l'Italie dans la paix et dans la gloire. »

— Vous avez bien fait, dit alors le prélat, de réveiller son souvenir en Italie et de la rendre populaire; c'est la plus noble héroïne qui ait jamais illustré notre patrie!

A ces mots, tout le monde se leva du tertre de gazon où l'on s'était reposé. Nous redescendîmes par le petit sentier fleuri, pour nous séparer près d'Aricie. Nos aimables compagnons

poursuivaient leur route vers Albano, tandis que mes deux amis et moi, prenant par le tombeau des Horaces et des Curiaces, traversâmes le grand pont pour regagner Galloro.

FIN.

TABLE.

I. Le récit de Gunzone. 5

II. Le château de Canosse 20

III. Yolande de Groningue 36

IV. Ottocar de Brunn. 48

V. La voix nocturne. 60

VI. Messire abbé Daufer. 73

VII. Les embûches. 90

VIII. Trouvères et magiciens 107

IX. Tentation et violence 121

X. Gerberge de Drosendorf. 135

XI. La caverne de l'ermite 151

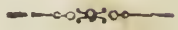
XII. Le mystère dévoilé 166

XIII. Le château ruiné. 183

XIV. Manfrède de Travemunde 202

XV. Le solitaire du lac 221

XVI. Les bains d'Albano 240
XVII. Henri IV 257
XVIII. Grégoire VII. 272
XIX. Le passage des Alpes 286
XX. Le tombeau de Béatrix 298
XXI. Henri IV à Canosse 313
XXII. La métropole de Modène 329
XXIII. Conclusion 343



Tournai, typ. Vve H. Casterman.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or bebore the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

NOV 23 19[illegible]

NOV 20 1945

FEB 11 1946

CE

a39003 004226295b

CE PQ 4684
.B6M3 1877
COO BRESCIANI, A MATHILDE DE
ACC# 1245406

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 09 06 02 0